PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
FEB 1 2

Année N° 3. 1er Février 1927.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
échal Lyautey.	*Pour l'Aviation française*	481
est Renan	*Sa Candidature aux Élections sénatoriales*	487
nde Anet	*La Rive d'Asie.* — II	503
Kessel	*La Palestine nouvelle*	531
E. Blanche	*Claude Monet*	557
n Brunschvicg	*La Littérature philosophique au XIXe Siècle*	576
nard Shaw	*L'Homme et le Surhomme* (acte II)	592
ntier-Dauvernay	*Le Problème de la Population aux États-Unis*	612
eph Conrad	*Le Frère-de-la-Côte.* — III	639
ert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	668
l Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	685
ry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	693
rges Suarez	La Politique : *Chez M. Maurice Sarraut*	702

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *fera paraître, dans sa livraison du 15 Février :*

La première Partie

de

La Vie de Disraeli

par ANDRÉ MAUROIS

La Politique de la Banque de France et le Crédit de l'État

par GERMAIN MARTIN

Elle publiera prochainement :

La Littérature norvégienne

par KRISTIAN ELSTER

Stendhal, Consul de France à Trieste

par RENÉ DOLLOT

POUR L'AVIATION FRANÇAISE

A la suite de l'article sur Genève et l'aviation allemande, *que M. Bouilloux-Lafont a donné à la* Revue de Paris (*numéro du* 1er *décembre* 1926), *M. le Maréchal Lyautey, président du Comité français de propagande aéronautique, a adressé à l'auteur la lettre suivante, où il trace, avec son autorité coutumière, les grandes lignes d'un programme rationnel en vue du développement de l'aéronautique française. Nous sommes heureux de publier cette lettre, dont on appréciera le haut intérêt.*

Monsieur le Président,

Je vous ai déjà fait savoir par lettre tout l'intérêt que, personnellement, j'avais pris à la lecture de votre remarquable article sur « Genève et l'aviation allemande » paru dans la *Revue de Paris* du 1er décembre, et l'adhésion sans réserve qu'en tant que simple Français j'apportais à vos lumineuses conclusions.

Aujourd'hui, c'est en qualité de Président du Comité français de propagande aéronautique, et au nom de ce Comité, que je viens à nouveau vous féliciter et vous remercier d'avoir si courageusement signalé au pays le prodigieux effort fait par les Allemands en matière d'aviation, et le danger d'une application de ce même effort à des fins proprement militaires.

C'est, en effet, un rare bonheur pour notre groupement, qui cherche aujourd'hui à se dégager des limites trop res-

treintes d'une action purement technique, pour s'attaquer aux grands problèmes nationaux, de trouver l'appui d'une voix aussi autorisée que la vôtre. Car c'est précisément de l'étude des aviations étrangères, et notamment de l'aviation allemande, que le Comité de propagande entend désormais tirer les bases de son action et la justification de la tâche qu'il se propose en tout premier lieu d'entreprendre, le développement de l'aviation commerciale française.

***

Nous possédons, certes, une aviation militaire importante par le nombre : la qualité moyenne de ses engins laisse peut-être prise à quelque critique, du fait que leur nombre met souvent les pouvoirs publics dans l'impossibilité budgétaire de modifier les appareils et de les tenir à l'état de perfection technique absolue, tels que les progrès de la science le permettraient parfois.

Or, la plus grande leçon qui se dégage de la dernière guerre, c'est que ce n'est pas l'armée seule qui se mobilise : c'est la nation tout entière qui apporte à la défense du Pays la somme de ses forces intellectuelles et morales, comme de ses forces financières, industrielles et autres. Si bien que, si l'on veut avoir une idée de ce que vaut, dans un plan offensif ou défensif, un élément quelconque, ce n'est pas de la situation de cet élément, en tant que figurant dans l'armée active seule, qu'il faut faire état : c'est une intégration qu'il faut faire, ajoutant à cet élément le total de ce que représentent, dans l'économie générale du Pays, tous les éléments de même nature.

A ce titre, il est incontestable que notre aviation militaire manque de similaire dans notre économie nationale : aucun des palliatifs que l'on a pu adopter, qu'ils s'appellent « Politique de soutien de l'industrie aéronautique », « Centres d'entraînement des Pilotes de réserve », etc..., ne prévaudra contre la seule solution logique : créer et développer une aviation civile qui fournisse des débouchés normaux à nos usines d'avions comme aux pilotes licenciés chaque année par nos escadrilles de guerre.

En d'autres termes, et vous l'avez lumineusement exposé, l'Allemagne n'a pas d'aviation militaire, mais elle s'est constituée une puissante réserve d'aviation civile dont la mobilisation serait un jeu pour elle : la France possède une aviation militaire mais fort peu d'aviation civile. A tout prendre, et à ne considérer que cette face de la question, je me demande si la solution à laquelle nous avons quelque peu conduit les Allemands n'est pas préférable à la nôtre.

***

Notre Comité a donc pris à tâche, par les premières raisons que voilà, la création et le développement en France d'une aviation commerciale. Mais il faut, ici, introduire un distinguo nécessaire.

Nous reconnaissons, certes, l'importance primordiale des grandes lignes internationales ou intercontinentales : nous en précisons l'intérêt en toutes circonstances, mais nous estimons que leur réalisation est surtout œuvre de gouvernement, parce que ces lignes expriment les desiderata de l'économie générale du pays, parce que leur création implique des ententes d'ordre diplomatique pour le survol des régions traversées, et, enfin, parce qu'elle nécessite des efforts financiers exigeant le concours des ressources budgétaires.

Au demeurant, l'intérêt de ces grandes communications confine à l'évidence et le Comité juge qu'il y a lieu d'insister, plus particulièrement, sur la création d'un réseau *intérieur* national, caractérisé par les grandes transversales sillonnant la France de bout en bout. Ce réseau intérieur est le complément indispensable du réseau international : il l'alimente, il en répartit le trafic, il multiplie les organisations d'infrastructure, il donne une activité complémentaire et fort utile à notre industrie aéronautique, il offre des débouchés nouveaux et importants à nos pilotes, il prépare l'aviation touristique et individuelle, il constitue la réserve nationale et civile de notre aéronautique militaire, il crée, enfin, comme on l'a dit, « le sens de l'air » qui fait encore trop défaut en France : les milliers de barques de pêche et de lougres de cabotage, naviguant le long de ses côtes, ont plus fait que la

Peninsular et la *Cunard Line* pour développer en Angleterre le « sens de la mer ».

Certes, il est bien évident que l'aviation commerciale ne pourra prendre son plein essor que le jour où le perfectionnement technique des engins et de l'infrastructure permettra de mieux réaliser les conditions de régularité qui font encore défaut.

Mais en attendant ce jour, qui peut être très proche, ce n'est pas faire œuvre vaine, si l'on a dans l'aviation la foi qu'elle mérite, que de passer aux premières réalisations : l'organisation des aérogares, la création des terrains d'atterrissage, les liaisons diverses à établir entre ces divers organes et les centres à desservir, l'ajustement des services qui auront à les exploiter, les services postaux, notamment; tout ceci, malgré un trafic assez réduit au début, peut être mis en œuvre et mis au point dans des conditions telles que, le progrès technique survenant, l'ensemble sera en mesure de travailler à plein rendement : on peut penser, au surplus, que l'emploi d'engins adaptés à de pareilles fins, la recherche constante des améliorations dans l'agencement des terminus, permettront de rendre, même dans ses débuts, notre aviation intérieure plus intéressante et moins coûteuse qu'on ne le croit communément.

***

Ce sont là les bases fondamentales de l'acte de foi que l'Allemagne proclame dans la navigation aérienne.

Outre les possibilités, fort dangereuses pour nous, qu'il ménage ainsi à sa défense nationale, le Reich manifeste, en toutes circonstances, sa conviction que l'avenir est dans l'air, comme il affirma, jadis, qu'il était sur les mers.

Tous, de l'autre côté du Rhin, sont persuadés — à juste titre, à mon sens — que les grandes communications de demain seront les communications aériennes et déjà des jalons sont plantés, des tronçons sont ébauchés de ce que sera bientôt le réseau international aérien dans le monde entier.

Partant de cette donnée fondamentale, on se rappelle, de l'autre côté du Rhin, que, si la France au XIXe siècle a

marqué un déclin économique, c'est, pour une bonne part, parce qu'elle n'a pas compris la révolution qu'allait apporter, dans les relations de peuple à peuple, le développement de la navigation à vapeur.

Faute alors d'outiller ses ports et surtout ses ports de l'Atlantique, faute d'organiser leur hinterland en y multipliant les voies d'accès de toute nature, elle a perdu le bénéfice, aux confins occidentaux de l'Europe, d'un statut géographique qui semblait devoir faire d'elle le grand exutoire, vers les Amériques, de toute la production européenne et vice-versa.

La morale? Elle s'appelle Anvers, Rotterdam et Hambourg : l'Allemand ne veut pas à son détriment d'Anvers ni de Rotterdam aériens dans l'avenir; il s'outille, il outille son pays à cet effet, convaincu que ses efforts ne comportent aucun bénéfice immédiat, envisagé du point de vue économique, mais qu'ils sont gros d'un avenir que la France semble méconnaître. Par là s'expliquent, et par là seulement, le fait qu'il assèche un marais à Hambourg pour y édifier l'aérogare au plus près de la ville, le fait qu'il édifie sur maintes de ses aérogares des hôtels-terminus monstres (900 chambres à Berlin), le fait qu'il y multiplie les liaisons avec les centres urbains à desservir (métropolitains, autostrades, tubes pneumatiques, etc.), le fait qu'il adapte au service de chaque ligne l'engin spécifiquement le mieux calculé en fonction du service qui lui sera imposé, descendant parfois à des puissances qui nous étonnent (Focke-Wulf de 75 chevaux sur neuf lignes, au moins)... Rien de militaire en tout ceci : le souci économique et commercial prédomine manifestement.

***

Nous multiplions la propagande par la parole auprès des organismes économiques du Pays, et le premier travail que nous leur demandons n'est qu'un travail d'études et de documentation statistique, qui permette de dresser de façon rationnelle le plan du réseau aérien français, avec indication de l'ordre d'urgence de ses lignes principales : c'est, au demeurant, un moyen pratique de mobiliser, un peu partout, dans

la France entière, des bonnes volontés qui s'intéressent à la question. Une fois ce plan dressé et grâce aux concours que le Comité trouvera dans son sein même, où figurent les plus grandes banques du pays, nous dresserons le plan financier.

Nous ne pensons pas, en effet, que le développement de l'aviation française se puisse envisager sous les aspects séparés soit des lignes, soit des terrains d'atterrissage, soit du matériel, soit, enfin, de l'effort financier nécessaire : la question est une et doit être traitée dans son ensemble, en prenant comme point de départ les possibilités de liaisons aériennes françaises et l'ordre d'urgence dans leur établissement. C'est pourquoi nous demandons aux Chambres de Commerce, qui répondent avec le plus grand empressement à notre appel, de nous aider à déterminer ces possibilités et cet ordre d'urgence.

Vous m'excuserez, Monsieur le Président, de m'être étendu aussi longuement sur ce sujet; mais, j'ai tenu à vous dire combien vos craintes étaient les miennes, combien elles étaient partagées par mes collaborateurs au Comité français de propagande aéronautique et quels étaient les moyens que nous avons jugés les meilleurs pour préserver notre Pays non seulement d'un désastre militaire, si jamais survenait à nouveau pour lui une ère de conflits armés, mais d'un désastre économique plus immédiat et peut-être plus dangereux.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma haute considération et de mes sentiments les plus dévoués.

H. LYAUTEY

LETTRES DE RENAN

SUR

SA CANDIDATURE AUX ÉLECTIONS SÉNATORIALES

(1878)

La politique de Renan découle de sa philosophie hegelienne. L'humanité n'a nullement pour fin le bonheur des individus; elle doit s'efforcer à prendre peu à peu conscience de l'absolu, à « créer Dieu » : le bien-être matériel n'a de valeur qu'en tant qu'il est dans une certaine mesure la condition indispensable de la perfection intellectuelle. Il suit de là que le premier devoir de l'État n'est pas de veiller que les individus vivent à l'aise, mais que la science progresse. Le meilleur régime politique sera donc celui qui supprimera les révolutions comme les coups d'État, tout ce qui empêche que travaillent paisiblement ceux qui augmentent la conscience du monde : les savants, les penseurs, ou (comme on dit depuis l'affaire Dreyfus) les intellectuels. « Les républiques de l'antiquité, où chacun était forcé de s'occuper des querelles de partis, étaient des séjours incommodes. On y était sans cesse dérangé. » Il faut donc un gouvernement fort, voire tyrannique, s'il se peut trouver un tyran « libéral ». Car Renan est libéral. Mais il faut savoir ce qu'il entend par « liberté » : c'est essentiellement la liberté de pensée pour les philosophes.

Voilà les principes de sa politique : là-dessus, il n'a jamais changé d'une ligne. Mais, comme il était le moins dogmatique des hommes, il se gardait de tirer de ses principes une doctrine *ne varietur*. Lui qui se méfiait si fort de la « philosophie *a priori* », c'est lui faire tort que de le considérer comme un « philosophe » (au sens moderne et spécial du mot); au juste, il est un « critique », une sorte de Sainte-Beuve, mais supérieur et travaillant sur un plan beaucoup plus élevé. Il tirait sa politique pratique des faits historiques (qu'il considérait comme des faits scientifiques), et d'autre part il modifiait, perfectionnait ses conclusions lorsque les faits de la vie l'exigeaient, avec l'opportunisme le plus intelligent.

Or, la Révolution lui semblait une calamité; il estimait en effet qu'elle avait assuré chez nous le triomphe de l'élément romain sur l'élément germain (la plupart des historiens, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à Renan, ont ainsi expliqué notre histoire par la rivalité de l'élément romain et de l'élément « franc »), autrement dit le triomphe des tendances étatistes, centralisatrices, sur les tendances féodales, régionalistes, libérales (au vrai sens de ce mot), bref le triomphe des forces rationalistes sur les forces traditionnelles. Et il pensait que, pour diriger un peuple, il ne faut pas procéder « rationnellement », *a priori*, mais « historiquement », empiriquement. L'Ancien Régime, c'était les institutions « germaniques » admirablement bien adaptées par le temps, par l'expérience; la Révolution a fait table rase de tout cela et a voulu reconstruire et gouverner selon la logique pure : folie! D'ailleurs, elle marque l'avènement d'un matérialisme répugnant. Qu'importe le bonheur terrestre des individus? Ce qu'il faut, c'est que l'élite soit aussi raffinée, aussi intelligente que possible, puisque c'est par elle seulement qu'avancent la science et la civilisation. L'égalité civile est une basse utopie, assez honteuse. Le suffrage universel, quelle absurdité! Rappelons au plus vite la monarchie héréditaire. Dans la société issue de la Révolution, « où tous les privilèges, tous les droits particuliers, tous les corps ont été détruits », il n'y a plus qu'une seule aristocratie : celle de l'argent; c'est un grand mal : reconstituons une noblesse de naissance comme celle de l'Ancien régime, si propre à se civiliser et à commander. Renan est même tout d'abord opposé à l'instruction publique; s'il en devient partisan plus tard, c'est, dit-il en 1890, « qu'un peuple sans instruction est fanatique, et qu'un peuple fanatique crée toujours un danger à la science ». L'esclavage même serait justifiable, s'il devait aider au progrès de l'esprit humain.

Au temps où Renan écrivait cette pensée un peu vive, il avait vingt-cinq ans. C'était pourtant au lendemain de 48, et étant jeune, romantique, il se sentait plein d'enthousiasme pour la naïve révolution qui venait de se faire. Mais il n'était démocrate que de sensibilité comme *l'Avenir de la science* en témoigne assez : intellectuellement il avait déjà les opinions que je viens de dire. Il les garda jusqu'environ 1878. Joignez qu'il était « libéral »; mais son libéralisme, encore une fois, consistait essentiellement à réclamer pour les penseurs le droit de publier leurs idées dans des publications peu accessibles au vulgaire, ou, autrement dit, « la neutralité de l'État en fait de choses spéculatives ». S'il accordait au peuple quelque chose et par exemple une représentation auprès du souverain, c'était seulement par opportunisme et, selon son expression, afin d'ouvrir une soupape de sûreté et d'éviter une explosion.

La victoire de l'Allemagne lui parut être celle de l'Ancien Régime sur la Révolution : elle renforça son aristocratisme, et il préconisa alors une réorganisation de la France sur un modèle qui conviendrait très bien, aujourd'hui, à l'Action française. Il y avait, à vrai dire,

une antithèse dans son livre : un des interlocuteurs qu'il y met en scène constate que l'amour de la démocratie paraît bien enraciné chez nous et, puisqu'il le faut, il cherche comment nous pouvons nous en accommoder; mais le seul espoir bien net qu'il ait, c'est que notre pays réussisse à communiquer son idéal, comme un virus, à l'étranger. En somme, Renan a exposé avec ampleur, à diverses reprises, ses théories monarchistes, mais il n'a jamais essayé d'expliquer rationnellement que la démocratie est un bon régime, non pas même après s'être rallié à la république.

Car il s'y rallia, en quoi, bien loin de se contredire, il fut parfaitement logique et conséquent. Que voyait-il, en effet? D'une part, les monarchistes devenir tout à fait cléricaux et il se demandait si leur triomphe ne serait pas dangereux pour la liberté de pensée. D'autre part, la république (qui n'avait alors aucune ressemblance avec la république radicale-socialiste que nous avons connue depuis) se montrait bourgeoise, solide, tolérante, conservatrice, confortable : on travaillait fort paisiblement et fort librement, sous ce régime. Les élections de 1877 se firent sur la question de l'intervention en faveur du pouvoir temporel de la papauté : les réactionnaires, qui la réclamaient, furent battus à plate couture, et Renan, qui repoussait l'intervention avec horreur, commença de penser à se rallier. En 1878, il nous présente encore un Caliban haïssable. Mais en 1879, dans *l'Eau de Jouvence*, voyez comme Caliban s'est apprivoisé, comme il est devenu tolérant, comme il assure à Prospero la tranquillité nécessaire pour étudier. C'est aussi le temps où Renan écrit « à un ami d'Allemagne » que, décidément, il se pourrait bien que la France fondât « une république régulière et durable... »

Certes, il n'est pas converti théoriquement : il ne se résigne à la démocratie que comme on se résigne à la maladie, et jusqu'à sa mort il regrettera la Révolution (le plus souvent) et rejettera comme absurdes les principes démocratiques : suffrage universel, prétention du peuple à choisir son régime politique, gouvernement de la majorité, égalité civile et sociale, etc. Mais enfin il se résignera, et, toujours ennemi des aventures, toujours conservateur, repoussera l'idée d'un coup d'État. Même, dans ses dernières années, au temps où, spirituel et harmonieux vieillard, il s'accordera enfin quelques récréations, il ne manquera pas d'adresser quelques madrigaux à Marianne, à l'occasion.

Quelle injustice de lui reprocher son indifférence à la politique, lui qui en a traité si souvent dans ses écrits, et qui n'a pas craint de descendre en personne dans l'arène! Il s'était présenté sans succès aux élections de 1869, comme on sait. Et quand un de ses amis, M. Rebité, l'incita en 1878 à se présenter aux élections sénatoriales à Marseille, il ne se déroba point. Les lettres inédites qui suivent nous donnent de nouveaux et intéressants détails sur cette aventure.

Renan professait qu'on ne doit pas solliciter un mandat législatif, mais non plus le refuser. C'est pourquoi il répondit à M. Rebité qu'il serait « très heureux et très honoré » que la pensée de son correspon-

dant « fût partagée par les électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône », et lui exposa sur-le-champ l'essentiel de son programme : la séparation de l'Église et de l'État.

Cependant, il s'en fut voir Pelletan, et Pelletan ne l'encouragea pas trop : si bien que, Rebité l'ayant convié à venir à Marseille pour assister à la réunion des délégués, il déclina cette fatigante invitation : il préférait, disait-il, « voir se développer l'esprit du collège sénatorial » et savoir, avant de se déranger, si sa candidature avait des chances, car il craignait qu'on ne lui reprochât d'être un républicain peu convaincu... au fond, il ne tenait pas beaucoup à devenir sénateur... Comme le directeur d'un journal marseillais, Pollio, lui avait écrit dans le même sens que Rebité, il lui répondit en termes analogues.

Or, Pollio s'empressa de publier dans *le Peuple* des 26-27 décembre la lettre que lui avait adressée Renan, tandis que Rebité, de son côté, en faisait paraître une autre dans *le Petit Marseillais*, que voici :

En attaquant la superstition, afin d'en dégager la religion, en luttant avec persévérance pour l'affranchissement de l'esprit humain, ma pensée a toujours été que je travaillais autant que je pouvais à l'établissement de la République : aujourd'hui que nous possédons la République, je m'y attache avec toute l'énergie de ma raison. Si donc j'étais appelé à servir dans la vie parlementaire, je m'acquitterais assurément de ce devoir avec autant de fidélité que de désintéressement.

Je serais d'ailleurs extrêmement heureux de recevoir mon mandat des habitants des Bouches-du-Rhône. J'ai traversé Marseille plus d'une fois dans mes voyages, et cette ville a toujours exercé un attrait et un charme des plus vifs sur mon cœur et mon esprit; je ne vois jamais, sans me sentir attiré vers elles, ces natures provençales si vives, si résolues, portées au Progrès par des élans si francs, si généreux.

Si elles me chargent de les représenter, le soin constant de mériter un tel honneur sera l'ambition et la tâche préférée de toute ma vie. Rien, je l'affirme, ne me serait plus flatteur que d'entrer pour quelque chose dans l'avenir et les magnifiques destinées de la vieille cité phocéenne.

Marseille et la Provence, si elles m'appellent, peuvent donc compter, de ma part, sur un dévouement absolu.

Or, cette épître n'était pas de Renan. Au lieu de se borner à extraire quelques passages des lettres que son candidat lui avait envoyées, Rebité avait préféré rédiger de sa propre main cette profession de foi, et il avait noyé les nuances renaniennes dans une épaisse sauce électorale. Renan ne fut pas content : lui qui envoyait à son agent le conseil de lire l'article que Sainte-Beuve lui avait consacré, « vers 1860 (« ce qu'on a écrit de plus exact sur mes commencements »), il ne s'attendait pas à un pareil pataquès. La phrase, surtout, où on lui faisait dire que sa pensée avait toujours été de travailler à l'établissement de la république, lui semblait intolérable : c'était faux et, puisque tout le monde pouvait s'assurer du contraire, extrêmement maladroit. La *Gazette du Midi* et plusieurs journaux de Paris s'emparèrent en

effet de cette déclaration aventureuse. Aussi Renan s'empressa-t-il de désavouer la lettre du *Petit Marseillais* et d'écrire aux directeurs du *Temps* et des *Débats*, le 30 décembre, qu'elle n'était pas de lui, et qu'elle renfermait « l'expression de sentiments qui étaient bien les siens, mais avec des nuances dont il ne pouvait accepter les responsabilités ».

Une candidature, si maladroitement soutenue par les tiers, et si mollement poursuivie par le candidat, ne pouvait réussir. Le collège sénatorial de cette Provence où Renan croyait trouver « moins de routine, plus d'initiative et de soudaineté que dans nos lourdes régions du Nord » ne justifia pas cette opinion flatteuse : sans hésiter, il préféra à Renan un M. Barne qui, le 5 janvier 1879, fut élu sénateur des Bouches-du-Rhône.

JACQUES BOULENGER

I

A M. Rebité.

Paris, 21 décembre 1878.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a causé une vive joie, car, depuis des années, j'avais nombre de fois pensé à vous et regretté d'avoir perdu votre trace. La « discrétion absolue » que vous vous êtes imposée quand vous m'avez aperçu à Paris a été vraiment de trop. Vous m'eussiez fait tant de plaisir en me mettant à même de raviver les vieux souvenirs de mon premier voyage à Marseille, souvenirs qui me sont restés bien chers!

En ce qui concerne les mandats politiques, ma règle a toujours été de ne pas les rechercher et de ne pas les refuser. En 1869, un nombre assez considérable d'électeurs de Seine-et-Marne m'ayant fait des ouvertures, je fis consciencieusement ma candidature qui n'échoua que parce que M. Rouher eut la sottise de maintenir contre moi un candidat officiel impossible, qui fit passer le candidat radical. Je vous étonnerais en vous disant que plus d'une fois j'ai pensé que Marseille était le collège où j'avais le plus de chances d'être présenté et de réussir, car il y a là moins de routine, plus d'initiative et de soudaineté que dans nos lourdes régions du Centre et du Nord. C'est vous dire que je serais très heureux et très honoré que votre pensée, si amicale pour moi, fût partagée par les électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône. Mais la lutte politique est si ardente que je ne sais

si une candidature de modération et de conciliation, comme serait la mienne, aurait quelque probabilité de succès.

J'ai toujours aimé avant tout trois choses, selon moi inséparables, la France, l'esprit humain, la liberté. Je les ai aimées au point de leur subordonner les questions dynastiques et gouvernementales, en général bien plus rémunératrices pour ceux qui s'y attachent. Comme la monarchie constitutionnelle offre de sérieux avantages pour le développement d'une nation et pour le progrès de l'esprit humain, je m'y étais attaché, malgré bien des répugnances et sans beaucoup d'espoir. La république est venue, sans que j'aie contribué à la fonder. La république est, à l'heure qu'il est, le seul gouvernement possible; je mettrai à son service la même loyauté que j'avais mise au service de la monarchie constitutionnelle. Je lui serai probablement plus fidèle que plusieurs de ceux qui prétendent maintenant avec fracas avoir toujours été républicains.

Modération (synonyme d'ordre) et liberté me paraissent les conditions fondamentales de l'existence et de la prospérité de la république. J'ai beaucoup réfléchi à la liberté, et je crois être un libéral bien sincère. Je veux la liberté pour tous, même pour ceux qui ne la donneraient pas aux autres, s'ils étaient les maîtres. Mais la liberté n'est pas le privilège. Ce que le parti clérical demande sous le nom de liberté, c'est en réalité le privilège. Sur ce point ma ligne de conduite est tout indiquée. Retirer les déplorables concessions qui ont été faites aux cléricaux relativement à la collation des grades, donner à l'enseignement de l'État un caractère tel que les fils de catholiques, de protestants, d'israélites, de libres penseurs puissent s'asseoir sur les mêmes bancs, voilà quel serait, selon moi, l'objectif le plus prochain à atteindre. Le fonctionnaire de l'État ne peut relever que de l'État, c'est dire assez qu'il ne peut relever d'aucune obédience, ni appartenir à aucune congrégation en dehors de l'État.

La séparation de l'Église et de l'État est, d'après cela, le but indiqué pour l'avenir. Il y faut tendre, comme à toutes choses, doucement et sans secousses. On n'en est pas si loin que l'on pense. Au moyen de transitions habilement ménagées, on amènerait les Églises à se suffire et à se gouverner.

Le catholicisme perdrait presque tous ses dangers, le jour où il cesserait d'être une armée organisée et dont l'État conserve, sans qu'il s'en doute, toute la hiérarchie et l'unité. Je ne suis nullement un ennemi du catholicisme. Je ne crois nullement travailler contre lui en tâchant d'amener un état de choses qui serait sa délivrance d'une coterie étroite et fanatique. Bien des choses pourraient sortir de cette grande institution, le jour où elle cesserait d'être enchaînée à un pharisaïsme officiel qui la pervertit.

J'en aurais long à dire; mais à quoi bon? Vous me connaissez; vous savez très bien jusqu'où je vais et où je m'arrête. Croyez-vous qu'un tel esprit réponde bien aux désirs des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône? Voilà le point sur lequel je vous demande de réfléchir encore et de consulter discrètement quelques personnalités éclairées. S'il se forme un groupe qui vraiment me trouve un bon interprète de ses idées, je me mettrai à sa disposition, je ferai une circulaire, au besoin j'irai à Marseille. Je suis au mieux avec Pelletan et avec Lockroy; je ne crois même pas être très mal avec Challemel-Lacour. Je n'irai les voir, cependant, que quand vous m'aurez dit que quelques éléments de l'opinion du département se prononcent en ma faveur.

Un suffrage dont je suis très fier, en tout cas, c'est le vôtre. Je suis très heureux que cette circonstance m'ait remis en rapports avec vous; car ces rapports, je regrettais vivement que les hasards de la vie les eussent interrompus. Croyez, cher Monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN
Rue Saint-Guillaume, 16.

II

A M. Rebité.

Paris, 24 décembre 1878.

Cher ami,

Votre intérêt, votre estime me vont au cœur. Croyez que j'en garderai un vif souvenir.

Je prends les choses par ordre chronologique.

Ce matin, je suis allé voir Pelletan, à qui me lie une très ancienne amitié. Pelletan a été, ce qu'il me devait d'être, très franc. Il ne croit pas au succès; il pense que Jourde passera. Il écrira tout de même pour sonder le terrain. Quant à un patronage, il croit que ni lui, ni aucun de ses collègues ne peut l'exercer, sous peine de se compromettre et de compromettre le candidat à qui ils l'accorderaient.

J'ai reçu ensuite vos deux chères lettres. Eh bien! tout pesé, je n'irai pas pour la réunion de dimanche. La démocratie n'en est pas encore au temps où elle saura préférer ses vrais, sérieux et solides amis à ceux qui font des enchères de popularité. Je le répète : moi, républicain du lendemain, je serai probablement plus fidèle à la république que ses bruyants amis. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je rends à la république un plus réel service par ma modération que d'autres par leur violence. Mais je ne sais si le jour où cela sera compris est déjà venu. On me demanderait plus d'engagements que je n'en peux prendre; on me ferait des reproches d'actes que, dans ma conscience, j'estime honorables et méritoires.

Est-ce à dire que je crois devoir me soustraire à vos sympathiques efforts, dont je suis si touché? Non; mais je crois qu'il vaut mieux attendre. Il faut voir se développer l'esprit du collège sénatorial. S'il va aux extrêmes, je ne peux être son homme. S'il sent le besoin d'une candidature libérale, modérée, d'une candidature de conciliation sans faiblesse, je peux lui convenir. Alors, j'accours à Marseille; il y aura probablement une réunion le 3 ou le 4 janvier; je serai aux ordres des électeurs; en même temps, une profession de foi détaillée mettrait les électeurs à même d'agir en pleine connaissance de cause.

Telle est, je crois, cher ami, la voie à suivre. Vous l'avez vu avec une parfaite justesse : une longue candidature me serait préjudiciable. Il faut qu'il se produise au dernier moment un courant d'opinion qui entraîne et fasse passer par-dessus les scrupules et les chicanes de quelques pointus. Si cela ne doit pas se produire, je n'en garderai pas moins un cher et précieux souvenir de votre zèle désintéressé pour le bien et de votre amitié.

Comptez bien aussi sur la mienne, et croyez à mon très affectueux dévouement.

E. RENAN

J'ai reçu de M. Pollio une très aimable lettre, à laquelle je réponds par ce même courrier dans le sens même que je viens de vous indiquer.

III

Au même.

Paris, 25 décembre 1878.

Cher ami,

Votre zèle affectueux me touche profondément. Si je mets beaucoup de réserve dans ma conduite, vous en comprenez bien la raison. J'accepterais un mandat politique qui viendrait me trouver comme on accepte un devoir. Je suis trop philosophe et les temps où nous sommes sont trop difficiles pour que la politique puisse être pour moi un hochet de vanité ou un leurre ambitieux. Ce que je crains, d'ailleurs, par-dessus tout, c'est de céder à la tendance la plus dangereuse de notre temps, je veux dire à la complaisance pour les opinions qui font réussir, à cette espèce de surenchère de démocratie qui peut entraîner le pays dans les plus grandes fautes.

Lockroy est malade et n'ira probablement pas à Marseille. Il fera pour moi ce qu'il pourra, mais ce sera peu. L'analyse que vous me donnez de votre lettre à M. Gambetta m'a fort amusé. Je dois dîner lundi avec lui chez M. Hugo; nous causerons. Certes, la démocratie ferait un acte d'esprit et de bonne politique en me nommant, moi qui n'ai jamais été son flatteur, justement parce qu'au fond, je l'aime. Mais je ne peux ni fausser ma pensée, ni la dissimuler, ni prendre des engagements contre ma conscience. Il faut me prendre de confiance; ma discrétion cache peut-être plus de fidélité à la république que le fracas des autres. Marseille peut avoir assez d'esprit pour voir cela.

Coyez à toute mon amitié.

E. RENAN

IV

Au même.

Paris, 26 décembre 1878.

Cher ami,

Merci de vos lettres journalières, par lesquelles vous me faites si bien voir l'état de l'opinion. Je pensais bien que les empressés devaient déjà avoir pris les devants. Je me peux lutter sur ce terrain de manœuvres et de promesses. *Propter vitam vivendi perdere causas* m'a toujours paru peu philosophique. Ce n'est que dans le cas où le collège, se mettant au-dessus de ces petits manèges, prendrait la chose de haut et par les principes, que je peux avoir des chances. La séance de dimanche tranchera la question. On verra bien, dans cette séance, si M. Jourde et M. Barne, qui évidemment sont les deux principaux candidats, répondent aux besoins des diverses fractions du collège. Il me paraît probable que MM. les électeurs auront des réunions dans le courant de la semaine prochaine. Alors je viendrai, si vraiment un courant sérieux se prononce dans le collège en ma faveur. Comme vous le dites très bien, on ne doit pas, en pareil cas, se laisser arrêter par la crainte d'un échec qui n'a rien de déshonorant; mais il est d'un mauvais exemple de capter les mandats qui impliquent une si grande responsabilité. Merci de vos observations si fines, de votre amitié si dévouée. Dites aux personnes éclairées qui veulent bien s'intéresser à mon succès combien je suis touché de leur zèle et fier de représenter leurs idées. En tout cas, ceci m'amènera à nouer avec Marseille des liens plus étroits; je les ai toujours désirés; la Provence est, à l'égal de la Grèce et de l'Italie, notre terre de prédilection.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

V

Au même.

Paris, 27 décembre 1878.

Cher ami,

Votre ardeur, votre zèle désintéressé du bien me touchent profondément. Je mets tout entre vos mains; tout ce que

vous ferez sera bien fait. N'est-ce pas qu'il vaut mieux ne pas arriver trop tôt, ne pas avoir l'air de marcher sur les brisées de ceux qui ont pris l'avance? Votre conseiller général me paraît la sagesse même. Il va sans dire que ce que je vous écris est pour vous et que pour le public, vous pouvez retrancher tout ce qui ne vous paraît pas utile à dire. Et vous poussez la bonté jusqu'à vous faire mon biographe!... Si, au moins, j'avais eu le temps de vous envoyer quelques éléments, que peut-être vous n'avez pas! Avez-vous mes *Études contemporaines*, où est exposée toute l'affaire du Collège de France? Un article des *Lundis* de Sainte-Beuve, vers 1860, est ce qu'on a écrit de plus exact sur mes commencements. A la grâce de Dieu! A chaque lettre que je reçois de vous, je suis pris de courage, comme si une effluve de votre belle Provence, qui cette année n'est maussade que par caprice, arrivait jusqu'à moi. Comme nous aimerons à parler de tout ceci un jour! Et quels souvenirs tout cela me rappelle! Ma femme me redisait ce soir le télégramme qu'elle vous adressa par M. Egger, en 1861, quand elle croyait bien qu'elle ne me reverrait plus!... Donc, mon cher ami, merci pour votre espérance, qui m'en donne, et pour votre foi, qui est capable de miracles.

Je dois dire que mes amis ici sont enchantés et me reprochent de trop douter. Vos races du Midi ont une intelligence, une initiative, que nos races du Nord, trop acoquinées dans leurs habitudes, ne connaissent guère. Ce qui ailleurs serait impossible peut chez vous se réaliser.

Je vous serre affectueusement la main.

E. RENAN

VI

Au même.

Paris, 28 décembre 1878.

Cher Monsieur,

La profession de foi publiée par le *Petit Marseillais* dit en fort bons termes quelques idées que je partage entièrement. Une seule phrase, relative au passé, renferme une nuance inexacte, c'est celle où vous dites que « ma pensée a toujours été de travailler à l'établissement de la république ». Non;

je suis bien un républicain du lendemain, ce qui n'empêche pas que je crois être un ami sincère de la république. C'est pour la France et la vérité que j'ai toujours travaillé; comme la bonne direction de la république est maintenant le plus grand intérêt de la France et en un sens de l'esprit humain, je suis pour la république. Je croyais que vous vous borneriez à extraire des passages de mes lettres. Je crains que mes adversaires n'aient beau jeu à trouver dans mes livres des passages moins républicains que la phrase que vous me prêtez. Je ne ferai cependant de rectifications qu'en cas d'absolue nécessité.

Quant à la proposition que vous me faites relativement aux journaux, je m'y refuse tout à fait. Cela est absolument contraire à mes principes. Je serai fier d'être nommé par le suffrage spontané du pays, mais je ne peux commettre des actes que je blâmerais chez d'autres. Je suis prêt à mettre au service du pays tout ce que j'ai d'application d'esprit; mais je n'ai personnellement nul désir d'obtenir un mandat plein de difficultés par des moyens contraires à ma conscience. Merci pour votre amitié si dévouée. Croyez bien à toute la mienne.

E. RENAN

VII

Au même.

Paris, 29 décembre 1878.

Cher Monsieur,

Votre ardeur et votre gaieté m'enchantent; car j'aime beaucoup la gaieté et je la tiens pour le meilleur signe de la droiture de l'âme et le plus précieux soutien dans la vie. Vos lettres sont charmantes et m'amusent extrêmement. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ma réserve. Ma famille et mes travaux me rendent très heureux; comme je ne suis pas, cependant, un égoïste et que j'aime très vivement ma patrie, je suis prêt à sacrifier mon bonheur et mon repos à la politique; mais, naturellement, je ne dois pas sortir pour cela de mon caractère. Ce que je vous dis là, ce ne sont pas des phrases en l'air. Je crois que la politique sera dure, très dure à ceux qui l'auront embrassée. Ceux qui recherchent

si avidement, à l'heure qu'il est, des mandats redoutables (je le dis très sérieusement) seront étonnés un jour du mauvais pas où, de gaieté de cœur, ils se seront mis. Pour l'homme de cœur et de conscience, ce n'est pas là une raison pour reculer devant les mandats difficiles; mais c'est là une raison pour ne pas porter dans la compétition une ardeur personnelle qui serait de l'étourderie. Je sais que ce n'est pas de cette façon qu'on réussit. C'est de cette manière là que j'ai échoué en 1869 en Seine-et-Marne; c'est probablement ainsi que j'échouerai dans les Bouches-du-Rhône en 1879.

Vous me demandez si j'arriverai le 3 ou le 4. Cela dépend. Si, dans la séance qui a dû avoir lieu aujourd'hui, s'est produit parmi les électeurs un mouvement en ma faveur, se traduisant par une invitation sérieuse, j'irai certainement. Sinon, ma présence serait un fait d'ingérence déplacée. Très réellement, je suis à la disposition des électeurs. Rien de plus, rien de moins.

Je vous serre affectueusement la main.

E. RENAN

VIII

Au même.

Paris, 30 décembre 1878.

Cher Monsieur,

Ce qui devait arriver arrive. Vous avez vu la *Gazette du midi*. Même chose dans les journaux de Paris. Autant je suis indifférent aux injures sans fondement, autant une critique fondée, même venant d'un ennemi, m'atteint et me touche. Une pièce signée de moi où je disais que j'avais toujours travaillé à établir la république devait attirer de pareils malentendus. Je manquerais à mes devoirs en les laissant durer, et je mets dans trois ou quatre journaux de Paris un mot de rectification. Pour les journaux de Marseille et du Midi, je vous laisse libre de faire ce que vous voudrez. Vous trouverez ci-joint la petite note rectificative. Il va sans le dire que je n'en suis pas moins touché de votre sympathie, du zèle que vous avez mis à une affaire qui, si elle avait été possible, eût pu être bonne pour la chose publique. Il y a certaines questions où j'aurais pu être utile, et mon scepticisme discret eût peut-

être [été], à l'heure qu'il est, la plus nécessaire des qualités. Mais je ne peux pas me faire autre que je ne suis; je donnerais le plus mauvais des exemples en laissant croire que j'ai fait pour le Sénat ce que je n'ai fait pour rien au monde, un acte peu sincère. Croyez toujours, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

IX

Au même.

Paris, 30 décembre.
Onze heures et demie du soir.

Je reçois votre dépêche ainsi conçue :

Demande plus départ soudain. Cela veut dire, je pense que [vous ne me] demande [z] plus [un] départ soudain. Je l'entends ainsi. Le récit télégraphique que j'ai vu de la séance d'hier me fait considérer en effet l'affaire comme finie. Si vous avez voulu me dire autre chose, envoyez-moi un nouveau télégramme; expliquez-moi surtout un peu la situation. Je n'y comprends plus grand'chose. Ce dont je garderai toujours un cher souvenir, c'est votre amitié, votre bonne humeur, votre esprit, votre ardeur désintéressée. Conservez-moi votre estime et votre sympathie; croyez bien à la mienne.

E. RENAN

X

Au directeur du Peuple *de Marseille*[1].

24 décembre 1878.

Cher Monsieur.

Votre lettre m'a touché profondément. Elle est, avec celle de M. R...[2], le principal motif qui me porterait à me présenter aux suffrages des électeurs sénatoriaux.

Mais je ne suis pas un trouble-fête; je ne veux pas déranger les combinaisons déjà plus ou moins arrêtées. Je n'irai donc pas à la réunion du dimanche 29.

Ce ne serait donc que dans le cas où MM. les électeurs

1. Cette lettre, non plus que la suivante, n'est inédite, mais il nous a paru utile de la joindre aux précédentes lettres, qu'elle complète utilement.
2. M. Rebité.

désireraient une candidature d'une autre nuance, une candidature nettement libérale, sans attache avec les anciens partis, dévouée au progrès sous toutes les formes, sans menaces pour personne, que je pourrais être l'homme qui leur convient.

Je crois sincèrement que le développement des institutions républicaines est le seul parti possible pour notre pays. Mais je crois aussi que la vraie manière de servir la République est de procéder avec beaucoup de modération, et avec un ardent désir de conciliation. La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France.

Devant toutes les tentatives inconstitutionnelles, je serais d'une fermeté inflexible. Dans les questions d'instruction publique et des cultes, je serais ce que mon passé indique : l'homme de la liberté et du respect des consciences.

L'effort vers une conception plus épurée de la religion est l'âme même de mes écrits; j'essaierais, par mes actes, de la réaliser.

Mon programme, en un mot, différerait peu de celui de tant de sages qui, en ce moment, travaillent à nous préserver des deux fléaux les plus funestes : la Révolution et les Coups d'État.

Quand cette noble et intelligente population des Bouches-du-Rhône me croira bon pour représenter ses idées, j'en serai fier, car il n'est pas de collège au monde dont je me réjouirais plus d'être le mandataire.

Croyez, en attendant, cher monsieur, que je suis vivement ému des sentiments que vous voulez bien m'exprimer et recevez l'assurance de mon plus affectueux dévouement.

E. RENAN

XI

Aux directeurs du Temps *et des* Débats.

Paris, le 30 décembre 1878.

Monsieur,

Les journaux de Marseille ont publié ces jours-ci deux lettres sous mon nom :

L'une contenant ces mots : « La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France », est

bien de moi. L'autre, commençant par ces mots : « En attaquant la superstition, etc. », n'a pas été écrite par moi.

Elle renferme l'expression de sentiments qui, pour la plupart, sont bien les miens, mais avec des nuances dont je ne peux accepter les responsabilités.

Si je dois rendre quelque service dans une de nos assemblées, c'est à la condition d'y porter un esprit d'entière indépendance et de conciliation : « un tel mandat ne peut être ni recherché, ni refusé », disais-je en 1869 et 1871. En tout cas, s'il peut être accepté, c'est à condition de n'y faire aucun sacrifice.

Figurons-nous les contemporains de Romulus Augustule s'arrachant les titres de sénateur et de *Vir illuster*!

Veuillez agréer, etc.

E. RENAN

LA RIVE D'ASIE[1]

Si j'avais cru que la possession de Madeleine mettrait fin à la période troublée que nous venions de traverser et que nous entrerions maintenant dans une ère enchantée où nos cœurs et nos sens trouveraient une égale satisfaction, je me serais trompé. Commença une vie déchirée et tragique. Madeleine était mariée.

Avant qu'elle fût ma maîtresse, la présence de M. de Sées près d'elle n'était qu'une gêne; c'était maintenant une souffrance. Je ne me préoccupais guère jusqu'alors de la vie que menaient les femmes assez aimables pour me recevoir dans leur intimité. Se prêtaient-elles à d'autres qu'à moi? Cela paraissait vraisemblable, mais m'était indifférent. Cette question se posait au sujet de Madeleine. Il y avait là quelque chose que je n'osais regarder en face, mais que je ne pouvais éviter. Je ne supportais pas l'idée que la chair de Madeleine, que tout ce que j'avais gagné au prix de tant de luttes et de douleurs servît de plein droit au plaisir de son mari, qu'il n'eût qu'à y porter la main pour en jouir. Il y avait de quoi se casser la tête contre les murs et je chassais avec fureur ces visions empoisonnées. Elles revenaient... Finalement je voulus savoir de Madeleine elle-même quels étaient ses rapports avec son mari. Le malheur est qu'en ces matières on n'ose pas laisser voir à quel point la douleur ronge le cœur. La honte vous étouffe et l'on prend un ton indifférent, de simple curiosité, on a la force de sourire, alors qu'on retient des cris de rage.

Madeleine devina-t-elle la torture que j'endurais? Elle n'en

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

laissa rien paraître. Elle agit, inconsciemment peut-être, avec une merveilleuse adresse et trouva pour me rassurer les mots les plus propres, les plus efficaces. Elle transposa le débat du terrain de la chair à celui des sentiments, mais toujours d'une façon indirecte, objective en quelque sorte, comme s'il s'agissait de choses quasi historiques, dont on se souvient à peine, et non pas de la plus brûlante, de la plus actuelle des questions. Il ressortait de ces conversations non suivies, dans lesquelles je prenais ici et là un bout de phrase qui touchait à ma préoccupation brûlante, qu'elle n'avait jamais eu pour M. de Sées que des sentiments d'affection et d'estime, qu'ils étaient déjà de vieux mariés, — la seule idée que Charles de Sées l'avait eue jeune fille était déplaisante à l'extrême, mais dans la presse du moment, dans la nécessité où j'étais de m'arranger avec tant de soucis plus immédiats, je l'écartai. Madeleine risqua même une fois que Charles était de santé délicate, à d'autres jours (ah! cela ne m'intéressait pas!) que leurs habitudes étaient bien différentes. Il avait besoin de peu de sommeil; elle dormait depuis longtemps lorsqu'il entrait dans la chambre. Le matin (je ne demandais rien), le matin, il se levait de bonne heure et courait à ses dossiers. Tels furent les multiples renseignements que j'obtins d'elle, sans en avoir l'air, à divers reprises, et dont elle composa, pour endormir ma jalousie, un narcotique. On en arrivait à se demander quand un ménage ainsi réglé avait trouvé l'occasion de faire un enfant.

Mais j'étais jeune, je voulais à toute force être heureux, je ne demandais qu'à laisser l'habile infirmière panser sans avoir l'air d'y toucher ma blessure secrète.

Du reste d'autres affaires non moins urgentes me réclamaient. Je croyais Madeleine à moi, mais non, rien n'était acquis, tout restait disputé, et, combattant à côté de Madeleine, je trouvai un nouvel adversaire, et de taille! Dieu. Je sentais sa présence invisible dans les batailles que je livrais pour garder un bien que j'avais conquis et qui pourtant ne m'appartenait pas. Je me comparais à Jacob luttant avec l'ange. Parfois il l'emportait et Madeleine, en larmes, m'échappait pendant un jour ou deux. D'autres fois j'arrachais la victoire à mon divin antagoniste. Madeleine, gagnée par la douceur

de mes caresses, ne résistait plus. Elle se donnait alors avec une sorte de fureur sauvage; une femme se révélait, inconnue d'elle-même. Elle oubliait sa religion, son Dieu, ses devoirs. Ce n'était pas elle qui se serait écriée, comme madame de Krudener dans les bras de son amant : « O Dieu, je te demande pardon de l'excès de mon bongeur! » Ivre de volupté, elle me faisait gémir sous la morsure de ses baisers. Ces brefs et dionysiaques emportements étaient suivis d'une longue repentance. Madeleine se réveillait comme d'un profond sommeil; hagarde, elle me regardait et ne me connaissait point. Elle quittait le lit où je m'assoupissais accablé de fatigue et, prête en un clin d'œil, elle sortait sans que j'eusse le temps de la retenir, ses seuls mots sur le seuil de la porte étant : « Il faut que je parte! »

Lorsque je la revoyais, je la trouvais calme et distante. Si je me permettais une allusion à notre dernier rendez-vous, elle ne m'entendait pas, comme si j'usais d'un langage qui lui était étranger. A la voir ainsi, je finissais par croire que j'avais été le jouet d'un rêve.

Mais, le plus souvent, les choses se passaient d'autre sorte. Madeleine me suppliait de l'épargner. Écrasée par le remords, elle était humble et pressante : « Regarde ce que je suis, disait-elle, et prends pitié de moi. Il faut que je me batte, et contre toi! Mais tu sens bien que c'est impossible, mon aimé. Où trouverais-je de la force pour te faire de la peine? Viens-moi donc en aide. Je suis faible, sauve-moi de moi-même. Nous ne pouvons vivre dans le péché. Ce ne sont pas des raisons humaines que je t'oppose. Tu les vaincrais trop facilement, mais il y a Dieu! Tu peux Lui céder sans honte puisqu'Il me réclame. »

Elle était si sincère dans son remords, si touchante dans ses larmes que je me laissais émouvoir. Nous prenions alors les plus sages résolutions. Les rendez-vous rue de Commailles étaient interdits. Malgré l'hiver, nous nous rencontrions dans la rue et courions les quartiers éloignés. Les tours de Notre-Dame nous virent penchés, couple fervent, au-dessus de Paris. Le cèdre du Liban nous offrit, au Jardin des Plantes, la protection de ses branches pendant une averse. Le Luxembourg trop voisin où jouait la petite Geneviève nous était défendu mais un jour, comme à cause d'un rhume elle gardait la chambre,

nous nous y rendîmes. La température était clémente, nous nous assîmes au soleil, près de l'Orangerie, dans l'endroit que l'on appelle la Petite Provence. Nous n'avions causé pendant notre longue promenade que de sujets étrangers à notre amour. Madeleine était rassurée, presque heureuse. Nous étions amis, enfin! Que désirer de plus? Elle imaginait, sans doute, que cette accalmie durerait et que, sans aucun sacrifice de notre part, elle me garderait près d'elle comme un frère très cher. Ses beaux yeux me regardaient avec confiance. Elle ne doutait pas de moi. A la voir caresser complaisamment ces chimères, j'eus un mouvement d'humeur que je réprimai vite. Nous restâmes silencieux longtemps. Des bambins couraient autour de nous; des nourrices promenaient leurs bébés endormis. Mes yeux allaient d'eux à Madeleine, et soudain une idée me vint qui s'empara complètement de mon esprit. Au même moment, Madeleine, qui me voyait préoccupé, me demanda à quoi je pensais.

Je réfléchis encore une minute, puis je lui dis en la fixant :

— Madeleine, je voudrais avoir un enfant de toi.

Elle tressaillit; son visage changea aussitôt d'expression. J'y lus de l'inquiétude et peut-être aussi un autre sentiment qu'elle ne s'avouait pas, de l'orgueil. Mais l'inquiétude l'emporta. Elle voulut m'arrêter. Je ne lui en laissai pas le temps et continuai :

— Oui, j'aimerais te confier un germe précieux que tu nourrirais de ton sang, que tu mettrais au jour, et qui serait toi, et qui serait moi. Il me semble que le destin qui nous a réunis trouvera sa fin nécessaire lorsque d'un si grand amour naîtra un enfant beau et fier pour nous perpétuer.

Madeleine me regarda comme si elle voulait aller jusqu'au fond de mes pensées. En un clin d'œil, sa tranquillité avait disparu. Était-ce une nouvelle épreuve que je tentais? Allais-je l'assaillir à l'improviste alors qu'elle était sans défense? Elle vit qu'une fois de plus elle s'était trompée, mais, si cela la rassura sur ma sincérité, son trouble s'en accrut. Cet appel si humain toucha en elle un point douloureux qu'elle m'avait tenu secret. Ses yeux s'emplirent de larmes qu'elle n'essayait pas de me cacher et qui tombaient une à une, lentement, sur son col de fourrure où elles disparaissaient. Ce fut sa seule réponse.

Ma sortie intempestive, dont je n'avais pas calculé les effets eut le triste résultat d'ajouter un sujet nouveau de chagrin à ceux qui affligeaient déjà Madeleine. Dans son esprit que la lutte soutenue depuis le jour de notre rencontre avait rendu craintif, l'idée s'implanta qu'elle ne pouvait me rendre heureux que je ne goûterais pas près d'elle les joies si naturelles (et qui m'étaient nécessaires, elle venait de l'apprendre) de la paternité. Elle se vit un obstacle au développement normal de ma vie.

Ainsi aux redoutables devoirs dont elle était comptable envers Dieu et envers elle-même se joignaient des devoirs non moins impérieux envers moi. C'était trop pour un cœur tendre. Elle gravissait un calvaire, se déchirant aux ronces du chemin, les yeux fixés sur le sommet où Dieu l'appelait, terrifiée à l'idée que, si elle regardait en arrière, elle verrait l'amant dont elle essayait de se détacher. N'en pouvant plus de fatigue et de souffrance, elle touchait enfin au terme de sa course; elle faisait un faux pas; d'un seul coup, elle roulait jusqu'au bas de la pente qu'elle avait eu tant de peine à monter, et cette chute l'amenait à nouveau, amoureuse meurtrie et sanglotante, dans mes bras.

C'était alors quelques jours de plaisirs passionnés. Elle venait à moi matin et après-midi et, le soir encore, nous nous retrouvions chez elle ou dans le monde. La rue de Commailles l'attirait irrésistiblement. Parfois elle m'avertissait que de nombreuses courses et visites la retiendraient l'après-midi entière. Mais voilà qu'avant trois heures, elle se trouvait, surprise, à ma porte où ses pieds, en dépit d'elle-même, ses pieds joyeux et libres l'avaient conduite. Mi-indignée, mi-riante, elle s'étonnait de son aventure.

— Tu ne m'attendais pas, — disait-elle (elle me tutoyait alors) — et pourtant tu n'étais pas sorti.

— Je t'attends toujours, — répondais-je.

— Ah! monstre, tu me connais mieux que je ne me connais moi-même.

Et c'étaient des baisers éperdus.

Ou bien elle disait :

— Et si j'avais trouvé une femme ici! Peut-être que tu me trompes, après tout. Avec les hommes, sait-on jamais? Je ne suis pas une maîtresse bien gaie ni bien savante dans

l'art de plaire. Mais telle que je suis, je te veux tout entier, je ne te partage pas.

Elle me serrait à m'étouffer.

Puis l'excès même de son bonheur la ramenait face à elle-même. Elle regardait son péché avec horreur, elle courait à l'église. Elle y puisait des forces fraîches pour recommencer la lutte contre elle et contre moi.

L'hiver passa ainsi dans la fièvre. J'ai toujours aimé à me sentir d'aplomb sur le sol, bien calé sur mes pieds. Mais cette fois-ci j'avais perdu l'équilibre. J'allais à droite, à gauche, au gré du vent. Lorsque j'avais le loisir de réfléchir, je me demandais : « Qu'est-ce que ce mélange de coups et de baisers? Est-ce là ce qu'on appelle l'amour? Est-ce là ce que j'ai tant désiré? Qu'on se batte avant la possession, je le comprends. Mais maintenant cela n'a plus de sens. Où sont les *beati possidentes*?... Pourquoi, diable, me suis-je épris d'une femme mariée? Elle est tout de même à son mari, si rarement que ce soit. Quelle saleté! Comment puis-je le supporter? Et pieuse, en outre! Belle complication! Il est évident que la religion n'a pas à s'occuper de notre bonheur terrestre puisque, pour elle, nous ne sommes ici-bas qu'en transit vers l'éternité.

Mais que me restait-il à moi qui ne croyais plus à une récompense ou à une punition supra-terrestre? Au nom de doctrines que je ne partageais pas, j'étais privé du seul bien véritable à mes yeux.

Dans ma colère, je m'en prenais, cela va de soi, à Madeleine. Je ne lui faisais pas de reproches, je n'éclatais pas en cris et en récriminations. Cela n'était pas dans ma manière. J'étais froid, sarcastique, ironique, haïssable. Je l'attaquais dans sa foi, je discutais avec elle; j'argumentais en apparence de la façon la plus désintéressée, comme si la seule vérité m'importait, en réalité avec un désir passionné de lui porter un coup douloureux, de me venger de ce qu'elle me faisait souffrir.

Madeleine redoutait ces attaques insidieuses. Mais elle était assez femme pour deviner d'où venait la violence cachée qui m'animait. Elle me plaignait et redoublait de douceur. Il faut reconnaître, du reste, que dans cette lutte sourde je ne gagnais pas un pouce de terrain. Madeleine croyait comme elle respirait. Je ne la troublais donc en aucune manière dans le

domaine qui était le sien. Elle n'était jamais embarrassée pour me répondre. Mes arguments ne la touchaient point. Les siens n'arrivaient pas jusqu'à moi. Nous combattions sur des plans différents et arrivions à ce résultat paradoxal de nous blesser sans nous atteindre. Le dogme à ses yeux se suffisait. Je me souvenais d'un curé que j'avais entendu à l'heure du catéchisme, alors que je visitais une des plus vieilles églises gothiques de l'Ile-de-France : « Mes enfants, disait-il, le mystère de la Sainte Trinité est un mystère, par conséquent je ne puis pas vous l'expliquer. Acceptez-le donc tel qu'il est. » Ce raisonnement qui se rapproche de celui de Hegel : « Il faut comprendre l'incompréhensible comme tel » m'avait paru définitif. C'était celui de Madeleine. Elle passait ainsi d'un pied léger par-dessus les difficultés où achoppent les pauvres rationalistes.

Mais bientôt lassé d'un absurde combat, j'abandonnais ces discussions. Je me reprochais mes efforts pour affaiblir les croyances de Madeleine, besogne détestable et indigne de moi. Par un brusque revirement, je lui montrais dans mes propos que je ne restais pas insensible à l'admirable construction qu'avait élevée l'Église, forte maison, en vérité, dont les murs ont soutenu plus d'un assaut sans faiblir.

Madeleine me regardait, osant à peine en croire ses oreilles. Quoi, je n'étais pas l'ennemi de l'Église que je lui avais paru! Son cœur se dilatait de joie. Elle me prenait la main et, d'un ton assuré, disait :

— Philippe, il y aura une place pour vous dans cette maison. Je l'ai demandé à Dieu; il me l'a promis.

Dans ces périodes de détente, je ressentais une grande pitié pour Madeleine. Qu'avais-je fait d'elle? Jusqu'au jour de notre rencontre, elle n'avait navigué que sur de calmes rivières, se laissant aller paresseusement au fil d'une eau connue, dans un pays monotone il est vrai, entre des rives un peu plates, mais ombragées et agréables. Et voici que je l'entraînais en pleine mer; le vent sifflait autour d'elle, la foudre tombait, les vagues soulevées menaçaient de l'engloutir. Elle n'avait qu'un refuge dans ce péril extrême : elle priait.

Je la prenais dans mes bras, je lui parlais tendrement; je feignais pour lui plaire de me laisser convaincre; peut-être

même, et pour quelques instants, je partageais ses vues chimériques sur une amitié possible.

Ces accalmies étaient passagères, car j'étais homme, et jeune, et j'aimais. J'exigeais autre chose, et nos combats recommençaient.

Le printemps était venu. A mesure que nous approchions de Pâques, Madeleine montrait plus d'inquiétude. Comment arriverait-elle à la grande fête religieuse de l'année? Comment recevoir la sainte communion? Déjà Noël lui avait causé les plus vives angoisses. Il avait fallu se mettre bien avec Dieu, comme elle disait. Une brouille passagère entre nous avait rendu cette réconciliation plus facile. Pendant les quelques jours où elle ne venait pas rue de Commailles, elle avait couru chez son confesseur. Le remords la consumait; elle reçut l'absolution. Mais cette fois-ci, irait-elle dire au même prêtre qu'elle était retombée dans son péché, qu'elle y vivait depuis trois mois? Un dur combat se livrait en elle. Je le voyais à l'altération de son humeur, à ses yeux inquiets, à la fièvre qui colorait son beau visage. Elle n'était pas femme à ruser avec le devoir, à trouver un subterfuge ingénieux pour franchir cette passe difficile et, comme toute à la violence du sentiment présent, elle avait la mémoire et l'imagination courtes, elle pensait que sa décision serait sans appel et commanderait l'avenir. La rupture nécessaire la désespérait. Elle oubliait que cent fois elle m'avait quitté et que cent fois elle était retombée dans mes bras. Bientôt les cloches de Pâques sonneraient! Elle s'affola.

Un jour que je goûtais seul chez elle, elle me demanda de l'accompagner dans une course urgente sur la rive droite. Bien qu'elle fût fatiguée, elle voulut marcher. Nous descendîmes jusqu'à la Seine et traversâmes la cour du Carrousel. Je pensais qu'elle me menait aux magasins du Louvre et qu'il n'y avait, en effet, rien de plus important que de se parer pour me plaire. Mais elle prit la rue Saint-Honoré et la rue Croix-des-Petits-Champs. Je commençais à comprendre. Quelques minutes plus tard, nous entrions à Notre-Dame-des-Victoires. L'obscurité de la nef était traversée par une zone lumineuse qui venait de cent cierges allumés à droite, devant l'autel de la Vierge. Madeleine trouva avec peine

deux chaises libres et me fit signe de m'asseoir. Elle resta longtemps à prier, la tête enfouie dans les mains. Elle était très légèrement parfumée et ce parfum chargé pour moi de tant de souvenirs se mariait maintenant à l'odeur voluptueuse de l'encens. Je me baignais dans ces effluves délicieux, inconscient du lieu où j'étais et du temps qui coulait. Je regardais le corps agenouillé près de moi. Je suivais la ligne souple qui va des épaules aux genoux; elle s'infléchissait à la taille, s'épanouissait aux hanches pleines et j'imaginais sous l'étoffe sombre qui la couvrait une chair dont pas un pouce n'avait échappé à mes baisers.

Madeleine se releva enfin, se signa, et nous sortîmes. Je vis alors seulement qu'elle avait pleuré.

Il faisait nuit déjà. Je lui offris de prendre une voiture pour la ramener chez elle. Elle refusa. Je passai mon bras sous le sien, elle se dégagea doucement. Elle était absorbée et je ne voulus pas la distraire de ses méditations. Aussi arrivâmes-nous à la rue du Cherche-Midi sans avoir échangé un mot. Au moment de me quitter elle me dit :

— J'ai quelque chose à vous demander, Philippe, mais je ne puis parler dans la rue.

Ces mots si simples, elle les prononça comme une personne qui revient de loin, qui n'est pas à la conversation et dont la voix inattendue fait tressaillir ceux qui l'entendent.

— Venez rue de Commailles, — répondis-je. — Où serons-nous plus tranquilles? Où pourrez-vous mieux vous expliquer?

J'employais d'habitude le « tu » qu'elle, au contraire, s'efforçait maintenant d'éviter. Surpris, j'avais dit involontairement « vous ». Elle s'alarma. Étais-je fâché? C'est avec timidité qu'elle continua :

— Je me suis promis de ne plus venir chez vous.

— Alors renonce à ce que tu as à me demander, — fis-je assez sèchement.

— C'est impossible, Philippe, mais soyez bon, je ne peux pas vous voir en colère. Eh bien, je viendrai demain puisqu'il le faut.

Elle me quitta sur ces mots. Plus d'une fois déjà, d'importantes résolutions m'avaient été annoncées de cette manière. Suivant l'état de mes nerfs, ou je m'inquiétais sans mesure,

ou je restais indifférent. Le ton de Madeleine était peut-être aujourd'hui plus grave. Mais je n'étais pas d'humeur à me tracasser et je ne m'en préoccupai pas davantage.

Pour la première fois depuis la mort de ma mère, je sortais ce soir-là. J'avais accepté de dîner dans une maison agréable où les hommes étaient riches, et les femmes jolies. Je m'y rendis dans l'état d'esprit d'un collégien qui fait l'école buissonnière. J'échappais pour quelques heures à l'atmosphère orageuse que j'avais respirée ces mois derniers. Il se trouva que je connaissais de réputation une voisine de table. Elle avait eu quelques aventures éclatantes dont elle s'était tirée à son honneur. Elle était de celles à qui le meilleur monde, dont elles font partie, passe tout, alors qu'il se montre d'une sévérité inexplicable pour d'autres qui en ont fait beaucoup moins. Elle parlait d'une façon nette et charmante, sans l'ombre d'hypocrisie, mais avec une certaine élégance qui lui permettait de tout dire. Elle me plut. Personne ne faisait moins penser à l'amour, mais n'éveillait plus vivement le désir. Le dîner, le vin de Champagne, les fleurs, les cristaux, la belle argenterie, les femmes décolletées dont pas une qui n'eût un amant, le ton libre de la conversation, l'impression de vivre dans un monde où le mot devoir aurait détonné, mais où celui de plaisir rendait un son plein, j'étais à cent lieues de Madeleine. Étaient-ils dans la même ville et dans la même civilisation le luxueux hôtel du faubourg Saint-Honoré où je dînais et l'église obscure, bourdonnante de prières, où ma maîtresse en larmes avait demandé à Dieu de la séparer de moi? Le contraste était grand, je le goûtai. Ma belle voisine m'amusa; je ne l'ennuyai pas. Lorsque je la quittai, il allait sans dire, mais nous l'avions dit tout de même, que nous nous reverrions.

Rue de Commailles, je retrouvai Madeleine. Mon appartement était rempli d'elle; je ne pouvais lui échapper. « Qu'a-t-elle à me dire que je ne sache déjà? », pensai-je et je haussai les épaules. Pourtant je me souvins de l'accent de sa voix; il me poursuivit jusque dans mon sommeil.

Le lendemain après-midi Madeleine arriva craintive, fatiguée. Je l'accueillis avec douceur, la rassurai et bientôt

elle aborda, non sans beaucoup de détours, non sans m'avoir demandé mille détails sur mon dîner de la veille, le sujet qui lui tenait à cœur.

Elle m'expliqua une fois de plus qu'elle ne pouvait être à moi. Ses raisons, je les connaissais depuis longtemps. Mais, par le choix des mots, par la simplicité avec laquelle elle s'exprima, par l'accent de douloureuse sincérité qui pénétrait son discours, elle m'émut. Je ne ressentais ni rancune ni colère. Qui m'était plus cher au monde? Elle possédait mon cœur. Les heures les plus belles de nos vies s'étaient confondues. Je tenais sa main dans les miennes et l'écoutais avec une telle sympathie que sa tâche en était rendue plus facile. Elle montrait beaucoup de courage; elle n'en manquait pas pour elle. Mais, lorsqu'elle arriva à parler de moi, sa voix commença à trembler. Elle eut pourtant la force de me dire qu'elle ne pouvait faire mon bonheur : il n'y avait aucune issue à notre liaison, je perdais mes années les meilleures, je m'en rendais compte certainement, elle-même finissait par se prendre en horreur à voir l'inutilité de ses remords, pourtant sincères, et la facilité avec laquelle elle retombait dans le péché. Il fallait donc que je lui vinsse en aide; une solution lui était apparue, si claire, si évidente qu'il n'y avait pas à la discuter.

Elle s'arrêta et il y eut un long silence. Rien de plus pitoyable à ce moment que Madeleine, la tête penchée, les mains tremblantes. Elle me regarda et ses yeux s'emplirent de larmes. Je n'en pus supporter la vue.

— Madeleine, — dis-je plaisantant, car il fallait enlever à cette scène la pointe de sa douleur, — si tu pleures, rien au monde ne m'empêchera de t'embrasser pour te consoler...! Tu vois de quoi je te menace!

Je ne réussis pas à faire sourire ma pauvre amie. Elle hésita, balbutia, et finalement j'appris que je devais prendre une maîtresse.

D'abord je ne fus sensible, je l'avoue, qu'à ce que cette proposition pouvait avoir, à première vue, de comique. Mais fus bien vite ramené à d'autres sentiments. Madeleine sanglotait sur mon épaule. Une fois de plus j'opposai la grandeur de son amour et la médiocrité du mien. Elle, fière et jalouse comme je la connaissais, en arriver là! J'eus honte de moi,

je tombai à ses pieds et je lui dis avec une passion qui emportait tout que je n'abandonnerais jamais une femme d'un si grand cœur, que je l'aimerais toujours, que je préférais cent fois souffrir par elle que d'être heureux auprès d'une autre.

Elle me mit la main sur la bouche pour m'empêcher de continuer; je couvris sa main de baisers. Elle se leva, se défit de moi et, avant que j'eusse pu me redresser, elle se sauvait en courant.

***

J'ai parlé du déséquilibre où je me trouvais alors. J'en puis donner une preuve nouvelle. Au lieu de laisser tomber dans l'oubli l'étrange conseil de Madeleine et de n'y prêter pas plus d'attention qu'à mille paroles dites au cours de scènes non moins émouvantes, je me mis à y penser dès la porte close. Il m'apparut comme l'unique moyen de sauver Madeleine de la situation désespérée où elle se débattait. C'était un beau thème à mettre sous forme dialoguée. Au cours d'une soirée solitaire, mon esprit s'enfièvra; je me montai à un diapason aigu et composai bientôt le plus pathétique des drames à deux personnages, donnant les répliques avec une force incroyable pour l'un et l'autre protagoniste. La conclusion de cette scène fut que je devais me sacrifier pour le salut de ma victime (Madeleine!). J'allais si loin dans l'absurde que, pour un rien, je me serais attendri sur mon sort pitoyable. Au théâtre on ne s'embarrasse guère de la vérité des caractères. On exploite une situation sans s'occuper de la vraisemblance. Ainsi fis-je de bonne foi ce soir là.

Le lendemain, je me réveillai plus calme. Je n'étais pas disposé à dramatiser, je ressentais un peu de courbature. J'examinai de sang-froid les arguments enflammés de la veille. Je ne pensais plus à Madeleine, mais à moi. J'étais las de nos discussions qui renaissaient de leurs cendres. J'avais voulu connaître les orages de la passion; ils avaient fondu sur ma tête. Maintenant la tranquillité me paraissait le plus précieux des biens. Une maîtresse aimable et libre, les plaisirs modérés de la chair et de l'esprit, et surtout la paix du cœur, même au prix de l'indifférence, voilà quel était l'objet de mes vœux matinaux.

Et soudain passa devant mes yeux l'image de madame V..., ma belle voisine de table d'il y a peu de jours. Je revis son sourire, ses dents si blanches. Savait-elle seulement que nous entrions le jour même dans la semaine sainte?

Pourquoi n'avais-je pas cherché à la joindre plus tôt? Je résolus de réparer sans retard cet oubli.

Je lui téléphonai (Madeleine n'avait pas le téléphone).

— Me voir?... Mais certainement. Elle était hors de Paris pour la journée. Le lendemain nous pourrions sortir ensemble.

Le lendemain nous vit, en effet, au bois de Boulogne. Nous suivions les allées égayées par les toilettes printanières des femmes et par leurs chapeaux fleuris. Tout en saluant maintes personnes, nous causions à bâtons rompus, mais, dans ce désordre apparent, nos propos avaient une suite et allaient à un certain but. Madame V... savait pourquoi j'étais près d'elle et j'imaginais que, si elle avait accepté de sortir avec moi, elle ne me voulait pas de mal. Elle se trouvait, par le plus grand des hasards, libre. Nos accords furent vite conclus et ne laissaient place à aucune équivoque. Nous avions du goût l'un pour l'autre, cela et rien de plus; nous partions dans une expédition à la recherche du plaisir en amis pleins d'expérience et de sagesse, qui, se trouvant de sexe différent, n'ont pas de raison de se refuser les joies si naturelles et si saines de la chair. Nous passerions ensemble quelques heures par semaine, et, sans nous engager davantage, restions libres du reste de notre temps. Tout cela n'avait pas été dit expressément, mais était entendu avec autant de précision que si nous l'avions fait rédiger par notaire sur papier timbré.

Quarante-huit heures plus tard, madame V... dînait chez moi. Bien que nous fussions seuls et pour cause, cette femme charmante me fit la surprise d'arriver en toilette de soirée, comme si elle allait au bal après dîner. Lorsque je la vis entrer parée, éblouissante, endiamantée, chassant, telle l'Aurore, les nuées de la nuit devant elle, l'atmosphère un peu sombre de mon appartement s'éclaira.

Plus tard, comme nous prenions le café, elle s'assit sur le divan et moi près d'elle. Pourquoi fallut-il qu'à ce moment l'image de Madeleine, m'apparût? A cette même place, j'avais caché ma tête sur son épaule en un jour inoubliable;

je la vis dans mon étreinte, je vis ses beaux yeux pleins d'effroi et de désir, j'entendis sa voix suppliante, — tout cela si nettement que je m'arrêtai au milieu d'une phrase.

Madame V... me regarda, étonnée. Déjà je m'étais repris. C'était elle seule maintenant que je serrais dans mes bras.

Des relations si bien réglées avaient peu à redouter du hasard. Jamais programme ne fut plus exactement suivi. Madame V... venait chez moi deux ou trois fois la semaine, et le plus souvent pour dîner. Parfois elle arrivait vers onze heures du soir, sortant d'une réception, décolletée, perles et diamants. Elle excellait à créer ainsi l'illusion qu'elle s'était parée pour me plaire. Plaisantant, je l'appelais : « Dîner de gala ». Et vraiment toute notre liaison prit ainsi un air de fête. Elle en avait l'éclat, la gaîté brillante et peut-être aussi l'artificialité. C'était un à fleur de peau parfaitement réussi. Nous représentions assez bien les personnages de ces gravures libertines du XVIIIe siècle qui, en diverses postures, se livrent aux plaisirs de l'amour, mais qui restent soigneusement poudrés et frisés. En réalité, il n'y avait dans nos rapports aucun désordre et, par là, il leur manquait un élément humain. Madeleine faisait vibrer en moi d'autres cordes et plus profondes.

La religion était venue à son secours. A Pâques, elle avait repris dans la communion des fidèles la place que rien ne devait lui faire perdre. Elle y trouvait les forces nécessaires pour supporter son sacrifice.

Je la voyais tous les jours, chez elle ou dans des jardins. La rue de Commailles était interdite. Nous n'abordions pas certains sujets. Aucune allusion à l'étrange conseil qu'elle m'avait donné. Me supposait-elle une vie secrète? Je redoutais qu'elle en parlât. Entière dans ses sentiments, il devait lui paraître impossible que, renonçant à elle, j'eusse pris au sortir de ses bras une autre maîtresse. Mais elle était si lasse de la lutte soutenue que cette idée ne se présentait même pas à son esprit.

Je jouissais ainsi d'une tranquillité momentanée. Faut-il user son temps à prévoir l'avenir? Le présent me paraissait plein de charmes. N'était-il pas excellent d'avoir à la fois

Madeleine comme maîtresse de cœur et madame V..., comme maîtresse de lit? N'étaient-elles pas toutes deux parfaites dans des rôles qui leur convenaient si bien. Je souhaitais qu'elles n'eussent jamais la tentation d'en sortir. Je me sentais une âme de classique, je n'étais pas pour le mélange des genres.

Tels furent les débuts d'une vie à trois dont j'étais le centre. Je la goûtais seul dans sa plénitude puisque les deux autres personnages s'ignoraient. J'avais retrouvé le sentiment de ma liberté. Rien ne m'enchaînait à madame V... Elle savait n'avoir aucun droit sur les heures de mon existence que je ne passais pas avec elle. Elle ne me posait pas une question indiscrète. Le mot jalousie était entre nous vide de sens. Peut-être voyait-elle à l'occasion un ami ancien ou nouveau. Le jour où cette idée me vint, je sursautai. Accepterais-je un partage? Je constatai aussitôt que je n'en serais pas autrement choqué. Ainsi nous n'avions pas dévié de la ligne que nous nous étions fixée. J'en fus charmé car, en ces matières, le cœur va souvent se fourrer où il n'a que faire.

Madeleine? Elle s'était refusée à moi et, me suppliant de prendre une maîtresse, m'avait jeté dans les bras de madame V... Pourtant je lui cachais ma liaison avec « Dîner de gala ». A certaines heures, je me reprochais mon silence, mais peu sûr du gré qu'elle me saurait de lui avoir obéi, je désirais prolonger l'heure calme où nous étions et lui épargner une peine nouvelle. Elle était, pour l'instant, heureuse à sa manière. La vague de piété qui l'avait portée à travers ses Pâques la soutenait encore. Elle se croyait en sûreté; elle respirait librement comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger.

Pas une minute, je n'eus l'intention de rompre avec elle. Des liens solidement forgés par le bonheur et par la souffrance nous unissaient. Ils m'avaient blessé naguère, mais je n'en sentais plus le poids. Pour une période de temps très brève, tout me parut facile. Je me refusais à voir ce qu'il y avait d'anormal et de presque monstrueux dans la vie que je menais. Je me félicitais d'avoir trouvé la solution du problème le plus ardu, celui de l'amour. On ne pouvait le résoudre que par une équation à deux inconnues. Chercher le bonheur dans une seule femme, quelle folie! et quel danger! Comment une

femme, si parfaite fût-elle, satisferait-elle les multiples et contradictoires besoins de l'homme? Elles n'étaient pas trop de deux pour cette tâche et j'imaginais pouvoir donner à chacune la part de bonheur qui lui revenait.

Je m'enorgueillissais ainsi de ma découverte lorsque, vers le milieu de mai, j'entendis quelques petits grincements dans la marche d'une machine que je croyais fort bien réglée. Madeleine commença à m'inquiéter. Les rapports nouveaux établis entre nous étant ceux qu'elle avait désiré, elle pensa d'abord en être satisfaite. Ignorait-elle donc qu'il y avait en elle une autre femme et que cette femme, tôt ou tard, demanderait, elle aussi, à être heureuse? Si Madeleine s'en était aperçue, elle ne l'aurait jamais avoué, car elle était fière. Mais je suis sûr qu'elle ne se rendait pas un compte exact de ce qui se passait en son cœur. Elle avait des moments de tristesse; elle était d'humeur inquiète; je la surpris un jour les yeux encore humides de larmes. Elle se plaignait alors de sa santé; elle n'était pas faite pour vivre à Paris, etc. La vérité est qu'elle avait soif de mes caresses.

Elle se croyait si sûre d'elle-même qu'à deux reprises, sous un prétexte quelconque — elle faisait des visites dans le quartier, ou bien sortant du Bon Marché elle avait été surprise par une averse — elle vint rue de Commailles. J'étais à la maison et seul, par hasard. La première fois que je la vis entrer, je tressaillis. Il était tard déjà. J'attendais madame V... à dîner.

Je ne pus cacher un peu de nervosité. Madeleine s'en aperçut. Qu'imagina-t-elle? Je ne sais, mais elle perdit de son assurance. J'avais déjà repris mon sang-froid. Je l'accueillis comme si rien n'était plus naturel que sa visite. Je lui pris la main, je la gardai, je lui parlai tendrement. Cependant j'éprouvais un trouble voluptueux à voir la femme que j'avais aimée, que j'aimais encore, dans le secret de mon appartement. Elle ne s'attarda pas. Je l'accompagnai à la porte, je passai mon bras autour de sa taille, mais comme eût pu le faire un frère à sa sœur.

Je pensai à elle deux ou trois fois pendant le dîner en face de madame V..., et même un peu plus tard.

Moins d'une semaine après Madeleine revint sans autre raison. Madame V... avait déjeuné chez moi ce même jour,

en amie. Il devenait un peu périlleux de les recevoir toutes deux chez moi. Je donnai à goûter à Madeleine, bien qu'elle l'eût refusé. Je préparai le thé moi-même comme naguère, sans laisser ma vieille bonne entrer dans la chambre où nous nous trouvions. Madeleine me suivait des yeux dans mes allées et venues. Elle avait l'illusion qu'elle partageait à nouveau ma vie, elle était heureuse.

Elle évita de s'asseoir sur le divan et choisit une petite bergère basse qu'avait élue peu d'heures auparavant madame V... Le hasard qui rapprochait ainsi dans le temps et dans l'espace mes deux amies me fit sentir combien Madeleine m'était la plus chère. Je pris un coussin et m'assit près d'elle. Comme nous causions mon attention fut attirée par son pied, chaussé d'un soulier découvert sur un bas de soie qui laissait voir la chair. L'envie me vint de poser ma main sur ce pied. J'y résistai, mais l'envie revint, plus forte d'avoir été contrariée et me harcela. Il me semblait que je m'affirmerais ainsi de nouveau maître de Madeleine qui était mienne, après tout, et à qui j'avais accordé seulement quelques vacances. Ce que je ferais d'elle, je n'en savais rien encore, mais je montrerais par là que mes droits n'étaient pas prescrits. Ce raisonnement m'apparut d'une force telle que j'y cédai aussitôt. Sans cesser de parler, j'avançai la main et la mis sur le pied de Madeleine.

Ce geste inattendu la surprit, mais, chose curieuse, elle ne retira pas son pied, elle ne me demanda pas d'enlever ma main, elle fit comme si rien ne s'était passé. Elle croyait peut-être que nous nous étions rencontrés par inadvertance, que dans la chaleur de la discussion je ne m'en étais pas aperçu, qu'elle donnerait par une remarque de l'importance à ma méprise, que le moindre mot d'elle nous placerait l'un et l'autre dans une fausse situation et que, sans paraître prendre garde à cet incident, il était préférable d'attendre dans une indifférence simulée que je retirasse ma main.

Cette décision eut comme résultat de prolonger bien plus que je l'avais prévu le contact établi entre Madeleine et moi. Entre gens qui se sont aimés et qui se fuient, le moindre rappel de la chair se fait entendre fortement. Le sang de Madeleine battait au bout de mes doigts. Un désir pas-

sionné me prit de la posséder encore. Un instant j'hésitai, me demandant si elle partageait mon désir. Peut-être ses sens plus lents à s'éveiller la laissaient-ils insensible. Peut-être acceptait-elle comme dénué d'importance ce qui était devenu pour moi la plus raffinée des caresses. Peu importe, ma main allait remonter le long de sa jambe lorsque, d'un mouvement brusque, elle retira son pied.

Je la regardai. Pâle, les yeux fixés sur moi, elle voulait parler et n'y arrivait point. Elle froissait dans sa main un petit mouchoir de soie bleue. Je le reconnus aussitôt; il appartenait à madame V...! Madeleine l'examinait, en respirait le parfum comme si il allait lui apporter des renseignements sur celle qui l'avait laissé là... Puis elle le jeta loin d'elle, disant:

— Quel dégoût!

Elle se leva, fit quelques pas vers la porte. Si je l'avais laissée sortir, elle serait partie sans pouvoir placer un mot, bien qu'elle brûlât de m'accabler de son mépris et de sa colère. Elle s'arrêta donc, espérant que je lui fournirais l'occasion de parler. J'étais très jeune encore, je perdis la tête; la vue de sa douleur m'émut; je ne supportais pas l'idée qu'elle s'en allât ainsi, peut-être pour toujours. Égarée, Dieu sait ce qui lui arriverait; elle se ferait écraser, la rue du Bac menait à la Seine, je ne la reverrais jamais!... Je courus à elle et la retins.

Elle se défendit, j'insistai, je l'entraînai jusque dans la chambre. Alors elle éclata, j'entendis les reproches les plus violents, les plus amers dont une femme hors d'elle-même peut vous accabler en telle occurrence. Était-ce Madeleine qui parlait ainsi? Hélas! la fureur ramène les amoureuses à une commune mesure dans l'absurde et dans l'incohérence. Ce qui lui tenait le plus à cœur était que je recevais cette « créature » dans l'appartement où elle, Madeleine, était venue me voir, où elle venait encore. J'étais donc sans vergogne, comme tous les hommes. Et moi, à qui elle avait tout sacrifié, pour qui elle avait failli perdre son âme, je lui donnais comme remplaçante une fille! Seule une fille avait un mouchoir de soie si violemment parfumé!... Elle revint au mot remplaçante. Était-ce une remplaçante? Ne l'avais-je peut-être pas eue avant elle, Madeleine? en même temps qu'elle, Madeleine?...

Arrivé à ce point de son discours et se représentant de si noires trahisons, elle fondit en larmes et devint pareille à une pauvre petite fille malheureuse, secouée par la douleur et qui ne demande qu'à être consolée.

Je m'y employai de mon mieux, mais je ne pus user du remède le plus approprié, c'est-à-dire la prendre dans mes bras, car, lorsque je l'essayai, elle frissonna et s'écarta de moi. J'en fus réduit à la raisonner, à lui dire avec douceur un mélange de choses tendres et sensées, à l'assurer avec mille serments que je n'avais jamais aimé qu'elle, qu'elle tiendrait dans ma vie une place unique, que je ne m'étais résolu à « cela » (impossible de risquer le mot maîtresse) que parce qu'elle m'en avait supplié et que, comme elle, je ne voyais pas d'autre moyen de salut, que j'étais prêt à y renoncer sur-le-champ pour peu qu'elle me le demandât, que cela ne me coûterait rien, que je quitterais Paris si elle le voulait. Je réussis enfin à la calmer. Elle m'écouta, elle me crut et, lorsqu'elle partit, la blessure qui la faisait souffrir encore n'était plus empoisonnée.

Je restai étourdi par la violence de cette scène. A la réflexion je pensai qu'il était inévitable que Madeleine apprît un jour l'existence d'une madame V... ou X... Elle avait chancelé sous le choc. Elle reprendrait peu à peu son équilibre et finirait par accepter une situation qu'elle avait elle-même créée.

Mais moi, continuerais-je à l'accepter? De cette journée dramatique, un souvenir effaçait presque tous les autres, celui du désir impétueux qui m'avait poussé vers Madeleine. Sans l'incident du mouchoir, je la prenais de gré ou de force. J'avais rêvé effusions du cœur, commerce tendre des âmes. J'étais loin de compte. Que faire maintenant? Dans mon trouble, je multipliai les rendez-vous avec madame V..., espérant y trouver l'apaisement. Mes sens ne prirent pas le change. Je continuai à désirer Madeleine.

Pendant plusieurs jours, je ne la vis pas. Elle n'était pas rue du Cherche-Midi quand je m'y présentais, ou bien, souffrante, elle ne pouvait me recevoir. Je m'inquiétai; je la supposai gravement malade. A mon tour, je devins nerveux, agité; je dormais mal.

Lorsque je la rencontrai enfin, je la trouvai, en apparence

tout au moins, calme et résignée. Mais elle s'alarma de ma mine. Étais-je malade? Il fallait me soigner, et sans retard. Connaissant son grand cœur, je me gardai de la rassurer. Elle me gronda tendrement, elle ne pensait plus qu'à moi. Finalement elle me fit part, un soir, devant son mari, d'un beau projet qu'elle avait conçu.

Sa fille se remettait à peine d'une bronchite. Les Sées iraient passer Pentecôte prochain à Orville, ils m'invitaient à les accompagner. Charles rentrait à Paris le mardi; elle prolongerait son séjour jusqu'à la fin de la semaine. Je passerais trois jours avec eux. La chère créature se promettait de ce court séjour mille félicités innocentes — promenades matinales dans les prés couverts de rosée, goûter dans les fermes, ô le bon lait tout frais tiré! soleil sur la plage pour me rendre des couleurs. Je pensai qu'elle était aussi heureuse à l'idée de m'enlever de Paris. J'acceptai sans me faire prier.

Nous arrivâmes à Orville au milieu de l'après-midi en plein air. Après le goûter, la petite Geneviève s'endormit sur les genoux de sa grand'mère; Charles de Sées causait agriculture avec M. de Clairville; la pipe à la bouche, ils finirent par aller jusqu'à la ferme.

Madeleine montrait un visage apaisé. Elle me regardait et je ne lisais dans ses yeux que bonté, que douceur. M'avoir à elle seule, loin de Paris, du matin au soir pendant trois jours, était-il un bonheur plus grand? Elle se sentait en sécurité et c'est sans arrière-pensée qu'elle accepta de faire quelques pas à la rencontre de son père et de son mari.

Nous traversions des prés fraîchement coupés; une fine odeur de thym et de menthe se mêlait à celle de l'herbe qui avait séché toute la journée au soleil. La beauté de l'heure, le changement si complet de décor nous avaient comme enlevés à nous-mêmes, nous oubliions nos chagrins récents, nous n'étions plus que deux êtres jeunes et aimants qui se promènent au crépuscule dans la campagne. Nous causions de je ne sais quoi; les mots que nous disions avaient, certes, moins de sens que le murmure de la brise qui se levait. Avec le soir elle venait de la mer dont elle nous apportait la fraîcheur. Les arbres s'éveillaient de la chaude torpeur de

leur sommeil diurne et agitaient lentement leurs branches. A cette heure autrefois les peupliers en bordure de notre parc chuchotaient de toutes leurs feuilles dorées par les derniers rayons du soleil et je me répétais alors ces vers magnifiques.

O coteaux d'Erymanthe, ô vallon, ô bocage,
O vent sonore et frais qui troublait le feuillage,
Et faisait frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitait les replis de leur robe de lin.

Je regardai Madeleine; l'air jouait avec l'écharpe légère qui couvrait sa poitrine. Ces vers me revinrent à la mémoire; je les lui récitai. La juste cadence des mots, leur musique l'émurent, et plus encore, sans doute, ma voix et l'accent que j'y mis.

M. de Clairville et Charles de Sées n'étaient plus à la ferme. Nous rentrâmes, rêvant plus que parlant, sans prêter attention au chemin que nous suivions. Les ombres des arbres s'allongeaient sur la prairie. Le hasard, — ou quelque attraction secrète — conduisit nos pas. Ils nous menèrent au bouquet de hêtres où nous nous étions assis l'an dernier en un soir pareil à celui-ci. A peine y étions-nous entrés, un flot de souvenirs nous assaillit avec une telle violence que nous nous arrêtâmes. Les yeux baissés, je me laissai emporter vers un passé si récent et pourtant si loin de nous déjà. D'un cœur douloureux, je refis les étapes trop vite parcourues : la plage où la petite Geneviève portait, inconsciente, mes baisers à sa mère, l'heure enfin où, sous ces mêmes branches, mes lèvres avaient bu à sa bouche, nos luttes, puis la séparation. Ah! je m'étais trompé en croyant que je pourrais si facilement me priver d'elle. Et maintenant tout était fini; je ne la verrais plus défaillante de plaisir entre mes bras; je ne goûterais plus la saveur de ses lèvres. Je restais accablé sous de telles pensées.

Appuyée à un arbre, Madeleine était immobile, pâle, perdue en elle-même. Sentant sur elle le poids de mon regard, elle leva la tête. Je ne pouvais parler. Deux mots pourtant vinrent expirer sur mes lèvres :

— Jamais plus!

Ils arrivèrent jusqu'à elle et y réveillèrent des résonances

lointaines et fortes, car elle frissonna. Je compris qu'elle venait de faire la même marche douloureuse que moi à travers notre passé. Je m'approchai d'elle, tremblant d'émotion.

— Laissez-moi, Philippe, — dit-elle sur un ton qui m'arrêta, — je ne suis pas si forte que vous le croyez.

Après le dîner, Madeleine allégua la fatigue du voyage et monta dans sa chambre. Je me couchai de bonne heure, mais les mots qu'elle avait dits chassaient au loin le sommeil. Je pensai qu'elle était dans un lit voisin, réveillée elle aussi, tendue vers moi de tout son être en révolte; puis elle se levait et s'agenouillait pour prier longuement comme à Notre-Dame-des-Victoires. L'hallucination fut si forte que je respirai l'odeur de son parfum mêlée à celle de l'encens. Je m'endormis enfin, l'aube filtrait à travers les volets.

Je ne la revis qu'à midi. Nous nous asseyions à peine à déjeuner qu'un télégramme arriva. Un oncle de Charles de Sées avec lequel il était peu lié venait de mourir dans une propriété près de Laigle. Il ne laissait pas d'enfants et l'on demandait son neveu pour les formalités légales. M. de Sées ne reviendrait que le lundi matin. Je décidai aussitôt de partir avec lui et de rentrer à Paris. Mais les parents de Madeleine et Charles lui-même protestèrent avec force. La brève absence de M. de Sées n'était pas une raison pour quitter Orville. Je leur avais promis trois jours; ils ne me tenaient pas quitte à moins. Je remarquai que Madeleine se bornait à appuyer très faiblement les objurgations des siens. Pourtant je me laissai convaincre. Charles partit dans l'après-midi. Je l'accompagnai jusqu'à Bayeux. Je craignais de rester seul avec Madeleine; je flânai dans la vieille ville, revis une fois de plus la tapisserie de Guillaume le Conquérant et rentrai à Orville à pied peu avant le dîner.

Une irritation sourde m'empêchait de sentir ma fatigue. Madeleine semblait plus morte que vive. Elle fuyait mon regard, mais, comme je me détournais d'elle, je vis qu'elle me suivait des yeux. Elle ne prit aucune part à la conversation pendant le repas. Par une de ces sautes d'humeur dont je ne m'étonnais plus, je fus assez brillant et amusai les Clairville. Mais dans tout ce que je disais de général, il y avait

une pointe secrète qui ne pouvait être sentie que par Madeleine, et sentie à la façon d'un aiguillon qui blesse. Je payai cette dépense de moi-même par une grande lassitude après le dîner. La soirée, heureusement, fut brève, on se couche tôt à la campagne. Nous fûmes laissés seuls un instant. Madeleine en profita pour me dire avec timidité :

— Vous avez l'air fatigué, Philippe.

— Cela n'a pas d'importance, — répondis-je en haussant les épaules.

J'étais de nouveau, sans savoir pourquoi, à bout de nerfs et continuai assez sèchement :

— Vous auriez mieux fait de me laisser partir.

— Je vous demande pardon, — dit-elle humblement, d'une voix si faible que je l'entendis à peine.

Madame de Clairville rentrait. Peu après, nous nous séparions pour la nuit.

Je redoutais la solitude de ma chambre, et avec raison. Dès que j'y fus enfermé, une tempête se déchaîna en moi. La volonté de Madeleine, et sa volonté seule, créait une situation absurde. Quoi! nous étions tous deux dans cette maison, libres pour une fois, et nous ne passions pas la nuit ensemble! Au lieu des rendez-vous hâtifs de Paris elle pouvait s'endormir et se réveiller sous mes baisers, me prodiguer les siens, sentir même dans son sommeil son corps contre mon corps, et elle ne venait pas! Bel amour, en vérité, que la religion maîtrisait si facilement!...

Et si j'allais la surprendre dans son sommeil? Elle serait à ma merci. Pour descendre chez elle, un escalier de bois... Il craquerait. Je réveillerais ses parents, gens âgés au sommeil léger. Un scandale!

J'étais hors de moi de désir et de fureur. J'ouvris les volets, j'avais besoin d'air pur. Le vent de la nuit s'était levé et emplissait l'ombre de son souffle puissant. Je restai longtemps à l'écouter dans les arbres voisins dont je voyais seulement les masses sombres. Le calme de la campagne endormie m'apaisa. On n'entendait que le cri d'amour mélancolique et flûté d'un crapaud dans une mare.

Je fermai les volets et me préparai à me coucher. Il était près de minuit. Chassées les images et les idées qui

m'avaient obsédé, il fallait dormir... Un craquement du parquet devant ma chambre me rendit la fièvre. Ah! ah! Madeleine venait à moi! Je savais bien que rien ne la retiendrait! Il était, parbleu, impossible qu'elle ne vînt pas... D'un bond, je fus à la porte et l'ouvris... L'obscurité, pas un bruit... j'attendis encore. Me serais-je trompé sur Madeleine? Étais-je assez fou pour croire qu'elle m'aimait au point de risquer quelque chose pour moi?... Je rentrai dans la chambre et m'allongeai sur le fauteuil. Ce dernier sursaut d'espérance si vite déçue m'avait brisé. Je restais sans force. Dans l'engourdissement qui me gagnait, j'entendis un grincement de gond, ah! si léger que d'abord on pouvait s'y méprendre. Mais non, il se prolongeait, il emplissait la maison. Une porte s'ouvrait!... Je courus à la mienne et, l'ayant poussée sans la fermer, je me mis à écouter comme seul un amant attendant sa maîtresse sait écouter. Je ne vivais plus que par les oreilles... Et d'abord le silence, un siècle de silence, les années s'accumulaient sur moi... puis, soudain, comme au commandement d'un chef d'orchestre invisible, le bruit d'une marche d'escalier qui craqua sous la pression d'un pied, car il n'y a pas d'erreur possible, une feuille de parquet qui joue sous l'influence de la température ne rend pas le même son qu'une marche d'escalier sur laquelle un pied, même avec mille précautions, même déchaussé, se pose. Ce bruit vibrait si fort à mes oreilles tendues que je crus du coup maîtres et domestiques réveillés se précipitant hors de leurs chambres en criant: « Au voleur! »... Rien, une nouvelle onde de silence interminable; j'étais un vieillard!... Un craquement, tout voisin, me rendit la jeunesse. Je me levai, mais il m'était impossible de bouger; je n'entendais plus maintenant que le battement précipité de mon cœur.

Et voilà que ma porte s'ouvrit : surgie de l'ombre, Madeleine apparut, en peignoir, les cheveux dénoués, les pieds nus. Elle tremblait un peu, mais son visage avait une gravité qui me frappa. Elle vint à moi, mit ses bras autour de mon cou et, penchant la tête sur mon épaule, elle dit :

— Je mourais loin de toi!

. . . . . .

. . . . . .

Je me réveillai en sursaut. Quelle heure était-il?... Madeleine dormait, à moitié couchée sur moi, la bouche près de la mienne, comme si le sommeil l'avait surprise au milieu d'un baiser. Dans la demi-obscurité, je voyais l'arc de ses lèvres un peu gonflées. Il faisait à peine jour. A travers les fentes des volets, de la clarté glissait. Je me levai doucement et, ne voulant pas frotter une allumette pour allumer la lampe, j'allai à la fenêtre et entr'ouvris les volets.

Des brumes traînaient sur les prés qu'argentait la rosée; le vent était tombé; le soleil devait être au ras de l'horizon, mais une ondulation de terrain me le cachait; tout était paix et silence dans la campagne encore endormie. Je regardai la pendule, elle marquait quatre heures.

Je me retournai vers le lit. La chemise de Madeleine avait glissé, laissant l'épaule et le sein gauche nus. Qu'elle était belle ainsi et digne de mon amour! La passion l'avait portée jusqu'à ma chambre. J'oubliai nos âpres combats, j'oubliai ma jalousie, un passé empoisonné. Elle m'appartenait tout entière; purifiée au feu de la passion, elle n'avait jamais été la femme d'un autre, elle n'appartiendrait jamais qu'à moi. Je ne pensais qu'à la douceur de nos étreintes, qu'à jouir d'elle encore; la nuit n'était pas finie; j'avais soif de ses baisers. Je me penchai sur son sein et y posai ma bouche. Elle dormait si profondément qu'elle ne sentit pas mes caresses. Je la pris dans mes bras.

— Mon amour, dis-je, c'est moi!

Encore engourdie, les yeux clos, flottant entre la veille et le sommeil, elle m'enlaça, et ses lèvres, ah! certes, elles n'étaient pas réveillées! balbutièrent un mot jailli de l'inconscient d'elle-même, d'habitudes empreintes en sa chair par sept années de vie conjugale, un mot qui me glaça :

— Charles!

Je me relevai brusquement et me défis d'elle. Elle retomba sur le lit et, innocente de ce qu'elle avait dit, continua à dormir. Je restai immobile, les yeux fixes. D'un seul mot que je ne pouvais même pas lui reprocher, elle m'éloignait de cent lieues. Elle avait accumulé les arguments les plus touchants; ses supplications et ses larmes étaient restées sans effet; je l'avais poursuivie, je l'avais eue. Elle avait

appelé Dieu lui-même à son secours. Il n'était pas nécessaire d'aller si loin et de se donner tant de mal. Une arme plus efficace était à sa portée, mais interdite. Et voilà que Madeleine endormie s'en emparait et se sauvait elle-même dans le grand péril où elle se trouvait. Un seul nom suffit pour me rappeler qu'elle appartenait à un autre et que ma possession d'elle ne serait jamais que précaire et partagée. Pour l'oublier, je m'étais grisé de sophismes, j'avais interprété à ma guise le peu que je savais des rapports existant entre elle et son mari. Elle ne l'aimait pas, elle ne l'avait jamais aimé! Eh! qu'importe? C'était lui — Charles! — qui l'avait faite femme. Elle n'avait connu, ou subi, que ses caresses et lorsque, plus qu'à moitié endormie je me pressais contre elle, c'était le nom de son mari qui lui montait aux lèvres.

Je me répétais un mot toujours le même : « Impossible! impossible! » Aucune explication ne devait avoir lieu. Sur quel ton parler à Madeleine maintenant? que lui dire? Il n'y avait qu'à fuir, sans attendre un jour. Cette idée devint si forte que je me levai et, machinalement, commençai à m'habiller, comme si j'allais vraiment sortir de cette maison à l'instant. Puis, sans raison, je m'arrêtai. Je m'assis sur le bord du lit où Madeleine n'avait pas bougé.

Un rayon de soleil presque horizontal entra dans la chambre.

J'étais las, indifférent, à peine curieux de ce qui allait se passer. Quel démon avait jeté ce nom dans la nuit? Tout arrivait en vertu de forces obscures qui échappaient à notre contrôle. Elles me chassaient d'Orville; je n'opposais aucune résistance, je ne me plaignais pas, je partais.

Ce qui me restait de sentiment, je le dépensai au profit de Madeleine. J'avais le cœur serré en pensant à elle. Comment jugerait-elle mon départ dont je lui cacherais les raisons?... Peu à peu, je me détachai du présent et notre situation m'apparut comme si, des années s'étant écoulées, j'en raisonnais à distance. Qu'attendre de plus d'un amour condamné à la mort? Il était brusquement tranché comme par le couperet de la guillotine, mais il avait porté tous ses fruits. Madeleine rentrerait dans le devoir. Elle vivrait, entre son mari, sa fille et son Dieu, des jours un peu gris, un peu ternes, où

passerait parfois, comme un éclair qui déchire la nue, le souvenir éblouissant de son péché.

Je me gardai de m'attendrir sur mon malheur. Je me raidissais, j'étais décidé à ne pas souffrir. Je n'avais rien à reprocher à Madeleine. Mon erreur avait été de lui demander un bonheur qu'elle ne pouvait me donner. Je découvrais qu'en amour j'étais exclusif et jaloux. Qu'avais-je à faire d'une femme mariée? Si douloureuse que fût l'épreuve, il fallait en charger mes seules épaules et ne pas gémir sous le faix.

Je tâchais ainsi — mais y réussissais-je? — de m'endurcir, lorsqu'un soupir presque enfantin me rappela à l'humanité. Madeleine se réveillait dans un désordre charmant, rejetait en arrière ses cheveux défaits, remontait la chemise qui, glissant, l'avait laissée demi-nue, rentrait sous le drap une jambe qui sortait du lit. Souriante et un peu honteuse, elle se redressa.

— Philippe, — dit-elle.

Je la vis heureuse, confiante, parée des grâces de l'amour et pourtant avec un rien de confusion dans son regard qui cherchait le mien. Chassant mes pensées amères, je me penchai sur elle. Elle me prit dans ses bras et, soudain détendu à la tiédeur de son sein, je sentis mes yeux se gonfler de larmes. Une d'elles glissa le long de ma joue et tomba sur l'épaule de Madeleine. Elle pensa, sans doute, qu'après tant d'épreuves j'étais ému jusqu'à pleurer de joie. Fière d'un tel amour, elle me caressait.

— Comme tu m'aimes! — dit-elle. — Je t'aime aussi.

Nous restions accolés, presque fondus de tendresse. Pourtant je la tenais pour la dernière fois serrée sur mon cœur et cette pensée déchirante me la rendait plus chère encore, m'attachait plus étroitement à elle, car en ce moment le bonheur et la misère se mêlaient en moi de telle façon que je n'en pouvais discerner les fils inextricablement noués. Je la couvrais de baisers dont je ne savais si c'était ceux que l'on échange, un mouchoir à la main, quand on se dit adieu, ou ceux que la passion prodigue à une maîtresse adorée.

Le bruit d'un volet claquant sur le mur mit fin à nos transports.

Madeleine sursauta.

— Quelle heure est-il? — demanda-t-elle.

L'horloge du village répondit en sonnant six coups.

. . . . . .

A la messe de dix heures où nous nous retrouvâmes, Madeleine ne leva pas les yeux sur moi. Après le déjeuner où le malaise entre nous était si visible que ses parents eux-mêmes le perçurent, je proposai par politesse, et sûr d'être refusé, une promenade à pied. Je passai mon après-midi à arpenter les falaises entre Arromanches et Port-en-Bessin. Orville m'était devenu insupportable. Je ne pensais qu'à fuir avant que M. de Sées rentrât. Je regagnai la maison tard dans l'après-midi, recru de fatigue et de chagrin. Je vis Madeleine seule un instant et j'eus soin de lui montrer un visage rasséréné sinon heureux. Je lui dis que je jugeais préférable de partir le lendemain matin. Pour d'autres raisons que les miennes, elle m'approuva et se chargea d'expliquer mon départ à ses parents et à son mari.

Le lundi matin de bonne heure, comme le char à bancs qui m'emmenait à Bayeux sortait de la cour, Madeleine apparut à sa fenêtre. Elle agitait une écharpe pour me dire adieu. Elle essayait de sourire. Aurait-elle pu retenir ses larmes si elle avait su que je la quittais pour toujours?

A Paris je me rendis au ministère des Affaires étrangères où je faisais depuis trois ans un stage. J'y étais bien noté. Je demandai un poste à l'étranger. Il y en avait un de vacant à Constantinople. Je l'acceptai. Je réglai rapidement mes affaires.

Madeleine prolongeait, du reste, son séjour à Orville. Je lui écrivis pour lui dire ma décision. Je n'eus pas de peine à mettre dans les mots que je lui adressai de l'émotion et de la tendresse. Il me suffit de laisser parler mon cœur encore plein d'elle.

Avant qu'elle rentrât à Paris, je prenais le train pour Marseille, porte de l'Orient.

CLAUDE ANET

(*A suivre.*)

LA PALESTINE NOUVELLE[1]

J'ai devant les yeux une carte de la Palestine éditée à Jérusalem, qui porte, teintes en rouge, les colonies juives. Ilôts de toute forme et de toute grandeur qui vont de la pointe extrême de la Galilée jusqu'aux sables de Gaza, tantôt isolées en petites taches, tantôt semées et s'épaulant les unes aux autres, elles montrent à la fois la force et la faiblesse du sionisme.

En effet, selon l'esprit qui anime celui qui regarde cette carte, il peut aussi bien admirer l'effort patient des hommes qui ont su, malgré tous les obstacles, prendre pied d'un bout à l'autre d'un pays infécond et hostile, que sourire de l'exiguïté du terrain qu'il a fallu tant d'argent et de temps pour conquérir. La Palestine n'est pas grande. Or les colonies juives n'occupent même pas le vingtième de son territoire. Valait-il la peine de remuer le monde pour aboutir — même provisoirement — à cela?

Cette question, on peut la poser à Londres, à Paris, à Berlin, à New-York. Dès que l'on est passé par la Palestine, elle est, à mon sens, toute résolue. Les colonies juives occuperaient-elles un espace deux fois plus réduit encore, que le sionisme n'aurait pas travaillé en vain, car il s'est dépensé là une ardeur un dévouement, un héroïsme joyeux, qui ne peuvent pas être stériles.

Je doute que le cartographe, dont j'ai l'ouvrage devant moi, ait eu d'autres desseins que visuels en choisissant la cou-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

leur dont il a marqué les colonies juives, mais nulle autre ne pouvait mieux leur convenir que ce rouge brun, qui semble du sang et de la terre mêlés. Pour qui les a visités, chacun de ces lambeaux sombres est un chant de travail et de foi.

Je n'entreprendrai point d'écrire ici leur histoire. Je voudrai simplement — comme cela m'est arrivé sur les chemins poudreux de Judée et dans la plaine galiléenne — surprendre, dans leur repos ou en plein labeur, quelques-unes de ces belles ruches humaines.

LE PLANTEUR DE RICHON-LE-ZION

— Oui, oui, nous sommes ici depuis quarante-sept ans, disait la vieille femme, et son mari approuvait, en hochant vaguement sa barbe toute blanche, ses yeux presque aveugles.

La pièce était assez obscure, les volets jalousement clos contre les ardeurs de midi. On y distinguait pourtant des meubles en velours usé et de formes pareilles à celles que l'on trouve en province. Une odeur indéfinissable, triste, calme et douce, régnait, cette odeur qui accompagne toujours deux existences laborieuses, soudain désœuvrées et au seuil de la mort.

J'avais devant moi les plus anciens colons de Richon-le-Zion, l'une des entreprises palestiniennes capitales fondées par le baron Edmond de Rothschild.

Il faudra dire un jour la générosité tenace de cet homme, la continuité de son amour pour la terre ancestrale, l'intérêt ardent qui, durant près d'un demi-siècle, ne s'est pas démenti pour cette œuvre, et étudier la passion singulière, l'obscur souvenir qui le poussa — alors qu'il habitait Paris, qu'il aimait la France, que tous les dons de la fortune l'y couronnaient — à prodiguer tant d'argent et de soins sur un sol aride et lointain.

Assurément, les vieilles gens dont j'étais l'hôte imprévu ne s'étaient jamais posé cette question. Ils disaient « le baron » comme ils eussent dit « le Messie », donc avec vénération et simplicité. Que, par la munificente volonté d'un homme résidant faubourg Saint-Honoré, eux, nés dans quelque ghetto de Pologne ou de Lettonie, fussent devenus tout à coup

fermiers en terre d'Israël, n'était-ce pas naturel? Ils étaient Juifs. Le baron l'était également.

J'aurais voulu savoir d'eux l'histoire de leur établissement, comment ils s'étaient installés dans un pays alors sauvage, sans routes ni eau, près de Jaffa l'arabe, sous la suzeraineté turque, puis comment avaient poussé la colonie, les arbres, les cultures. Mais le vieillard répondait en paroles avares. Non qu'il eut l'intelligence affaiblie, mais il semblait qu'il ne voulut point, si grande était sa paix actuelle, la troubler par le souvenir des luttes qui l'avaient conquise. Il disait simplement :

— Sans doute, cela a été dur. Mais Dieu nous a aidés.

— Et maintenant?

— Grâce à Dieu les choses vont mieux.

Il était impossible d'en tirer davantage, mais l'on sentait l'assurance que sur chacun de ses gestes avait veillé l'Éternel.

Sa femme se montra plus prolixe. Elle parlait de ses fils.

— Ils sont tous deux à Paris, — dit-elle, avec fierté, — tous deux docteurs. Ils viennent nous voir chaque automne.

Quand je sortis de ce salon désuet, le soleil me surprit si violemment que je dus fermer les yeux. Et ce fut lui qui me rappela que j'étais en Palestine, lui seul, car ni les vieillards que je venais de quitter, ni les rues tranquilles de la bourgade, avec leurs petites maisons, leurs jardinets riants et humbles, rien ne pouvait y faire songer.

— Quoi, pensais-je, voici donc ces colons dont parlent si orgueilleusement les sionistes, le sel de leur race, le meilleur d'eux-mêmes? Certes, cet homme et cette femme ont travaillé leur vie durant ce lopin de terre. Mais ne l'eussent-ils pas fait avec autant de zèle s'il avait été situé en Australie? Où est leur patriotisme, où le sens de l'antique nation à recréer, alors que leur plus grande fierté est d'avoir deux fils médecins à l'étranger? En quoi diffèrent-ils de ces Juifs dont toute l'Europe orientale grouille et qui n'ont qu'un rêve : envoyer leurs enfants grossir le prolétariat intellectuel des capitales?

Comme je remontais dans la voiture qui m'avait amené jusque-là, le chauffeur me dit :

— Pourquoi êtes-vous venu à Richon-le-Zion?

Je le regardais avec surprise. Il y avait de la gêne et du mépris sur son visage, tendre encore, mais durci par la fatigue et le grand air. Je devinai qu'il avait prévu mes sentiments et qu'il en souffrait pour sa terre.

— Il n'y a que des fossiles ici, — reprit-il avec âpreté, — des fossiles de la bienfaisance. Le baron a trop donné pour qu'on travaillât encore. C'était si facile de puiser à la source d'or. On ne peut pas juger de notre effort, d'après ces gens. Ils n'aiment pas vraiment la Palestine, ils ont vécu en parasites, ils nous déshonorent. Attendez donc de voir les gens de l'Emek.

Sa passion corrigeait d'elle-même ce qu'il y avait d'excessif dans ses propos où l'on sentait toute la violence, toute l'ardeur, d'une génération fraîche, dressée contre l'ancienne, d'une génération enfantée par la guerre et la révolution, sans autre Dieu, sans autre loi, qu'un farouche amour pour la patrie millénaire et nouvelle à reconquérir. D'un brusque coup de pédale il mit l'automobile en marche.

— Je vous mène aux caves, — dit-il, — comme je fais pour tous les touristes.

Les caves célèbres de Richon-le-Zion méritent leur renommée. Leur outillage admirable et leurs dimensions les classent parmi les plus importantes du monde. On y distille tous les vins et tous les alcools. Le raisin de Palestine y passe par des fûts de 30 000 litres pour en sortir en bouteilles cachetées. Certaines ne le cèdent en rien aux crus les plus fameux, surtout celles qui portent à travers le monde les vins sucrés aux arômes de fruit. Pourtant — malgré le spectacle de cette réussite matérielle indiscutable — je m'en allais déçu. Le ciel miraculeux de Palestine promettait, me semblait-il, autre chose. N'avais-je pas admiré en Champagne ces mêmes fûts et ces mêmes barriques?

Nous allâmes déjeûner. Le seul restaurant de Richon-le-Zion n'était guère appétissant. Des bancs douteux, des mouches tenaces, des mets assez mal définis. Le seul avantage qu'il présentât pour un voyageur curieux, était que l'on mangeait à une table commune et que la conversation s'y liait facilement.

Les habitués étaient des ouvriers. Presque tous avaient des traits fins et des yeux aigus. On voyait clairement qu'ils étaient d'une race qui, pendant des siècles, avait échappé aux travaux manuels, une race affinée par les controverses subtiles des synagogues, par l'étude des textes et une exégèse effroyablement compliquée. Aussi le travail physique auquel ils s'étaient astreints avait-il eu sur leurs visages une prise singulière. Il les avait remodelés si bien que l'on pouvait presque compter leurs années de labeur aux creux et au hâle de leur figure et qu'ils portaient leurs brisques de Palestine dans les plis profonds de leurs fronts et de leurs bouches.

L'un d'eux attirait surtout le regard. Grand et mince garçon, il portait une chemise khaki largement ouverte sur son cou très jeune. Très simplement, il me raconta sa vie. Fils de parents assez riches, il avait quitté la Lettonie, ses premières études à peine achevées. « Je souffrais trop dans ma dignité, dit-il, de voir le juif méprisé. » Il avait dix-sept ans quand il arriva en Palestine, et un peu d'argent. Il commença, pour s'orienter, à faire à pied le tour du pays. Puis avec des fonds que lui avança l'organisation sioniste, il se fit planteur de tabac. La première année l'entreprise fut heureuse. Le marché intérieur absorbait tout. Mais il n'était pas le seul. La production s'accrut. Il fallut chercher des débouchés à l'extérieur. Les tabacs d'Égypte étant moins chers, il y eut une crise. Le jeune planteur sans capitaux de réserve se vit réclamer l'argent avancé. Il dut vendre à vil prix et se trouva ruiné.

— Et voilà deux ans de travail terrible perdus, conclut-il presque joyeusement. Qu'importe! j'ai peiné sur la terre de Palestine, j'en ai défriché un lambeau, je lui ai fait rendre quelque chose.

— Et maintenant?

— Je refais les routes par ici.

Il alluma une cigarette et sourit.

— Les miennes étaient meilleures, — dit-il.

L'ayant achevée il se leva, s'étira avec souplesse. Son grand corps avait la légèreté, les mouvements fiers des garçons d'Amérique.

— Ce n'est pas un entretenu de la philanthropie, — me dit mon chauffeur qui le suivait d'un regard ému.

Mais l'autre se retournant :

— Tu es injuste pour les colons d'ici. Ils ont fait leur temps, sans doute, mais, tout de même, il y a de l'ombre là où ils ont vécu. Je ne dis pas qu'il vaillent ceux de l'Emek, mais conduis donc monsieur chez le vieux Z... à Rehobot.

La route était lumineuse et poudreuse. Des deux côtés s'étalaient des champs nus où le soleil ne trouvait nul obstacle à ses rayons. Des Arabes étendus le long de fossés dormaient sur une couche de cailloux. Parfois la silhouette fragile d'un chameau se profilait dans le lointain. Une ardeur sèche montait du sol.

Et lorsque apparurent les premiers vergers de Rehobot, je compris la valeur des paroles qu'avait dites le jeune planteur.

« Il y a de l'ombre là où ils ont vécu. »

Les délices des rameaux, la joie des feuilles bruissantes, la félicité que peut donner aux yeux et à la peau une masse touffue et verte, on ne les sent qu'après avoir traversé des landes et des sables arides. Or une maison juive signifie des arbres. Avant même que les murs soient commencés, on plante des arbres. C'est l'ombrage futur, le signe de ralliement, et d'un bout à l'autre de la Palestine les colonies hébraïques se saluent de leurs cimes fraîches.

Nulle part cette victoire sur le désert ne me pénétra avec autant de force qu'à Rehobot. C'est qu'en Galilée on voit dans les champs des herbes folles et des fleurs sauvages, tandis que, dans la triste Judée, tout ne pousse que par l'effort humain. Là, autour des villages arabes, il n'y a que le sol brun et sur lui la flamme du soleil. Après eux, quelle surprise et quelle joie de trouver des jardins, des bosquets, des prairies. Rehobot en était tout assiégée. Pour découvrir les maisons il fallait se pencher parmi des branches.

Malgré le dédain où il tenait les « colons du baron » (et ceux de Rehobot en étaient aussi), mon chauffeur me regardait avec une fierté secrète. Mieux que toute parole, le soin qu'il mit à me montrer toute la colonie témoignait de son contentement. Si bien que, lorsqu'il m'arrêta devant une grille

tout envahie de plantes grimpantes, le crépuscule commençait à venir. Comme nous descendions de voiture, un passant nous dit :

— Z... ne va pas tarder. Je l'ai vu qui quittait son *pardès*[1].

Bientôt nous le vîmes venir. Un grand chapeau de paille cachait si complètement ses traits qu'on ne voyait que sa barbiche grise. Il montait un de ces petits ânes, chétifs et charmants, qui n'ont pas changé depuis le temps de l'Évangile et dont les flancs étaient battus par deux sacs lourds d'oranges. Le bourricot avançait lentement, l'homme ne le pressait pas. Il y avait entre eux un accord secret de repos et de paix auxquels le soir, avec ses teintes divines, donnait droit.

Quand il nous aperçut, Z... sauta à terre et je pus voir ainsi, que cet homme âgé avait gardé un corps prompt.

Je le suivis à travers un vaste jardin si feuillu, si envahi d'herbes et de buissons, qu'on eût pu le croire abandonné, sans les arbres fruitiers méticuleusement entretenus. Puis nous pénétrâmes dans une grande pièce fraîche. Les fauteuils y étaient simples mais accueillants. Par la fenêtre on apercevait un réseau de branches délicates comme sur les dessins japonais; un bruit un peu étouffé de basse-cour nombreuse et d'écurie, parvenait aux oreilles ainsi qu'une mélodie rustique.

Nous prîmes du thé et Z... parla. A quoi bon reproduire ici son discours? Il traita de questions purement locales, des partis politiques, des méthodes de culture. Mon dessein n'est pas d'étudier le fonctionnement du sionisme ni de me prononcer sur les discussions qu'il suscite parmi ses chefs. Je voudrais montrer comment l'arrivée des Juifs réagit sur la Palestine et comment la Palestine réagit sur eux. Or, cette pénétration mutuelle, ce n'était point dans les paroles de Z... qu'il la fallait chercher, mais dans sa voix. Elle était un peu sourde, comme étouffée par les fatigues d'une longue vie, toute vouée au travail des muscles et de l'esprit, mais pleine d'une très haute et très noble sagesse. Il n'y avait pas un accent mesquin dans ses propos, pas une note discordante, rien qui fût dicté par l'intérêt, la vanité, l'envie

1. Orangeraie.

ou même la lassitude. Pourtant il avait subi bien des vicissitudes, cet homme qui, dans un langage mesuré et fin, jugeait avec probité les choses et les gens, de toute l'acuité de son intelligence profonde. Mais cette voix usée ne parvenait pas à cacher la seule et vraie passion dont il ne parlait point. Son amour pour le sol ancestral, amour à la fois d'intellectuel et de paysan, amour né en Russie et nourri en fouillant la terre — d'abord rebelle puis fécondée par ses soins — terre de Palestine.

Cependant, la porte s'ouvrit pour livrer passage à une jeune fille. Elle salua d'un geste discret, traversa la pièce et disparut. Mais je n'écoutais plus Z... Je n'en avais plus besoin.

Dans celle qui venait de disparaître j'avais vu tout ce qu'il aurait voulu me dire, le but de ses efforts, le mariage harmonieux de la nouvelle race juive et de la vieille patrie. Cette jeune fille était née en Palestine et ne l'avait point quittée. Son père ne l'eût-il pas confirmé qu'il était impossible d'en douter un instant. Sa grâce mélancolique, la beauté parfaite des lignes, l'éclat doux et profond des yeux allongés, cette espèce de souple mollesse qui fait en Orient ressembler les femmes aux gazelles, un charme sérieux et spirituel, — tout cela ne pouvait avoir mûri que sur les collines fermes et tranquilles de Judée, sous un ciel intelligent et tendre. Et je pensai qu'à elle seule cette libre, fière et belle jeune fille récompensait le terrible travail des pionniers de Palestine.

Mon chauffeur me laissa quelque temps rêver en silence, puis il dit :

— Savez-vous que ce bonhomme a descendu cinq Arabes de sa propre main lors de leur grande attaque de 1921 sur Rehobot?

Je devais apprendre plus tard que ce même Z... composait, en hébreu, des nouvelles puissantes.

LE TALMUDISTE DE PETAKH-TIKVA

Parmi les propos de Z... une phrase m'avait frappé :

— L'avenir de la Palestine n'est pas dans la culture des

céréales, mais dans les plantations. Le climat et le sol le veulent.

De la justesse de cette opinion, Petakh-Tikva est l'un des plus saisissants exemples. Cette colonie, qui fait partie — ainsi que Richon-le-Zion et que Rehobot — des vieux établissements juifs de Judée fondés à l'époque pré-sioniste dans le rayon de Jaffa, connut à ses débuts la misère et les privations. Ce dénuement dura jusqu'au jour où des hommes avisés et hardis entreprirent la culture des orangers. Leur succès entraîna l'imitation. Maintenant Petakh-Tikva est une colonie florissante. Ses *pardès* lui assurent la prospérité.

Qui ne connaît les oranges de Judée, boules massives et légères qui, sous leur épaisse écorce, abritent une pulpe délicate, fraîche et sucrée? Mais plus exquis encore que la matière de leur chair est le parfum qui annonce leur épanouissement. Il y a peu de chose aussi douces sur terre que l'arôme, au printemps, des champs d'orangers en certains coins de Palestine. Il a la force capiteuse des jeunes vins, la plénitude des fleurs qui le dispensent. Dès que se lève le moindre souffle, les campagnes environnantes en sont imprégnées; souvent la brise l'emporte jusqu'en haute mer.

De Petakh-Tikva, cette senteur est mon plus persistant souvenir. Pourtant cette colonie est la moins champêtre de toutes. Je fus surpris de lui trouver l'aspect et la population d'une petite ville. Des maisons assez vastes s'alignaient régulièrement et certaines n'avaient pas de jardin. Les rues larges montraient un entretien attentif. Des files d'enfants sortaient des écoles. Il y avait même une station d'automobiles de louage. Mais tout cela, à la vérité, n'était que le résultat de ce miraculeux parfum qui chargeait l'air, parfum précurseur des belles récoltes et des caravanes de chameaux qui portent le long du rivage les fruits précieux vers Jaffa d'où ils s'embarquent pour le vaste monde.

Il y avait pourtant un endroit où le baume ne pénétrait pas. Je le trouvai par hasard. Passant devant une grande bâtisse rectangulaire et d'un aspect singulièrement clos, je demandai sa destination au guide bénévole qui m'accompagnait.

— C'est la synagogue, — répondit-il, — mais elle est vieille et sans intérêt.

Vieille! c'est-à-dire qu'elle avait au plus l'âge de la colonie, même pas un demi-siècle. Mais en Palestine on compte le temps par mois et non par années. Par curiosité machinale je poussai la porte. Comme la plupart des lieux de prière israélites, celui-ci était nu et triste. J'allais m'éloigner lorsqu'une sorte de soupir me fit tourner la tête. Dans un coin, seul et la tête penchée, se tenait assis un jeune homme malingre. Ses vêtements noirs luisaient. Il avait un profil exténué, une bouche anémique. A l'inégalité des épaules on le devinait un peu difforme. Devant lui s'étalait un énorme parchemin dont il suivait à voix basse le texte. Il ne s'était pas retourné au bruit de la porte ouverte et je suis sûr qu'il ne s'aperçut point de ma présence, de même qu'il ne savait pas que, dehors, le soleil ruisselait et que les orangers étaient en fleurs. La vie et toute sa chair éclatante valaient-elles une ligne de Talmud? sagesse des sagesses, vérité des vérités?

— Il vous en reste donc, — dis-je à mon compagnon avec surprise, — de ces adolescents, vieillards précoces, qui usent leur santé et tuent leur joie de vivre pour cette science sans application?

— Et c'est heureux, — répliqua mon guide. — Je ne suis guère croyant mais je sais qu'il nous faut encore de ces échines cassées par les textes sacrés. Sans elles, pas de race juive, ni de Palestine reconquise. Peut-être, un jour, nous n'en aurons plus besoin. Alors elles se redresseront d'elles-mêmes. Pour l'instant, je vous l'assure, et sans paradoxe, elles nous sont aussi nécessaires que les solides épaules de nos *halutz* socialistes.

Il sourit et ajouta :

— Je ne sais pas d'ailleurs si vous ne trouverez point qu'il y a davantage encore de religion là où nous allons maintenant.

LA GARDIENNE DE VACHES

Or c'était vers une *Kvoutza* que me conduisait mon compagnon.

Je m'excuse d'employer ce terme. La raison qui m'oblige à le transcrire littéralement n'est pas une puérile recherche

de couleur locale, mais bien l'impuissance où je suis à le traduire. La *kvoutza* tient en même temps de l'équipe agricole, de l'école d'apprentissage, du phalanstère où tout est mis en commun. C'est le stade préparatoire au travail des colonies nouvelles et au grand rêve collectiviste. Cellules autonomes, mais toutes reliées à un organisme central qui leur procure la terre, les outils, les animaux, et qui choisit leurs membres, les *kvoutza*, répandues par toute la Palestine, forment des laboratoires en plein vent où s'essayent la force et la science des futurs pionniers d'Israël.

Celle que je vis ce jour-là — la première — était située au flanc d'un vaste bois d'eucalyptus. Il n'y avait pas dix ans que ces arbres avaient été plantés et déjà leurs troncs étaient tels que deux hommes pouvaient à peine les embrasser. Avant eux régnait dans cette région une malaria effroyable. Cinq villages arabes avaient été tour à tour décimés par elle. Finalement, bien que le sol y fût fertile, les Arabes avaient déserté l'endroit pestilentiel. Les juifs alors étaient venus et avec eux *leurs arbres*. En quelques années l'eucalyptus avait tué la fièvre.

Tandis que mon guide me racontait cet épisode pour ainsi dire banal de la colonisation juive, je regardais avec curiosité la *kvoutza*. On l'embrassait d'un coup d'œil : trois ou quatre baraquements, en planches mal jointes et un peu plus loin — beaucoup mieux construites — les étables et les basses-cours. Pas d'ombrages, pas de fontaine, rien de ce qui donne en Orient de la poésie familière aux terres brûlées. La *kvoutza* paraissait déserte.

— Tout le monde doit être aux champs, — dit mon compagnon. — Pourtant il doit y avoir quelqu'un pour soigner les bêtes.

Il me précéda jusqu'à l'étable, dit quelques mots en hébreu. Une voix féminine timide lui répondit dans la même langue et la porte s'ouvrit. Je ne pus retenir un mouvement de surprise. Était-ce une femme qui venait d'apparaître! Des épaules de lutteur, des bras lourds et musclés, des jambes nues, solides comme des pieux. Des vêtements sans sexe : une blouse à forme de sac et des culottes, le tout en toile brune épaisse et rude. Les cheveux étaient complètement

tondus, le hâle avait teint et durci les joues. Seuls les mouvements des seins sous l'étoffe cassante et une certaine mollesse dans la bouche permettaient de comprendre qu'une voix si enfantine appartînt à ce corps d'athlète.

La jeune femme se tenait sur le seuil de l'étable, un râteau à la main. Ses pieds nus pétrissaient nerveusement la paille et le fumier. Sa gêne était visible. Cependant, après quelque hésitation, elle consentit à nous faire visiter la *kvoutza*.

Ce fut assez rapide. Les baraquements étaient tous pareils : pas de planchers, des lits de fer sans matelas, un pot à eau, quelques livres. Un dénuement plus que monacal. En revanche tout ce qui touchait aux bêtes témoignait d'une attention extrême. Les litières étaient moelleuses, les rateliers d'une propreté raffinée. Dans la basse-cour balayée de frais et arrosée, picoraient des poussins par dizaines. Il y avait là une couveuse artificielle et les appareils les plus modernes.

— C'est vous qui prenez soin de tout cela? — demandai-je.

— Oui.

— Seule?

— Oui.

— Mais combien d'heures travaillez-vous donc par jour?

Elle haussa les épaules et il me sembla que son regard devenait hostile.

— Ici nous ne comptons pas, — répondit-elle enfin, — Nous sommes socialistes, mais c'est la Palestine.

Cette conversation se tenait en russe. Je remarquai que la jeune femme, bien qu'elle vînt de l'Ukraine, s'exprimait avec difficulté dans cette langue.

— Je l'ai presque oubliée, — dit-elle avec une sorte de fierté sombre. — Nous ne parlons qu'hébreu.

— Et vous êtes ici depuis longtemps?

— A la *kvoutza*? Trente mois. Encore six et mon stage est fini.

— Alors?

— J'irai dans une colonie qui commencera.

Elle nous quitta sur un signe bref. En quelques foulées, ses pieds puissants la portèrent jusqu'à l'étable où elle disparut.

— Et voici toute sa vie, — dit mon guide qui avait suivi

la jeune femme d'un regard songeur. — Et elle était étudiante en médecine! Et tous ceux qui vivent ici avec elle travaillent de l'aube au soir. Nul ne reconnaîtrait en eux des citadins.

Songez qu'ils n'ont de contact avec personne, que ces gens, plus que tous autres avides de science et de culture, ont tout quitté pour cette existence de premiers colons d'Amérique ou du Canada. Mais les nôtres, rien ne les y préparait.

Nous croisâmes un garçon ployé sous deux sacs pesants. Il nous salua à peine.

— C'est ce qui leur fait ces visages si durs, — remarqua mon guide.

Son soupir montra que son admiration n'était pas exempte d'amertume et qu'il trouvait que, soit dans les ghettos d'Europe orientale, soit sur les champs palestiniens, les fils et les filles d'Israël avaient une difficile destinée.

L'ESCALIER DE BNÉI-BRAK

Je croyais avoir, au cours de ces deux journées, épuisé les différents types de colonies qui rayonnent autour de Tel-Aviv et de Jaffa. Je me trompais car il me restait à voir la plus étonnante de toutes : celle des *hassidim* de Bnéï-Brak.

Comme je revenais de Petakh-Tikva, je dépassai deux étranges silhouettes. Elles portaient des lévites noires et sur la tête des calottes de même couleur. Sous le soleil de feu et dans la poussière sèche, cet accoutrement était si bizarre que l'on pouvait prendre ces deux hommes pour d'énormes corbeaux. J'en avais croisé de pareils à Tel-Aviv où, vivants anachronismes, ils vont d'une synagogue à l'autre, parmi la foule des ouvriers hardis et tannés. Mais ici, en pleine campagne, que pouvaient-ils faire?

Le chemin, à cet endroit, était plein d'ornières. La voiture avançait très lentement et je pus à loisir examiner leurs visages. D'abord on ne voyait rien que d'immenses barbes fauves, puis dans ce fleuve velu on distinguait des joues cuivrées, des yeux rieurs. Il semblait que le soleil avait laissé une coulée sur ces figures. Je leur proposai de les ramener à Tel-Aviv.

— Mais ce n'est pas là que nous allons, — dit l'un d'eux

joyeusement. — Nous rentrons chez nous, à Bnéï-Brak. N'importe, c'est sur notre chemin.

Bnéï-Brak! Une colonie! Ainsi ces hommes d'âge mur, que j'avais pris à leur costume pour quelques vieux piliers de synagogues, vivant de prières et de charité, étaient eux aussi des colons, et non point d'établissements prospères, mais colons débutants, car Bnéï-Brak, on me l'avait dit, avait à peine deux ans d'existence. Leur conversation me le confirma. Ils faisaient partie d'un groupe de *hassidim* de Pologne, qui, un beau jour, ayant résolu de partir pour la Terre Promise, avaient liquidé leurs biens et débarqué, sans préparation aucune, à Jaffa. Ils avaient acheté un peu de terrain et, sans aide de l'organisation sioniste, se défendaient comme ils pouvaient.

— Et vos affaires sont-elles en bonne posture? — demandai-je.

— Vous verrez, vous verrez, — dirent-ils d'une seule voix avec contentement.

En vérité ce que je vis n'était pas, au premier abord, de nature à susciter l'enthousiasme. Au bord même de la route poudreuse, entre deux monticules pelés, se montraient une quarantaine de maisons. Il était visible qu'aucun plan d'ensemble n'avait présidé à leur conception. Chacune avait une exposition différente. Pas de rues, pas même d'alignement. Cette inexpérience complète était d'autant plus frappante que dans toutes les colonies juives, même dans celles qui ne font que naître, il y a une ordonnance peut-être trop symétrique et trop rigide des demeures. Cette inexpérience se retrouvait dans l'aménagement des maisons. Jamais — sauf peut-être chez les chiffonniers de Saint-Ouen — je n'avais rencontré d'aussi étranges bicoques. Instables, construites en planches mal ajustées, de toute forme et de toutes dimensions, elles semblaient devoir s'effondrer à la nuit. Pourtant, elles abritaient des familles nombreuses. Dans ces familles tout l'élément masculin était noir. Les enfants eux-mêmes portaient les lévites qui semblaient un défi au climat du pays.

Mais tous ces hommes noirs étaient gais, sincèrement, merveilleusement gais. Il semblait que ce dénuement, que ce vallon sans ombre, que ces maisons branlantes fussent les

cadeaux les plus beaux du sort. Je savais que la secte des *hassidim* avait pour devise : « Le rabbin a dit d'être joyeux » ; mais là, dans ce décor misérable, cette joie avait un accent ou de démence ou d'héroïsme.

Au bout de quelques instant, je pus me convaincre que ces gens n'étaient pas des fous. Ils avaient une menuiserie, une tannerie. Des carrés de cultures maraîchères étaient admirablement entretenus. Ils projetaient de monter une forge modèle. L'avenir s'annonçait heureux.

Je regardai avec une certaine stupeur les figures dilatées de sourires qui se pressaient amicalement autour de moi. Il n'y en avait pas une qui appartînt à un ouvrier, à un laboureur. Ce n'étaient que petits commerçants, prêteurs à gages, débitants de boissons, tailleurs ou cordonniers. Qui leur avait appris à construire — fût-ce de la plus primitive manière — leurs maisons, à faire pousser leurs pommes de terre? Et la menuiserie? La tannerie? Je demandai :

— Qui vous a dirigés dans vos travaux?

— Hé, lui, le *malamed* (instituteur), — répondirent plusieurs voix.

On montrait une des deux silhouettes à barbe fauve que j'avais rencontrées en route.

— Mais comment... — fis-je.

Lui riait de toute sa barbe, ruisseau roux sur sa poitrine noire, et, avançant d'un pas qui avait l'allégresse d'une danse, il me dit :

— Ce n'est rien, nous ferons mieux, nous commençons à apprendre. Et que ne ferait-on pas en Terre d'Israël?

Mais la plus saisissante trouvaille m'attendait encore. Contournant le vallon, je rejoignais ma voiture, lorsque mes yeux tombèrent sur un escalier d'une si curieuse conception que je m'arrêtai. Taillé au flanc même de l'une des collines qui enserraient la colonie, il était disposé en paliers successifs et, à chaque palier, ses degrés de plus en plus raides allaient en se rétrécissant. De sorte que cet escalier avait la forme d'une échelle.

— L'Échelle de Jacob — murmurai-je comme malgré moi, et je me mis à la gravir. L'ascension fut dure, car les architectes et les ouvriers qui avaient accompli cet ouvrage,

étaient évidemment les mêmes que ceux qui avaient construit les maisons de Bneï-Brak. Cependant on n'avait pas envie de sourire de ces marches irrégulières, ni de la double rangée de palmiers nains qui les bordait, car on devinait le travail écrasant qu'elles avaient dû coûter à ces hommes en lévite qui jamais n'avaient touché un outil.

Et à mesure que j'avançais, ma curiosité devenait plus aiguë. Vers quoi menait cet interminable escalier? Vers quel immense réservoir? Vers quel moteur puissant?

Or, arrivé au sommet du monticule, je ne vis rien, rien qu'un projet de jardin, ébauché avec le même soin maladroit. Au milieu, dessiné gauchement, un parterre devait figurer le chandelier du Temple, le chandelier à sept branches. Ainsi cet effort prodigieux était *gratuit*. Ainsi, aux prises avec la lutte la plus dure pour leur existence, les colons de Bréï-Brak avaient trouvé le temps d'édifier cet escalier, de dessiner ce jardin, simplement pour la joie de se trouver plus près du ciel, plus près de Dieu. Et cette joie même, combien d'années avant qu'ils y puissent goûter! Que ne pouvait accomplir un élan pareil? A quelles victoires ne pouvait mener une si patiente et si haute prévoyance?

En bas, au milieu de bicoques mal assurées, s'agitaient des silhouettes noires.

LES FRÈRES DE L'EMEK

Lorsque l'on descend de Nazareth, ville des cyprès et des sanctuaires, on voit, serrée entre les contreforts de la Haute Galilée et les premières terrasses de la Samarie, nourricières des oliviers, une vaste et douce plaine verte qui coule des portes de Caïffa jusqu'aux limons du Jourdain. C'est l'Emek, vallée de Jezréel.

Voici trois ou quatre ans cette terre appartenait encore à un riche Syrien de Beyrouth. Elle n'était alors qu'un inculte marécage. Mais les sionistes savaient, d'après la Bible, que le sol fut entre tous fécond, qu'il avait été le grenier et le jardin de la Palestine. Ils l'achetèrent. Et maintenant ceux qui passèrent dans cette région ne la reconnaissent plus. Ce n'est que champs ensemencés, routes solides et plantées d'arbres,

villages et colonies. Maintenant l'Emek est devenu le plus glorieux drapeau du sionisme, son espoir le plus vivace, sa fierté la plus légitime. On en parle avec une sorte d'admiration sacrée, avec un orgueilleux amour, et on l'appelle « l'enfant prodige d'Israël ».

Si l'on devait approfondir toutes les questions que soulève une simple visite dans ce lieu étonnant entre tous, étudier avec soin ses divers aspects, il y faudrait un livre. Tout ce que la pensée et la sensibilité ont posé de problèmes sociaux, religieux, moraux et familiaux, tout ce qui tourmente l'âme inquiète des hommes, tout ce qui provoque les crises de conscience et les révolutions, tout cela, sous une forme ou une autre, trouve son application, son ébauche, sa tentative de solution dans la vallée de Jezréel. On la traverse en quelques heures d'automobile. On en sort l'esprit à la fois rempli et brisé comme si l'on avait parcouru un monde.

Iablonowka, colonie de *hassidim* polonais, communauté religieuse, vivant sous la direction spirituelle et temporelle d'un rabbin sage comme Salomon et que les plus incroyants viennent consulter à des lieues à la ronde! Balfouria, fondée par des Américains et strictement bourgeoise! Transylvania, établissement rustique de Juifs roumains qui poussent leur charrue en chantant des *doïnas* moldaves! Nahallal, où, par scrupule social, les colons individualistes n'usent jamais du travail salarié et où fonctionne une admirable école d'agriculture pour jeunes filles (qui, faute de locaux, ont, pendant une année, habité les étables!) Afulé, ville naissante! Aïn-Harod, Tel-Joseph et Beth-Alfa, colonies collectivistes, mais où le sens de la communauté comporte mille nuances différentes! Et Kfar Ielavim enfin, extraordinaire république enfantine! Cellules humaines si proches que quelques tours de roues suffisent à porter le voyageur de l'une à l'autre, Univers que séparent toute la force et toute la tyrannie de rêves invincibles. Chacun de ces groupes est sûr de vivre selon la vérité, chacun parle du voisin sans haine certes et même avec un tendre respect (ne font-ils pas tous refleurir l'antique vallée biblique?) mais avec la sorte de pitié que l'on éprouve pour ceux qui errent.

Qui dira combien de songes contraires sont montés de ce

coin de Palestine vers le ciel galiléen et avec quelle ardeur dévorante, quelle foi intrépide, assurée? Bien des épis pousseront sans doute dans l'Emek, bien des vignes et des oliviers y mûriront leurs fruits, mais jamais ses moissons les plus riches ne vaudront celles d'espérance et d'amour qui parèrent ses champs encore nus.

Et puisque ce serait un travail spécial que d'examiner comment s'est cristallisé chacun de ces rêves, bornons notre tâche à pénétrer celui qui semble le plus irréalisable, le plus contraire au naturel humain, le plus dépouillé de tout souci terrestre : le rêve communiste. Ce mot — en soi si pur — des expériences terribles l'ont chargé de sang et de haine. L'Emek — on va le voir — lui a rendu sa noblesse originelle.

Trois colonies en ont fait leur existence même. Aïn-Harod, Tel Joseph, Beth-Alfa. On dirait que, pour pratiquer cette difficile et presque surhumaine expérience, elles aient voulu s'isoler, se poster à l'écart des autres colonies, car c'est aux confins de l'Emek qu'on les trouve, fixées sur l'éperon qui va s'enfonçant dans les terres arabes. Mais se fussent-elles constituées en plein milieu de la vallée juive, qu'elles paraîtraient tout de même aux limites extrêmes du monde. Les gens qui vivent là n'ont pas les yeux des autres hommes. Ce n'est pas qu'ils soient exaltés, extatiques. Au contraire, la plus sereine tranquillité les habite. Leurs gestes sont paisibles, leurs voix assurées et sans fièvre. Nul orgueil, nulle mystique extravagance. Mais tout en eux est comme dédoublé : les actions, les paroles, les regards.

Ils semblent vaquer à leurs tâches diverses avec l'application la plus rigoureuse. Tel forge, tel scie du bois, tel autre surveille le travail, un quatrième aiguise les faux. Du matin au soir leur labeur ne cesse point... Si l'on interroge l'un ou l'autre, il répond avec cette confiance si ingénue, cette abondance, qui montrent que l'Orient a déjà mordu sur lui. Mais comme l'on sent que c'est une partie d'eux-mêmes seulement — et la plus superficielle — qui travaille ou discourt! L'autre — la véritable, la profonde, l'essentielle — ne se montre pas. On la surprend parfois dans le sourire las de l'homme qui a terminé sa journée, à l'éclat qui vibre soudain dans la prunelle de la femme qui surveille les enfants de la communauté.

De quoi se nourrit-elle, cette force sereine qui a soutenu ces jeunes gens dans les épreuves qu'ils ont eux-mêmes cherchées? Cette force qui leur a permis d'assécher les marais — alors que les neuf dixièmes d'entre eux grelottaient de malaria; d'ensemencer les champs sous l'accablant soleil; de planter vignes, bananiers, oliviers; de construire moulins, forges et réservoirs; de vivre sous la tente pendant des années; de dormir sans lit; de ne pas manger à leur faim? et tout cela avec une joie sobre et puissante?

Auprès de cette énigme leur réussite même perd son intérêt. On peut et l'on doit, dans d'autres colonies, s'émerveiller des progrès de la culture, des arbres qui poussent dans le désert, de tout le résultat matériel qu'apporte un travail obstiné. Mais ici le résultat a beau dépasser tous les autres — ce n'est pas à lui que va l'admiration. Les colons d'Aïn-Harod ou ceux de Beth-Alpha auraient-ils échoué que rien ne serait changé à la beauté de leur tentative. Car — succès ou désastre — tout ce qu'ils produisent ne leur appartient pas. Rien n'est à eux, ni le fruit de leur travail, ni leurs outils, ni même leurs vêtements. Communistes — ils le sont intégralement — par besoin du cœur et sans violence.

Le tailleur coud pour tous, le laboureur mène sa charrue pour tous. Celui-ci a sept enfants, celui-là pas un seul. Qu'importe? Ils travaillent du même cœur — pour la communauté. — Celui-ci a ses parents — fortunés — à Vienne, celui-là a laissé les siens mourant de faim à Kief. Qu'importe? Sur le labeur commun, chaque année une somme est prélevée pour venir en aide aux familles dans la détresse. Leurs vêtements — culottes et chemises kaki pour les hommes, robes blanches pour les femmes — sont lavés chaque semaine, puis, au hasard, chacun choisit ce qui lui convient. Pour la cuisine, on prend son service à tour de rôle, et à tour de rôle on sert les camarades. Pour surveiller les enfants il en va de même. Et de quels soins touchants on les entoure! Leurs crèches sont des modèles. Alors que les colons manquent de pain, ils ont le lait le plus crémeux, les œufs les plus frais. Alors que les adultes couchent sur le sol, chaque nouveau-né a son lit, sa moustiquaire. Peu de choses sont aussi émouvantes que le spectacle de quelques jeunes femmes — veillant avec le

même amour sur le sommeil ou les jeux de dizaines d'enfants. Demain elles iront aux champs faire une besogne d'hommes. Pour l'instant, elles ne sont que maternité.

Je n'exagère pas, je ne me laisse pas emporter par un lyrisme facile. Ce que j'écris, je l'ai vu. Cette vie fraternelle — qui dure sans heurt depuis des années — j'en ai été témoin quelques heures.

J'étais venu par un chemin bordé d'eucalyptus et de cyprès encore grêles. Des teintes d'une délicatesse infinie liaient graduellement le ciel à la terre. Au flanc des montagnes les saillies des rocs miroitaient comme des lacs violets. Des champs rouges et verts revenaient les travailleurs juifs. Les uns montaient des chevaux à haute selle arabe. D'autres marchaient lentement, leurs outils sur l'épaule.

Un berger ramenait des chèvres au long poil noir, de celles dont il est parlé déjà au *Cantique des Cantiques*. Et des femmes blanches se tenaient devant les baraques, des femmes blanches se penchaient encore sur les sillons, partout des femmes blanches. On entendait une douce rumeur de basse-cour, d'étable.

C'était, en Galilée, un soir évangélique.

Comme la nuit tombait, j'arrivai à Beth-Alfa, la plus éloignée des trois colonies communistes, la sentinelle de l'Emek. A quoi bon rapporter ce que me dit le jeune homme que ses camarades avaient choisi pour diriger leurs travaux? Ses paroles ne peuvent donner leur vrai son que dans cette cour obscure où il se tenait, parmi des baraquements misérables et parmi ses compagnons qui regardaient avec une curiosité d'enfants l'homme venu d'Europe. Lui-même était timide et parlait gauchement. Quelques mots balbutiés rapidement revenaient sans cesse.

— Nous essayons... On ne peut pas vivre autrement... Nous sommes heureux...

Mais, pour distribuer le travail du lendemain, sa voix se raffermit. Il devenait un chef. Avec quelle scrupuleuse attention on écoutait ses ordres! Lui savait, car depuis quinze ans il était pionnier en Palestine. Puis ce fut le dîner. Le plus frugal, le moins fait pour assouvir la faim de gens qui avaient

peiné dès l'aube. Une soupe et des fèves. Mais quelle féconde et surtout tranquille, tranquille joie, dans cette salle nue, autour de ces longues tables mal équarries, sur ces bancs branlants!

Je me souviens, en face de moi, d'une jeune fille. Ses mains encore blanches montraient qu'elle n'était là que depuis peu. Dans son visage disgracié tremblaient de grands yeux très clairs. Elle me dit que, pour venir en Palestine, il lui avait fallu quitter en cachette des parents riches et qui l'aimaient. D'abord elle l'avait regretté. Le travail était si pénible.

« Mais depuis (elle jeta un regard amoureux sur la pièce misérable) si vous saviez comme je me sens libre et forte... Et quelle paix! »

Elle se leva pour desservir les plats énormes. De ses souliers brisés, sans formes, boueux, sortaient des doigts nus.

Le repas achevé, les uns allèrent à la bibliothèque. Je les suivis. C'était une sorte de hangar éclairé par une lampe fumeuse. Les livres — en hébreu, allemand, anglais, français ou russe — faisaient mal à voir, tellement on les avait lus et relus. Je regardais quelques titres. Pas de romans ou presque, mais des traités de philosophie, d'histoire, de mathématique, de chimie.

— Laissons-les, — me dit un tout jeune homme. — Parlez-nous de Paris, de Londres, des grandes villes...

Je n'osai point.

A ce moment, d'une baraque plus éclairée que les autres s'éleva une mélodie. Dissimulé dans l'ombre, par une fenêtre, je regardai. Autour d'un homme qui, visiblement, avait fourni une longue marche, se pressaient une vingtaine de jeunes hommes et de jeunes filles. Il leur enseignait à chanter. Les voix étaient justes, fortes et neuves et soutenues d'une passion si pleine et si douce, d'un si triomphant abandon que cette nuit galiléenne n'en pouvait être troublée. Et pourtant ce qui montait vers le ciel le plus suave c'était un chant qui partout ailleurs porte le blasphème et la révolte : *l'Internationale*. Il est vrai qu'après lui, sur les mêmes bouches, avec la même foi, fleurit un des psaumes de David.

On se couche de bonne heure à Beth-Alfa. Je regagnai donc assez tôt la baraque où je devais passer la nuit. Elle n'avait

pas de plancher et les lits étaient sans matelas. Trois colons, déjà, y dormaient lourdement. Près d'eux se trouvaient tous leurs biens : une culotte, une chemise. Ma chandelle éclairait vaguement leurs visages. On les eut dit desséchés par le soleil, mais les fronts étaient fins et nobles. Je ne sais pourquoi, je pensai que Jésus, lorsqu'il descendait de Nazareth, menait ses disciples par cette même vallée.

LA RÉPUBLIQUE DES ENFANTS

Il est des faits que l'on hésite à rapporter tellement ils heurtent les vérités admises, la routine de la vie et ce qui semble être le sens droit des choses. Je craignais déjà l'incrédulité en parlant des cellules fraternelles de l'Emek. Comment ne pas en être sûr en abordant le récit de ma visite à Kfar-Ieladim, république enfantine, dans cette même vallée. Comment faire accepter qu'il est un endroit où 110 enfants des deux sexes — dont la majeure partie compte de douze à quinze ans, se gouvernent eux-mêmes, suffisent presque entièrement à leurs besoins, ont leur constitution, leur tribunal, leur presse, leur système électoral? Et que cela ne tourne ni au chaos, ni au jeu? Et que cela fonctionne pour le plus grand bien de tous? Pourtant Kfar-Ieladine existe et je ne suis pas le seul à l'avoir admirée. Au demeurant, voici.

Après les effroyables massacres juifs opérés en Ukraine, soit par des bandes sans aveu (celles de Makhno particulièrement), soit même par des armées blanches régulières, il s'y trouva un nombre incalculable d'orphelins. La puissante communauté juive d'Afrique du Sud résolut d'en prendre quelques-uns à sa charge et de les placer en Palestine. Ainsi naquit Kfar-Ieladine. D'abord ce fut une institution pareille à tous les orphelinats. Les pupilles, apeurés, caporalisés, ne se distinguaient en rien de ces tristes gamins que l'on voit défiler en troupe morose dans n'importe quelle ville de province, un jour de fête. Près d'une année s'écoula ainsi. Alors arriva un homme qui possède la plus noble fortune : celle d'être chéri des enfants. Il s'appelle Pougatcheff. Son portrait? Une barbe tirant sur le roux, des lèvres épaisses, des

rides profondes au front. Mais dans les yeux une infinie bonté et une candeur rayonnante.

C'était en Russie un pédagogue connu. Il y pouvait demeurer en toute sécurité, mais il aimait d'amour la Palestine. Il y vint et *fit* Kfar-Ieladine.

Les lignes essentielles de sa méthode — qu'il m'exposa dans une petite chambre claire et joyeuse — sont les suivantes : remplacer l'instruction par l'éducation. Développer l'individualité complètement, mais de telle façon qu'elle tienne compte des individualismes voisins. Employer dans sa plénitude l'heure qui passe. Abolir la préparation utilitaire à la vie, qui est une préparation mesquine et amère. Ne faire penser qu'au labeur présent, en lui-même et pour lui-même. Et pour tout cela, faire vivre les enfants entre eux uniquement, selon des règles qu'ils auront élaborées eux-mêmes.

Le programme était beau. Il s'agissait de lui donner vie et chair, avec des enfants timides, transplantés, dépaysés, et qui tous avaient eu à l'aurore de leur existence de si terribles baptêmes qu'ils pouvaient en être irrémédiablement faussés. Leur nouveau guide commença par les apprivoiser. Il allait de l'un à l'autre, s'entretenant familièrement avec chacun, de sa voix sourde et gaie, tâchant de faire sentir qu'il ne venait point en maître, mais en frère aîné. Ayant établi cette passerelle — encore fragile — de confiance réciproque, il rassembla les enfants et leur tint à peu près ce discours.

— Mes amis, je ne veux rien vous imposer. Vous devez tout comprendre et vous diriger vous-mêmes. Or, quelle est notre situation? Où sommes-nous? Dans l'Emek, vallée de Palestine. Ici, pour tous, commence une vie nouvelle. Vous sentez bien qu'il faut y prendre part. Mais comment? Les villages arabes vous plaisent-ils? Non? Pourquoi? Parce qu'ils sont sales. Et les villages russes où vous avez vécu? Non plus? Pour la même raison. Donc vous voulez vivre dans un village propre. A vous de le faire. A vous de distribuer votre travail, de le choisir, de vous entendre entre vous. Moi je ne suis là que pour vous conseiller. Je ne reçois pas de plaintes, je ne distribue pas de punitions. Arrangez cela entre vous.

Ayant ainsi posé le problème, Pougatcheff laissa les enfants

y réfléchir quelques jours. Puis, doucement, par insinuations et suggestions, il leur fit découvrir les rouages essentiels qui devaient les régir. Ainsi fut élaborée une constitution, charte suprême, fut institué un tribunal, seul organe de sanctions. La constitution, tous y participèrent. Elle fut le fruit de longues conversations, menées avec sérieux et foi. Sa base fut la responsabilité de chacun. Ses articles touchaient le détail de l'administration et du développement de la petite colonie. Son application devait être assurée par un comité de sept membres élus à deux degrés. Pendant un mois Pougatchef expliqua la valeur de la constitution qui fut votée à l'unanimité, ensuite il laissa deux semaines de méditation aux enfants pour choisir leurs délégués. Les élections eurent lieu avec la même gravité que celle qui avait présidé à toute cette gestation. Ainsi se constitua le Comité directeur de Kfar-Ieladine : cinq garçons, deux fillettes. Chacun avait sa charge : celui-ci devait veiller à l'ordre, celle-là à l'hygiène, un autre à ce que tout le monde allât à l'école, une autre à la tenue pendant le repas.

— Et l'autorité des directeurs que les enfants se sont donnés à eux-mêmes est telle, — me disait Pougatcheff, — que (sans intervention aucune de ma part, je vous en donne ma parole) il suffit à la fillette chargée de surveiller la salle à manger de frapper quelques coups sur la table pour que le bruit le plus violent s'apaise. Il en va de même dans tous les autres domaines. Comment se soutient cette autorité? Par quel système pénal? Là est le point délicat de toutes les méthodes d'éducation. Les uns penchent pour la répression, les autres pour la persuasion. Fidèle au programme qui me paraît le plus conforme à la nature enfantine, je laissai les enfants — de même qu'ils se dirigeaient par leurs propres moyens — se juger entre eux. Le comité fut chargé d'élire trois juges que je présidai. Car, je vous l'avoue, les premières expériences n'allèrent point sans une véritable angoisse de ma part. J'avais peur d'ouvrir le champ aux injustices, à la cruauté que l'on prétend être le propre de cet âge. Je fus vite et pleinement rassuré. Les jugements avaient lieu en présence de tous. Or, bien que chacun eût le droit d'accuser et de défendre, je n'ai observé nulle méchanceté, nulle mesqui-

nerie, mais un souci de l'équité, une délicatesse de cœur, une propension à l'excuse qui feraient honneur à bien des séances de tribunaux d'adultes. Ces séances sont maintenant ma plus grande joie. Mon second en tient minutieusement procès-verbal et rarement j'ai vu un document pédagogique d'aussi haut intérêt. D'ailleurs savez-vous combien de violations à la règle nous eûmes à juger en dix-neuf mois? *Quatorze.* Songez qu'il y a ici 110 enfants et comparez à ce qu'il se distribue en moyenne de punitions pendant un mois, dans un lycée, pour des classes de 30 élèves. Le plus grave de ces délits fut commis par deux garçons qui s'introduisirent dans la boulangerie et se confectionnèrent un gâteau avec 18 œufs. Quelles sont les sanctions qu'applique le tribunal, demanderez-vous? Surtout la privation des droits civiques. Ne souriez pas. Vous ne savez pas combien les enfants y sont sensibles. Cela les met en dehors, en marge des autres. Ils sont accablés pendant toute la durée de leur châtiment. Tenez, je veux vous dire à ce propos une histoire qui m'a bouleversé. Nous avons ici un garçon avec une hérédité dangereuse. Son père était alcoolique et le massacre qui le rendit orphelin fut accompli d'une façon particulièrement ignoble. Il était sujet à des crises de colère sans frein, se jetait sur ses camarades, les mordait. Il fut jugé et condamné à la perte de ses droits civiques pour trois mois. Cependant, par égard pour les circonstances que je vous ai dites, les enfants résolurent que ce verdict ne serait effectif que si, pendant ces trois mois, il ne se contrôlait point. Dès lors ce fut le plus émouvant des spectacles. Ce garçon se ramassa sur lui-même. Il allait grave et muet comme s'il portait en lui quelque chose à la fois de lourd et de précieux. Jour par jour il fortifiait sa maîtrise. Je n'oublierai jamais avec quel accent haletant il vint un jour me dire : « Déjà sept semaines ». Cette lutte livrée à ses instincts, cette réorganisation intérieure chez un enfant de quinze ans — uniquement déterminées par la pression sociale, sont un enseignement que l'on ne peut trop méditer. Et l'anxiété générale qui accompagnait ses progrès! Toute la colonie se passionnait pour la régénération de ce camarade. Avec quelle joie inquiète on en suivait les étapes! avec quelle délicatesse ingénue on y collaborait!

Ayant achevé son exposé, Pougatcheff me fit visiter la colonie. Les enfants y faisaient tout. J'en vis au potager où un professeur, en même temps qu'ils bêchaient et piochaient, leur enseignait la botanique et la chimie végétale. J'en vis à la cuisine miraculeusement propre qui préparaient le repas, au lavoir, à la menuiserie. J'en vis de tout petits qui poussaient les brouettes et de grands qui travaillaient aux champs. Ils étaient sains et forts, souriants et graves. Deux ou trois petites filles me frappèrent par leur beauté. Mais tous avaient dans la démarche cette noblesse qui vient d'une vieille race, d'un beau climat et d'une vie vigoureuse. En me ramenant dans sa chambre aux proportions de cellule, Pougatcheff me montra la collection du journal bi-mensuel que rédigent en hébreu les enfants de Kfar-Ieladine. Textes et illustrations étaient tracés par des mains encore malhabiles, mais si scrupuleuses. Pougatcheff me traduisit quelques pages. Il y avait là une description de Kfar-Ieladine, une rencontre avec les enfants de Tel-Joseph, un jugement sévère sur Tel-Aviv et la vie des villes. Il y avait aussi une pièce de vers. Elle avait été écrite par une fillette de douze ans dont la mère — comme celles de tous les autres — avait été massacrée en Ukraine. Voici la dernière strophe :

Es-tu partie, maman,
Dans un bois sombre?
J'allais pieds nus derrière toi et criais.
Pourquoi m'as-tu laissée
Est-ce pour toujours?
Te tairas-tu pour toujours?
T'ai-je fait quelque chose?
Je ne ferai plus
Mais, réponds, réponds...

JACQUES KESSEL

(*A suivre.*)

CLAUDE MONET

Il était un point géographique.
FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

Une étrangère qui a parcouru nos départements en tous sens et connaît mieux qu'aucun Français notre pays, nous disait : « A Pâques, j'ai pour la première fois été de Paris au Havre par la route; si l'on me demandait où sont les sites les plus charmants, je répondrais : sur la rive droite de la Seine, de Mantes à Vernon. Je ne suis pas grand clerc en peinture, mais il me semble que le paysage moderne dans toute sa grâce est là. Au printemps, j'y ai vu les colorations des impressionnistes que j'adore... Cette région me fait penser à Claude Monet, dont je possède des toiles — alors que votre fameux Renoir, votre Manet, cet horrible Cézanne, et leurs écoles, me sont totalement incompréhensibles. »

Ces propos expriment l'opinion secrète d'une multitude de gens un peu frottés d'art. A l'encontre de ceux-là, mon étrangère était sincère, sans snobisme. Elle ajouta : « En Amérique, on distingue plus nettement qu'ici quels sont les grands hommes européens. » Et comme je la priais de me révéler les noms des nôtres, elle n'eut aucune hésitation : « Allez n'importe où, chez nous, quelqu'un saura qui furent Pasteur, Rostand, Sarah Bernhardt, Bizet, Rodin. — Et nos peintres? — Claude Monet! fit-elle, l'inventeur de l'*impressionnisme*! »

Monet a peint ailleurs que dans le Vernonais ses toiles de jeunesse, ses meilleures. L'impressionnisme est né dans la banlieue de la capitale. Mais les œuvres que collectionne mon

Américaine sont de la veine moins bonne, et celles-là mêmes qui illustrèrent le nom de Monet dans les deux hémisphères.

Les répercussions que devait avoir l'impressionnisme sur la vision des hommes étaient inconcevables à son apparition, en 1875. La nature parut avoir changé d'aspect, lorsque exposa chez Nadar, il y a un demi-siècle de cela, la phalange des peintres impressionnistes. Parmi ses compagnons de lutte, dont trois au moins furent de bien plus grands artistes que lui, Claude Monet néanmoins a droit au titre de précurseur, de novateur; il initia ses co-équipiers à la division des tons qu'avait pressentie et essayée Delacroix. Tous les peintres de la fin du XIXe siècle et du début du nôtre lui sont plus ou moins redevables; et ce tribut légitime de gratitude et de respect au maître de Giverny nous gêne un peu pour porter sur l'ensemble de son œuvre un jugement impartial, au lendemain sa mort. Toute restriction, quand nous quitte une personnalité d'une telle envergure, si éminemment française, est une épine qu'on s'enfonce dans le cœur, et dont on égratigne l'épiderme susceptible d'amis constants du maître. Maurice Denis, Vuillard, Bonnard, restent inébranlables — et leur opinion m'est précieuse. Si j'entends de plus jeunes qu'eux mésestimer l'œuvre du grand homme, je m'empresse de la porter aux nues. D'ailleurs, la passer au crible, n'est-ce pas reconnaître son importance? On ne comparera, ici, Claude Monet qu'à ses contemporains, ou à ses devanciers les plus indiscutés.

Paraphrasant la légende de Forain sur la *Marianne* au bonnet phrygien : « Qu'elle était belle sous l'Empire » nous dirions aujourd'hui : « Que l'impressionnisme était beau dans l'enfance de la République! » Nous manquions le roulement du tambour, au lycée Condorcet, en nous attardant sur le boulevard Haussmann à nous enivrer des couleurs de Monet aux vitrines de Cadart. Le *Portrait de madame Monet*, en robe à raies vertes et noires, le gant abricot, la casaque de fourrure, toile déjà vieille de dix ans quand nous la vîmes, nous enleva comme les toiles de Manet, que le chanteur Faure — voisin de Cadart — était fier de nous montrer. A nous enfants, les exposants chez Nadar paraissaient tous une cohorte de génies. Peu à peu, nous en rabattîmes. Dans

tous les groupements de combat, « il faut faire nombre » ! On a des indulgences à l'égard des camarades de bonne volonté.

Les ouvrages que nous aimons encore sans réserve ne sont point, oserai-je l'avouer, ceux qui firent comparer Monet à Turner, voire à Claude Gellée, j'entends ses *séries* des *Cathédrales*, des *Peupliers*, des *Meules*, des *Nymphéas*, enfin les symphonies polychromes où il visa à la grandeur et qu'il peignit dans son petit royaume des fleurs à Giverny, entouré d'écoles en plein air grouillantes d'élèves, de suiveurs, de zélatrices cosmopolites. Jusqu'en 1889, le « pionnier » avait eu la vie dure. Ensuite attristé par des chagrins intimes, modeste jusqu'à la fin, plein de scrupules, à peine put-il jouir de son extraordinaire succès. Paul Valéry, lui faisant visite l'an dernier, le surprit qui livrait aux flammes les études qu'il ne voulait point laisser derrière lui. Agé de quatre-vingt-six ans, après avoir subi l'opération de la cataracte, il y voyait assez encore pour se livrer à une terrible hécatombe; et il ne souhaitait plus d'amélioration à l'état de sa rétine, que pour regarder de près, une fois encore, quelques chefs-d'œuvre du Louvre : des Rubens, un Léonard, l'*Embarquement pour Cythère* de Watteau.

***

Je ne me vante pas de pouvoir dresser un portrait exact de l'illustre défunt. En puisant dans mes souvenirs, je ne laisse guère d'être embarrassé. Je dirai pourquoi : l'ayant à peine fréquenté, je ne puis me figurer son caractère que d'après ce que nous en ont rendu ses familiers — tous d'accord à témoigner de son amabilité, de son accueil « bonhomme », de sa fidélité. Ses façons étaient simples, non sans une certaine malice, qui rappelait l'esprit parisien d'antan. « Densité idéale du regard, densité des mots » écrit un de ses biographes (Florent Fels) qui cite de lui des mots bien touchants : *Je peins comme l'oiseau chante... Je voudrais être toujours devant la mer, ou dessus — et quand je mourrai, qu'on m'ensevelisse dans une bouée... On ne fait pas de tableaux avec des doctrines... On n'est point un artiste si l'on ne porte son tableau dans sa tête avant de l'exécuter et si l'on n'est tout à fait sûr de*

son métier, de sa composition... Les techniques varient... l'Art reste identique; il est la transposition, à la fois volontaire et due à la sensibilité, des aspects de la nature. La mélancolie où le précipita la menace de la cécité l'avait, dit-on, replié sur lui-même. Il ne savait plus avec qui causer de son art. John Sargent, passionné pour Monet, ne venait plus en France. Vuillard et Pierre Bonnard restaient les deux fidèles, les disciples bien-aimés du maître. Bonnard, son voisin à Vernon, le dernier des impressionnistes intégraux, n'est pas un continuateur de Monet, mais, selon nous, il le dépasse parfois dans ses joutes avec l'atmosphère vibrante de lumière et de colorations rares. Les tendances modernes échappaient à celui qui en avait été l'initiateur lors de « l'exposition héroïque » de 1874 chez Nadar. La bourse, l'agiotage de la peinture, le scandalisaient. « *C'est une honte, les prix qu'atteignent les toiles modernes. Il n'est barbouilleur qui n'ait un journal, une revue à sa dévotion. Chacun discute et prétend comprendre, comme s'il le fallait, alors qu'il suffit d'aimer.* » Ceci, propos de sage, mais de vieillard. « *Quand les marchands choisissent parmi mes toiles, ils négligent régulièrement les meilleures.* »

Monet ne se trompait-il pas aussi? Je serais porté à croire qu'il avait peu d'esprit critique. J'étais encore étudiant quand il vint au Bas-Fort Blanc, chez mes parents. Quoique je fusse un des premiers admirateurs qui achetèrent de sa peinture et que j'en aie fait acquérir par nos voisins de la région dieppoise où il transportait chaque été son chevalet, sa présence m'infligeait je ne sais quelle gêne, alors que tout me poussait vers Renoir, hôte des Paul Bérard au château de Wargemont. Pourtant le prestige de Renoir, coloriste de génie, était moins convaincant, pour mes camarades et pour moi, que celui de Claude Monet. Celui-ci, selon nous, incarnait l'*Impressionnisme*, lequel révolutionnait nos esprits. Ce néologisme nous exaltait : trouvaille, disait-on, de Monet lui-même. Que désignait-il? Un ravissant « nettoyage » de la boîte à couleurs; une gamme de tons légers, délicieux, le mauve, le bleu; des esquisses autorisant maintes licences pour les débutants qu'épouvantaient encore les exigences de la saine technique, solide et surveillée. Quand un père disait à son fils : « Voici une toile peu finie, qu'as-tu voulu rendre? » le

garçon balbutiait : « Ah! c'est une *impression*... je vois ainsi. « Au lieu d'observer avant de « rendre », au lieu d'être « ému » on fut « impressionné ». « Impressionner » date de là. Chaque citoyen de France éprouva des « sensations », des *impressions*, qui remplacèrent, ou enrichirent d'un terme nouveau et piquant le jargon artiste de l'ère précédente. Notre génération prit conscience que l'appareil visuel des hommes civilisés venait d'être doté par un bon génie d'une super-sensibilité. Nous étions à l'avant-veille du *divisionnisme*, du *pointillisme*. Fini du beau *métier*! Monet y avait excellé auparavant; mais Sisley pareillement, et Pissarro, et beaucoup d'autres. Je découvre aujourd'hui avec stupeur que, sans le savoir, en complète innocence, nous avons été nombreux, les apprentis capables de peindre une bonne nature morte, même une figure, dont la *matière* a résisté à l'épreuve du temps. L'insidieuse, la captivante pyrotechnie de l'impressionnisme (oh! les *Gare Saint-Lazare*, la *Façade du Grand Hôtel*, les trottoirs grouillants de monde, ces impressions de Monet, dans leur fraîcheur initiale!) allait détruire chez la plupart de nous, ce *sine qua non*, ce minimum de conscience et de peine prise, qu'implique notre métier. Nous ne nous appesantissions point sur les théories, celles-ci n'ayant pas alors l'importance qu'elles acquirent plus tard. Tout de même, Degas, Cézanne, Renoir, Fantin, Gustave Moreau, Whistler — d'après ce que j'en entendais dire ou savais — me requéraient, en tant que personnes raisonnantes, subtiles, tourmentées d'aspirations, m'intéressaient plus que Claude Monet. Monet me paraissait un peu primaire, point très habile à la conversation, lourd, un brave matelot, silencieux, comme Guy de Maupassant. J'imagine que l'on devait, autour de moi, le trouver insuffisamment « intellectuel ». Que ce sentiment me semble absurde, en 1926! Nous ne ferions plus grief à Monet de ne nous avoir point conquis à l'instar de tels peintres, parfois médiocres, dont la parole nous fascinait.

Bref, l'ayant jadis peu recherché, et plus du tout quand il entreprit ses « Séries » soi-disant synthétiques, œuvres « majeures », j'ai le regret d'avoir mal connu le maître de Giverny. Il me souvient de Renoir, au vernissage de la retentissante exposition des *Vues de Londres* chez Durand-Ruel, se

frottant le nez, se détournant des littérateurs, incapable des manifestations d'enthousiasme que son amitié pour Monet lui eût dictées en une autre occasion. Les « séries » des *Peupliers*, des *Meules*, commentées par les poètes d'alors sur le ton lyrique, ce sont elles qui gagnèrent l'adhésion des collectionneurs bourgeois. Tandis qu'on délaissait les magnifiques morceaux des périodes antérieures du peintre (la *Décharge de charbon*, le *Saint-Germain-l'Auxerrois*, les *Luxembourg*, les *Péniches de Hollande* et tutti quanti) ses récentes compositions allaient s'accrocher dans les salons d'avocats et de chirurgiens à côté de *nus* au pastel de Besnard, de *Maternités* de Carrière, d'aquarelles de Gustave Moreau, voire de Latouche et de Henri Martin. Avec Rodin, il exposerait à la Galerie Georges Petit... Il n'était pas encore question, chez les amateurs mondains spéculateurs, des grands maîtres, Courbet, Cézanne, Édouard Manet; à peine de Renoir. Les attraits les moins défendables qui se dégageaient des Monet de la Tamise et de la pièce d'eau de Giverny exercèrent une influence sans égale sur la peinture cosmopolite, déterminèrent peu à peu un prurit de sous-impressionnisme facile, décoratif, bon marché — parallèlement aux recherches du néo-impressionnisme des Indépendants.

En mai dernier, à l'un de mes retours d'Offranville, j'avais fait un crochet par Vernon, curieux de voir les plates-bandes de tulipes, les buissons d'iris et d'azalées, l'explosion de la sève dans le fameux paradou de Claude Monet. Il était près de midi, le peintre se promenait au soleil sur sa terrasse, s'arrêtant soudain pour donner des ordres à une équipe de jardiniers. Il avait encore l'apparence robuste, quoiqu'on me l'eût représenté très malade et mi-aveugle. Je l'examinai avec respect à travers les barreaux d'une grille vert véronèse, et je repartis rassuré. Or par la même route, sept mois après, je rentrais de la campagne, le jour même de son inhumation sans cloches, ni prières, ni encens; lugubre fin du solitaire incroyant. Métamorphose! La vallée de la Seine, sous le givre, embrumée, ressemblait aux meilleures toiles de l'époque de *Vétheuil* et des *Glaçons*. En deuil de son amant, la Nature n'avait plus ces parures artificielles qu'elle emprunte pour l'été, sur ce coin du Vexin élu par le maître; caractère qu'il

semble lui avoir prêté. Tout y est gracieux, mais petit; le jardin lui-même des nymphéas, séparé par un chemin public de l'autre où s'entassent les plus rares variétés de fleurs, les arbres pleureurs, le pont, le lac, cet enclos qui se perd dans les prairies et que j'imaginais vaste comme les Buttes-Chaumont, ont une gentillesse nippone. C'est bien le contraire de motifs « dignes d'être interprétés par un paysagiste »! Après le décès de Claude Monet, des critiques se laissèrent entraîner à comparer notre impressionniste au Lorrain; (on venait de publier l'essai de Barrès) ils voyaient en Monet un égal magicien de la lumière. Nous parlerons plus loin de sa compréhension de la lumière, de sa composition, de son dessin. Tenons-nous d'abord aux motifs qu'il se choisit, sitôt qu'il cessa de peindre des *études*, et se mit à vouloir construire des *tableaux*. A mesure qu'il visa plus haut, n'est-ce pas déplorable que ses ouvrages s'amincirent, se diluèrent — jusqu'à l'aboutissement de ses recherches : les panneaux exécutés dans les dernières années à Giverny, et dont l'État est l'héritier? Attendons pour les juger le pavillon édifié spécialement en vue de leur aménagement. Mais quel qu'en puisse être l'effet, défendons-nous, car ce serait faire tort à la modestie de Monet, de comparer, comme on l'a fait, ces tourbillons de pétales éléphantiasiques, ces avalanches de corolles, cette orgie d'échantillonnages soyeux, — ivresse du collectionneur de fleurs qui ne sort plus de son oasis — avec l'*Héliogabale* de Delacroix ou la *Sainte-Geneviève* de Puvis! Monet semble avoir jeté sur le canevas ses richesses, au hasard de son caprice, selon les saisons et le décor de ses parterres, comme s'il s'agissait de modèles pour un papier de tenture, qu'on coupera et collera ici ou ailleurs, à volonté.

La seule fois que j'ai été reçu à Giverny, environ 1893, la demeure primitive m'avait paru délicieuse de fraîcheur, de gaîté, en pleine mode de la sparterie, de la cretonne, des éventails et kakémonos de bazar; le bambou faisait fureur, et l'andrinople. Monet avait tapissé les parois de sa salle à manger de nappes blanches damassées, fond argenté que ponctuaient des images d'album japonais. Un couvert joliment mis, comme chez Whistler, annonçait une chère délicate. Gourmet, le maître de maison était réputé pour les succulentes surprises

qu'il réservait à ses convives. On se sentait chez un homme point compliqué, paisible, sensuel, heureux d'avoir un toit à lui très confortable, avant que la fortune et les applaudissements unanimes, un respect dévotieux lui eussent assuré une position unique. Je ne suis pas entré dans la maison telle qu'il l'organisa plus tard, avec plusieurs ateliers, de multiples dépendances. A peine est-elle reconnaissable. Plus il se claquemurait, plus Monet sentait sa retraite envahie par les visiteurs, par les élèves et les fervents de son art; on le cernait. Les environs immédiats du bourg de Giverny, les autres villages qui s'échelonnent le long de cette rive droite du fleuve sont pimpants, découpés pour la carte postale, alléchants pour le pinceau des demoiselles mondaines en mal d' « avant-garde » sans outrance. Un certain goût anglo-saxon que décèlent les jardinets, est dû aux disciples de Monet, imitateurs qui peuplent cette région bénie, au climat tempéré. Je ne m'y croirais pas à la campagne. Ce n'est pas la Normandie encore, ce n'est plus la banlieue de Paris. Les auberges sont des « hostelleries » artistiques, un « studio » flanque la plupart des cottages aux volets peinturlurés. Vergers trop soignés, pâturages, sans bétail, façades de villas fleuries comme dans un tableau de Le Sidaner, enchantent le touriste. Ensemble riant, un peu factice, édulcoré comme au théâtre. Souvenirs de Deauville, de la Grenouillère, d'Argenteuil ou de Joinville-le-Pont; adaptation aux besoins d'une clientèle estivale dont l'afflux dut tant importuner Monet, seigneur de ces lieux, qu'il se fit ermite. Une impavide Australienne me demanda naguère des lettres d'introduction auprès de son héros. Je les lui donnai, en signalant au maître le mâle talent de cette adepte exotique de l'impressionnisme. Elle avait quitté Sidney, sa famille, aux fins de consulter l'oracle européen. Elle vécut durement à Giverny, chez un bistro, puis acheta une bicoque tout contre le domaine de Monet, guettant, se faufilant de son mieux dans le jardin des nymphéas, soudoyant des ouvriers. Mais, lasse d'une obstination inébranlable, elle repartit avec armes et bagages, sans au maître avoir oncques parlé. De jeunes Yankees en pantalon de flanelle, appâtés comme la dame australienne par le mirage impressionniste, s'ils n'eurent pas plus de chances d'être reçus dans le sanctuaire,

du moins jouaient au tennis, canotaient sur les bras de la rivière où trempent les racines des saules et des précieux arbustes de Giverny. Cette petite patrie de l'impressionnisme, civilisée, bien peignée, sans doute s'immobilisera dans une tradition mi-picturale, mi-hôtelière, à la façon de Marlotte depuis que Rosa Bonheur, le grand J.-F. Millet, les paysagistes de l'école de Fontainebleau y ont fait souche.

Monet avait rénové l'interprétation de la mer. Les côtes normande et bretonne (Belle-Isle, le Havre, Pourville, Varengeville) lui suggérèrent quelques-unes de ses plus chatoyantes toiles. Après la guerre, je l'aperçus à Dieppe, vieilli mais bien beau, descendant d'une voiture puissante, enveloppé d'une somptueuse fourrure. C'était en novembre. J'appris qu'il avait désiré contempler une fois encore cette rade en tempête, qu'il avait si souvent peinte calme, ensoleillée, balnéaire. Il s'assit sur la digue, par un aigre vent d'ouest qui échevelait sa longue barbe blanche, y mêlait l'écume des vagues. Des nuages sinistres, à l'occident, s'étendaient comme un suaire sur la falaise de Varengeville, l'église et son cimetière marin; le phare d'Ailly commençait de les zébrer de ses éclairs. Monet remonta dans sa torpedo, l'équipage démarra dans un plaintif mugissement du klaxon. Le crépuscule, la nuit, les nefs sombres des cathédrales l'avaient de tout temps épouvanté, me racontait notre cher Edmond Maître, son ami de jeunesse. Un soir que Monet était de garde sur une place de sa garnison, Maître se heurtant au cheval reconnut le cavalier. L'artiste le supplia de ne point l'abandonner, de causer avec lui : « Quand il fait noir — aurait-il dit — il me semble que je meure, *je ne pense plus.* » Ces paroles me revinrent à la mémoire sur la plage de Dieppe — car la lumière commençait de fuir la pupille de *son* peintre. J'aurais voulu me faire reconnaître, embrasser Monet, je partageais de tout mon cœur ses transes. Ses yeux? Ses petits yeux, d'aventurine pailletée, semblaient doués d'une vie autonome, être le foyer de ses cinq sens. Ils avaient tour à tour une mobilité, ou une fixité douce, caressante, s'ils se posaient sur un gazon, des fleurs, sur des objets tentants à peindre. Mais Edmond Maître m'avait encore dit : « Si on s'adresse à lui, Claude se détourne, ne vous regarde jamais. Son attention est ailleurs. »

***

La lumière et Claude Monet pourrait être le thème d'un livre important. Des Vénitiens, de Rubens, de Watteau, de Turner, ses préférés, c'est l'Anglais qui semble avoir été son guide en ses expériences touchant l'intensité de la lumière, le « mélange optique », la division des couleurs, les substituts pour chacun des tons employés presque à l'état naturel avant l'impressionnisme. Monet répudie le noir, les ocres, les terres, à savoir les plus durables des couleurs à l'huile, et instaure le fétichisme des reflets, des ombres bleutées, violacées. Empiriquement, il échantillonne, pose ses vermicules de tons complémentaires, qu'il imbrique l'un dans l'autre sans souci des futures réactions chimiques qui pourraient bientôt détruire les *valeurs*, l'équilibre des ombres, des demi-teintes et de la lumière majeure. Le rigorisme d'un Seurat, la mathématique d'un Signac, son esprit est inapte à les raisonner. D'ailleurs, pour ce qui est de la durée de l'effet primitif, parfois si heureux chez les impressionnistes et les néo-impressionnistes, on inclinerait à se demander si l'*a priori* de Monet fut moins heureux que la science technique de ses successeurs. Maintes toiles de Seurat ont pâli, se sont désaccordées, sont déjà d'un gris sale. La morne *Baignade* est, avant tout, dépourvue de lumière et de résonance. Une curieuse volonté dans la forme, un rythme assez classique seuls l'animent sous sa couche de crasse. La vraie lumière, Seurat l'a mieux obtenue avec le papier blanc et des jeux de crayon Conté : témoin la belle exposition récente à la galerie Bernheim[1].

Monet a cru faire *lumineux*; ses adeptes ont beaucoup sacrifié à la *luminosité*. Quel est le résultat? Je ne sache rien de moins intense que la lumière dans 80 p. 100 des toiles

1. Mais il y aurait un autre volume important à écrire sur Seurat, Angrand et l'école des pointillistes et pseudo-pointillistes, sortis vers 1883-4-5 de l'atelier Julian. Quand nous étions à l'académie Gervex-Humbert, quelques « as » de l'académie Julian nous étaient donnés en exemple, qui construisaient leurs figures nues d'atelier, les modelaient comme Seurat. Une bande de forts en thème, parmi nos camarades, faisaient du paysage linéaire, dépouillé, pointillé, à l'image de Seurat et d'Angrand. A la base de l'esthétique de Seurat, nous discernons un fonds de recettes d'atelier qu'il sut, seul, « styliser ». La mode fut d'aller faire des croquis sur les fortifications, aux usines de Suresnes, à l'île de la Grande-Jatte. Selon nous, Seurat resta un peu « académique ».

« tricotées » à la manière des premiers impressionnistes, ou pointillées. Avec ses moyens tout bêtes, avec ses terres, son blanc et son noir, Corot parvient à une autre intensité lumineuse. Pour quiconque a manié la brosse, ce n'est pas un mystère que l'intensité de la lumière, que la permanence d'un ton dépendent moins de ce ton, tel qu'on le presse du tube, que de la façon de l'étaler sur la toile. Abolie, aujourd'hui, la technique de la peinture à l'huile, ses raffinements s'égarent hors du cercle étroit où ils peuvent évoluer. Monet, épris de l'impeccable technique d'Édouard Manet, commença par réussir des morceaux puissants et lumineux. Mettez côte à côte deux de ses *Effets de neige* : l'un, monochrome presque, d'avant 70, une éclatante lisière de forêt; l'autre, une des toiles d'environ 83, irisée de ces roses et de ces bleus qui firent révolution. De cette seconde manière, j'en garde une devant moi, décolorée, oxydée comme une cuiller d'argent mal entretenue. Les roses, les bleus, les blancs nuancés de la neige et du givre ont le « brouillé » d'une feuille de buvard couverte d'empreintes illisibles. C'est encore harmonieux, charmant, mais sans analogie avec le bouquet de la mariée que fut ce tableau en sa première fraîcheur : massifs d'arbustes poudroyants de soleil. Cette toile typique de l'impressionniste Claude Monet, et un *Pont d'Argenteuil* du même (quelques virgules de couleurs sur un canevas blanc, vierge en bien des coins), enfin un verger sur la colline de Vétheuil, je les ai longtemps eus sous les yeux, à côté d'un Whistler, d'un Boudin et de sombres Walter Sickert, sans démêler pourquoi les Monet étaient tenus pour avoir constitué un progrès vers la lumière.

L'on confond trop *lumière* avec *colorations claires*, et même avec *opulence chromatique*. Eh quoi! importe-t-il tant que cela qu'un tableau soit *clair*? Nous en compterions beaucoup de foncés qui sont plus vibrants que d'autres dits « clairs ». Ainsi, dans les écoles modernes, le registre grave d'un Rouault, d'un Derain, sonnent mieux que telle voix de soprano. La boîte à couleurs est un orgue aux infinies ressources, riche de tous les timbres. Peindre, c'est orchestrer. Ce que nous disons de la peinture serait aussi juste appliqué à la musique. Delacroix monte sa palette, chauffe ses compositions jusqu'à

la frénésie, mais quelques-uns de ses ouvrages sont opaques, « enterrés », auprès d'un Rubens, d'un Fragonard. Laissons de côté le système des « glacis », de la lumière obtenue par une préparation blanche et des couches de diverses épaisseurs posées dessus, en transparence; recette de Van Eyck, des primitifs. Il serait vain de s'évertuer à la réapprendre, non par impossibilité matérielle, mais parce que cette technique lente suppose un repos d'esprit où nous ne sommes plus, un manque de nervosité, une impassibilité, et des loisirs qui sont d'un autre âge. Mais à part la peinture en glacis, il est d'autres moyens d'obtenir éclat, durée, et l'émail. Sans entreprendre ici un cours — vain si manque la démonstration — chacun peut se persuader que la qualité du véhicule liquide, la façon de coucher un ton exalte ou amortit celui-ci. Henri Matisse, le plus délicat de nos coloristes, traite les couleurs à l'huile commes les couleurs à l'eau, la toile blanche comme le papier blanc; s'il se reprend et travaille sa pâte, c'est une aventure dont il doit ignorer lui-même l'issue. De son côté Dunoyer de Segonzac maçonne, à grand renfort de couteau, de truelle, et n'amène la lumière qu'incidemment; il complique, alourdit la cuisine beaucoup plus savante de Courbet. Mais les tableaux de celui-ci ont-ils paru jadis lumineux? Ils ne le sont plus. Cela ne les empêche pas d'être de la belle peinture très colorée. Ce qui importe c'est la « qualité » du ton, qu'il soit chaud ou froid, c'est la beauté des « rapports ».

La sûreté de son métier, la franchise de l'attaque, sans reprises, assurent à un Franz Hals la fraîcheur éternelle, la lumière qui, chez certains Rembrandt, s'enfouit peu à peu dans une pâte croustillante, chargée, surchargée. Manet a su recourir aux « demi-pâtes » comme nul autre peintre moderne. Quand il subit l'attrait de l'impressionnisme de Claude Monet, et de maître se fit imitateur, il sut, malgré le développement de sa gamme, garder avec un registre de couleurs plus étendu la même plénitude qu'alors qu'il jouait des blanc et noir de la palette de Velasquez. Parmi tant de procédés à choisir, le plus dangereux est l'accouplement d'une infinité de tons, jolis en eux-mêmes, mais qui risquent de faire mauvais ménage après leur lune de miel.

Les admirateurs de Meissonnier regardaient ses « minia-

tures » à la loupe. Je recommanderai aussi son usage, pour faire comprendre les délicatesses du pinceau de Monet. Le détail est plus intéressant que l'ensemble, dans sa seconde et ses dernières conceptions de la couleur et de la lumière. Au lieu que Cézanne vous frappera d'abord et vous subjuguera par l'ordonnance de sa conception, par ses volumes massifs; et si vous approchez ensuite la lentille magnifiante de ses blocs de rochers, de ses constructions quelque peu rébarbatives, vous éprouverez d'autres délices en considérant la trame que constituent ces touches méditées, dont chacune est une victoire sur la matière. Il ne livre rien au hasard. Quand Cézanne ne trouve pas le ton juste selon son œil, il ne pose pas la touche, il attend, laisse un vide. Monet dérive un ton complémentaire des voisins, bouche un trou. Sa virtuosité, sa science étonnent l'ingénu Cézanne. Aussi bien, les paysages de Monet, quand Cézanne les admirait tout frais éclos, surprenaient surtout par leur plénitude, par l'abondance des expédients du coloriste. Les rétrospectives de Guillaumin et de Maufra au Salon d'Automne (1926) autorisent à présager pour l'exposition posthume de Claude Monet quelque déchet, maintes déconvenues à qui croit encore à l'impressionnisme. L'inimitable « artificier » de Giverny lui-même a lancé des fusées dont il ne reste souvent que l'enveloppe et la baguette.

Récapitulons, pour les lecteurs qui n'ont pas lu ses biographies, les stades de sa carrière. Né à Paris, il passe sa jeunesse au Havre. Boudin l'engage à peindre, ayant remarqué ses caricatures chez un commerçant de la ville. Il devient l'élève de Gleyre, comme Renoir, Sisley, Bazille, — fait la connaissance des œuvres d'Édouard Manet. En 1870, voyage en Hollande avec Pissarro, puis en Angleterre. Rencontre Daubigny. En 1874-75, manifeste de l'Impressionnisme. Argenteuil, Vétheuil. Hiver de 1884, séjour à Bordighera; côte normande en été, 1886; Belle-Isle. Enfin, il se fixe à Giverny; « apogée de sa maîtrise », selon l'opinion courante. L'abus des effets non picturaux de l'atmosphère menait Claude Monet à l'opposé du but qu'avait visé l'impressionnisme. Nous croyons que Renoir et Degas crièrent casse-cou; cette peinture devenait creuse, terne ou papillotante, prenait cette apparence d'affiche pour compagnie de chemins de fer, qui nous affligea dans les

Cathédrales, comme dans les *Moret* de Sisley. Des morceaux de bravoure à la douzaine, voilà ce que devenait la production de l'auteur du *Saint-Germain-l'Auxerrois*; de la virtuosité dénuée du soutien d'une substructure architecturale; l'imprécision « fragile comme le verre », et qui ne suggère plus les choses que l'artiste ambitionne d'éterniser; une couleur frisant la vulgarité. Nous pensons surtout aux *Meules*, aux *Jardins* de Giverny, aux *Cathédrale de Rouen*. Ni l'heure, ni la saison ne sont évoquées par ces improvisations qui ont pour sujet la façade d'une sublime cathédrale que j'ai toute ma vie observée, par la pluie, la neige, le brouillard, en plein été. Une architecture gothique n'est pas un gâteau en nougat. Elle a un style, un caractère défini. Les caprices de l'atmosphère font tourner pour ainsi dire les verres multicolores d'un kaléidoscope; mais les fines arêtes, les pleins et les vides calculés par le maître maçon, les statues, les dentelures, les bas-reliefs gardent leur identité sous l'incidence changeante de la lumière. Cette transcription de brillant pianiste d'un thème vénérable (les virtuoses se permettent les pires irrévérences, et nous les applaudissons!) je m'en délecterais, si l'interprète génial restait dans le plan de la musique en brodant ses arabesques. Or les *Cathédrales* (sauf une ou deux peut-être) ne constituent point de beaux tableaux. Quand Cézanne déforme le paysage aixois, la montagne de la Sainte-Victoire, nous reconnaissons ces motifs que l'artiste a ennoblis, poétisés, « lyrisés ». Les derniers pastels de Degas, bavocheux, rocailleux, sont les rêveries d'un poète passionné et d'un coloriste visionnaire presque aveugle, dont les tâtonnements furieux s'appuient sur une armature de réaliste et de classique. L'invention, la science de Degas, comme celles d'Édouard Manet, grandissent d'année en année; mais quand il mourut, des ignares daignèrent à peine lui attribuer le mérite d'avoir précédé Lautrec!... alors que Degas fut, par excellence, l'inventeur, le prophète du modernisme.

Monet confère un rythme de romance à une aria de Bach. La collection Depeaux (musée de Rouen) se targue d'une *Cathédrale* grise, décolorée, qui rappelle le ciment de Roll, ou les plaques fuligineuses des pires Lebourg. Les séries des *Peupliers*, des *Meules*, sont d'une autre veine; en elles, vibre

l'écho de l'impressionnisme acidulé, si désaltérant, de la bonne époque. En écoutant le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, de Debussy, en récitant les vers de Mallarmé, nous songeons à Sisley; à la Berthe Morisot du Mesnil et de Rueil; aux ombrelles, aux jaconas d'une *Terrasse au Havre* (1866), à la *Sieste dans les Champs* (1876), de Monet. Mais avec les *Peupliers*, les *Meules*, la palette se charge de cadmiums orange, de roses chauds, de verts malachite, la facture a des jongleries que Thaulow et Latouche analysent et retiendront. L'école impressionniste était d'aimable vision, de grâce, d'agrément tout extérieur. Renoir, Cézanne, Degas y seront rangés par les historiens, mais ils « n'en sont pas ».

Monet « établissait » plutôt qu'il ne dessinait. Une grande toile de lui fait rarement *tableau*, mais souvent *illustration*. Je ne veux pas dire qu'il ne cherchât pas la composition, mais il l'organisait d'après des incidents de la nature : un nuage qui se reflète dans l'eau, un remuement de feuilles, que saisit le kodak braqué par un amateur de goût. Qui a le sens de la forme se convainc de cette déficience du coloriste né, en examinant ses tableaux de figures, dès que celles-ci ne sont plus des menues taches. Il reste un assez pauvre style, à la reproduction en blanc et noir du *Déjeuner*, du *Pique-nique sur l'herbe*, des décamérons de femmes en crinoline et autres personnages amusants. Ici, l'invention de Monet réside dans la couleur azurée d'une mousseline blanche à l'ombre, dans la simplification du décor, et, comme en ses paysages, dans les valeurs obtenues par des dosages adroits de couleurs à l'exclusion des bistres, des terres de Sienne, des ocres et du noir. Ce n'était pas, il est vrai, une anodine innovation que d'avoir substitué le bleu au noir dans les ombres. On en est déjà revenu, pourtant. La foule incline à confondre avec l'or ce qui brille, la perle la plus précieuse avec la plus volumineuse; l'effet très tranché a plus de prise sur le spectateur que la qualité discrète.

Il y eut deux peintres en Corot; il y eut plusieurs Claude Monet. Celui des *Westminster*, des *Charing-Cross*, des *London Bridge*, et le Monet de Giverny. Entre tant de sujets picturaux auxquels il s'attaqua, l'atmosphère de Londres était la dernière qui aurait dû tenter ses pinceaux dans sa maturité.

A l'époque de ses croquis à l'huile, nous entrevoyons le parti qu'il eût pu tirer des gris-jaunes, des violets cendreux que déposent sur le paysage urbain la fumée, les escarbilles de charbon, le « pea soup fog » (brouillard couleur purée de pois). Trop tard, il retraversa la Manche, logea au Savoy Hôtel, afin de composer, de ses fenêtres surplombant le fleuve, commandant de majestueuses perspectives, des poèmes épiques de l'activité moderne. Il regarda l'effrayante métropole, comme Zola aurait fait dans un gros roman, en littérateur-sociologue qui insiste sur le côté tragique, amplifie romantiquement. Le souffle d'un Victor Hugo, d'un Michelet, voire d'un Zola, était-ce celui du peintre Monet? Celui-ci emmagasina des constatations massives, un peu à la façon d'un Paul Adam. Exposées en série, bien présentées, seules, dans une salle tendue d'étoffe neutre, un public choisi avait défilé devant ces toiles, comme un autre public devant le Christ de Munkacsy. Octave Mirbeau, avec la frénésie de sa plume, dissimulant sous l'emballement de sa parole zézayante et péremptoire une crédulité enfantine et, sous ses mépris coléreux, une belle générosité, prit « le mors aux dents », comme disait Renoir. Il délirait aussi, quand des têtes de Saint-Jean-Baptiste, répliques en saindoux, sortaient de chez le praticien de Rodin... Pastels d'Helleu, esquisses de Carrière, de Van Gogh, de Lautrec, dansaient une ronde fantastique dans son cerveau de pamphlétaire. Aux artistes non tabou, il infligeait des peines dignes de son *Jardin des Supplices*. Figurons-nous le solitaire de Giverny, qui avait été moqué, savourant enfin les panégyriques que lui décernaient des écrivains, des journalistes de gauche et de droite, tels que Cézanne, Manet, Renoir, Degas n'en avaient point encore reçu. Ses imitateurs afflueraient, de la droite et de la gauche aussi. Le Salon du Champ-de-Mars (la Nationale) revêtirait l'uniforme de son armée. Sargent, Helleu professaient que Monet était le plus grand peintre vivant. Les romanciers, les poètes symbolistes virent la nature en impressionnistes. L'œuvre de Marcel Proust serait l'avatar psychologique de cette vision de peintre.

Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre? « Pièce de maîtrise », comme disait l'artisanat de l'ancienne France, serait d'un

emploi plus sûr que le premier substantif, qu'accompagne volontiers l'épithète « formidable. » On n'a jamais autant cru à l'inspiration. Une « mystique » sévit aujourd'hui, de l'œuvre issue de conditions quasi miraculeuses. « D'où tombe une chose pareille? De la lune? » se demande M. Jean Cocteau à propos de la *Bohémienne endormie*, toile du douanier Henri Rousseau, payée, dans une vente récente, presque le même prix que donna feu M. Chauchard pour l'*Angelus*. Cocteau écrit que ce tableau est *un acte de foi, une preuve d'amour*, ce qui paraît la juste définition (un peu conventionnelle), de toute belle œuvre — voire de l'*Angelus* qui loin d'être la meilleure toile de Millet, est sa plus médiocre. Mais la *Bohémienne* a la cocasserie d'une enseigne, sa bizarrerie marque un stade : le lyrisme chez le bandagiste, le surréalisme 1926. Un *Esprit nouveau* était mort, celui de l'impressionnisme; vive un esprit plus nouveau! « Le mouvement moderne — 1912-1926 — forme aujourd'hui une roue complète. C'est au tour d'une autre roue. Déjà on devine le centre merveilleux d'où elle rayonnera vers la fin, un centre d'amour, des maladresses nouvelles... Je parlais d'une roue. La vente Quinn comporte un phénomène, une poésie unique, le cœur de la roue, le centre, l'endroit où la vitesse dort sur place, la rose des tempêtes, le sommeil des sommeils, le silence des silences : *la Bohémienne* de Henri Rousseau. » Octave Mirbeau et autres hagiographes de naguère allaient tout de même « moins fort » en leurs gloses, à l'apparition des *Séries* de Monet.

Les ouvrages de l'art ont deux existences : l'une individuelle, reçue de leur géniteur; une autre, dont notre imagination les doue, que des associations d'idées recréent. Les vertus d'une œuvre saluée par les contemporains, la postérité les conteste, les nie ou continue de les exalter. Comme leur naissance, leur durée dépend du hasard; un impénétrable mystère enveloppe leur propagation. Le chef-d'œuvre serait l'ouvrage dont le sens général résiste aux caprices de la mode? Le Parthénon, le tombeau d'Agamemnon à Mycènes émeuvent le voyageur érudit autrement que le cicerone qui l'y conduit. Mais la majesté de ces noms les impose à tous. Un passe-temps peut-être succédera aux mots croisés, qui consistera à faire, à la campagne, l'inventaire des « faux chefs-d'œuvre ».

Supposons des concours décennaux; quelques épreuves épuiseraient la liste des *vrais* chefs-d'œuvre. Il ne resterait rien debout, après un siècle de ces coupes sombres dans la « forêt des géants », rien, hormis les jeunes pousses de la saison, pas même des baliveaux, car ils risqueraient de devenir des arbres encombrants.

La critique d'art est la plus vaine des activités, parce qu'elle vit surtout d'associations d'idées, soumises à des influences extérieures d'époque autant que les règles versatiles de l'esthétique. Savante, technique, elle nous assomme! Pour plaire, il lui faut être un élément de notre rêverie, si elle n'est point un succédané de l'*Information financière*. Le lecteur assoiffé de leçons, en apprend plus long sur l'âme des critiques, par leurs aveux involontaires, que sur les ouvrages jugés. Une étude critique ne saurait comporter d'autre valeur que subjective, ainsi que l'atteste cette seconde vie dont l'esthéticien et le public animent une œuvre. Cette vie-là tient du merveilleux, elle est surnaturelle. Claude Monet aura eu le privilège de nouer, en un nombre infini d'esprits distingués, ou très simples, des associations d'images; elles se multiplient, s'élargissent à la façon des cercles que propage à la surface de l'eau une pierre qui y tombe.

Un genre de critique nous semblerait plus efficace : les souvenirs sur un artiste, les chroniques d'un témoin. En dernière analyse, ne serait-ce pas le seul droit que l'écrivain d'art dût se permettre d'exercer, sous cette réserve qu'il n'inclinât pas le personnage selon ses propres tendances? Monet semble avoir été de ces individualistes illustres dont il n'y a pas beaucoup à raconter en tant qu'artistes. Heureux sort! On ne publiera pas ses mémoires; de lui, on ne répétera pas de fausses anecdotes. Il est mort sous son toit, dans les bras de M. Clemenceau, son ami d'un demi-siècle; dans la vallée de la Seine; entre Paris et la mer, non loin de la cathédrale et que l'on appelle la cathédrale de Monet. Espérons qu'il a joui du déploiement de rhétorique dont il fut l'occasion, comme du frémissement de ces drapeaux tricolores du 14 juillet, qu'il a si gaiement fait claquer à nos oreilles par des notes de couleur équivalant à celles de la musique. Ses tableaux s'éteindront-ils peu à peu, comme s'est éteinte sa vue? Quoi qu'il en soit, son nom sera

prononcé aussi longtemps que le mot *impressionnisme*, comme le nom de Chevreul. Une renommée se propage plus durablement par une découverte, que par des ouvrages où l'homme à qui l'on en est redevable l'a appliquée. D'autre part, il advient aussi, parfois, qu'un seul chef-d'œuvre — la Joconde! — contribue plus à la gloire d'un artiste que ne fait une suite d'ouvrages de haute qualité. Monet en a signé des centaines, parmi lesquels un esthéticien ne pourrait signaler « le centre de la roue ». Il faudra le prendre en bloc; de même la Révolution — enseignaient nos professeurs d'histoire aux fils de familles supposées réactionnaires. A l'inverse de Corot, si nettement double (celui de la période dite *romaine*, et celui des bouleaux flous, des églogues à Meudon), si Monet ne s'était renouvelé sans cesse, quel blâme n'aurait-il pas encouru des critiques des futures « avant-gardes »! Un esthéticien fort écouté en Angleterre, dédiant aux *deux Corot* un ingénieux article dans *The Nation*, attribue à la « stupidity » du divin paysagiste les toiles « au-dessous du médiocre » qu'il bâcla sur le tard. L'imbécile barbon aurait tant causé avec Daubigny que ce peintre, à qui M. Clive Bell refuse tout talent, aurait inspiré son chétif écouteur. Or la veine virgilienne du « stupide » Corot est loin d'être détestable, quoiqu'elle nous laisse froids comme M. Bell lui-même. Ne serait-elle point due au succès commercial qui conseilla à un vieux maître charitable, toujours prêt à donner pour soulager une misère, de produire en série, comme Monet, comme la plupart des peintres actuels? Ce problème inéluctable ressortit à l'économie sociale... Les associations d'idées, et d'autre part les doctrines de cénacle qui hantent l'esprit, des esthéticiens faussent à la fois leur propre jugement, celui des artistes quant à leurs tendances, créent des confusions sans fin. A l'œuvre sans arcanes de l'impressionniste de Giverny, il y a quelque espoir que soient épargnées les mésinterprétations subtiles. Il est classé, une fois pour toutes.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

DU XIXE AU XXE SIÈCLE[1]

TROISIÈME PARTIE

L'HUMANISME DE L'INTELLIGENCE

M. Bergson écrit dans l'*Évolution créatrice* : « Un être intelligent porte en lui de quoi se dépasser lui-même. Il se dépassera cependant moins qu'il ne le voudrait, moins aussi qu'il ne se l'imagine ». Affirmation et restrictions nous seront également profitables pour mettre en contraste, à travers la vingtaine de siècles qui nous séparent de l'aube de la civilisation occidentale, les deux types de l'intellectualisme : l'un où l'homme prétend se dépasser *en hauteur*, et laisse effectivement sa pensée s'évanouir dans l'atmosphère abstraite des concepts ontologiques; l'autre où il cherche dans un progrès *en profondeur*, dans une connaissance plus intime de soi, l'appui nécessaire pour résister à l'égoïsme de l'instinct, qui, naturellement, l'enfermerait dans les limites de l'individualité.

Cette opposition radicale, qui deviendra comme le *leit-motiv* de toute l'histoire philosophique, se manifeste de façon éclatante lorsque Socrate vient, au péril de sa vie, dresser l'*humanisme de la sagesse* en face de l'*anthropomorphisme de la puissance*, qui avait inspiré les mythologies et les cosmogonies primitives. Sans doute le « message » de Socrate a-t-il été bien vite perdu de vue : ses vrais héritiers, selon une remarque

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier.

d'Émile Boutroux, ce ne sont ni « les scolastiques avec leur science syllogistique, ni Platon et Aristote eux-mêmes en tant qu'ils placent l'être proprement dit dans les formes exprimées par nos concepts. Ceux qu'il eût avoués, ce sont les philosophes qui, prenant pour point de départ l'observation des faits moraux de la nature humaine, ont cherché à constituer la morale comme une science distincte et se suffisant à elle-même ». Du moins l'événement subsiste, qui donne son acte de naissance authentique à cet intellectualisme dont nous voudrions éclaircir le caractère. Avec Socrate, l'intelligence proprement humaine prend conscience de sa fonction véritable, en se définissant comme *raison pratique*, dans l'acception exacte du terme.

Une telle raison va nous apparaître, mise en œuvre d'une façon saisissante, dans le plus simple des *Entretiens* que Xénophon nous a transmis. Socrate aborde son fils Lamproclès, qui, exaspéré par les criailleries de Xanthippe, se montre désagréable avec elle. Il lui demande s'il a entendu parler de l'ingratitude : il lui fait dire que c'est une forme de l'injustice, et d'autant plus criante que plus grands ont été les bienfaits reçus par l'ingrat. « Or, continue Socrate, les bienfaits que l'enfant reçoit de sa mère ne sont-ils pas les plus grands de tous? La mère porte, avec peine, un fardeau qui met sa vie en danger; elle donne le jour à l'enfant, au prix de cruelles douleurs; elle l'allaite, etc. ». A mesure que se poursuit l'*Entretien*, une pensée s'éveille, à l'appel de Socrate, dans l'esprit de Lamproclès : il cesse d'être un individu qui, placé en face d'un autre individu, réagit à son égard selon les lois de la nature brute; il apprend à s'apercevoir lui-même, *du point de vue d'autrui*; c'est-à-dire qu'il est un fils qui se connaît comme fils, et qui, nécessairement, se conduit envers sa mère selon l'idée qu'il a prise de leurs relations mutuelles. Ainsi la famille se construit; et, de même, l'amitié ou l'État. Nous sommes naturellement égoïstes; mais le propre de la réflexion socratique est de nous détacher du centre purement individuel du désir, pour nous faire saisir, dans la fonction du fils ou du frère, de l'ami ou du citoyen, un rapport dont notre propre individualité n'est que l'un des termes, pour introduire ainsi, à la racine de notre vouloir, une condition

de *réciprocité*, qui est la règle de la justice et le fondement de l'amour.

A parler en toute rigueur, on ne peut pas dire de l'homme socratique qu'il *a* une conscience, signifiant par là qu'il possède une faculté capable de lui livrer tout d'un coup le tableau des choses à faire ou à ne pas faire, comme un enfant a un précepteur pour lui fournir l'indication des locutions correctes ou vicieuses. L'homme socratique *est* une conscience, c'est-à-dire que l'action, chez lui, suit immédiatement, comme entraînée dans son progrès, le mouvement de la réflexion rationnelle. Comprendre ce qui est juste, c'est avoir créé en soi-même, selon le mot de Condorcet, *une impossibilité physique* de se comporter autrement que selon la justice. Par cette impossibilité d'un écart entre la lumière de l'intelligence et la droiture de la volonté, nous affirmons que nous sommes, non des membres passifs, des sujets, « dans la cité de Cécrops ou de Zeus », mais des êtres libres, pourvus de la dignité législative dans la « république des esprits ».

Le sage est celui pour qui *savoir* et *faire* ne sont qu'un : autant, donc, il travaillera pour se rendre compte de ses propres actions, autant il est en garde contre la vaine curiosité des « physiologues », contre l'imagination illusoire des secrets que se sont réservés les Dieux, auteurs des choses naturelles. Mais voici qu'avec Aristote, l'humanisme de la sagesse socratique se trouve éliminé par un retour offensif de l'anthropomorphisme de la puissance. L'instinct réaliste, qui interdit à l'auteur de la *métaphysique* l'accès de la dialectique platonicienne, lui a fait prendre terriblement au sérieux la cosmologie mythique du *Timée*; promue par Aristote à la dignité de science, elle va fournir sa substance à un enseignement dogmatique, qui se perpétuera jusqu'au temps de Copernic et de Galilée. Le propre de ce dogmatisme est de supposer qu'avant de se connaître lui-même, l'homme possède déjà, par une sorte d'intuition privilégiée, la connaissance des âmes bienheureuses : âmes des astres dans l'antiquité, âmes des anges dans le moyen âge judéo-chrétien. Dès lors, c'est en commençant par se référer aux degrés supérieurs de la hiérarchie universelle, par imaginer la psychologie des essences *supra-lunaires*,

que les péripatéticiens déterminent les attributs spécifiques de la nature humaine. Et c'est aussi pourquoi la première démarche du *bon sens*, chez Descartes, sera de mettre à nu, par le doute méthodique, l'inconsistance et la fragilité de semblables édifices.

M. Gouhier, dans une étude récente sur la *Philosophie de Malebranche et son expérience religieuse*, écrivait très justement : « Peut-être la philosophie moderne commence-t-elle au moment où les anges cessent de peupler l'univers. » De fait, la représentation anthropomorphique de la finalité ne joue aucun rôle dans la physique cartésienne; il ne s'agit plus pour l'*homo faber* de projeter sa propre psychologie dans le concept d'un *Deus fabricator*; le parole est rendue à l'*homo sapiens*, qui s'acquittera effectivement de sa tâche lorsqu'il déterminera les conditions exactes des problèmes en faisant correspondre une équation simple à chacune des inconnues, et qu'il combinera ensuite les équations selon l'ordre de la raison, de façon que l'esprit reconstitue, analytiquement, la genèse de l'objet complexe. La science véritable est celle qui procède, *non de haut en bas*, mais *de la partie au tout*. Et chez Descartes, comme chez Socrate et chez Platon, telle est l'intelligence, tel est aussi l'amour. Il sera défini, dans le *Traité des Passions de l'Ame*; il est le *consentement par lequel on se considère dès à présent comme joint avec ce qu'on aime : en sorte qu'on imagine un tout, duquel on pense être seulement une partie, et que la chose aimée en est une autre*. La même capacité de progrès, qui donne à l'analyse sa vertu constructive, se retrouve à la base de la réflexion morale; et c'est ainsi que Descartes écrit à la princesse Élisabeth :

Bien que chacun de nous soit une personne séparée des autres et dont par conséquent les intérêts sont en quelque façon distincts de ceux du reste du monde, on doit toutefois penser qu'on ne saurait subsister seul, et qu'on est en effet l'une des parties de l'univers et plus particulièrement encore l'une des parties de cette terre, l'une des parties de cet État, de cette société, de cette famille, à laquelle on est joint par sa demeure, par son serment, par sa naissance. Et il faut toujours préférer les intérêts du tout dont on est partie, à ceux de sa personne en particulier; toutefois avec mesure et discrétion, car on aurait tort de s'exposer à un grand mal pour procurer seulement un petit bien à ses parents ou à son pays; et si un

homme vaut plus, lui seul, que tout le reste de sa ville, il n'aurait pas raison de se vouloir perdre pour la sauver.

De nouveau donc, grâce à Descartes, et dans le domaine de l'action comme dans le domaine de la spéculation, la raison humaine tend à manifester ses caractères essentiels d'efficacité pratique, de dynamisme radical. Il est visible, pourtant, que, dans l'œuvre cartésienne, l'humanisme de la sagesse n'a pas réussi à reconquérir encore toute sa pureté. On n'a, d'ailleurs, pour mettre ce point hors de contestation, qu'à se rappeler l'agencement des formules classiques de la méthode dans le *Discours*. On y trouve deux règles positives d'analyse, qui prescrivent au savant de travailler de son métier d'homme, en parcourant le circuit de pensée que constituent la mise des problèmes en équations et la résolution des équations. Mais ces deux règles de labeur effectif et progressif sont encadrées par deux autres règles : la première dite de l'*évidence*, la dernière dite de l'*énumération complète*, qui, elles, se réfèrent à des exigences d'ordre transcendant, nécessairement *supra-humain*; car elles demandent que le circuit de la pensée scientifique se ferme sur soi, qu'il corresponde au cercle de l'absolu. D'une part, il faudra que les relations élémentaires dont l'analyse procède pour la reconstitution intelligible de l'univers concret soient entièrement simples, entièrement claires; d'autre part, la réalité devra ne rien contenir de plus que l'objet mathématiquement et mécaniquement « recréé ». Or il n'est pas au pouvoir de l'homme qu'il se garantisse à lui-même d'avoir satisfait à cette double condition. Et c'est de quoi Descartes paraît bien avoir eu le sentiment, si l'on en juge par la manière curieuse dont il a énoncé la première et la quatrième règle, comme négations de négation : pour ce qui est au point de départ, *n'avoir aucune occasion de le mettre en doute*; et, dans ce qui se trouve au point d'arrivée, *être assuré de ne rien omettre*. La double inquiétude du doute et de l'omission sera bien plutôt éveillée qu'apaisée par l'expression de ces règles; et c'est pourquoi Descartes s'adresse constamment à Dieu qui seul donne l'espérance de la surmonter. Les *Principes de la Philosophie*, consacrés à l'exposition du système physique, en appellent aux « perfections infinies de Dieu » pour établir *a*

priori l'équation du mouvement cosmique; ils se terminent par un acte de foi dans la bonté du Créateur, en vertu duquel il nous suffira d'énumérer nos différents sens, et les propriétés qu'ils nous font connaître des choses, pour conclure que nous sommes capables d'épuiser l'ensemble et le détail de ce qui existe dans la nature.

Entre le thème anthropomorphique et le thème humaniste, la décision est encore laissée en suspens; le sens du courant est pourtant indiqué avec assez de netteté pour que Malebranche fasse honneur au rationalisme cartésien d'avoir éclairé la spiritualité de la Religion du Verbe, « précisément en tant que Verbe », du fait qu'il l'a dégagée de toute attache au réalisme physique, à l'idôlatrie naturaliste, qui constituaient le fond, irréductiblement païen, de la cosmologie aristotélicienne : « Tu veux savoir (dit le *Jésus des Méditations chrétiennes*), pourquoi une chose existe de cela seul que Dieu la veut. Ta demande est indiscrète. Tu me consultes sur la puissance de Dieu : consulte-moi sur sa sagesse, si tu veux que je te satisfasse maintenant ».

Au conflit ainsi défini, et qui domine le cours de la pensée philosophique dans les trois dernièrs siècles, il semble que les théories einsteiniennes de la relativité nous permettent d'apporter une solution, mais après qu'il s'était singulièrement aggravé, depuis Newton jusqu'à Mach et Poincaré, à travers Kant et Laplace.

Par une anomalie curieuse, Newton, qui avait fait un grief à Descartes, et un grief légitime, de la métaphysique *a priori* des *Principes de la Philosophie*, n'hésite pas à douer son propre Dieu d'une sorte de *sens commun*, où espace et temps seraient donnés avec le caractère d'absolu qu'il supposait nécessaire pour fonder la valeur de la mécanique rationnelle. Seulement, si l'existence d'une science positive est liée à une imagination aussi arbitraire, elle n'a aucune chance de résister aux « doutes sceptiques » qu'élèvera l' « humanisme » d'un Hume. Kant et Laplace, s'exprimant dans des langages bien différents, tenteront un même effort pour se frayer une route moyenne entre le dogmatisme théologique et le scepticisme empiriste. Tous deux font également fond sur les

propriétés de l'espace *euclidien* qui ramènent « la grandeur et la masse de l'univers à n'être que de simples rapports »; d'où il suit, selon la formule étonnante qui se rencontre dans l'*Exposition du Système du Monde*, que, « réduit successivement jusqu'au plus petit espace imaginable, l'univers offrirait toujours les mêmes apparences à ses observateurs ».

Or, nous le comprenons aujourd'hui, tout le flottement de la pensée scientifique et philosophique au cours du XIXe siècle était impliqué dans cette façon d'interpréter l'antithèse relativiste du réalisme newtonien, sans que d'ailleurs une autre interprétation fût techniquement possible tant que la science ne disposait que de la seule métrique *euclidienne* où les théorèmes classiques sur la similitude des triangles jouent un rôle fondamental. Kant revêt d'un caractère mystérieusement *transcendantal* le *moi* qui est le foyer des catégories; mais il est illusoire d'imaginer que Laplace se rapproche de la réalité positive lorsqu'il évoque ces « observateurs », doublement étranges, qui auraient établi leur résidence *quelque part hors de l'univers*, et qui, pour fonder leur cosmologie, auraient forgé un instrument spatial d'une forme tellement paradoxale qu'il les condamnerait, dès sa définition même, à laisser échapper les dimensions véritables des choses dont il s'agissait d'obtenir la mesure. Ou ces observateurs seront, comme le *moi transcendantal* de Kant, de simples décalques du Dieu newtonien; ou la mécanique rationnelle, décidément descendue sur le plan humain, ne fera que recueillir, au terme d'un développement trop aisé, les conséquences explicites de lois *a priori* qu'elle a imposées arbitrairement à la nature. Si notre science ne rencontre aucun obstacle, n'est-ce pas, en fin de compte, parce qu'elle est purement formelle, dépourvue de toute valeur objective?

C'est ainsi qu'à la veille du XXe siècle l'humanisme va s'incliner vers le « demi-scepticisme » dont Protagoras avait donné la formule, dans la génération qui précède immédiatement la révolution socratique : *l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas.* Ce n'est nullement aux êtres eux-mêmes que tiennent leurs qualités, c'est à l'état de notre sensibilité. A plus forte raison, en sera-t-il de même

pour les objets idéaux sur lesquels nous voudrions fonder l'autorité du lien social ou religieux. « L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit comme la beauté de ce qu'il aime ». Et le pragmatisme contemporain a encore enchéri sur Renan : ce qui est vrai, c'est ce qu'il y aura *commodité* à déclarer tel, commodité, non seulement pour un prince ou un prêtre qui travaille à consolider son pouvoir, mais pour le logicien qui suspend la chaîne de ses syllogismes au crédit de ses axiomes supposés, pour le géomètre qui établit sur ses postulats l'édifice de ses démonstrations, pour le physicien qui prétend faire rentrer, dans un réseau de lois toujours simples, des données qui apparaissent, pourtant, avec le progrès de la technique, de plus en plus complexes, de plus en plus déconcertantes.

Mais voici l'événement de notre temps : M. Einstein dénoue la crise ouverte sur le terrain de la science positive par le pragmatisme, de la façon dont Socrate avait mis fin, sur le terrain de la morale, à la crise de la sophistique. Et, s'il est permis d'espérer que, cette fois, le redressement sera définitif, c'est qu'il a pour origine une application stricte de la méthode expérimentale, qui ne laisse pas plus de place à l'*a priorisme* mathématique de Descartes qu'au formalisme conceptuel d'Aristote. La nature des choses est venue, comme d'elle-même, apporter à la liberté de l'esprit scientifique ce *frein*, ce *cran d'arrêt*, sans quoi son œuvre semblait destinée à se perdre dans la facilité même de son expansion. Le paradoxe, qui avait tant troublé Poincaré, d'une mesure temporelle qui agissait à distance, par la vertu abstraite de sa définition, a été surmonté du jour où la théorie de la relativité *restreinte* a refondu le concept *a priori* de la simultanéité : pour M. Einstein, la simultanéité ne saurait être introduite dans la science que si elle acquiert une signification physique, en tant qu'elle est liée à un phénomène réel qui est, dans l'espèce, la transmission de signaux lumineux. Et, de même, la théorie de la relativité *généralisée* a bien l'air de s'exposer à une effroyable complication des choses, lorsqu'elle fait appel à un type *non-euclidien* de métrique; mais, à cette condition, l'univers se dégage des problèmes inextricables que soulevait, dans

la cosmologie de Laplace, la forme de proportionnalité spécifiquement *euclidienne*; il devient capable d'inscrire lui-même sa configuration véritable, par le dessin des lignes gravifiques qui correspondent au calcul des coefficients de la matière.

Si *humain* voulait dire simplement *subjectif*, rien ne serait moins humain que cet univers de la science nouvelle. Il semble qu'avec M. Einstein le monde ait ramené les hommes à soi, en rendant à chacun d'eux le sentiment de la place qu'il occupe dans l'espace, de l'état de repos ou de mouvement où il est par rapport à un autre individu lui-même considéré en mouvement ou en repos. Il les a obligés à chercher la vérité, non plus à partir de leur seul centre particulier, suivant la voie d'une analogie inévitablement anthropomorphique, mais, comme déjà les y avait invités Copernic, par un effort rationnel de coordination qui surmonte la diversité des perspectives réciproques. Dans l'antiquité, la représentation de l'espace était dominée par la manière dont notre organisme subit les effets de la pesanteur : le monde avait un *haut* et un *bas*; aujourd'hui, c'est à l'action gravifique, mais repérée suivant son cours intrinsèque, qu'il appartient de dresser le tableau de l'univers. Autrefois, on mesurait les distances en additionnant l'intervalle de nos pas; on parle maintenant d'*années-lumière*.

Dans un autre sens du mot, rien n'est plus humain que cet univers de la relativité, qui n'est rien, ni en deçà, ni au delà, de sa formule scientifique, qui doit son existence d'univers à un ordre tout entier surgi de l'effort de l'intelligence; il n'a pas de nom dans une autre langue que la langue des mathématiques. L'instinct réaliste ne trouve désormais aucun appui de représentation empirique, aucun prétexte d'idéologie métaphysique. Jamais n'est apparu aussi chimérique l'espoir que l'homme réussisse à forcer la barrière de l'expérience humaine, et qu'une fois de l'autre côté il aperçoive les choses à la manière dont on suppose que Dieu les contemple dans son éternité. Valeur humaine et valeur objective vont de pair, du moment que le savant a cessé de faire abstraction du système de référence locale et mobile qu'il porte avec lui, non dans l'espérance impossible de l'éliminer, mais pour

en neutraliser le privilège décevant à l'aide d'une opération de coordination intellectuelle qui consiste à tenir compte de tous les systèmes de référence à la fois. Comprendre a pour M. Einstein le même sens que pour Socrate : *c'est s'apercevoir soi-même du point de vue d'autrui, comme on aperçoit autrui de son propre point de vue.* Et, en substituant ainsi l'enseignement viril du *bon sens* au dogmatisme puéril du *sens commun*, le philosophe accomplit exactement la tâche que Descartes lui assignait.

Dans la scolastique médiévale, *géocentrisme* et *théocentrisme* s'impliquaient l'un l'autre. L'homme s'était fait le centre et la raison de l'univers. La production des choses, dans la double immensité de l'espace et du temps, lui apparaissait comme l'œuvre d'un artisan divin qui s'est soucié, avant tout, de créer pour nos besoins les minéraux, les végétaux, les animaux, qui fait tourner autour de notre terre le soleil et toutes les étoiles. Mais l'élan désintéressé de l'intelligence, sa fonction généreuse et sublime de réciprocité, ont conduit l'homme à un système où il rapporte sa planète, où il se rapporte lui-même, à un centre de perspective autre que soi. Avec Copernic, il nie la vérité de l'espace *sensible* où il voit, en effet, de ses propres yeux le soleil se mouvoir, au profit d'un espace seulement *intelligible*, mais où il est exact que la terre se meut réellement autour du soleil. Et depuis Copernic jusqu'à M. Einstein, le progrès de la réflexion idéaliste a mis dans une lumière de plus en plus nette, de plus en plus irréfutable, pourrait-on dire, la ligne de partage entre les valeurs de la pensée.

D'un côté, il y a le *supernaturalisme*, héritier des théogonies antiques, et dont la tradition se prolonge jusqu'à la philosophie religieuse d'un William James : la vie spirituelle est alors une « question de force ». Participer à Dieu, c'est capter l'énergie cosmique à sa source : les pratiques de la magie ou les rites du culte communiquent la confiance du triomphe dans la lutte contre les rivaux et les ennemis, contre la maladie, contre la mort même. De l'autre côté sera la spiritualité occidentale, selon laquelle on n'estimerait point la science à son prix, si on affectait de la juger sur le seul succès de ses applications matérielles, si on ne commençait par comprendre qu'elle

a révélé à l'homme ce qui a plus de prix que tout le reste : l'objectivité de sa raison. Lorsqu'il confronte les conséquences de son calcul avec les résultats de l'expérience, le savant se rend à lui-même le témoignage que, détachant sa pensée du point auquel il paraissait lié à jamais, et par les organes de son corps, et par la région de l'espace où la terre est située, il a bien su l'ordonner en un système adéquat au système d'où procèdent les mouvements universels. Il n'a plus à implorer du dehors une force mystérieuse et arbitraire, comme la volonté d'un despote. Il saisit du dedans la nécessité de relations que son intelligence pénètre, dont l'accès s'ouvre à toute intelligence humaine.

Sans parler des rêveurs du XIXe siècle comme Charles Fourier ou Auguste Comte, la plupart des philosophes qui ont essayé de transporter dans le domaine moral les *Principes* de Newton, se sont inspirés de son réalisme théologique beaucoup plutôt que de son positivisme apparent. La psychologie de David Hume est une psychologie d'*alchimiste*, qui attribue à l'association des idées la même vertu magique dont l'attraction était douée aux yeux des newtoniens orthodoxes; et Adam Smith ne doute pas que la *loi de l'offre et de la demande* est descendue sur la terre pour maintenir l'équilibre et l'harmonie du monde économique, comme la formule de la gravitation suffit à expliquer l'ordonnance simple et grandiose du système solaire. Mais, en découvrant le *sens humain de la relativité*, M. Einstein a modifié du tout au tout le modèle d'*attitude* que le savant peut offrir au moraliste. On ne peut plus dire que nous recevions de Dieu, tout faits avant notre naissance, *un espace unique, un temps universel*, qu'il nous serait donné de contempler dans leur immensité vide. *L'espace vrai, le temps réel*, doivent être conquis à la sueur de notre front. La continuité du labeur humain les tisse inséparablement l'un de l'autre; et chaque progrès de ce travail heureux contribue à dessiner la structure de l'univers qui n'est autre, à proprement parler, que leur double et inextricable tissu. D'où résulte cette conséquence capitale que la raison théorique, déterminée par un étroit contact avec les données minutieusement contrôlées de l'expérience, apparaît désormais à l'alignement exact de la raison pratique, telle qu'elle

était caractérisée déjà par les *Entretiens Mémorables* de Xénophon.

Il n'est donc pas téméraire de chercher à préciser la physionomie propre à l'humanisme de l'intelligence. Et, à cet égard, il y a intérêt à relever, dans *l'Amour* de Stendhal, un passage où se trouve décrit un circuit de pensée analogue à celui qui est, selon la méthode cartésienne, constitutif de l'activité rationnelle. Stendhal y explique l'*engouement* chez les « âmes trop ardentes ou ardentes par excès, amoureuses à crédit, si l'on peut ainsi dire : avant que la sensation, qui est la conséquence de la nature des objets, arrive jusqu'à elles, elles les couvrent de loin, et avant de les voir, de ce charme imaginaire dont elles trouvent en elles-mêmes une source inépuisable. Puis, en s'en approchant, elles voient ces choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles les ont faites ».

La remarque, sous sa forme d'ironie, nous semble d'une portée générale. C'est d'une même générosité que procède l'élan pour coordonner le système de l'univers et pour resserrer l'union entre les hommes; la *foi* sera créatrice de la *loi*. Mais c'est aussi le drame de la foi qu'elle apparaît capable d'engendrer des valeurs imaginaires, sans réussir à en perpétuer le charme : le hasard des événements ou la malice des êtres contraindra « l'amoureux à crédit », à ouvrir les yeux et à se poser le problème de la confiance. Ainsi, l'année même où Stendhal achevait le livre de *l'Amour*, Maine de Biran notait, dans son *Journal intime*, un incident typique sous ce rapport. Il venait de trouver, dans un paquet de lettres que lui rendait une amie étourdie ou perfide, deux lettres de Baggesen, qui s'exprimait sur son compte en termes « légers et méprisants »; et il écrit : « Je perdais une de ces douces illusions qui m'ont dominé toute ma vie dans tous les rapports que j'ai eus avec les hommes et les femmes que j'ai aimés, et dont je me suis cru aimé, en leur prêtant toute ma sensibilité et les dispositions affectives de mon âme ».

Étonné d'abord d'être soi, l'homme s'étonnera maintenant de n'être que soi; en même temps qu'il se replie sur lui-même, il s'interrogera sur les autres; il n'acceptera plus de se donner qu'avec la certitude préalable d'être payé de retour .« Livrer

le plus profond et le plus mystérieux de son être à un moindre prix que la réciprocité absolue, c'est, dit Amiel, la profanation ». Mais n'est-ce pas aussi le moyen le plus sûr de détruire ce qu'on cherchait à fonder? A la comédie de l'amour succède cette tragédie de l'analyse, que Marcel Proust a portée à son plus haut degré de lucidité. Le progrès d'une réflexion purement introspective dissocie les individus que semblait devoir unir la spontanéité du sentiment; ils s'apparaissent à eux-mêmes, non seulement isolés l'un de l'autre, mais encore décomposés dans les images successives et disparates que leur imposent les caprices de la mémoire ou que leur suggère la volonté même d'analyser :

Je n'étais pas un seul homme, mais le défilé heure par heure d'une armée compacte où il y avait selon le moment des passionnés, des indifférents, des jaloux, — des jaloux dont pas un n'était jaloux de la même femme.

Et ce n'est rien encore : la métamorphose perpétuelle de la double image réciproque sur laquelle la pensée essaie en vain de se fixer et qui semble l'entraîner dans sa mobilité dissolvante, se révèle à son tour comme une illusion due à un parti pris de théorie abstraite. Une réflexion plus attentive, moins systématiquement orientée, fera réapparaître la permanence d'un rythme fondamental, et dont l'individu subit d'autant plus la tyrannie qu'il a tendu davantage à se retrouver lui-même dans son état de pure nature :

Un amour a beau s'oublier (dira aussi Proust), il peut déterminer la forme de l'amour qui le suivra. Déjà au sein même de l'amour précédent, des habitudes quotidiennes existaient dont nous ne nous rappelons pas nous-mêmes l'origine..., sorte de grandes voies uniformes par où passe chaque jour notre amour et qui furent fondues jadis dans le feu volcanique d'une émotion ardente. Mais ces habitudes survivent à la femme, même au souvenir de la femme. Elles deviennent la forme même, sinon de tous nos amours, du moins de certains de nos amours qui alternent entre eux.

En réalité, il y a quelque chose de surprenant dans la surprise que les lecteurs de Schopenhauer et de M. Freud ont paru éprouver quand leur fut dévoilée cette base organique de leur amour, qu'ils avaient presque réussi à feindre d'ignorer. N'est-ce pas pourtant, à partir de la métaphysique de l'ins-

tinct, ou de la psycho-pathologie de la *libido*, que le problème humain de l'amour commence à se poser, comme, dans l'ordre spéculatif, le problème de *l'homo sapiens* se pose à partir de l'*homo faber*? Et là encore il se résout par une conversion véritable dans l'orientation de l'analyse et de la réflexion, par une sorte de révolution dans l'idée même de la réciprocité. Y en a-t-il un plus saisissant témoignage que l'émotion de Gœthe, lorsque Jacobi lui commentait Spinoza, pendant leur séjour à Pempelfort?

Le mot admirable : *Qui aime Dieu parfaitement ne doit pas demander que Dieu l'aime aussi*, avec toutes les prémisses sur lesquelles il repose, avec toutes les conséquences qui en découlent, remplissait toute ma pensée. Etre désintéressé en tout et au plus haut point en amour et en amitié, c'était mon désir suprême, ma devise, ma pratique. En sorte que la parole hardie que j'ai prononcée plus tard : *Si je t'aime, que t'importe*? fut un cri véritablement sorti de mon cœur.

Et sans doute chez Gœthe, en dépit de son insistance pour qu'il en soit autrement, l'écrivain prend trop vite le pas sur l'homme; on est un peu dépité que la religion de l'*Ethique* aboutisse, si délicieux soit-il, à un effet de style dans un roman. Mais cela met d'autant mieux en lumière ce qui en avait en effet frappé Gœthe : chez Spinoza, le cri du cœur, au lieu d'exprimer, comme il arrive dans l'expérience mystique, un moment d'exaltation fugitive, d'extase peut-être illusoire, est inséré dans le tissu d'une démonstration continue et sûre de soi. L'intuition spinoziste n'est rien si elle n'est éternelle et totale, si elle ne se rend capable d'appuyer la transparence et l'universalité de l'amour à l'immanence et à la certitude du vrai.

C'est à ce niveau qu'il conviendra de considérer une philosophie de la conscience pure, exclusive de toute ontologie transcendante, et de la dresser en face du réalisme de la vie, envisagé dans le paroxysme d'ironie et de désespoir auquel Wagner, guidé par Schopenhauer, donne sa plus sublime expression au deuxième acte de *Tristan et Ysolde* : dans la nuit seule et par la mort, se dissiperait le mirage de l'être extérieur, l'union s'accomplirait « sans fin, sans réveil, sans crainte ». Et en effet, la vie ne dominera sa destinée d'incon-

science et de néant qu'en acceptant de s'éclairer à la lumière d'une intelligence qui sache la féconder par sa capacité d'expansion infinie, de sympathie universelle. Toute doctrine de la conscience a pour base un attachement radical à l'être, présent partout où se manifeste le moindre témoignage de sentiment, et qui fait « que chacun est un tout à soi-même; car, ajoute Pascal, lui mort, le tout est mort pour soi ». Mais le caractère de l'imagination réaliste est qu'elle s'arrête au sentiment immédiat; elle fixe la conscience sur place, elle enferme la personnalité dans l'enceinte d'un organisme « unique et clos ». De là est issue l'angoisse de la réciprocité, parallèle à l'inquiétude sceptique, qu'entraîne inévitablement la foi du dogmatisme dans l'objectivité des apparences sensibles. Or, de cette inquiétude et de cette angoisse, l'idéalisme rationnel délivre la conscience, non pas en la déracinant de l'être, mais en suivant cet élan de désintéressement et de générosité que Socrate et Copernic ont imprimé à la pensée occidentale.

Ici et là, il s'agit pour l'homme de substituer à l'absolu de termes donnés en soi, exclusifs les uns des autres, la formation progressive d'un système dont son individualité ne sera qu'une partie. A mesure qu'il intègre à sa propre substance spirituelle les rapports véritables de tous les membres de l'humanité aussi bien que de tous les corps de l'univers, il fait de soi une personne qui est, non plus un *objet particulier* de la relation de réciprocité, mais son *sujet*, mais sa *raison d'être*. Et, selon l'enseignement commun à Platon et à Spinoza, plus près de nous encore à Fichte et à Jules Lagneau, celui-là ne peut plus douter qui a pris conscience d'être lui-même l'acte unifiant de l'intelligence; celui-là ne peut plus haïr, qui a pris conscience d'être lui-même l'acte unifiant de l'amour.

L'idée de la création, qui se dégage d'un tel idéalisme, sera donc inverse de celle que l'on suppose d'ordinaire, lorsqu'on cherche à imaginer en Dieu une psychologie de la *création descendante*. C'est à la vie spirituelle que s'applique la remarque de Gœthe : « Le créé n'est pas moindre que le créateur; la création vivante a même cet avantage que le créé peut valoir

plus que le créateur ». Cette idée, Homère l'avait exprimée sous la forme la plus simple dans l'entrevue suprême d'Hector avec Andromaque : « Et qu'un jour, en voyant mon fils revenir de la guerre, on dise : *Celui-ci est bien meilleur encore que son père* ». L'accroissement de valeur qui se fera de génération à génération, est la raison du lien entre le citoyen et la patrie, entre le géomètre et la géométrie, entre l'homme et l'humanité.

La grâce de communion est d'essence intellectuelle; cette vérité, constitutive de la philosophie occidentale, a été mise en évidence, il y a plus de vingt siècles, par une scène du *Ménon*, destinée à illustrer la doctrine de la réminiscence, Platon y introduit un jeune esclave qui « accouché » par Socrate découvre, par le développement de sa réflexion propre, la solution du problème de la duplication du carré. La servitude, dont la société impose l'apparence extérieure, n'empêche pas que la nécessité et l'universalité du vrai soient liées au sentiment immédiat d'une puissance interne, qui l'engendre et qui le justifie. Du moment que cela est démontré, l'humanité, peut-on dire, est fondée, avec le devoir de travailler, non pas seulement à supprimer, sur toute l'étendue de la planète, les formes innombrables de la tyrannie et de la tradition, mais aussi à développer dans chaque âme l'aptitude au jugement sincère et droit, qui est la condition de la liberté. *Bon sens* et *bonne foi*, en faudrait-il davantage pour opérer le salut du monde? Et c'est pourquoi, à la maxime que Socrate avait lue au fronton du temple de Delphes, *Connais-toi toi-même*, répond l'inscription gravée, à Rhynsburg, sur le seuil de la maison de Spinoza : *Si tous les hommes étaient sages, la terre, réellement, serait un paradis.*

LÉON BRUNSCHVICG

L'HOMME ET LE SURHOMME[1]

ACTE DEUXIÈME

Près de Richmond, une maison de campagne avec un parc. Dans l'allée des voitures, une automobile est en panne. Elle est en face d'un bouquet d'arbres que contourne l'allée qui mène à la maison. Celle-ci est visible partiellement à travers les arbres. Vu de dos, Tanner, qui est au milieu de l'allée, verrait fort bien le coin de la maison sur sa gauche, s'il n'était infiniment trop absorbé par une paire de jambes allongées vêtues d'un pantalon de serge bleue, qui sortent de dessous la machine. Il les regarde avec attention, le dos courbé et les mains appuyées sur ses genoux. Son pardessus de cuir et sa casquette indiquent qu'il est un des passagers en panne.

LES JAMBES. — Aha!... Je l'ai!

TANNER. — Ça va bien maintenant?

LES JAMBES, — Oui, oui, ça va bien maintenant.

(*Tanner se baisse et saisit les jambes par les chevilles et, comme une brouette, il tire à lui leur propriétaire, qui marche sur ses mains et tient dans sa bouche un marteau. C'est un jeune homme vêtu d'un costume soigné en serge bleue. Complètement rasé, il a des yeux sombres, des doigts carrés du bout, des cheveux noirs et courts, bien brossés et des sourcils plutôt irréguliers et retroussés. Quand il manipule l'auto, ses mouvements sont vifs et soudains et pourtant soigneux et réfléchis. Avec Tanner et les amis de Tanner, ses manières ne sont pas du tout empreintes de déférence. Elles sont froides, pleines de réticence, les maintenant avec efficacité à distance tout en ne leur donnant aucun motif de se plaindre de lui. Néanmoins, il a une façon spéciale de reposer son œil sur eux, assez cyniquement, d'ailleurs, en homme qui connaît bien les dessous du monde... Il parle lentement et avec une teinte de sarcasme; dans ses discours, il n'affecte pas du tout le Monsieur, au contraire, il affecte un certain parler faubourien. Aussi on*

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

peut en inférer que son aspect soigné est une marque de respect envers lui-même et sa propre classe, et non envers celle qui l'emploie. Il monte dans l'auto pour essayer son mécanisme et remettre sa casquette et son pardessus. Tanner retire son pardessus de cuir et le lance dans l'auto. Le chauffeur tourne la tête d'un air interrogateur au moment de mettre le marteau en place.)

LE CHAUFFEUR. — Vous en avez assez, hein?

TANNER. — Mon dieu, non, mais je peux bien marcher jusqu'à la maison pour étirer mes jambes et calmer un peu mes nerfs... (*Consultant sa montre.*) Dites donc, savez-vous que nous sommes venus de Hyde-Park Corner à Richmond en vingt et une minutes.

LE CHAUFFEUR. — La belle foutaise!... J'aurais fait ça en quinze minutes si que j'avais eu une route libre tout le temps.

TANNER. — Pourquoi diable faites-vous ça?... Par amour du sport ou pour le plaisir de terrifier votre infortuné patron?

LE CHAUFFEUR. — De quoi donc que vous avez la trouille?

TANNER. — De la police et aussi de me casser le cou.

LE CHAUFFEUR. — Mais si que vous voulez aller à votre aise, y a qu'à piger un bus. Ça coûte moins de ronds, vous savez. Dites-donc, vous me payez pour que je vous fasse gagner du temps et pour que je vous rembourse la valeur de votre auto de vingt-cinq mille balles, s'pas? (*Il s'assied avec calme.*)

TANNER. — Je suis esclave de cette auto et de vous aussi... La nuit, je rêve de cette infernale machine.

LE CHAUFFEUR. — Ça vous passera, ça vous passera allez!... Dites donc, si que vous allez jusqu'à la maison, puis-je vous demander combien de temps que vous comptez y rester? Parce que si vous avez l'intention de passer toute votre matinée à faire la parlotte avec les dames, je remiserai l'auto au garage et je me mettrai à l'aise.

TANNER. — Il vaut mieux que vous attendiez ici, nous ne serons pas longtemps. Il y a un jeune Américain, monsieur Malone, qui doit amener monsieur Robinson dans sa nouvelle auto américaine à vapeur.

LE CHAUFFEUR, *sautant sur ses pieds et descendant vivement de l'auto pour s'approcher de Tanner.* — Une auto américaine à vapeur!... C'est-y pour de vrai?... Et faisant la course après nous depuis Londres!

TANNER. — Peut-être sont-ils déjà ici?

LE CHAUFFEUR. — Nom de Dieu! Si j'avais su, si j'avais su!... (*Avec un ton de profond reproche.*) Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, monsieur?

TANNER. — Tout simplement parce qu'on m'a dit que cette auto est capable de faire du 130 à l'heure, et que je sais déjà ce dont vous êtes capable, quand il y a une auto rivale sur la route. Non, non, Henry, voyez-vous, il y a des choses qu'il n'est pas bon que vous sachiez, et c'en était une ça!... Mais, voyons, réjouissez-vous! Nous allons passer une journée selon votre cœur!... L'Américain

doit emmener monsieur Robinson, sa sœur et mademoiselle Whitefield. Nous, nous emmènerons mademoiselle Sophie.

LE CHAUFFEUR, *consolé et réfléchissant sur un autre sujet.* — C'est la sœur de mademoiselle Whitefield s'pas?

TANNER. — Oui.

LE CHAUFFEUR. — Et mademoiselle Whitefield elle-même va dans l'autre auto? Pas avec vous?

TANNER. — Mais pourquoi diable viendrait-elle avec moi? Monsieur Robinson sera dans l'autre voiture. (*Le chauffeur considère Tanner avec une tranquille incrédulité, et se tourne vers son automobile, sifflotant doucement un air populaire pour lui-même. Tanner, un peu ennuyé, est sur le point de poursuivre la conversation, quand il entend les pas d'Octave sur le gravier. Octave arrive de la maison en costume d'automobiliste, mais sans son pardessus.*) Tiens, voici monsieur Robinson. Quelle chance... nous avons perdu la course!... Eh bien, Tavy, l'auto à vapeur est-elle un succès?

OCTAVE. — Je te crois! Nous sommes venus de Hyde-Park Corner ici en dix-sept minutes... (*Le chauffeur, furieux, donne un coup de pied dans l'automobile, avec un grognement vexé.*) Combien de temps avez-vous mis vous autres?

TANNER. — Oh! trois quarts d'heure, environ!

LE CHAUFFEUR. — Allons, allons! monsieur Tanner, ne dites pas de choses semblables. Nous aurions facilement pu le faire en moins de quinze minutes.

TANNER. — A propos si que je vous présentais : Monsieur Octave Robinson, monsieur Henri Straker.

STRAKER. — Enchanté de vous rencontrer, Monsieur. Monsieur Tanner plaisante avec son « si que » vous savez... Vous dites simplement, Si, je le sais bien, mais cela m'est égal, bon dieu!

TANNER. — Tu crois, mon vieux Tavy, que je manque de tact en plaisantant ce garçon. Eh bien, non, car il prend plus de peine à parler avec des locutions argotiques, que jamais son père n'en prit pour parler académiquement. C'est une marque de classe chez lui. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un plus imbu de l'orgueil de classe que l'est Henri.

STRAKER. — Tout doux, tout doux, monsieur Tanner! Un peu de modération.

TANNER. — Un peu de modération, Tavy, tu l'entends. Toi tu me dirais : t'emballe pas! Mais ce garçon a reçu de l'instruction. Et, qui plus est, il sait que nous n'en avons pas reçu... Où était donc cette pension où vous avez été, Straker?

STRAKER. — Route de la Révolte.

TANNER. — Route de la Révolte! Voyons est-ce qu'aucun de nous parlerait comme ça d'un de nos grands collèges? hein!... Quel ton de snobisme intellectuel!... Route de la Révolte! est un lieu où les garçons apprennent quelque chose. Nos collèges, à nous, sont des fermes pour enfants, où l'on nous envoie parce que nous sommes des

pestes chez nous, et pour que, dans notre vie ultérieure, chaque fois qu'on prononcera le nom d'un duc nous puissions proclamer que c'est un de nos anciens camarades de collège!

STRAKER. — Pouh! Vous ne savez rien du tout, là-dessus, monsieur Tanner. Ce n'est pas l'école qui nous instruit, c'est la Professionnelle.

TANNER. — Son Université, Octave, son Université! Vous méprisez nos Universités, n'est-ce pas, Henri?

STRAKER. — Non, pas du tout. Je ne les méprise pas. L'Université d'Oxford est une sorte de patelin très agréable, je crois, pour les gens qui aiment cette sorte de patelin. On vous y apprend à être un monsieur. A la Professionnelle, on vous apprend à être ouvrier habile, v'là tout.

TANNER. — Du sarcasme, mon vieux Tavy, du sarcasme! Oh si seulement tu pouvais sonder l'âme d'Henri, tu serais effrayé par la profondeur de son mépris pour les messieurs, et par l'arrogance de son orgueil d'ouvrier... Oui, oui, il est vraiment heureux quand l'auto se détraque, ça fait ressortir mon impuissance de monsieur, son adresse et son ingéniosité d'ouvrier.

STRAKER. — Ne faites pas attention à lui, monsieur Robinson. Il ne rate jamais l'occase de jacasser. Nous le connaissons, c'est-y pas vrai?

OCTAVE, *gravement*. — Mais au fond de ce qu'il dit, il y a une grande vérité. Je crois absolument à la dignité du travail.

STRAKER, *non pénétré*. — Turellement, monsieur Robinson, turellement, car vous n'avez jamais travaillé... Mon affaire à moi, c'est de réduire le travail humain. Vous obtiendrez plus de moi et d'une machine, que vous n'obtiendriez de vingt manœuvres, et puis, moi et ma machine, nous ne nous saoulons pas, bon Dieu!

TANNER. — Tonnerre! mon vieux, ne le mets pas sur l'économie politique! Ça ne serait pas du tout rigolo. Il connaît à fond cette foutaise, et nous pas. Toi, tu n'es qu'un socialiste sentimental, un socialiste à la manque, lui, c'est un socialiste scientifique.

STRAKER, *nullement troublé*. — Parfaitement... Vraiment, cette conversation est très édifiante, mais tout de même, faudrait voir à m'occuper de mon auto, puis vous deux, vous tenez un brin à jaspiner de vos dames. Je le sais, bon Dieu! (*Il se retire pour s'occuper de l'auto et bientôt s'éloigne en se promenant vers la maison.*)

TANNER. — Voilà un phénomène social très important.

OCTAVE. — Quoi?

TANNER. — Straker, pardi! Nous avons ici des personnes lettrées et cultivées qui proclament la Femme nouvelle depuis des années, chaque fois que quelque femme particulièrement arriérée apparaît; et ces personnes-là, t'entends, ne remarquent jamais la venue de l'Homme nouveau!

OCTAVE. — Mais je ne vois rien de nouveau en lui, sauf ta manière de le plaisanter... Mais tu sais, ce n'est pas de lui que je veux te parler maintenant. Je veux te parler d'Anne.

TANNER. — Straker le savait aussi. Il a appris cela à la Professionnelle probablement... Voyons qu'y-a-t-il au sujet d'Anne, lui as-tu offert ta main?

OCTAVE, *d'un ton de reproche envers soi-même.* — OUI... hier soir... J'ai été une vraie brute.

TANNER. — Une vraie brute!... Que veux-tu dire?

OCTAVE, *d'un ton dithyrambique.* — Nous autres hommes, vois-tu, nous sommes tous des brutes; nous ne comprenons jamais les exquises sensibilités d'une femme. Comment ai-je pu faire pareille chose?

TANNER. — Faire quoi? idiot!

OCTAVE. — Oui, oui, idiot!... Oh! Jeannot, si tu avais entendu sa voix! Si tu avais vu ses larmes. Toute la nuit, je suis resté à y penser... Si elle m'avait fait des reproches, je l'aurais mieux supporté.

TANNER. — Des larmes!... C'est dangereux ça!... Qu'a-t-elle dit?...

OCTAVE. — Elle m'a dit : « Oh! comment pourrais-je penser maintenant à autre chose qu'à mon cher père?... » Et elle a étouffé un sanglot... (*Il s'interrompt.*)

TANNER, *lui tapotant l'épaule.* — Allons, allons, mon vieux Tavy, supporte ça comme un homme... même si tu le sens comme un âne... C'est le vieux jeu... Voyons! elle n'est pas encore fatiguée de jouer avec toi.

OCTAVE, *avec impatience.* — Oh! ce que tu es agaçant avec tes bêtises!... Crois-tu que ton futile cynisme puisse atteindre une nature telle que la sienne?

TANNER. — Hem!... A-t-elle dit autre chose?

OCTAVE. — Oui : écoute ce qui s'est passé. Tu vas rire de nous, mais tant pis.

TANNER, *plein de remords.* — Rire de toi, mon cher Tavy, ma foi non, ma parole!... Enfin, peu importe, continue.

OCTAVE. — Son sens du devoir est si ardent, si parfait, si...

TANNER. — Oui, oui, je sais... passe.

OCTAVE. — Eh bien, toi et Ramsden vous êtes ses tuteurs, n'est-ce pas; aussi, elle considère que tous les devoirs qu'elle avait envers son père, elle les a maintenant envers vous. Elle croit, dit-elle, que j'aurais dû en parler d'abord à vous deux. Naturellement, elle a raison..., mais tout de même il me semble un peu absurde que j'aie à venir vous demander formellement, à vous, d'être agréé comme prétendant à la main de votre pupille!

TANNER. — Je suis heureux que l'amour n'ait pas totalement éteint en toi tout sens du ridicule.

OCTAVE. — Cette réponse ne la satisfera pas.

TANNER. — Ma réponse officielle est, évidemment : « Soyez bénis, mes enfants, que le bonheur soit avec vous! »

OCTAVE, *s'emportant.* — Veux-tu cesser de faire le fou... Si pour toi ce n'est pas sérieux, ça l'est pour moi et pour elle.

TANNER. — Allons, allons, tu sais très bien qu'elle est aussi libre de choisir que toi-même.

OCTAVE. — Elle ne le pense pas.

TANNER. — Bah! tu crois ça, toi!... A d'autres, mon vieux!... mais soit, dis ce que tu veux que je fasse.

OCTAVE. — Eh bien, je voudrais que tu lui dises sincèrement et sérieusement ce que tu penses de moi. Je voudrais que tu lui dises que tu peux me la confier... C'est-à-dire, si tu crois le pouvoir, bien entendu.

TANNER. — Je ne doute nullement que je ne puisse la confier à toi. Mais... ce qui m'ennuie, c'est l'idée de te confier, toi, à elle... Dis donc! As-tu le livre de Maeterlinck sur les abeilles?

OCTAVE, *se contenant avec peine.* — Je ne discute pas littérature, en ce moment.

TANNER. — Un peu de patience, voyons, un peu de patience... Moi non plus, je ne discute pas littérature : le livre sur les abeilles; c'est de l'histoire naturelle. Et c'est une terrible leçon pour l'humanité, va! Tu crois que c'est toi qui recherches Anne en mariage; que c'est toi le poursuivant et elle la poursuivie, que c'est à toi de courtiser, de persuader, de réussir, de vaincre... Pouh! Insensé! c'est toi qui es celui qu'on pourchasse : c'est toi la bête qu'on traque; c'est toi la proie indiquée... Oh! tu n'as pas besoin de rester assis là, à regarder avec des yeux d'envie l'appât à travers les fils de fer du piège : Non, non, la porte est ouverte, va, et restera telle jusqu'à ce qu'elle se se referme derrière toi... pour toujours.

OCTAVE. — Oh! ce que je voudrais pouvoir te croire, malgré ta façon si basse de le dire.

TANNER. — Mais voyons mon vieux, quel travail a-t-elle sur cette terre? Rien, rien d'autre que de se procurer un mari. L'intérêt de la femme, c'est de se marier aussitôt qu'elle peut. L'intérêt de l'homme, au contraire, c'est de rester célibataire aussi longtemps qu'il peut. Toi, tu as du travail, tes poèmes et tes tragédies; Anne elle, n'a rien à faire, aucun travail.

OCTAVE. — Je ne dis pas, mais pour écrire, il me faut l'inspiration. Et rien, rien ne peut me la donner, si ce n'est Anne.

TANNER. — Bien, bien, mais vraiment, ne ferais-tu pas mieux de t'inspirer d'elle à une distance raisonnable. Pétrarque ne voyait pas la moitié si souvent sa Laure, et Dante sa Béatrice, que toi tu ne voies ton Anne, tu le sais bien et pourtant, ils écrivaient des poèmes de premier ordre..., du moins c'est ce qu'on nous dit. Jamais, jamais, ils n'exposèrent leur idolâtrie à l'épreuve de la familiarité domestique et elle dura jusqu'à la tombe... Épouse Anne et à la fin de la semaine tu ne trouveras pas plus d'inspiration en elle que dans une assiettée de tartelettes.

OCTAVE. — Comment! tu crois que je me fatiguerai d'elle!

TANNER. — Non, non, non, on ne se fatigue pas de tartelettes. Mais tu n'y trouves aucune inspiration, n'est-ce pas; eh bien! tu n'en trouveras pas plus dans Anne lorsqu'elle aura cessé d'être le rêve du poète, pour devenir une femme solide de cent cinquante

livres. Tu seras obligé de rêver à quelqu'autre, et alors, dame, il y aura des scènes!

OCTAVE. — Ça ne sert à rien, ce genre de conversation. Tu ne comprends pas, tu n'as jamais aimé!

TANNER. — Moi... Ah! si alors! Mais je ne fais que ça, j'aime tout le temps! Tiens, je suis amoureux d'Anne elle-même. Mais je ne suis ni l'esclave de l'amour ni sa dupe. Toi, monsieur le poète, observe l'abeille, regarde ses voies et deviens sage. Mais mon vieux, si les femmes pouvaient se passer de notre travail, et si nous mangions le pain de leurs enfants au lieu de le produire, elles nous tueraient comme l'araignée femelle tue son mâle, ou comme les abeilles tuent leur bourdon. Et elles auraient raison si nous n'étions bons qu'à l'amour.

OCTAVE. — Hélas! Si seulement nous étions bons pour l'amour! Il n'y a rien comme l'amour!... Il n'y a rien que l'amour... Sans lui vois-tu, le monde serait un rêve d'une horreur sordide.

TANNER. — Et voilà, voilà l'homme qui me demande la main de ma pupille! nous avons été changés au berceau, Tavy, car c'est toi le vrai descendant de Don Juan.

OCTAVE. — Je t'en prie, ne dis pas cela à Anne n'est-ce pas, je t'en prie.

TANNER. — Pouh! Ne crains rien va! Elle t'a marqué pour son troupeau, et maintenant rien ne l'arrêtera. Pauvre agneau!... (*Straker réapparaît avec un journal.*) Voici l'homme nouveau qui vient, en train de se démoraliser avec un journal d'un sou, comme d'habitude.

STRAKER. — Eh bien, monsieur Robinson, le croiriez-vous : quand nous nous trimballons en auto, nous prenons deux canards, le *Times* pour lui, le *Leader* ou *L'Écho* pour moi. Turellement, je ne vois jamais mon caneton. Il attrape le *Leader* et me laisse me bourrer le crâne avec son *Times*.

OCTAVE. — Le *Times* ne donne donc pas de gagnants?

TANNER. — Les paris! De la belle foutaise pour Henry, va! Parle-moi des reeords d'auto, v'là ce qu'est bath pour lui!... Eh bien Henry, quel est le dernier record?

STRAKER. — De Paris à Biskra, à une moyenne de soixante-dix à l'heure, sans compter la Méditerranée.

TANNER. — Combien de tués?

STRAKER. — Deux idiots de moutons... Pouh! ça n'a pas d'importance. Les moutons ne coûtent pas tant que ça! Leurs proprios ont été bien contents d'en avoir le prix sans avoir eu l'embarras de les vendre au boucher. Tout de même, voyez-vous, on va rouspéter contre, et alors le gouvernement français l'empêchera... Et notre chance aura fichu le camp! Tenez, ce qui me fiche en rogne, c'est que monsieur Tanner ne veut pas faire une bonne course pendant qu'il peut.

TANNER. — Tavy, te rappelles-tu mon oncle James?

OCTAVE. — Oui... Pourquoi?

TANNER. — Mon oncle James avait une cuisinière de premier ordre : il ne pouvait digérer que ce qu'elle confectionnait. Le pauvre homme, tu le sais, était timide et détestait le monde. Sa cuisinière, elle, était fière de son talent, et voulait servir des dîners à des princes et à des ambassadeurs. Pour l'empêcher de le quitter, ce pauvre vieillard était obligé de donner de grands dîners deux fois par mois, en endurant toutes les tortures de la timidité. Eh! bien, regarde, me voici moi, et voici ce garçon, Henry Straker, l'Homme nouveau. Je déteste me trimballer, mais j'aime assez Henry. Lui n'aime qu'une chose, c'est se trimballer à toute vitesse, affublé d'un paletot de cuir et de grosses lunettes, avec deux pouces de poussière sur toute sa personne, faisant du cent à l'heure, et risquant quasi de perdre sa vie et la mienne. Sauf, bien entendu, quand il est couché sur le dos dans la boue, sous sa machine, pour tâcher de découvrir où elle s'est détraquée. Eh! bien, si je ne lui fournis pas l'occase d'une course d'au moins mille kilomètres une fois tous les quinze jours, je le perdrai. Il me donnera son sac pour s'en aller chez quelque Américain milliardaire; et alors je devrai m'accommoder d'un agréable et respectueux groom-jardinier-amateur, qui touchera son chapeau chaque fois qu'il me parlera, et connaîtra son rang... Je suis l'esclave d'Henry, tout comme l'oncle James était l'esclave de sa cuisinière!

STRAKER, *exaspéré.* — Tonnerre! Ce que je voudrais en avoir une d'auto, qui se trimballerait aussi vite que vous jacassez, monsieur Tanner... Ce que je dis, c'est que vous perdez de la bonne galette avec votre auto si vous ne la faites pas travailler. Bon Dieu! autant alors avoir une voiture d'enfant et une nounou pour vous trimballer, que cette auto et moi, si vous ne tirez pas jusqu'à plus soif de nous deux.

TANNER, *d'un ton adoucissant.* — Bon, bon, Henry, bon, bon! Tout à l'heure, nous ferons un record d'une demi-heure.

STRAKER, *avec dégoût.* — Une demi-heure! (*Il retourne à sa machine; s'assied dedans et tourne une page de son journal, à la recherche d'autres nouvelles.*)

OCTAVE. — Tiens, au fait, j'y pense. J'ai un billet pour toi de la part de Sophie. (*Il remet un billet à Tanner.*)

TANNER, *l'ouvrant et tandis qu'il lit.* — Je parierais que Sophie est en dispute avec Anne. En règle générale, il n'y a qu'une personne qu'une jeune fille déteste plus que sa mère, et c'est sa sœur aînée. En vérité, Sophie préfère sa mère à Anne. Elle... (*Avec indignation.*) Oh! c'est trop fort.

OCTAVE. — Qu'y a-t-il?

TANNER. — Sophie devait venir avec moi faire une promenade en auto, et elle dit qu'Anne lui a défendu de sortir avec moi!!

(*Straker commence soudain d'un ton absolument délibéré à siffloter son air favori. Surpris par le son de ce chant d'alouette, et agacés par une note sardonique qui pénètre sa gaieté, Octave et Tanner se retournent et le regardent d'un air interrogateur.*

Mais il est absorbé par son journal et leur mouvement n'éclaircit rien.

OCTAVE, *se remettant.* — Est-ce qu'elle donne une raison?

TANNER. — Une raison! Une insulte n'est pas une raison. Anne lui défend d'être seul avec moi dans n'importe quelle circonstance. Elle dit que je ne suis pas une société convenable pour une jeune fille... Que penses-tu de ton parangon maintenant?

OCTAVE. — Tu ne dois pas oublier qu'elle a une très lourde responsabilité maintenant que son père est mort. Madame Whitefield est trop faible pour tenir Sophie.

TANNER, *le regardant avec de grands yeux.* — Bref, tu approuves Anne.

OCTAVE. — Non, non, mais je pense la comprendre... Franchement, tu dois admettre que tes opinions ne conviennent guère à la formation du caractère et de l'esprit d'une jeune fille.

TANNER. — Moi, pas du tout, je n'admets rien de semblable. Ce que j'admets, mon vieux, c'est qu'habituellement la formation du caractère et de l'esprit d'une jeune fille consiste à lui dire des mensonges. Mais, tu sais, je m'oppose absolument à ce qu'on dise que j'ai l'habitude d'abuser de la confiance des jeunes filles; ça c'est un pur mensonge.

OCTAVE. — Anne ne dit pas cela.

TANNER. — Bah! Et que veut-elle dire alors?

STRAKER, *apercevant Anne qui arrive de la maison.* — Mademoiselle Whitefield, messieurs. (*Il descend de son automobile et s'éloigne en descendant l'allée, de l'air d'un homme qui sait qu'on n'a plus besoin de lui.*)

ANNE, *arrivant entre Octave et Tanner.* — Bonjour, Jeannot... Je viens te dire que cette pauvre Sophie souffre d'un de ses maux de tête habituels, et que par suite, elle ne peut sortir avec toi en automobile aujourd'hui. C'est un cruel désappointement pour elle, pauvre enfant!

TANNER. — Qu'est-ce que tu dis de ça, Tavy?

OCTAVE. — Voyons, Jeannot, voyons!... Tu ne peux sûrement pas te méprendre. Anne te montre les plus aimables égards, même au prix d'un mensonge.

ANNE. — Que veux-tu dire?

TANNER. — Anne, veux-tu guérir le mal de tête de Sophie?

ANNE. — Certainement, certainement.

TANNER. — Alors, dis-lui ce que tu viens de nous dire, et ajoute que tu es arrivée environ deux minutes après que j'eus reçu et lu sa lettre.

ANNE. — Sophie t'a écrit.

TANNER. — Oui, oui, en détail, tout à fait en détail.

OCTAVE. — Ne fais pas attention à lui, Anne, tu avais raison, tout à fait raison... Oui, Jeannot, oui, Anne ne faisait que son devoir et tu le sais bien. Et elle le faisait de la façon la plus aimable encore.

ANNE, *allant à Octave.* — Comme tu es bon, Tavy!... Comme tu es charitable!... Comme tu me comprends bien!

(*Octave rayonne.*)

TANNER. — Bien, bien, resserrez les anneaux, Anne, resserrez les anneaux... Tu l'aimes, Tavy, tu l'aimes, n'est-ce pas?

OCTAVE. — Oui, oui, et elle le sait bien.

ANNE. — Chut... Fi donc...! Oh!... Tavy!...

TANNER. — Allons, allons, je t'en donne la permission. Je suis votre tuteur, et je vous confie aux bons soins de Tavy pendant une heure. Je m'en vais faire un tour en auto.

ANNE. — Non, non, j'ai à te parler de Sophie. Rikky, veux-tu retourner à la maison pour aller amuser ton ami américain. Il gêne plutôt maman, de si bonne heure. Elle a besoin de terminer ses travaux domestiques.

OCTAVE. — J'y vole, Anne, ma chérie! (*Il lui baise la main.*)

ANNE, *tendrement.* — Mon gentil petit Rikky Tavy!

(*Il la regarde en rougissant éloquemment et se sauve.*)

TANNER, *brusquement.* — Écoutez-moi maintenant, Anne. Cette fois encore, tu t'es tirée; mais si Tavy n'était pas éperdument amoureux de toi au point d'en devenir bête, tout à fait bête, il aurait découvert quelle incorrigible menteuse tu es.

ANNE. — Tu te méprends, Jeannot. Je n'ai pas osé dire la vérité à Tavy.

TANNER. — Oh! je te crois bien. Ton audace est généralement du côté opposé. Que diable veux-tu dire en racontant à Sophie que je suis trop vicieux pour lui servir de compagnon? Comment maintenant pourrai-je jamais avoir des relations humaines ou décentes avec elle? Maintenant que tu as empoisonné son esprit de façon si abominable?

ANNE. — Je sais que tu es incapable de mal te conduire.

TANNER. — Alors pourquoi lui as-tu menti?

ANNE. — J'étais obligée de le faire.

TANNER. — Obligée!

ANNE. — Oui, maman m'y a forcée.

TANNER, *les yeux étincelants.* — Ha!... (*Levant les bras et les laissant retomber.*) J'aurais dû m'en douter... Maman!... Toujours maman!

ANNE. — Que veux-tu!... C'est à cause de ce terrible livre que tu as écrit... Tu sais comme maman est timide. Toutes les femmes timides sont conventionnelles : nous devons l'être, conventionnelles, ou alors, on se méprend si cruellement, si bassement sur notre compte. Même toi, qui es un homme, tu ne peux pas dire ce que tu penses sans qu'on te vilipende... Moi-même, j'ai dû te vilipender... Oui, je l'avoue : c'était mon devoir de protéger Sophie. Voyons! Serait-ce bien de maman si elle la laisse s'exposer à un pareil traitement, avant qu'elle soit d'âge à juger par elle-même?

TANNER. — Bref, la seule manière d'éviter qu'on se méprenne sur son compte, c'est de mentir, de médire, de faire des insinuations et

de jouer la comédie le plus possible... Voilà en quoi se résume l'obéissance à ta mère!

ANNE. — J'aime ma mère, Jeannot.

TANNER, *se montant en une rage sociologique.* — Est-ce là une raison pour que votre âme ne soit pas vôtre, et rien que vôtre?... Je proteste contre cette vile abjection de la jeunesse envers la vieillesse! Regardez la société mondaine telle que vous la connaissez... Que prétend-elle être? Une danse exquise de jeune nymphes!... Qu'est-elle en réalité? Une horrible procession de misérables jeunes filles, chacune entre les griffes d'une vieille femme cynique, rusée, avare, désillusionnée, à l'expérience pleine d'ignorance, et l'esprit bas, qu'elle appelle sa mère, et dont le devoir est de corrompre son esprit et de vendre son corps à l'enchérisseur le plus élevé... Pourquoi ces malheureuses esclaves épousent-elles le premier venu, vieux ou vil, qu'importe, plutôt que de n'épouser personne? Simplement, voyez-vous, parce que le mariage est le seul moyen d'échapper à ces démons décrépits, dont les ambitions égoïstes et les haines jalouses des jeunes rivales qui les ont supplantées, se cachent sous le masque du devoir maternel et de l'affection familiale. Toutes ces choses sont abominables, oui, abominables. La voix de la nature proclame pour la jeune fille qu'il faut les soins d'un père, et pour le fils, ceux d'une mère... Pour tous, père, fils, mère, fille, la loi de la nature n'est pas la loi de l'amour, c'est la loi de la révolution, de l'émancipation, du remplacement final des vieux, des usés, de ceux qui ont fait leur temps, par les jeunes, les vigoureux, ceux qui ont l'avenir devant eux... Oui, oui, je le proclame : le premier devoir de l'homme et de la femme, c'est « la Déclaration de l'indépendance ». L'homme qui se cache derrière l'autorité de son père n'est pas un homme, la femme qui se cache derrière l'autorité de sa mère n'est pas propre à enfanter des citoyens libres dans un pays libre.

ANNE, *le considérant avec une tranquille curiosité.* — Dis-moi Jeannot, tu entreras sérieusement dans la politique quelque jour, je pense.

TANNER, *retombant lourdement.* — Hein!... Quoi? qu... (*Rassemblant ses esprits égarés.*) Qu'est-ce que cela a à faire avec ce que je disais?

ANNE. — Tu parles si bien.

TANNER. — Parler!... Parler!... Alors pour vous ce n'est que parler!.. Ah! va, va, retourne auprès de ta mère et aide-là à empoisonner l'imagination de Sophie comme elle a empoisonné la tienne. Les éléphants apprivoisés ont du plaisir à capturer les éléphants sauvages!

ANNE, *souriant.* — Ça va bien, ça va bien!... Hier j'étais un boa constrictor, aujourd'hui je suis un éléphant.

TANNER. — Oui, oui! Mais n'espère pas m'apprivoiser. Va-t-en, je n'ai plus rien à te dire.

ANNE. — Oh! ce que tu es intraitable et déraisonnable!... Voyons, que puis-je faire?

TANNER, *de nouveau emporté par sa fougue.* — Ce que tu peux

faire?... Mais briser tes chaînes, donc!... Suis ton propre chemin selon ta propre conscience et non celle de ta mère. Fais en sorte que ton esprit soit vigoureux, net, propre, libre. Apprends à trouver du plaisir dans une rapide course en automobile, au lieu de n'y voir qu'une excuse pour une détestable intrigue. Viens avec moi à Marseille, puis de l'autre côté de la mer, à Alger et à Biskra, en faisant du cent à l'heure. Viens jusqu'au Cap, si tu veux. Ce sera là une déclaration d'indépendance ou je ne m'y connais pas. Tu pourras écrire un livre là-dessus ensuite. Cela te libérera de ta mère et fera de toi une femme.

ANNE, *pensivement.* — Mais, Jeannot, il n'y aurait aucun mal à cela, je pense... Non, il n'y en aurait pas... Tu es mon tuteur. Selon les propres désirs de mon père, tu tiens sa place... Mais non, personne ne pourrait dire un mot contre ce fait de voyager ensemble... Ce serait charmant... merci mille fois. C'est dit, je vais avec toi.

TANNER, *ahuri.* — Tu viens avec moi!!!

ANNE. — Bien sûr.

TANNER. — Mais... (*Il s'arrête, absolument terrifié, puis il reprend faiblement.*) Non, Anne, non, écoutez : s'il n'y a pas de mal à cela, tout de même, il n'y a pas lieu de le faire.

ANNE. — Que tu es bête... Tu ne veux pas me compromettre, n'est-ce pas?

TANNER. — Si, si! C'est pour cela que je vous ai fait mon offre.

ANNE. — Quelles bêtises tu débites! et tu le sais!... Est-ce que tu crois que je ne sais pas que tu ne ferais jamais rien qui pût me nuire?

TANNER. — Bon... bon... en tout cas, si vous ne voulez pas être compromise, ne venez pas.

ANNE, *avec une simplicité sérieuse.* — Si, si Jeannot, j'irai, puisque tu le désires. Tu es mon tuteur, et je crois qu'il serait bon que nous nous voyions davantage et que nous arrivions à nous connaître mieux. (*Avec gratitude.*) Oh! Ce que tu es gentil, tout plein gentil, de m'offrir ce délicieux voyage, surtout... après ce que j'ai dit de Sophie!... Tu es réellement bon... beaucoup meilleur que tu ne crois... Voyons, quand partons-nous?

TANNER. — Mais...

(*La conversation est interrompu par l'arrivée de madame Whitefield venant de la maison. Elle est accompagnée du monsieur américain, et suivie par Ramsden et Octave. Hector Malone est un Américain de l'Est, mais il a nulle honte de sa nationalité. Aussi, en Angleterre, les gens du monde ont-ils bonne opinion de lui; cela prouve, en effet, un jeune homme, assez homme pour confesser une infériorité évidente, sans tenter quoi que ce soit pour la cacher ou l'atténuer. Ils sentent qu'il ne faut pas qu'il souffre pour une chose qui n'est évidemment pas de sa faute, et, à cause de cela, ils se font un devoir d'être particulièrement aimables envers lui. Ils sont choqués par ses manières chevaleresques envers les femmes et par ses sentiments moraux*

élevés, qu'il débite à tort et à travers, sans la moindre provocation de quiconque. Quoiqu'ils trouvent sa veine d'humour facile, assez amusante après qu'elle eut cessé de les intriguer (comme elle le fit tout d'abord), ils ont dû lui faire comprendre qu'il ne doit vraiment pas conter d'anecdotes, à moins qu'elles ne soient strictement personnelles et scandaleuses. Ils ont dû aussi lui faire comprendre que l'art oratoire est un talent qui appartient à un stade de civilisation bien moins avancée que celle du pays où sa migration l'a conduit. Hector n'est pas tout à fait convaincu de ces points; il pense encore que les Anglais sont des gens qui ont la mauvaise habitude de transformer leurs stupidités en mérites, et de présenter leurs diverses incapacités comme des marques de bonne éducation.

Pour lui, la vie anglaise semble souffrir d'une absence de rhétorique édifiante, ce qu'il appelle « ton moral ». Pour lui, la façon anglaise de se conduire semble montrer une absence du respect de la femme. Pour lui la prononciation anglaise semble tomber dans la plus grande vulgarité pour certains mots comme world, *et* girl, bird, *etc. Pour lui la société anglaise semble parler à cœur ouvert, au point d'atteindre parfois à une intolérable grossièreté. Pour lui, les relations entre Anglais semblent manquer d'animation, faute de jeux et d'histoires et autres passe-temps. Aussi ne se sent-il pas du tout enclin à acquérir ces défauts, lui qui, avant de s'aventurer à traverser l'Atlantique, a pris tant de peine pour avoir une haute culture. A l'égard de cette culture, il trouve que les Anglais sont, ou poliment évasifs, ou tout à fait indifférents, comme d'ailleurs ils le sont communément à l'égard de toute culture.*

La vérité est que la culture d'Hector est purement et simplement le produit, l'état de saturation des exportations littéraires anglaises d'il y a trente ans. Il les a réimportées maintenant pour les déballer au moment précis, les lancer à la tête de la littérature, de la science, et de l'art anglais, à chaque moment opportun de la conversation. Le désarroi occasionné par ces saillies l'entretient dans sa croyance qu'il aide à éduquer l'Angleterre. Quand il trouve des gens bavardant innocemment sur Anatole France et Nietzsche, il les pétrifie avec Matthew Arnold, avec The Autocrat of the Breakfast Table, et même avec Macaulay, Thiers et Guizot. Au fond il est religieux, même dévotement. Aussi, grâce à une certaine irrévérence humoristique, il pousse d'abord celui qui n'est pas sur ses gardes à laisser de côté la théologie populaire, lorsqu'il discute avec lui des questions de morale, puis il le surprend, le met en déroute en demandant subitement si Dieu tout-puissant, en créant des hommes honnêtes et des femmes vertueuses, n'avait pas pour but manifeste l'exécution de ses magnifiques idéaux de conduite.

La jeunesse si vivante de sa personne et la vieillesse agonisante

de sa culture rendent extrêmement difficile de décider s'il vaut ou non la peine d'être connu. En effet, si sa compagnie est indéniablement agréable et amusante, il n'y a réellement rien de neuf à tirer de lui au point de vue intellectuel, d'autant plus qu'il méprise la politique et prend soin de ne pas parler affaires commerciales. Pourtant il est probable que, sous ce rapport, il serait de beaucoup en avance sur ses amis capitalistes anglais. C'est avec les chrétiens romanesques de la secte « amoristique » qu'il s'entend le mieux. De là provient la grande amitié qui a jailli entre lui et Octave.

D'aspect, Hector est un jeune homme de vingt-quatre ans, bien bâti, avec une barbe noire courte, élégamment taillée des yeux clairs, bien fendus, et une vivacité d'expression charmante. Au point de vue mondain, il est impeccablement habillé. Tandis qu'il arrive avec madame Whitefield en suivant l'allée, il s'applique à être agréable et amusant, et, ainsi, il fait porter au mince esprit de cette dame un poids qu'il est incapable de porter. Un Anglais la laisserait livrée à elle-même, acceptant l'ennui et l'indifférence comme leur sort commun. D'ailleurs, en fait, la pauvre dame désire, soit être laissée à elle-même, soit être libre de babiller sur les choses qui l'intéressent.

Ramsden s'en va inspecter l'auto, Octave rejoint Hector.)

ANNE, *bondissant joyeusement vers sa mère.* — Maman! maman! Imagine-toi! Jeannot m'emmène à Nice dans son auto. Hein? Comme il est gentil!... Quel bonheur!.... Oh! que je suis heureuse! que je suis heureuse!

TANNER, *désespérément.* — Madame Whitefield s'y oppose. Ce n'est pas douteux qu'elle s'y oppose, n'est-ce pas vrai, Ramsden?

RAMSDEN, *railleur.* — C'est très possible. Pauvre Jeannot!

ANNE. — Tu ne t'y opposes pas, dis, maman?

MADAME WHITEFIELD. — MOI, m'y opposer!... Et pourquoi?... Cela te fera du bien, je crois. (*Trottant jusqu'auprès de Tanner.*) Dites-donc, Jean, je voulais vous demander d'emmener aussi de temps en temps Sophie faire un tour; elle reste trop à la maison; mais ce sera pour votre retour.

TANNER. — Ooooh!... Quel abîme de perfidie!... Quel abîme! Quel abîme!

ANNE, *vivement, pour distraire l'atténuation de cette sortie.* — Pardon! j'oubliais... vous n'avez pas encore rencontré monsieur Malone... Monsieur Tanner, mon tuteur..., monsieur Hector Malone.

HECTOR. — Heureux de vous rencontrer, monsieur. Permettez-moi de vous proposer de me joindre à votre voyage.

ANNE. — Oui, oui, nous y allons tous, c'est entendu, n'est-ce pas?

HECTOR. — Je suis aussi le modeste possesseur d'une auto. Si mademoiselle Robinson veut bien m'accorder le privilège de l'emmener, mon auto est à son service.

OCTAVE. — Violette! (*Gêne générale.*)

ANNE, *se maîtrisant.* — Viens, maman, viens, nous devons les laisser parler des arrangements. Et moi, je dois m'occuper de mon équipement de voyage.

(*Madame Whitefield a l'air ahuri, mais Anne l'entraîne discrètement, et elles disparaissent à un tournant de l'allée, se dirigeant vers la maison.*)

HECTOR. — Je crois même pouvoir dire que mademoiselle Robinson consentira sûrement.

(*L'embarras continue.*)

OCTAVE, *avec gêne.* — Je crains que nous ne devions laisser Violette en arrière. Il y a des circonstances qui rendent ce voyage impossible pour elle.

HECTOR, *amusé et pas du tout convaincu.* — Trop américain, hein?... Cette jeune dame doit-elle avoir un chaperon?

OCTAVE, *encore plus gêné.* — Ce n'est pas ça, non, non, Malone, ce n'est pas ça... du moins, pas tout à fait ça.

HECTOR. — Vraiment! Alors, puis-je vous demander quelle autre objection s'élève encore?

TANNER, *avec impatience.* — Oh!... mais dites-le lui, dites-le lui... Jamais nous ne serons capables de garder le secret, si tout le monde ne sait pas ce dont il s'agit... Si vous voulez aller à Nice avec Violette, monsieur, c'est avec la femme d'un autre, que vous irez. Elle est mariée.

HECTOR, *comme frappé de la foudre.* — Voyons, voyons, vous ne parlez pas sérieusement!

TANNER. — Mais si, mais si!... En confidence, bien entendu.

RAMSDEN, *avec un air d'importance, de crainte que Malone ne soupçonne une mésalliance.* — Son mariage n'est pas encore public; elle désire qu'il n'en soit pas parlé pour le moment.

HECTOR. — Fort bien, fort bien, je respecterai les désirs de cette dame. Est-il indiscret de vous demander qui est son mari, au cas où j'aurais l'occasion de le consulter au sujet de cette excursion?

TANNER. — Nous ne savons pas qui c'est.

HECTOR, *se retirant dans sa coquille de façon très marquée.* — En ce cas, je n'ai plus rien à dire.

(*Ils deviennent plus embarrassés que jamais.*)

OCTAVE. — Vous devez trouver tout cela bien étrange.

HECTOR. — Oui, oui, un peu singulier... Permettez-moi de le dire.

RAMSDEN, *d'un ton moitié d'excuse, moitié gêné.* — Elle s'est mariée secrètement, et son mari lui a défendu, paraît-il, de dévoiler son nom. Nous devons vous le dire... c'est juste... puisque vous vous intéressez à mademoiselle... eu... à Violette.

OCTAVE, *avec sympathie.* — Ce n'est pas un désappointement pour vous, j'espère.

HECTOR, *adouci, sortant de nouveau de sa coquille.* — Tout de même, c'est un coup... Je ne puis pas comprendre comment un homme peut mettre sa femme en une telle situation... ce n'est pas la coutume,

certainement... Ce n'est pas d'un homme, ça. Il n'a aucun égard.

OCTAVE. — Certes oui, mon cher, nous le sentons tous très bien... vous pouvez vous l'imaginer, allez!

RAMSDEN, *d'un ton bourru.* — C'est quelque jeune fou qui n'a pas assez d'expérience pour savoir où mènent des mystifications de ce genre.

HECTOR, *avec de vives marques de répugnance morale.* — Je l'espère, je l'espère... Il faut vraiment qu'un homme soit très jeune et très fou aussi pour qu'on puisse excuser une telle conduite. Vous êtes vraiment trop bon, monsieur Ramsden, trop bon... Parfaitement, c'est mon opinion... Le mariage devrait ennoblir un homme, c'est certain.

TANNER, *sardoniquement.* — Ha!

HECTOR. — Dois-je conclure de cette exclamation que vous n'êtes pas de mon opinion.

TANNER, *sèchement.* — Mariez-vous et essayez. Peut-être trouverez-vous ça charmant pendant quelque temps, mais c'est certain, vous ne le trouverez pas ennoblissant... La plus grande commune mesure d'un homme et d'une femme n'est pas nécessairement plus grande que celle d'un homme seul.

HECTOR. — Ah!... Eh bien, en Amérique, nous croyons que la valeur morale de la femme est plus élevée que celle de l'homme. Nous pensons, nous, que la nature plus pure d'une femme élève un homme et le rend meilleur.

OCTAVE, *avec conviction.* — C'est vrai, très vrai!

TANNER. — Oh! alors ce n'est pas étonnant si les femmes américaines préfèrent vivre en Europe! Elles aiment mieux vivre d'une manière confortable que de demeurer tout le temps sur un autel, pour y être adorées. Enfin, quoi qu'il en soit, le mari de Violette n'a pas été ennobli, lui... Qu'y faire alors?

HECTOR, *secouant la tête.* — Non, que voulez-vous, monsieur, je ne puis traiter la conduite de cet homme... avec autant d'indulgence... Pourtant, je me tais, je ne dirai plus rien. Quel qu'il soit, c'est le mari de mademoiselle Robinson; et à cause d'elle, je serai heureux de penser mieux de lui.

OCTAVE, *touché, car il devine un chagrin secret.* — Je le regrette infiniment, Malone, infiniment.

HECTOR, *avec reconnaissance.* — Vous êtes un bon camarade, Robinson, un bon camarade, merci.

TANNER. — Parlons d'autre choses, voilà Violette qui arrive de la maison.

HECTOR. — Ce serait pour moi une très grande faveur, messieurs, si vous me laissiez seul avec cette dame, pour lui dire quelques mots. Il faut que je m'excuse de cette excursion; et c'est assez délicat...

RAMSDEN, *heureux d'échapper.* — Parfaitement, parfaitement... Allons, venez, Tanner; allons, viens, Tavy. (*Il s'éloigne dans le parc avec Octave et Tanner, en passant à côté de l'automobile. Violette descend l'avenue, se dirigeant vers Hector.*)

VIOLETTE. — Personne ne nous voit?

HECTOR. — Non.

(*Elle l'embrasse.*)

VIOLETTE. — As-tu bien menti par amour pour moi?

HECTOR. — Menti! menti! mais mentir n'est rien à côté de ce que j'ai fait. Je me surpasse. Je me laisse emporter dans un flot de mensonges... Voyons, Violette, je voudrais bien que tu me laisses tout avouer.

VIOLETTE, *devenant instantanément sérieuse et résolue.* — Non, non non, Hector, non... Tu m'as promis de n'en rien dire, n'oublie pas.

HECTOR, *à contre-cœur.* — Certes, certes, je garderai ma promesse jusqu'à ce que tu m'en dégages... Mais si tu savais comme je me sens méprisable de mentir à ces messieurs, et de renier ma femme... C'est lâche, c'est lâche!

VIOLETTE. — Évidemment, évidemment, si ton père n'était pas si déraisonnable...

HECTOR. — Il n'est pas déraisonnable. A son point de vue, il a raison, tu sais. Il est prévenu contre la classe bourgeoise anglaise.

VIOLETTE. — C'est trop ridicule!... Tu sais, Hector, combien il me répugne de te dire ces choses; mais vraiment, si je devais. Ah! bah! peu importe.

HECTOR. — Je sais, je sais. Si tu épousais le fils d'un fabricant anglais d'ameublement de bureau, tes amis considéreraient cela comme une mésalliance. Et mon niais de vieux papa, — le plus grand fabricant d'ameublement de bureaux du monde, — me montre la porte, lui, si j'épouse la dame la plus distinguée d'Angleterre, tout simplement parce qu'elle n'a pas de particule à son nom! Naturellement, c'est absurde, tout à fait absurde. Mais que veux-tu?... Mais oui, Violette, vraiment ça m'ennuie de le tromper; ça m'ennuie. Il me semble que je lui vole son argent. Voyons, pourquoi ne veux-tu pas me laisser avouer?

VIOLETTE. — Mais nous ne pouvons nous le permettre, tu le sais bien... Quand il s'agit de l'amour, Hector, tu peux être aussi romanesque que tu veux, mais quand il s'agit de l'argent, il ne faut pas être romanesque, ah mais non!

HECTOR, *partagé entre sa tendresse pour sa femme et l'élévation habituelle de son sentiment moral.* — C'est très anglais, ça!... (*En appelant à elle, impulsivement.*) Violette, voyons, papa sûrement nous démasquera quelque jour.

VIOLETTE. — Certes oui, certes, mais plus tard, naturellement... Voyons, chéri, ne recommençons pas sur ce sujet, chaque fois que nous nous rencontrons seuls. Tu as promis...

HECTOR. — Bien, bien, je...

VIOLETTE, *qui ne veut pas être réduite au silence.* —C'est moi, et non pas toi, qui souffre de cette situation... Maintenant, quant à songer à la pauvreté, à la lutte pour la vie, et à tout le diable et son train, ah! non, non, non, je m'y refuse absolument... Ce serait trop stupide!

HECTOR. — Tu n'auras pas à le faire. Je ferai en sorte d'emprunter l'argent à papa jusqu'à ce que je puisse marcher avec mes propres ressources; et alors, je pourrai avouer et payer en même temps.

VIOLETTE, *alarmée et indignée.* — Tu veux travailler!... Tu veux travailler!... Mais tu désires donc gâter notre mariage?

HECTOR. — Non, non, mais tout de même, je ne veux pas que le mariage gâte ma morale. Déjà ton ami, monsieur Tanner, rit à mes dépens à ce sujet, et...

VIOLETTE. — L'animal!... Je le déteste!

HECTOR, *avec magnanimité.* — Bah! bah! ça n'a pas d'importance. Pour l'ennoblir, il n'y a besoin que de l'amour d'une femme, d'une bonne femme... Mais à propos, il a proposé une excursion en auto à Nice, et je t'emmène.

VIOLETTE. — Quel bonheur!

HECTOR. — Oui, mais comment allons-nous faire? Imagine qu'ils m'ont quasiment déconseillé de t'emmener... Ils m'ont dit confidentiellement que tu es une femme mariée... C'est certes la confidence la plus écrasante dont j'aie jamais été honoré!

(*Tanner revient avec Straker qui retourne à son auto.*)

TANNER. — Votre auto est tout à fait bien, tout à fait réussie, monsieur Malone. Votre mécanicien l'explique à monsieur Ramsden.

HECTOR, *vivement, s'oubliant.* — Allons, Vio...

VIOLETTE, *froidement, l'avertissant des yeux.* — Pardon, monsieur, je n'ai pas bien entendu...

HECTOR, *se souvenant.* — Je vous demandais, mademoiselle, que vous me permettiez de vous montrer ma petite auto américaine à vapeur.

VIOLETTE. — J'en serai très heureuse. (*Ils s'éloignent ensemble en descendant l'allée.*)

TANNER. — Dites donc, Straker, au sujet de ce voyage...

STRAKER, *s'occupant de l'auto.* — Oui?

TANNER. — Il paraît que mademoiselle Whitefield vient avec moi.

STRAKER. — C'est ce que j'ai compris.

TANNER. — Monsieur Robinson est également du voyage.

STRAKER. — Oui.

TANNER. — Eh bien! si vous pouvez vous arranger de façon à être très occupé avec moi, pour laisser monsieur Robinson seul s'occuper de mademoiselle Whitefield, il vous sera profondément reconnaissant.

STRAKER, *se retournant pour le regarder.* — Turellement.

TANNER. — « Turellement!... » Votre grand-père aurait simplement cligné de l'œil.

STRAKER. — Mon grand-père aurait touché son chapeau.

TANNER. — Et moi, j'aurais donné un louis à votre aimable et respectueux grand-père.

STRAKER. — Plus probablement cent sous!... (*Il quitte l'automobile et se rapproche de Tanner.*) Et la dame? N'a-t-elle pas des vues aussi?

TANNER. — Mais elle sera toute aussi heureuse que monsieur

Robinson s'occupe d'elle que le sera monsieur Robinson de s'occuper d'elle. (*Straker considère son patron avec un scepticisme très net, puis il retourne à son auto en sifflotant son air favori.*) Cessez donc ce bruit irritant. Qu'est-ce que ça signifie?... (*Straker reprend placidement son air et le termine. Tanner l'écoute poliment jusqu'au bout avant d'adresser de nouveau la parole à Straker, cette fois avec une gravité étudiée.*) Henry, j'ai toujours été un chaud défenseur de la propagation de la musique parmi les masses, mais je ne veux pas que vous en serviez à la compagnie chaque fois que le nom de mademoiselle Whitefield est prononcé. Ce matin encore, vous l'avez fait.

STRAKER, *avec obstination.* — La belle foutaise tout ça!... Monsieur Robinson ferait bien mieux d'y renoncer tout de suite plutôt qu'à la fin.

TANNER. — Pourquoi?

STRAKER. — Pardine!... Mais voyons, vous le savez bien le pourquoi!... Turellement, c'est pas mon affaire, mais à quoi ça sert-il de faire celui qui ne sait rien?

TANNER. — Mais je ne fais pas du tout celui qui ne sait rien... Vrai de vrai, je ne sais pas le pourquoi.

STRAKER, *résigné, boudeur.* — Oh alors!... Bien, bien, très bien!... C'est pas mes affaires.

TANNER, *avec emphase.* — J'espère, Henry, que dans nos relations entre patron et mécanicien je saurai toujours observer les distances convenables et que je ne vous importunerai pas avec mes affaires privées. Certes nos arrangements d'affaires sont sujets à l'approbation de votre syndicat, mais n'abusez pas de vos avantages. Permettez-moi de vous rappeler que Voltaire a dit que ce qui ne pouvait être dit pouvait se chanter.

STRAKER. — Ce n'était pas Voltaire, c'est Bow-Mar-Shay.

TANNER. — Je suis en faute : Beaumarchais, évidemment, évidemment. Mais vous, vous semblez penser que ce qui est trop délicat pour être dit peut être sifflé. Ce serait très bien, ça, si malheureusement votre sifflement, quoique mélodieux, n'était inintelligible... Allons, allons, personne n'écoute, ni mes relations distinguées, ni le secrétaire de votre maudit syndicat! Voyons, Henry, comme homme parlant à un autre homme, dites-moi pourquoi vous croyez que mon ami n'a aucune chance auprès de mademoiselle Whitefield?

STRAKER. — Mais bon Dieu, parce qu'elle court après un autre.

TANNER, *très surpris.* — Allons, donc... Qui!

STRAKER. — Vous!

TANNER, *au comble de la stupéfaction.* — Moi!!!

STRAKER. — Vous n'en saviez rien!... Ah bien, non, alors!... Je ne coupe pas là-dedans.

TANNER, *avec un sérieux féroce.* — Voyons, vous foutez-vous de moi ou bien est-ce vraiment ce que vous pensez?

STRAKER, *avec un éclair de colère.* — Je ne me fous pas de vous... (*Plus froidement.*) Mais, nom de Dieu, c'est aussi apparent que votre

nez au milieu de votre visage. Franchement, si que vous n'avez pas flairé ça, c'est que vous ne connaissez pas grand chose à ces sortes d'histoires. (*De nouveau serein.*) Excusez-moi, monsieur Tanner, mais vous me l'avez demandé comme un homme parlant à un autre homme, et je vous l'ai dit comme un homme parlant à un autre homme.

TANNER, *en appelant frénétiquement au ciel.* — Alors, M o i... M o i, je suis l'abeille, l'araignée, la bête traquée, la proie désignée!!!

STRAKER. — Oh! moi, je ne connais rien de l'abeille et de l'araignée. Mais y a pas d'erreur, la victime désignée, comme vous dites, c'est vous, et j'ajouterai, si vous le permettez, que c'est pour vous une bien bonne affaire qui n'est pas piquée des vers, pour sûr.

TANNER, *d'un ton important.* — Henry Straker, la minute dorée de votre vie est arrivée.

STRAKER. — Que voulez-vous dire?

TANNER. — Ce record de Biskra.

STRAKER, *vivement.* — Oui?

TANNER. — Battez-le.

STRAKER, *s'élevant à la hauteur de sa destinée.* — C'est sérieux?

TANNER. — Oui.

STRAKER. — Quand?

TANNER. — Tout de suite, maintenant. La machine est prête à partir?

STRAKER, *faiblissant.* — Mais vous ne pouvez pas...

TANNER, *l'interrompant court en montant dans l'auto.* — En route, sacristi!... D'abord à la banque pour de l'argent, ensuite chez moi, pour mon équipement; après chez vous pour votre équipement; puis battre le record de Londres à Douvre ou à Folkestone; puis traverser le détroit et en route comme des fous jusqu'à Marseille, Gibraltar, Gênes, n'importe quel port d'où nous pourrons faire voile jusqu'à un pays mahométan où les hommes sont protégés des femmes.

STRAKER. — Bon Dieu, bon Dieu!... Comme vous y allez!!!

TANNER, *résolument.* — Restez, alors!... Si vous ne voulez pas venir, je pars seul. (*Il met l'auto en marche.*)

STRAKER, *courant après lui.* — Si, si, patron! Une demi-minute! Bon Dieu! Arrêtez! (*Il s'accroche à l'auto et grimpe dedans tandis qu'elle s'élance en avant.*)

BERNARD SHAW

(Traduction A. et H. HAMON.)

(*A suivre.*)

LE PROBLÈME DE LA POPULATION

AUX ÉTATS-UNIS

Tout problème de la population n'est réellement un problème que sous sa forme mondiale. En France, on n'est guère porté à l'envisager ainsi. On ne s'y préoccupe que du problème de la « dépopulation ». Problème vraisemblablement mal posé, aussi épuisé en théorie qu'actuellement en pratique insoluble. Depuis qu'on l'agite, en tout cas, livres, brochures, articles se multiplient, mais pas les enfants. Les statistiques s'obstinent à être décourageantes. Ainsi la force des choses nous invite à changer de point de vue et à examiner l'ensemble du genre humain. Dans la série des peuples qui comptent, l'immobilité de la population française est un cas unique, exceptionnel, et qu'on donne volontiers comme monstrueux. On s'hypnotise à le diagnostiquer, on s'angoisse de la gravité du mal. On s'interdit peut-être ainsi d'en saisir l'exacte portée. Ce n'est pas, comme l'on fait, d'additionner et de soustraire qu'il s'agit. On a une équation à résoudre, une équation très complexe et dont les termes sont posés un peu partout sur la face du globe.

Le cas des États-Unis diffère profondément de celui de la France. Déversoir, depuis trois siècles, de races multiples, l'Amérique est obligée par nature à contrôler l'ensemble des sources qui l'alimentent. Afrique, Europe, Asie se rencontrent chez elle, depuis de longues années, se rencontrent, se côtoient, et ne se mêlent pas : substances infusibles. L'ombre de la tour de Babel ne devait être guère plus longue que celle du Woolworth Building, ni plus hétéroclite. Mais les Américains,

ayant fini par éprouver le besoin d'être chez eux, de faire connaissance entre habitants d'un même sol, ont fermé leur porte, ou presque. Il n'entre plus qu'un léger courant d'air extérieur.

Ainsi, aux Américains, le problème de la population[1] ne pouvait, dès le principe, se présenter autrement que sous son aspect mondial. D'autre part, leur politique de quasi-exclusive est une nouvelle donnée de ce problème. Elle le rend plus ardu, et beaucoup d'entre eux s'en sont assez bien rendu compte pour chercher une solution. Cette solution n'est pas neuve, — mais le monde non plus — et il nous faudra la comprendre.

I

On n'a guère remarqué en France la mesure prise par les États-Unis en 1924 contre l'immigration. La légende, cependant, que symbolise la statue de Bartholdi, est depuis longtemps entamée par la réalité. Les États-Unis, refuge de tous ceux que persécute à travers le monde la misère ou la haine, le président Wilson affirmait en 1915 qu'ils l'étaient toujours. Mais un écrivain n'a pas hésité à voir dans ces paroles une manifestation du *cant* anglo-saxon. Il soutenait que la tendance traditionnelle de l'opinion américaine est l'hostilité à l'égard de l'immigration. Le fait est que les mesures restrictives ont commencé dès les environs de 1835, où l'on s'est préoccupé d'écarter diverses catégories d'indésirables. Le premier geste prohibitif est l'exclusion des travailleurs chinois en 1882. Quand l'immigration japonaise devint inquiétante, on chercha à la limiter, mais cette fois-ci par des procédés diplomatiques qui aboutirent au *Gentlemen's Agreement* de 1907. L'immigration européenne devint à son tour un objet d'appréhension alors que l'Europe était en feu : on craignit un afflux des peuples appauvris vers l'Amérique congestionnée d'or. De là en 1917 une nouvelle précaution : l'épreuve de lecture (*literary test*)

1. Il ne sera pas traité dans cette étude de « la question nègre » pour la raison que cette question insoluble n'a guère changé depuis que M. Firmin Roz, par exemple, l'a exposée dans son livre : *l'Énergie américaine* (1910).

pour écarter les illettrés, en même temps qu'on interdisait à la plus grande partie de l'Asie de toucher les rivages où flotte la bannière étoilée (*Barred zone*).

Cet acte n'eut pas d'effet immédiat. Car le total des immigrations qui, pour l'année fiscale se terminant le 20 juin 1914, avait atteint le chiffre de 1 218 480 était tombé en 1918 à 110 618. Mais dès 1920 il remontait à 430 000 et l'année suivante se chargeait de presque le doubler. Aussi aux mesures fragmentaires dont il s'était contenté jusqu'ici, le Gouvernement des États-Unis voulut substituer une politique d'ensemble étudiée dans les détails. Elle trouva son expression dans la loi du 19 mai 1921. Inutile de s'arrêter à ses dispositions, maintenant d'intérêt rétrospectif. Les Américains sont moins atteints que nos parlementaires de la prétention de légiférer pour l'éternité. La loi de 1921 était provisoire et n'eut effet que jusqu'au 1er juillet 1924. A cette date est entrée en vigueur la loi du 26 mai 1924, dont il ne semble pas excessif d'affirmer qu'elle est une date dans les fastes du monde.

Les deux lois de 1921 et de 1924 ont toutes deux pour dessein essentiel de fixer un chiffre limite de l'immigration. Celui de 1921 était de 357 803. La loi actuellement en vigueur n'en admet plus que 164 667. En regard de ce nombre fatidique, inscrit désormais sur les postes frontières de l'Empire américain, rappelons que 1914 vit arriver 1 218 480 immigrants; 1907, l'année record, en avait amené 1 285 349; et, malgré la fauchaison de la Grande Guerre, il en vint encore en 1921 plus de 800 000.

Bien qu'atténuée par l'acceptation en dehors du contingent légal de certaines catégories comme les parents des individus déjà fixés aux États-Unis, comme les étudiants, la restriction qui ressort de la comparaison des chiffres est énorme. Dans cette restriction draconienne, il y a une clé de l'histoire prochaine de l'humanité.

En décrétant cette politique d'hostilité à l'égard de l'immigration, les Américains — est-il besoin de l'ajouter? — n'ont pas voulu faire une simple manifestation, comme on le supposerait aisément en France où l'on en est encore envers les étrangers aux maximes du laisser-faire. La rigueur, brutale

même et fanatique, avec laquelle la loi sur la prohibition est appliquée, nous laisse à entendre que la loi du 26 mai 1924, d'intérêt encore plus essentiel, n'est pas destinée à rester lettre morte.

Il est toujours difficile et onéreux d'expulser un étranger : le plus simple était de l'empêcher de venir. Ce procédé s'impose surtout quand il faudrait faire rebrousser à l'indésirable un chemin immense. C'est donc au départ que les États-Unis ont institué le contrôle, et quiconque a voulu ces derniers temps obtenir un passeport pour l'Amérique sait combien il en coûte de patience et d'argent. Les formalités et leurs frais sont en effet déjà de nature à prévenir un certain nombre de départs.

On a voulu surtout empêcher la complicité des Compagnies de navigation intéressées au transport des émigrants, troupeaux peu exigeants. La propagande de certaines d'entre elles dans l'Europe méridionale et orientale était cause que l'immigration avait avant la guerre atteint un chiffre considérable. La loi du 26 mai 1924 inflige des amendes et exige des cautionnements tels que les Compagnies de navigation sont contraintes à faire elles-mêmes le contrôle de l'émigration. Elles jouent le rôle inverse de celui d'avant la guerre.

Les résultats sont probants. Un an après l'entrée en vigueur de la loi, le 1er juillet 1925, les journalistes américains n'ont pas manqué de visiter le quartier général de l'immigration à Ellis Island. Ils y trouvèrent un calme complet. Le débarcadère était vide. Une dizaine de parents, qui attendaient dans l'inquiétude, étaient assis là où autrefois s'écrasaient des foules. Pour qui avait visité Ellis Island plusieurs années auparavant, les lieux n'étaient plus reconnaissables. Dans les vastes salles blanches de l'hôpital maritime, des rangées entières de lits étaient inoccupées. La petite pelouse triangulaire où jadis les détenus pouvaient se promener par groupes successifs était déserte. Dans la déclaration laconique que fit à ses visiteurs M. Henry T. Curran, membre de la Commission de l'Immigration, le dessein du Gouvernement des États-Unis se trouve bien résumé : « Il y a, leur dit-il, moins d'Europe et plus d'Amérique. »

Trop peu de Français songent à s'expatrier pour que

cette nouvelle politique puisse susciter chez nous quelque inquiétude. Peut-être simplement de l'exposé des faits conclura-t-on que les Américains ont été excessifs et qu'ils montrent quelque impudence à fermer aussi violemment leurs portes quand on les voit, en si grand nombre et le pied haut, franchir la nôtre. Cependant, il faut proclamer, malgré la gravité des conséquences qu'entraînera cet acte législatif, et mises à part les dispositions inspirées du nationalisme, que les Américains méritent une entière approbation.

L'entrée en masse d'étrangers dans un pays qui n'est pas vide apporte à l'organisme social des troubles inévitables. Or les sentiers de bisons, les pépites d'or de Californie, les déserts du Far-West sont, depuis longtemps, de l'ancienne histoire. Les États-Unis ont, *pour le moment*, fait leur plein. Tant qu'il y eut des terres libres, les immigrants étaient repoussés vers la frontière des territoires occupés. Depuis plusieurs années que ce n'est plus possible, il y a un problème des étrangers. Un des caractères de l'immigration moderne, c'est qu'elle ne tient pas compte de l'absence de ce « fixatif » qu'est la terre. Y en eût-il de libre qu'aujourd'hui, elle jouerait plus difficilement son rôle. Pour l'agriculture industrialisée, il faut des capitaux, et il venait surtout des miséreux. Ainsi le déchet d'humanité, qui formait le gros des foules bigarrées accueillies à Ellis Island, n'avait guère d'autre attache au pays que la difficulté d'en sortir. Tourbe instable et dangereuse. Écume flottante et malsaine.

Les premiers à s'en apercevoir furent, bien entendu, les ouvriers de la grande industrie. Ils étaient, eux d'abord, terriblement concurrencés; car les nouveaux venus, d'un niveau de vie très bas, sont peu exigeants sur les salaires. Leur nombre continuant à s'accroître sans frein, c'était à brève échéance la nécessité pour l'ouvrier américain de descendre au même degré que le manœuvre serbe vêtu, peu d'années auparavant, de peaux de mouton; la nécessité d'abaisser son *standard of life*. Et l'on sait assez ce que signifie ce mot dans la civilisation anglo-saxonne pour comprendre que cette perspective n'était pas admise avec la passivité servile du rentier français acceptant son actuelle déchéance.

A cette menace précise s'ajoutait la menace plus évidente encore du chômage. Les États-Unis sont un des rares pays qui ne connaissent point ce fléau. Ils doivent cette situation privilégiée à une très sage politique des crédits, mais en premier lieu aux effets de la loi du 26 mai 1924. Le fait est reconnu, et s'illustre de la comparaison avec les voisins du Canada. Le Canada est toujours au régime de l'immigration illimitée : il y sévit un chômage intense, qui contraint les indigènes à passer en fraude par milliers de l'autre côté de la frontière. Ils y ont été accueillis à bras ouverts par les employeurs, heureux de remplacer ainsi la main d'œuvre à bon marché qu'ils recevaient auparavant de l'autre côté des mers. Il va sans dire en effet qu'étaient partisans acharnés de l'immigration libre les maîtres des forges, des mines, des filatures, qui avaient besoin de travail à bon compte, d'ouvriers habitués aux privations pour les tâches pénibles, de besogneux résignés aux journées de douze heures. Pour qu'on passât outre au désir de ces puissances, il fallait qu'on reconnût l'appel impérieux d'un besoin pressant.

On se représente sans peine à quel point dans une telle question l'ordre public est engagé Une masse considérable et grossissante d'individus de bas étage ne trouve pas de cellule où s'insérer. Bouchons de liège qui glissent et s'échappent de tous côtés, insaisissables.

The American Journal of Sociology (septembre 1924) évalue à 1 700 000 ou 2 millions d'individus la population migratoire aux États Unis, alors qu'en 1907 on l'évaluait à environ 500 000. Ces errants sont de diverses catégories.

Il y a d'abord les ouvriers agricoles. D'après M. Pierre Würtz, qui a écrit sur l'immigration aux États-Unis une thèse précieusement documentée, « les ouvriers agricoles, qui sont en majorité des Polonais, des Italiens, des Grecs, des métis portugais et des Syriens, vivent en bandes qui se déplacent sans cesse, allant d'un endroit à un autre pour les travaux saisonniers ». M. Würtz ajoute : « Leur niveau de vie est bas. » On peut s'en douter. La plupart s'en vont à pied, un paquet sur le dos, le long des routes, surtout dans le Middle West et l'Ouest. D'autres ont pu se procurer une automobile

d'occasion. Toute la famille s'y entasse et l'on s'en va suivre les moissons. L'été, les enfants travaillent à la récolte des fruits, des légumes, du coton, ou quelquefois dans les fabriques de conserves. La mère fait la popote en plein air et le père est éternellement en train de mettre le moteur au point. Ce pittoresque champêtre est innocent. Mais il s'y associe un pittoresque suspect. Car il y a les vagabonds de métier, les *road kids* de dix à seize ans, les *hobo* ou bohémiens, et la faune abondante du gibier de police. Les errants, l'hiver, s'entassent dans les grandes villes, attendant de la charité le *corned beef* et l'abri.

Ou du moins si tous l'attendaient! Mais de ces multitudes aux malaises chroniques, que peut-il sortir, sinon le crime? Les États-Unis sont le pays du monde civilisé, *in the world*, où l'on assassine le plus; ils détiennent le record. Voici quelques chiffres : en 1922, 9 500 victimes; en 1923, 10 000; en 1924, 11 000. Dans la seule ville de Chicago, il y a eu, pendant les six premiers mois de 1925, 238 meurtres, plus même que de morts causées par les automobiles. En 1923, 151 homicides en Angleterre et Pays de Galles; 389 à Chicago. La proportion est presque aussi forte dans les petites villes. On estimait il n'y a pas longtemps que Chicago à lui seul renfermait 30 000 professionnels du crime. Il a été fabriqué, en 1921, 450 790 revolvers.

Le sens de ces chiffres pourpres et sombres, les sociologues et psychologues américains s'appliquent à l'approfondir; ils découvrent, dans la structure de cette société pourtant gorgée d'or et tranquille, sous les lambris rutilants et les tapisseries bibliques, un désordre intime et complexe. On ne saurait ici l'analyser. Cependant dans l'ouvrage intitulé : *American Police Systems* que publia en 1920 M. Raymond Fosdick, l'éminent sociologue donne comme première cause de cette marée sanglante l' « hétérogénéité » de la population, avec une prodigalité de chiffres à l'appui. Les reproduire devient inutile, grâce à l'expérience acquise par les Français ces dernières années en matière de bandits étrangers. Nous noterons seulement que, malgré la formidable invasion qu'après avoir repoussé l'autre nous tolérons, la population étrangère de Paris est loin encore d'atteindre celle de New-York, qui

abritait, en 1920, 1 944 357 individus nés à l'étranger, soit 41 p. 100 de ses habitants. La population italienne de New-York était supérieure à celle de Bologne et Venise ensemble. Chicago a 45 000 Italiens, 121 000 Russes, 126 000 Polonais, etc. Dans ces chiffres ne sont pas compris ceux qui sont nés en Amérique de parents nés à l'étranger. Car alors ces deux éléments réunis forment 80 p. 100 de la population de New-York et la majorité dans les dix-neuf plus grandes villes des États-Unis. Si cette plèbe s'assemble par quartiers suivant la nationalité, la police locale y a difficilement droit de regard. Dans le cas contraire, c'est le mélange le plus discordant qui soit, et tel que les passions ne s'y expriment clairement que par la violence. Et quelles passions! Aventuriers de profession, jeunes gens sans famille, hommes trop âgés ou trop faibles pour s'adapter à un nouveau milieu, et tous les désillusionnés en proie aux désespoirs nostalgiques, poudre sèche appelant l'étincelle! Nous ne soupçonnons guère en France quel drame c'est souvent que de s'expatrier au delà des mers lointaines. Le temps n'est plus des pionniers rois de la forêt, des trappeurs, des boucaniers ou des conquistadores. En guère plus d'un siècle, les troupeaux de buffles se sont métamorphosés en caravanes fulgurantes de Ford et de Cadillac. L'étranger aujourd'hui est seul devant ce qui est pire que le vide, l'indifférence muette de la formidable machine économique qui refuse son activité. Et cet abandonné est dans beaucoup de cas, pour avoir osé affronter l'inconnu, un tempérament ardent. L'ordre social lui dénie une place, il la prendra dans le désordre. Personne ne songerait à blâmer l'Amérique d'avoir voulu que le désordre chez elle cessât de croître.

Pour un Américain, qui tient avant tout à la liberté de gagner des dollars et, pour elle, à la tranquillité publique, ces considérations furent d'un grand poids. Mais l'Amérique d'aujourd'hui est autre chose qu'un territoire, c'est un peuple. Un nationalisme l'imprègne, d'autant plus exubérant qu'il n'eut à refouler le souvenir d'aucune décadence, aucune amertume d'éclipse. Il faut nécessairement en tenir compte dans la genèse d'une loi sur l'immigration. On pourrait même dire que l'état de choses indiqué précédemment suffirait à lui seul à provoquer le nationalisme et une loi sur l'immigration.

« Nos grandes cités, dit M. Fosdick, sont souvent divisées suivant des lignes plus ou moins marquées en sections nationales : Italiens, Chinois, Polonais, Russes, Tchèques, Slaves, ont chacun leur propre quartier, où ils s'établissent à la façon d'une colonie. Là, souvent dans une sorte d'isolement, ils parlent leur propre langue, lisent leurs journaux à eux, maintiennent leurs propres églises et les particularités de leur vie sociale... Dans un seul quartier de Saint-Louis, — exemple qui pourrait être multiplié, — il y a 900 Austro-Hongrois, 830 Irlandais, 2 301 Allemands, 2 527 Italiens, 7 534 Russes et 493 Roumains, tous nés à l'étranger, sans compter 14 067 natifs de famille étrangère et 1 602 nègres. L'affiche officielle annonçant le recensement de 1920 à New-York fut imprimée en vingt-deux langues. » L'histoire ne connaît pas, semble-t-il, de cacophonie pareille.

Autrefois l'assimilation des aubains était plus ou moins rapide, mais fatale. Énée en quittant Ilion oubliait sa femme mais emportait ses Pénates. Les exilés bretons, aux ve et vi^e^ siècles, avaient, en abordant aux rivages d'Armorique, avec eux leurs neuf Saints, qui moururent sur leur nouvelle terre. De nos jours, le pays d'origine envoie à ses enfants lointains des prêtres, des journaux et des produits alimentaires. Courir le monde n'est plus qu'un plaisir et les méridiens et parallèles n'obligent plus les routiers à rompre avec le foyer ancestral. Encore les États-Unis sont-ils, grâce aux espaces océaniques, favorisés. Les Gouvernements européens — nous réservons le cas du Japon — ont plus de mal à maintenir la fidélité de leurs nationaux que lorsqu'il s'agit, par exemple, pour l'Italie des Siciliens du golfe de Tunis. Par contre la forte proportion des étrangers dans l'ensemble de la population rend leur assimilation plus lente; la prise de l'élément dominant est moins ressentie. Cette situation ne correspond plus à l'idée traditionnelle du creuset où les races diverses se fondent en un tout homogène : l'Amérique n'est plus le *melting pot*, mais ce que le président Roosevelt déplorait qu'elle fût : une pension polyglotte, *a polyglot boarding house*. Les descendants de la May Flower ou des compagnons de Washington ou même des soldats de la guerre de Sécession se sont enfin trouvés las du voisinage de ce-

campement grouillant et criard. L'envie est venue aux Américains d'être chez eux. Ils veulent désormais se sentir entre connaissances, suivant le mot-programme adopté par la presse : *to get acquainted.*

II

Lorsqu'il s'exprime ainsi, le nationalisme — si toutefois ce nom est utile — fait partie de la nature humaine, au même titre que les particularismes évanouis de la cité ou du château fort. La facilité des communications, asseyant sur une aire plus large le même sentiment originel, a confondu et mêlé tous ces particularismes, et c'est leur somme que représente d'abord le nationalisme moderne. Sous ce seul aspect, le nationalisme a un coefficient élevé dans le problème mondial de la population. Mais il est quelque chose de plus encore, de plus exigeant et rétif : une idéologie. Fruste et imposante, avec la puissance et l'amplitude d'un courant atmosphérique. Elle remue, elle pétrit, elle secoue les masses de l'humanité, les masses monstrueuses de l'humanité de ce siècle, comme le vent la substance des mers.

Avec une genèse différente de celle de ses sœurs européennes, l'idéologie nationaliste des États-Unis exerce une influence peut-être plus profonde. Elle est, à défaut de traditions, l'idéal exaltant et le rêve intense dont a besoin ce peuple pour faire rentrer sa vie physique débordante et sa prospérité matérielle inouïe dans la sphère supérieure de la société humaine.

Le représentant Johnson, rapporteur de la Commission de l'immigration et de la naturalisation à la Chambre des Représentants, a appelé la loi du 26 mai 1924, dont il fut le parrain, « une seconde Déclaration de l'Indépendance ». La première déclaration ne visait que l'Angleterre, celle-ci vise toute l'Europe en qui elle voit non plus la mère, mais la parente dans l'embarras à qui on donne l'hospitalité, — hospitalité désormais mesurée, si l'on peut dire, au compte-gouttes. A un siècle d'intervalle, la doctrine de Monroë se répète et s'aggrave : que le Vieux Monde reste chez lui et se tire d'affaire comme il pourra. Pour mieux comprendre l'allure

désinvolte, le dédain superbe qu'exprime cette attitude, il faut se représenter combien elle serait difficile entre nations européennes.

Telle en effet qu'elle se pratique aujourd'hui, l'immigration pose un problème de souveraineté nationale qu'on a résolu jusqu'ici par des conventions diplomatiques. Telles sont celles intervenues entre la France et la Pologne, la France et l'Italie, dont au surplus la teneur ridicule révèle le caractère débile et transitoire. Le pays qui reçoit, pour défendre ses frontières contre l'invasion sans artillerie, n'a pas à sa disposition un de ces principes si utiles quand ils sont bien maniés. Le pays qui envoie n'a pas encore, lui non plus, nettement élaboré son argument juridique; on n'a qu'esquissé en clair-obscur la théorie de la « place au soleil ». D'autre part les autorités du Droit international public ne semblent pas avoir vu encore que ce sujet si délicat ressortissait à leur magistère impartial. Bref, les États-Unis ont trouvé le champ libre, et ils en ont décidé, en pleine et sereine sécurité, sans regarder autre chose que leur intérêt propre, évident d'ailleurs.

Comme nous le verrons plus loin, il y avait une convention avec le Japon : elle n'a pas été dénoncée; ce qui est plus expéditif, elle a été oubliée. Le jeune nationalisme américain s'est comporté en cette manière comme à l'égard du Traité de Versailles, comme font en général les nationalismes d'après-guerre. La constatation que faisait M. Baldwin à la Chambre des Communes, le 15 novembre 1923, est toujours exacte : partout les peuples tendent à vivre sur eux-mêmes et à s'entourer de murailles douanières. On s'enferme farouchement chez soi. Les Américains barricadent leur porte à la fois contre les marchandises et contre les hommes. La face du monde ne se revêt pas de sourires.

Quand furent connues les dispositions de l'Immigration Act, on s'étonna surtout de la base choisie pour fixer le contingent attribué à chaque nation. Puisque l'Italie, par exemple, avait envoyé ses enfants en Amérique, pendant l'année fiscale 1914, au nombre de 283 738, pourquoi n'en admettait-on plus que 3 845? Un écart aussi énorme révèle une inspiration violente. Elle s'est développée en peu d'années. Comme

on l'a déjà vu, par rapport au chiffre limite fixé par la loi de 1921, celui de 1924 est de beaucoup inférieur. Mais dans ce chiffre réduit, la part faite à chaque nation n'est pas, ce qu'on aurait pu assez naturellement supposer, proportionnée au chiffre de sa population. Ç'aurait été conforme à l'égalité des peuples, corollaire de l'égalité des hommes. Il faut croire que le principe lui-même n'est pas d'une telle évidence pour que le corollaire jouisse d'aussi peu de crédit au pays du président Wilson. En un mot, on a jugé que la nationalité de l'arrivant n'était pas indifférente.

Cela se conçoit sans peine. D'après la loi de 1921, le chiffre fixé pour chaque nation était de 3 p. 100 des ressortissants habitant les États-Unis lors du recensement de 1910. La loi de 1924 prend le taux de 2 p. 100 et pour base le recensement de 1890. La première partait de la nouvelle immigration; la dernière ne veut plus connaître que l'ancienne. Or l'ancienne se composait en majorité d'Anglais, d'Allemands, de Scandinaves et d'Irlandais. La nouvelle venait en majorité du sud et de l'est de l'Europe. En 1880, dans les mines de houille de Pensylvannie, les Anglo-Saxons formaient les 97 p. 100 des ouvriers étrangers, — en 1910, les 31 p. 100. La loi de 1924 a voulu réduire cette nouvelle immigration au minimum, pour ne pas dire qu'elle l'a supprimée. La Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Allemagne et les Pays scandinaves se voient attribués ensemble 80 p. 100 du chiffre total. Mais Italiens, Russes, Polonais, juifs de Galicie ou de Roumanie, Arméniens, Syriens, etc., ne doivent plus caresser des rêves de dollars.

Le professeur Roy L. Garis, de l'Université Vanderbilt, en donne ainsi la raison : « La chose vitale est de conserver la race américaine autant qu'on peut la conserver, de la bâtir de substance nordique, intelligente, instruite (il précise ailleurs : protestante et germanique), facile à assimiler, appréciant nos institutions américaines et capables de les continuer. Le pourcentage basé sur le recensement de 1890 amènera avec le temps et automatiquement un tel résultat[1]. » C'est ce que le Président Coolidge avait traduit en cette formule : il

1. *The North American Review*, septembre 1924.

faut que l'Amérique reste l'Amérique, *America must be kept America.* L'Amérique subit une mystique de la « Race ». Beaucoup plus que chez les peuples mûrs, on s'y préoccupe de « préserver la race »; sans doute par autosuggestion et dans le dessein de la former. Sous ce mot on entend, plutôt qu'un type physiologique, une manière de vivre, telle que la définit le professeur Garis. Il va sans dire que la « race américaine » ainsi comprise est ce qu'il y a de mieux au monde. Ce thème, fort en usage pour l'éducation des masses, est cher aussi à nombre de citoyens éclairés. Il est devenu la base d'une quasi-religion dans le Ku-Klux-Klan.

Fondé en 1916 à Atlanta (Géorgie), le Ku-Klux-Klan se montre hostile aux juifs, aux catholiques, aux nègres, aux jaunes, et aux immigrants du sud et de l'est de l'Europe, tout cela pour maintenir au peuple américain sa figure originelle, c'est-à-dire pour façonner un monde de près de 120 millions d'âmes à l'image de la colonie du XVIIe siècle, pour faire passer dans les palais de Wall Street l'âme obscure des cabanes de pionniers. Étant donné le grand nombre de ses adhérents — elle s'en donnait 600 000 en 1922, répandus surtout dans les États du Sud, — cette étrange association fanatique a beaucoup contribué à former l'état d'esprit d'où procède la loi d'immigration.

Gardons-nous néanmoins d'exagérer son influence. La veine d'où elle sourd, dans les générations américaines, remonte loin dans l'histoire — une histoire longue seulement de trois siècles, et cet esprit, cette fierté, cet orgueil n'ont cessé de croître, comme le peuple lui-même, à une vitesse électrique. C'est à ce degré d'effervescence qu'ils animent le Ku-Klux Klan et qu'ils inspirent les remuants sénateurs, aréopage doré de la cité capitale, la somptueuse et impérieuse Washington, désormais l'un des centres nerveux du monde. Que les politiciens manifestent en paroles et en actes cette passion nationaliste, on ne s'en étonne pas, c'est leur métier. Mais on s'étonne davantage de voir les écrivains s'exprimer sur la question avec cette pudeur que donne le culte de l'universel. Voici ce qu'écrivait en 1924 H. H. Powers dans *The Atlantic Monthly* : « C'est un idéal qu'il faut hardiment proclamer. Le moyen le plus sûr de faire de ce monde un monde

ordonné, un monde prospère et pacifique, c'est d'en faire un monde anglo-saxon. »

De plus net que cette affirmation, il n'y a que le fil des épées. Ce symbole cruel s'inscrit spontanément dans le cerveau quand on songe que devant ce nationalisme acéré, aussi susceptibles, non moins frémissants, il y en a tant d'autres qui se lèvent.

III

Dans chaque pays où il se pose, le problème de la population présente quelque côté international. Plus exactement, le problème de la population est, d'origine et de conséquences, et si aigus que soient les troubles intérieurs qu'il engendre, avant tout international. La poussée des nationalismes a été une des causes de la surpopulation de certains pays, et elle reste une des causes pour lesquelles cette surpopulation est une menace d'une formidable lourdeur. La présence de la poudre est toujours un danger; si l'étincelle est loin, le danger aussi. Avec les nationalismes, l'étincelle vole dans l'air au-dessus des peuples massifs de ce siècle, qui recèlent endormie une monstrueuse violence.

L'Amérique du Nord, plus peut-être à cause de son économie industrielle que de la race qui l'habite, a été à l'abri des querelles qui ont longtemps sévi en Amérique du Sud. Le nationalisme des États-Unis ne rencontre pas de rival chez ses voisins immédiats. Il est en un sens paradoxal que le nationalisme auquel il s'oppose en soit séparé par toutes les immensités du Pacifique! Tant est envahissante la force de cette idéologie!

Or l'unique cause de cette sourde hostilité est de l'ordre démographique. Dans les luttes européennes entrent en jeu tous les câbles divergents tissés au long d'une vieille histoire; les causes sont plus complexes, en tout cas le grief essentiel moins apparent. Le Japon et les États-Unis, eux, sont, d'une manière différente, des peuples nouveaux, et, déjà, à vingt journées de vapeur, ils se lancent des défis chargés de haine. Pourquoi? sinon qu'à défaut d'intérêts matériels, l'haleine des masses suffit aujourd'hui à troubler l'atmosphère.

A vrai dire, entre les États-Unis et le Japon, le ciel paraît à l'heure actuelle rasséréné. La loi de 1924 a clos une série d'événements et réglé une situation qu'il est nécessaire de rappeler brièvement pour mesurer quelle foi on doit accorder à ces apparences.

Alors que les travailleurs chinois avaient été en 1882 frappés d'exclusion, la porte avait été laissée libre pour les Japonais. Mais après les victoires de 1904 sur la Russie, et le nombre des immigrants japonais s'étant rapidement accru, l'opinion américaine devint plus irritable à leur endroit et ce furent en 1905 et 1906 les incidents des écoles de San-Francisco, qui émurent le monde entier. Ils firent apparaître la nécessité d'une réglementation. Ce fut l'œuvre du « Gentlemen's Agreement », ensemble de notes échangées en 1907 entre MM. Elihu Root et Takahira. On le définit suffisamment en disant avec M. Rene Grousset qu'il « ménagea les susceptibilités japonaises en écartant des causes d'indésirabilité la question de couleur. Mais le législateur américain atteignit le même résultat par un système de clauses relatives au degré d'instruction, à l'état sanitaire et à la fortune de l'immigrant ». De ces deux affirmations la première est très exacte. Les États Unis demandaient au Japon d'exiger des nationaux qu'il laissait partir pour les rives américaines les mêmes conditions qu'il réclamait lui-même de l'immigrant chinois ou coréen. Ce procédé adroit et déférent respectait la fierté nationale, si vive, d'un peuple sensible aux nuances, et il eut le mérite de rejeter pour dix-sept ans dans la paix des sous-sols diplomatiques cette pomme de discorde.

Cependant M. René Grousset ajoute que « dans la pratique, la porte des États-Unis resta fermée aux travailleurs nippons qui durent se diriger désormais vers l'Amérique latine ». Vue de loin, ladite porte put sembler fermée. Mais tandis que les Japonais affirment avoir scrupuleusement observé le Gentlemen's Agreement, les Américains prétendent qu'il a fait augmenter considérablement le nombre des Japonais aux États-Unis grâce aux entorses qu'on lui a fait subir. Tel le système des *Picture brides*, ou mariage par photographies, qui permettait à un Japonais vivant aux États-Unis d'épouser au Japon une femme qu'il avait ainsi le droit de

faire venir avec lui. Pendant l'année fiscale 1914, 8 929 immigrants nippons entrèrent aux États-Unis. Le recensement de 1920 accusa une colonie japonaise de 111 010 individus dont 70 000 en Californie. En comparaison de bien d'autres nationalités regardées aussi comme indésirables, les Nippons ne sont pas nombreux. Mais ils sont une force, mais ils forment un État dans l'État. Plus que toute autre communauté nationale, les sujets du Mikado se barricadent contre l'assimilation par leur orgueil racial, leur religion, leur presse (15 publications pour 110 000 Japonais, dont 11 quotidiens : aucun autre groupe national n'est aussi bien pourvu), leurs écoles (*language schools*), et surtout par leurs associations.

Tout travailleur japonais fait partie d'une association japonaise, d'un « gang ». L'employeur traite avec les chefs du gang. Les employés vivent entre eux. L'association centrale de San-Francisco contrôle 39 de ces associations locales, et, à son tour, elle est soumise étroitement à l'autorité du consul japonais, à qui elle sert d'intermédiaire officiel et obligatoire. On peut dire du groupe nippon aux États-Unis : *imperium in imperio.*

De cet état de choses, l'opinion américaine s'est vivement préoccupée. On a fait valoir que les Japonais créaient un danger économique. Même en tenant compte de la concurrence que fait leur extrême sobriété à la main-d'œuvre locale, la menace est illusoire. Le danger politique est réel. Les Américains ont senti qu'en laissant croître ce noyau impénétrable, avec la haine qui l'environnerait, des frictions graves seraient inévitables, et les Japonais appelleraient à leur secours la mère patrie. Le laisser-faire conduirait ainsi fatalement au conflit armé.

Les Américains ont employé comme toujours les moyens énergiques. L'État de Californie a porté en 1913 et renouvelé en 1920 l'interdiction aux Japonais d'être propriétaires du sol (*Alien Land Laws*). Depuis 1920, plusieurs autres États ont suivi cet exemple. Le Gouvernement fédéral ne peut recevoir du Japon de protestation contre ces mesures qui échappent à son autorité, et il n'a point eu à fournir les justifications juridiques que présente abondamment M. Prew Savoy dans la thèse très documentée qu'il a consacrée à ce

sujet. Enfin la loi de 1924 apporta la solution radicale en prononçant contre les Japonais, et comme si le Gentlemen's Agreement n'existait plus, l'exclusion absolue.

Les conditions[1] dans lesquelles fut décidée cette grave mesure feront saisir quelles forces et quelles passions elle laisse en jeu.

Tandis que la loi était en discussion, l'ambassadeur du Japon à Washington, M. Hanihara, adressa au secrétaire Hughes une note où il soutenait que le Gentlemen's Agreement avait été fidèlement observé par le Japon, et avertissait que le vote de l'exclusion, visant directement son pays, « blesserait péniblement le juste orgueil d'une nation amie » et entraînerait « de graves conséquences ». Les sénateurs Lodge et Reed virent dans ces deux derniers mots « une menace voilée ». Ni les explications de l'ambassadeur, ni même son rappel n'apaisèrent les esprits. La lettre était du 12 avril; le 15 avril, l'amendement excluant les Japonais fut voté de vive voix. Vote de colère et de passion, enlevé à la presque unanimité, et qui étonna même en Amérique, d'autant plus significatif que jusque-là aucune mesure restrictive ne pouvait s'assurer une majorité au Congrès. Le président Coolidge émit une protestation contre cet amendement, sans cependant oser le combattre. L'ambassadeur des États-Unis à Tokio, M. C. E. Woods, donna sa démission, officiellement pour raison de famille, en réalité parce qu'il désapprouvait l'attitude de son pays à l'égard du Japon. Après le vote, le Gouvernement japonais garda le silence. Mais les deux Chambres du Parlement votèrent des protestations. Dans la presse, quelques écrivains l'accueillirent comme « une insulte délibérée ». Il y eut des meetings bruyants. Une nuit, le drapeau de l'ambassade américaine fut arraché. Devant cette ambassade, un Japonais bien authentique fit harakiri, et deux cent mille personnes assistèrent à ses funérailles.

En somme, d'un côté comme de l'autre, les gouvernements se rendent comptent que la question est épineuse et délicate, tandis que l'opinion publique se passionne et s'irrite, dans la presse et les assemblées. Entre les États-Unis et le Japon,

1. Elles ont déjà été exposées, avec des détails significatifs que nous ne pouvons rappeler ici, dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1924.

il n'y a pas, à vraiment parler, de raison sérieuse de conflit. Japonais et Américains le reconnaissent. Mais il existe aux États-Unis une passion antijaponaise. Maintenant qu'elle s'est traduite en acte, un acte violent qui fera de plus en plus sentir ses effets, la passion antiaméricaine pourra se développer au Japon. La solution apportée par la loi d'immigration au problème japonais est donc seulement d'ordre intérieur et provisoire, et tout le mystère subsiste sur l'avenir du Pacifique.

On a déjà noirci beaucoup de papier à ce sujet, la question du Pacifique ouvrant de vastes perspectives aux essors imaginatifs. Il ne faudrait pas cependant prendre cet Océan pour une Méditerranée dont on puisse revendiquer la maîtrise. L'écume de ses flots et les ébats de ses poissons ne sont pas matière à propriété. M. René Grousset a donné de la question du Pacifique une définition sans poésie, mais juste et précise. C'est essentiellement une question d'équilibre démographique entre le Japon, l'Amérique et l'Australie. Le Japon, y compris Formose, a 418 261 kilomètres carrés, 168 280 de moins que la France; encore 15 p. 100 seulement en sont-ils cultivables. Sur ce sol insuffisant, il doit faire vivre une population de près de 60 millions d'habitants... et cette population s'accroît de plus d'un demi-million par an... Tandis qu'il étouffe dans son archipel, les terres américaines et australiennes qui lui font face ne nourrissent qu'une population très clairsemée qui ne s'accroît que lentement (2 habitants au kilomètre carré dans l'Ouest américain, 1 habitant pour 2 kilomètres en Australie). La comparaison de M. Grousset s'impose : il se produit un « appel d'air » entre ces centres de pression ethnique très inégale. Une grande revue japonaise disait en 1919 : « A côté des Amériques latine et anglo-saxonne, il y a encore place pour une Amérique mongole. »

Il faut bien voir quel est exactement le mal qu'engendre le surpeuplement. Sans doute c'est grâce à l'abondance de sa réserve d'hommes que le Japon, dans la guerre de Mandchourie, put s'offrir le luxe de victoires coûteuses, acheter la possession de Port-Arthur de cinquante mille existences, faire des chaussées avec les cadavres de ses soldats. La

richesse en « matériel humain », comme disait l'état-major allemand, ne suggère peut-être pas le désir de la guerre; on admettra qu'elle est de nature à le renforcer et ce mal n'est pas négligeable. L'impérialisme non plus, sécrétion incontestable de la pléthore ethnique, comme le prouve le nouvel impérialisme fasciste, dont l'unique thème est le chiffre de l'italianité. Cependant le militarisme est curable, et l'impérialisme est une image ou encore une housse décorative qui sert à cacher les moisissures. Car le vrai mal du surpeuplement est simple, triste, animal : c'est la faim, le besoin de manger.

Or, dit M. René Grousset, « le sol japonais en 1920 ne produisait que 101 475 000 hectolitres de riz, chiffre maximum qu'il semblait impossible de dépasser ». Ce qu'il ne produit pas, le Japon doit l'acheter au dehors, acheter avec les bénéfices de son industrie. A condition que son industrie fasse des bénéfices. Le Bureau international du Travail, dans la précieuse revue qu'il publie, constatait il y a quelque temps que le chômage est devenu une maladie universelle, dont restent seuls exempts — on sait pourquoi — la France et les États-Unis. Le Japon est un des pays les plus atteints. En janvier 1925, on comptait 932 000 chômeurs. Une estimation faite en février sur une autre base fixait à 3 400 000 le nombre des personnes de toutes les classes sociales qui se trouvaient sans emploi. Quoi qu'il en soit des chiffres, un chômage tel que le Japon n'en avait jamais connu de pareil.

Autrefois — aujourd'hui encore dans les pays retardataires — la suite du surpeuplement, c'était la famine. Mais la famine est une solution, et elle élimine les moins aptes. Désormais l'État nourrit les sans-travail. Charge écrasante, dont l'Angleterre sait quelque chose. Quand une nation ne possède pas les richesses des Hespérides britanniques, elle envoie son trop-plein où elle peut. L'empire nippon est prisonnier des eaux. Les voisins sont eux-mêmes surpeuplés. Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud lui sont interdits. L'Amérique du Sud[1] est bien éloignée. Que

1. Le Brésil a fermé pendant un an sa porte aux Asiatiques. Vu leur petit nombre — 25 000 environ, presque tous dans l'État de São Paulo — l'interdiction a été levée en 1924. Néanmoins une vive campagne se poursuit contre leur

reste-t-il? Ici personne ne peut plus répondre. Le directeur du *Tokio Yorodzu*, défendant le droit de ses compatriotes à émigrer en Corée avant l'annexion de 1910, écrivait avec une amère ironie : « Que ferons-nous de nos millions d'hommes en excédent? Nous ne pouvons pas les tuer en masse ni combler la mer du Japon pour en faire une terre ferme et les y établir. »

Nous savons ce que veut le Japon : ce que l'Amérique lui refuse. L'Amérique a pour elle le droit et la force, le Japon le besoin et le courage. L'antagonisme éclatera-t-il avec violence à plus ou moins longue échéance? Ou un tiers en fera-t-il les frais? Ne prophétisons pas. Mais quand on sait que, telles la vapeur ou l'électricité, les masses des démocraties nationalistes sont des forces de la nature, aveugles et brutales, on ne peut s'arracher de l'esprit des visions sanglantes.

IV

Ainsi donc, si elle favorise l'harmonie intérieure des États-Unis, la loi d'immigration complique et alourdit la politique étrangère. Peu de temps après son entrée en vigueur, les Américains eurent l'impression que, même du point de vue intérieur, la solution n'était pas encore définitive. Nos manuels nous ont appris de bonne heure que des empires antiques sont tombés pour avoir été trop vastes. Le gouvernement des nations modernes semble devenir pénible et lâche à proportion de leur grandeur. De la prohibition des boissons alcooliques est sortie une contrebande effrénée, résurrection des pirates et des corsaires. De même devant les barrières nouvellement dressées, le flot humain a fait sentir sa pression et a cherché partout des issues. En janvier 1925, vingt mille Européens attendaient à Cuba l'occasion de pénétrer en fraude aux États-Unis. Par les frontières canadiennes et mexicaines, nombreux sont ceux qui y réussissent. Le Canada surtout est le quartier général de la contrebande d'immigration. C'est la seule nation à qui la loi de 1924 a laissé

admission, et il n'y a nul doute que des mesures prohibitives seraient prises de nouveau dès qu'apparaîtrait un danger quelconque.

l'entrée aux États-Unis exempte de restriction numérique. Déjà depuis 1921 un courant, produit par la différence des conditions économiques, drainait vers les États-Unis la population canadienne, et surtout canadienne-française. Dans l'exercice terminé en mars 1924, 200 000 citoyens du Canada ont passé la frontière. Le mouvement continue depuis. Dans cette foule en marche se glissent aisément les fraudeurs. Aussi en février 1926, M. Curran, commissaire de l'immigration, évaluait à un million le nombre des étrangers susceptibles d'être déportés. La presse américaine, exagérant un peu, estime qu'ainsi est annulé l'effet de la loi de 1924. D'où réclamation de nouveaux crédits pour resserrer le contrôle et d'une loi nouvelle pour renforcer les barrières. « Elles ne seront jamais levées », assurait récemment M. Frederic C. Howe[1], qui fut commissaire de l'immigration du temps du président Wilson. M. H. H. Powers disait dès juillet 1924, dans l'article que nous avons déjà cité, qu'il faut s'attendre à la fermeture complète des frontières à une date rapprochée.

Qui sera le plus fort, des constructeurs de digue ou de la marée? L'égoïsme à l'antique de la cité farouchement verrouillée dans ses murs, ou l'assaut des nomades faméliques? Drame barbare, cruel, fatal, dont le dénouement est une énigme.

Pour la résoudre, les États n'ont que la violence. L'Amérique est par excellence le pays des initiatives individuelles, généreuses et puissantes. Voilà pourquoi est né le « Birth Control Movement », maintenant connu dans tous les États-Unis, violemment combattu, soutenu par une petite minorité, comme tous les mouvements qui s'appuient sur une philosophie complexe, mais cette minorité est une élite de l'esprit et de l'ardeur. Il ne s'agit pas ici de critiquer ou d'approuver ce groupe et ses théories, mais de constater et de comprendre un fait significatif entre tous.

Il n'est pas absolument singulier. En Angleterre aussi (voir *Mercure de France* du 1er mars 1926), où le chômage chronique est le fruit empoisonné du surpeuplement, une agitation est organisée pour la limitation des naissances (*birth control* — pour traduire « control », il faut ajouter l'idée

1. M. Howe, séjournant à Paris l'hiver dernier, y composait un livre sur l'immigration.

de direction et de choix.) Entre les deux mouvements, plusieurs idées et tendances sont communes. En Amérique, il a pris physionomie grâce à celle qui en fut l'initiatrice et qui en est l'âme, Mrs Margaret Sanger.

Au frontispice du livre où elle donne l'ensemble de ses idées[1], une photo la représente, entre ses deux jeunes fils, sans rien de l'aspect rébarbatif qui sévit dans les congrès féministes, mais le regard énergique et profond. Ce qu'elle écrit confirme l'impression. Elle philosophe, mais en polémiste; elle raisonne avec plus de chaleur que de critique. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle n'a pas le sens de l'histoire. L'avenir la préoccupe davantage. Elle va vers lui avec cet enthousiasme, avec cet idéalisme mystique dont le président Wilson nous fatigua naguère. Elle écrit avec des majuscules : *Light, Liberty, Powers of Darkness.* Idéalisme pratique mitigé, si l'on peut dire, de matérialisme philosophique. Cependant, au milieu des attaques dont elle a été l'objet, personne n'a jamais mis en cause la pureté de sa vie et la noblesse de ses ambitions. Apôtre, elle a une flamme entraînante, audacieuse, une activité sans répit. Elle a été en prison, elle a tenu tête à la police et aux autorités. Elle a parcouru le monde presque entier, visité les taudis de Londres et de Shangaï, sensible aux misères du foyer et de la rue, annonçant partout ce qu'elle appelle le « message ». Ces traits divers, en y ajoutant une sorte de féminisme qui ne doute de rien, composent une personnalité bien américaine. Néanmoins le trait américain par excellence lui fait défaut, à savoir le puritanisme. C'est même contre lui qu'elle bataille, sans merci, avec acharnement. Ce n'est pas le moindre intérêt de l'affaire que contre ce lourd adversaire, compact et enraciné, elle remporte de plus en plus de succès. Car Mrs Sanger n'est pas seule; elle a derrière elle toute une armée et qui grossit sans cesse. Des femmes surtout et de tous les milieux. Des médecins. Nombre de professeurs d'université. Des écrivains, comme Sinclair Lewis. Et même des magistrats, dont un très connu là-bas, le juge Ben Lindsey. Le mouvement s'appuie sur une revue très vivante, *The Birth Control Review*, née

1. *Woman and the New Race*, New-York, Brentano's, 1920.

en 1917, lue aujourd'hui un peu partout sur le globe (elle tirait à 2 000 en 1917, à 10 000 en 1922), et sur une ligue fondée le 10 novembre 1921.

Une médecin anglais notable, le docteur Millard, disait en 1924 du Birth Control en Angleterre : « Ce n'est plus comme autrefois un sujet interdit à la bonne société. Au contraire il est vraiment devenu à la mode et on n'hésite pas à en discuter en dînant et au-dessus des tasses à thé dans les cercles les plus irréprochables. Des évêques et d'autres dignitaires de l'Église (anglicane, naturellement), des médecins et des chirurgiens éminents, des auteurs distingués, de vaillants amiraux, des arbitres du beau monde, des hommes politiques, des philanthropes, tous estiment nécessaire désormais d'être à la page sur la question du Birth Control, et beaucoup lui ont donné leur cordiale bénédiction. Les journaux et les magazines les plus répandus... lui consacrent maintenant des articles... tandis que les livres qui en traitent... et dont les auteurs et les vendeurs, il n'y a pas longtemps, eussent presque certainement été poursuivis, sont aujourd'hui vendus ouvertement dans toutes les librairies. »

Le changement est loin d'être aussi frappant en Amérique qu'en Angleterre, parce que l'Amérique ne connaît pas le chômage endémique et n'est pas une île. Mais une telle transformation est inscrite dans le développement des peuples anglo-saxons. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont produit Malthus, car les pratiques qui s'abritent sous son nom sont courantes en Australie et en Nouvelle-Zélande et ces deux pays sont les marcottes les plus avancées de la souche britannique. Les États-Unis, sous ce rapport, sont en retard, mais ils s'acheminent vers le même point.

V

Nous avons nommé Malthus : son nom domine tout débat démographique. Non sans raison, puisqu'il fut initiateur, — mais à tort, car il est dépassé. En Angleterre existait une « Neo-Malthusian League »; elle a laissé ce nom il y a quelques années pour celui de « New Generation League ». Qu'on oubliât aussi en France ce mot de malthusianisme, il y aurait

tout avantage. Il distille cette gêne du genre pudique dont on prétend que nos voisins d'outre-Manche se sont délivrés et qui entrave les discussions sur ce sujet, tout de même de première importance. Ce serait aussi un hommage à la vérité de ne pas mettre sous le patronage du clergyman de 1803 des idées qu'il ne pouvait avoir. En Amérique surtout, les théoriciens du Birth Control se sont appliqués à se distinguer de Malthus. L'*Essai sur le principe de la Population* ressortissait à la fois à l'économie et à l'ascétique. Si, négligeant l'ascétique, on utilise encore l'argument économique, on y ajoute tant d'autres éléments que l'ensemble peut fort bien s'étudier sans plus se soucier d'un livre plus que séculaire.

Le mouvement américain du Birth Control est inspiré par des femmes et des professeurs. Cela suffit déjà pour n'y pas voir une idée d'épicier anglais, évaluant les stocks alimentaires du globe, ni une révolte d'anarchistes amateurs de néant, ainsi que la France en a eu le malheureux spectacle. Des seize personnes qui composent le Comité directeur de l'American B. C. League, cinq seulement sont des hommes, dont deux médecins. Autrement dit ce mouvement est un mouvement de mères de famille. « Birth Control is Woman's problem », disait Margaret Sanger. Le principe du Birth Control est celui-ci : pour le bonheur de la mère et celui de ses enfants, il ne doit plus y avoir que la maternité volontaire. « Seule la maternité volontaire respecte la dignité humaine de la femme et lui permet le plein épanouissement de ses facultés. » Pour une Américaine, ce point est d'une grande importance, la femme des classes aisées ayant devant elle un champ d'activité pour ainsi dire sans limites.

Cependant le Birth Control se préoccupe avant tout du bien général de la race. Il veut maintenir dans le néant ces enfants pour qui il eût mieux valu ne pas naître, pauvres êtres sur qui pèse, dès l'instant premier de leur existence, une hérédité fatale et qui, à leur tour, pèsent de tout le poids de leur infortune sur la société. De 1890 à 1920, par exemple, le nombre des aliénés aux États-Unis est passé de 118 pour 100 000 habitants à 220, et le dommage annuel qui s'ensuit est évalué à 200 millions de dollars. Le Birth Control veut aussi prévenir la progéniture non désirée, qui sera à

charge à une famille déjà nombreuse ou pliant déjà sous les difficultés de la vie. Seul moyen efficace de supprimer la plaie de l'avortement (un million environ par an aux États-Unis), la plaie de la mortalité infantile (300 000 enfants meurent avant un an), la plaie des taudis et tout ce qu'engendre de mauvaise éducation physique ou morale l'insuffisance des parents exténués. Le cas est plus fréquent que nous ne le supposons en France d'après le spectacle des touristes américains. Dans les nombreuses lettres de mères de famille que publie la *B. C. Review*, ces mots : « Je n'ai personne » reviennent comme un refrain plaintif. Les immigrants de fraîche date n'ont pas de famille pour les aider. Les Américains natifs sont très souvent séparés de la leur à cause des changements, très fréquents aux États-Unis, de domicile, ou du système d'éducation en vigueur, d'après lequel les enfants se débrouillent comme ils peuvent. Le jeune couple étant si peu appuyé, les coups du sort : chômage, maladies, mort, se font plus durement sentir sur les enfants. La lourde grappe de fruits est en péril, attachée à une branche frêle. Aussi telle est la formule de Birth Control Américain : « Moins de prudence dans les bonnes maisons, moins d'insouciance dans les bicoques[1]. »

L'idéal que vise le Birth Control est bien américain : une harmonie entre la santé physique et morale et le bien-être matériel. Cette harmonie est de plus en plus un besoin général dans le monde, et peut-être la forme moderne de la joie de vivre. On cherchait autrefois la puissance ou la liberté. L'une et l'autre sont devenues plus ou moins illusoires. On paraît devoir se contenter désormais d'une sorte d'épanouissement dans le bien-être.

Diminuer la misère est sans conteste la préoccupation primordiale des partisans du Birth Control. La psychologie et la sociologie aussi sont directement intéressées à leur dessein dans une mesure qu'il sied pour le moins d'indiquer.

Les théories de Freud les ont fortement influencés. Freud a suscité là-bas toute une littérature; il y passe pour un prophète. « Depuis l'apparition du darwinisme, écrivait le professeur Stuart Rice, il n'a pas été donné au monde d'idées

1. *B. C. Review*, mars 1923, p. 72.

plus révolutionnaires et plus chargées de sens que celles qui sont associées au nom de Freud[1]. » Les déclarations de ce genre sont courantes et font comprendre que les disciples du B. C. prétendent instaurer toute une vie psychique nouvelle par une transformation de la vie sexuelle.

Leur ambition est vaste : ni plus ni moins refaire le monde : *remake the world*[2]. On a le sentiment très vif en Amérique des changements imposés à la société, et spécialement à la cellule sociale, la famille, par l'évolution économique et les applications de la science. On s'y inquiète beaucoup d'un idéal de la famille moderne. Le mariage y est précoce, le divorce vulgaire. Et presque aussi vulgaire l'assassinat du mari par la femme; c'est devenu « un sport d'intérieur », disait l'an dernier un journal de Chicago. Il y a donc une réforme profonde à opérer, et le B. C. apporte des principes. Adéquats? La question resterait à débattre. Notons seulement qu'il prétend ainsi à un grave renouvellement de la morale individuelle et familiale.

Quelque digne d'attention que soit ce point de vue, nous considérons surtout dans le B. C. qu'il propose une issue au cercle vicieux de la paix mondiale. Le peuple américain, synthèse encore fraîche de plusieurs races, abrégé des continents, était plus apte que d'autres à rechercher pour les maladies démographiques de l'humanité le calmant universel.

VI

Au terme de cette rapide étude, dont on n'a pas voulu obscurcir les lignes générales de trop de statistiques, le lecteur aura, semble-t-il, aperçu combien le problème démographique se pose différemment aux États-Unis et en France, et comment, malgré cela, le nôtre se comprend mal si on méconnaît celui d'Amérique. Les deux traits de notre situation démographique sont : la natalité stationnaire et l'entrée en masse des étrangers. Si nous croyons que celle-ci est un remède à celle-là, l'exemple des États-Unis fermant leur porte est une leçon dont nous pourrions tirer quelque profit. Si nous expli-

1. *Political Science Quarterly*, june 1925, p. 293.
2. *Woman and the New Race*, p. 99.

quons celle-ci par celle-là, nous faisons erreur : les Italiens accourent en France parce que l'Amérique leur est interdite. Des auteurs, économistes ou politiques, se félicitent de l'immigration étrangère : il ne faudra peut-être guère attendre pour les voir s'en mordre les doigts. Tous ceux qui en écrivent, pleurent sur ce qu'ils appellent « la dépopulation » de la France, et qui est en fait un manque d'accroissement. Cette stagnation est déplorable, en effet, mais à cause de la basse température vitale qu'elle révèle dans la société française en proie au malaise de l'anarchie sourde et non pas seulement en raison d'une brutale et simpliste différence arithmétique. Aux États-Unis on se préoccupe de la qualité des hommes plus que de la quantité. Ne rejetons pas absolument ce principe!

En le mettant en pratique, nous pourrions avec un peu plus de tranquillité subir la comparaison avec les 65 millions d'Allemands ou les 42 millions d'Italiens. Est-ce à dire que cette comparaison ne proclame pas un immense danger? Jamais. Nous l'avons dit : le péril est évident, cruel et croissant. Mais il faut se demander au préalable si le recours unique et décisif est dans l'accroissement parallèle et concurrent des millions d'habitants; si les maux de la surpopulation ne valent pas eux-mêmes qu'on y songe; si, sans cesser d'ailleurs, de crier aux Français : « Soyez nombreux », il ne serait pas également efficace d'ajouter ce conseil : « Soyez forts, et de toutes les forces »; si enfin, puisque notre péril provient de notre infériorité relativement aux peuples voisins, il n'y a pas lieu d'espérer que, quelque jour, le niveau baissera dans les bassins contigus. Certains Américains, par le Birth Control, recherchent un moyen d'y parvenir. Il ne dépendra jamais de nous qu'il soit appliqué. Mais, spectateurs intéressés, nous avons à observer, sans nous départir d'une vigilance de sentinelle armée, si cette étape nouvelle des transformations du monde que serait la limitation des naissances avec la fin de l'émigration, ne va pas nous rendre un immense service. Le peuple américain en sera-t-il l'artisan? Il a déjà tant contribué à modifier la face du globe qu'on le voit fort bien faire entrer cette perspective dans l'histoire.

GAUTIER-DAUVERNAY

LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE[1]

VII

Il n'y avait qu'un seul couvert au bout d'une longue table, dans la salle, pour le lieutenant. C'est là qu'il prenait ses repas, tandis que les autres prenaient le leur dans la cuisine : assemblée quotidienne, étrangement assortie, que servait Catherine, toujours inquiète et silencieuse. Peyrol, soucieux et affamé, faisait vis-à-vis au citoyen Scevola en habit de travail; celui-ci avait l'air plus absorbé et plus fiévreux que d'ordinaire, et les taches rouges de ses pommettes étaient très accentuées au-dessus de sa barbe drue. De temps à autre la maîtresse de la ferme se levait de la place qu'elle occupait près du vieux Peyrol et allait dans la salle servir le lieutenant. Les trois autres semblaient ne point prêter attention à ses absences. Vers la fin du repas, Peyrol, appuyé au dossier de sa chaise, posa son regard sur l'ex-terroriste qui n'avait pas encore achevé et qui dévorait, de l'air d'un homme qui a beaucoup travaillé toute la matinée. La porte de communication entre la salle et la cuisine était grande ouverte, mais aucun bruit de voix n'arrivait de la salle.

Jusque-là Peyrol ne s'était guère inquiété de l'état d'esprit des gens avec qui il vivait. Maintenant, au contraire, il se demandait quelles pouvaient bien être les pensées de cet ex-terroriste, de ce pauvre diable sanguinaire qui jouait le rôle de patron de la ferme d'Escampobar. Mais lorsque le citoyen Scevola leva enfin la tête pour prendre une longue gorgée de vin, rien d'imprévu n'apparut sur son visage haut en couleur,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier.

qui ressemblait étrangement à un masque peint. Leurs regards se croisèrent.

— Sacrebleu! — s'écria Peyrol à la fin. — Si vous ne dites jamais rien à personne, comme cela, vous finirez par ne plus savoir parler.

Le patriote se mit à sourire dans les profondeurs de sa barbe, un sourire qui semblait toujours à Peyrol, — idée préconçue peut-être, — la grimace défensive d'un petit animal sauvage qui aurait peur d'être cerné.

— De quoi voulez-vous qu'on parle? — rétorqua-t-il. — Vous vivez avec nous; vous n'avez pas bougé d'ici; je suppose que vous avez dû compter les grappes de raisin dans l'enclos et les figues sur le figuier contre le mur, plus d'une fois... — Il s'arrêta pour prêter l'oreille au silence complet qui régnait dans la salle, et il dit ensuite, en élevant légèrement la voix : — Vous et moi, nous savons tout ce qui se passe ici.

Peyrol plissa le coin de ses yeux avec un regard pénétrant. Catherine, qui desservait la table, avait l'air complètement sourde. Son visage, couleur de noix, aux joues et aux lèvres rentrées, aurait pu être sculpté, tant ses rides demeuraient immobiles. Son maintien était droit, ses mains rapides.

— Il n'y a pas besoin de parler de la ferme, — dit Peyrol. — Vous n'avez pas appris de nouvelles récemment?

Le patriote secoua la tête avec violence. Il avait horreur des nouvelles publiques. Tout était perdu. Le pays était mené par des parjures et des renégats. Toutes les vertus patriotiques étaient mortes. Il frappa du poing, puis resta aux aguets comme si le coup avait pu éveiller un écho dans la maison silencieuse. On n'entendit pas le moindre bruit. Le citoyen Scevola soupira; il pensait être le dernier des patriotes et, même dans sa retraite, sa vie n'était pas en sûreté.

— Je sais, — dit Peyrol. — J'ai vu toute l'affaire du haut de ma fenêtre. Vous savez courir comme un lièvre, citoyen.

— Fallait-il donc me laisser sacrifier à ces brutes superstitieuses? — répliqua le citoyen Scevola d'une voix aiguë et avec une indignation sincère que Peyrol observa avec froideur. C'est à peine s'il put l'entendre murmurer : « Peut-être aurait-il mieux valu que ces chiens de réactionnaires me tuent cette fois-là! »

La vieille femme qui lavait quelque chose sur l'évier jeta un regard inquiet vers la porte de la salle.

— Non! — s'écria le sans-culotte solitaire. — Ce n'est pas possible, il doit y avoir encore en France un certain nombre de patriotes. Le feu sacré n'est pas éteint!

On eût dit d'un homme à la tête recouverte de cendre, au cœur plein de désolation. Ses yeux en amande avaient l'air éteints. Au bout d'un moment il lança sur Peyrol un regard de côté, comme pour juger de l'effet, et se mit à déclamer à mi-voix :

— Non! non! ce n'est pas possible! Un jour viendra où la tyrannie sera ébranlée et où le moment sera venu de l'abattre de nouveau. Nous sortirons par milliers. Ça ira!

Ces mots, et même l'énergie passionnée avec laquelle il les prononça, laissèrent Peyrol insensible. La tête dans sa forte main brune, il pensait si visiblement à autre chose que le faible esprit de combativité terroriste s'effondra dans le cœur solitaire du citoyen Scevola. Le reflet du soleil dans la cuisine fut obscurcit par la silhouette du pêcheur de la lagune qui, dans l'encadrement de la porte, salua timidement la compagnie. Sans faire un mouvement, Peyrol tourna vers lui les yeux avec curiosité. Catherine s'essuyant les mains à son tablier remarqua : « Vous arrivez tard pour votre dîner, Michel. » Il entra, prit des mains de la vieille femme une écuelle et un gros morceau de pain et les emporta aussitôt dans la cour. Peyrol et le sans-culotte se levèrent de table. Ce dernier, après avoir hésité, passa brusquement dans le corridor, tandis que Peyrol, évitant le regard inquiet de Catherine, se dirigeait vers la cour de derrière. Par la porte de la salle il aperçut Arlette qui, assise très droite, les mains sur les genoux, regardait quelqu'un qu'il ne pouvait voir, mais qui ne pouvait être que le lieutenant Réal.

Dans la chaleur écrasante de la cour, les poules, par petits groupes, faisaient la sieste sur des taches d'ombre. Peyrol, lui, ne prenait pas garde au soleil. Michel, qui mangeait son dîner sous le toit en pente de la remise, posa par terre son écuelle et rejoignit son maître près du puits qu'entourait un petit mur de pierre et que surmontait un arceau de fer forgé sur lequel un figuier sauvage avait poussé un maigre

rejeton. Après la mort de son chien le pêcheur avait abandonné la lagune, laissant pourrir sa barque sur ce pauvre rivage et ses filets serrés dans sa sombre cabane. Il ne voulait pas avoir d'autre chien, et, d'ailleurs, qui lui en aurait donné un? Il était le dernier des hommes. Il fallait bien que quelqu'un fût le dernier. Il n'y avait pas place pour lui au village. Aussi, un beau matin, était-il monté à la ferme pour y voir Peyrol ou plus exactement pour que Peyrol le vît. C'était absolument le seul espoir de Michel. Il s'assit sur une pierre en dehors de la barrière, avec un petit baluchon qui consistait principalement en une vieille couverture, et un bâton recourbé, qu'il posa près de lui. Il avait ainsi l'air de la créature la plus abandonnée, la plus douce et la plus inoffensive de la terre. Peyrol avait écouté gravement le récit confus qu'il lui fit de la mort du chien. Personnellement, il ne se serait pas fait un ami d'un chien comme celui de Michel, mais il comprenait très bien que l'homme eût quitté brusquement sa misérable installation au bord de la lagune. Et quand Michel eut terminé par ces mots : « J'ai pensé que je pourrais venir ici », Peyrol, sans attendre une requête plus explicite, lui dit : « Très bien. Je vous prends comme équipage », et il lui avait montré le sentier qui descendait à la mer. Et comme Michel, ramassant son paquet et son bâton, s'en allait sans attendre d'autre instruction, il lui avait crié : « Vous trouverez un pain et une bouteille de vin dans le coffre arrière, pour déjeuner. »

Telles furent les seules formalités de l'engagement de Michel comme « équipage », à bord de la tartane de Peyrol. Celui-ci, sans perdre de temps, avait voulu réaliser l'intention qu'il avait de posséder une embarcation quelconque. Il n'était pas facile de trouver quelque chose qui en valût la peine. La population misérable de Madrague, petit port de pêche qui fait face à Toulon, n'avait rien à vendre. D'ailleurs, Peyrol ne vit qu'avec mépris ce qu'ils possédaient dans ce genre. Il aurait préféré acheter un catamaran fait de trois billes de bois liées par du rotin, plutôt qu'une de leurs barques; mais il découvrit, abandonnée sur la grève, penchée sur le côté d'un air mélancolique, une tartane à deux mâts dont les cordages, blanchis par le soleil, pendaient en festons et dont les mâts desséchés montraient de longues craquelures. On ne

voyait jamais personne faire la sieste à l'ombre de sa coque sur laquelle les mouettes s'étaient établies comme chez elles. Elle avait l'air d'une épave rejetée assez avant sur la grève par une mer dédaigneuse. Peyrol, qui l'avait d'abord examinée de loin, vit que le gouvernail était encore à sa place. Il la parcourut des yeux et se dit qu'un bâtiment avec des lignes pareilles naviguerait bien. Elle était beaucoup plus grande que ce à quoi il avait pensé, mais sa grandeur même avait un attrait. Il eut l'impression que toutes les côtes de la Méditerranée seraient à sa portée, les Baléares et la Corse, la côte barbaresque et l'Espagne. Peyrol avait navigué des milliers de lieues sur des bâtiments qui n'étaient guère plus gros. Derrière son dos un groupe de femmes de pêcheurs, maigres et têtes nues, avec un essaim d'enfants en guenilles pendus à leurs jupes, considéraient en silence le premier étranger qu'elles eussent vu depuis des années.

Peyrol emprunta dans le village une petite échelle (il pensait qu'il valait mieux ne pas confier son poids à l'un des cordages qui pendaient sur le flanc du bateau) et la transporta jusqu'à la grève, suivi à distance respectueuse par les femmes et les enfants ébahis : il se voyait l'objet de l'étonnement des naturels, comme cela lui était arrivé autrefois sur plus d'une île dans des mers lointaines. Il grimpa à bord de la tartane abandonnée et, debout sur l'avant ponté, devint le point de mire de tous les yeux. Une mouette s'envola avec un cri furieux.

Le fond de la partie découverte de la cale ne contenait qu'un peu de sable, des morceaux de bois, un crochet rouillé et des brins de paille que le vent avait dû transporter pendant des lieues avant qu'ils ne trouvassent là leur repos. Le pont arrière avait une petite claire-voie et un capot d'échelle. Peyrol resta fasciné devant un énorme cadenas qui assurait la porte à glissière. On eût dit qu'elle renfermait des secrets ou des trésors, — et très probablement elle était vide. Peyrol se retourna, et de toute la force de ses poumons, cria dans la direction des femmes de pêcheurs, auxquelles s'étaient joints deux vieillards et un bossu qui se balançait entre deux béquilles.

— Qui est-ce qui s'occupe de cette tartane? où est le gardien?

Leur seule réponse fut d'abord un mouvement de recul. Seul, le bossu demeura sur place et répondit d'une voix forte à laquelle on ne se serait pas attendu :

— Personne n'est monté à bord depuis des années.

Les femmes de pêcheurs admirèrent sa hardiesse, car Peyrol leur paraissait un être formidable.

— Je m'en doute, — pensa Peyrol, — elle est dans un fichu état.

La mouette qu'il avait dérangée avait ramené des amies aussi indignées qu'elle et elles tournoyaient à différentes hauteurs, en poussant des cris sauvages au-dessus de la tête de Peyrol. Il cria de nouveau :

— A qui appartient-elle?

L'homme aux béquilles leva le doigt vers les oiseaux qui tournoyaient et répondit d'une voix creuse :

— Ce sont les seuls que je connaisse. — Puis, comme Peyrol le regardait par-dessus le bastingage, il continua : — Ce bateau a appartenu à Escampobar. Vous connaissez Escampobar? C'est une maison dans le creux, là, entre les collines.

— Oui, je connais Escampobar, — cria Peyrol en se retournant et en s'appuyant contre le mât dans une attitude qu'il conserva assez longtemps.

Son immobilité finit par lasser la foule. Ils se retirèrent lentement tous ensemble vers leurs cabanes, le bossu formant l'arrière-garde, balancé entre ses béquilles, et Peyrol demeura seul avec les mouettes en colère. Il resta longtemps à bord du bâtiment tragique qui avait conduit les parents d'Arlette à la mort lors de ce massacre vengeur de Toulon, et qui avait ramené la jeune Arlette et le citoyen Scevola à Escampobar où la vieille Catherine, demeurée seule, avait attendu pendant des jours pour voir revenir quelqu'un : des jours d'angoisses et de prières tandis qu'elle écoutait le grondement des canons autour de Toulon, et, avec une terreur différente et presque plus grande, le silence de mort qui lui succédait.

Peyrol, tout à la joie de sentir une embarcation sous ses pieds, ne s'abandonna à aucune des images d'horreur auxquelles cette tartane désolée se trouvait associée. Il ne rentra à la ferme que tard dans la soirée, si bien qu'il dut prendre

seul son souper. Les femmes s'étaient retirées, le sans-culotte qui fumait sa pipe dehors l'avait suivi dans la cuisine et lui avait demandé où il avait été, et s'il s'était égaré. Cette question fournit une entrée à Peyrol. Il était allé à Madrague et avait vu une fort jolie tartane qu'on laissait pourrir sur la grève.

— On m'a dit là-bas qu'elle vous appartient, citoyen.

Le terroriste se contenta de cligner des yeux.

— Qu'y-a-t-il? ce n'est pas ce bateau sur lequel vous êtes venu ici? Vous ne voulez pas me le vendre? — Peyrol attendit un moment. — Quelle objection avez-vous?

Le patriote, visiblement, n'avait aucune objection positive. Il marmotta vaguement que la tartane était très sale, ce qui fit que Peyrol le regarda avec étonnement.

— Je suis prêt à la prendre comme elle est.

— Je serai franc avec vous, citoyen. Voyez-vous, pendant qu'elle était à quai à Toulon, un groupe de traîtres qui fuyaient, des hommes, des femmes, des enfants aussi, grimpèrent à bord et coupèrent les amarres avec l'espoir de s'enfuir : mais les vengeurs n'étaient pas loin derrière et eurent bientôt fait de les mettre à la raison. Quand nous avons découvert la tartane derrière l'Arsenal, moi et un autre homme, il nous a fallu jeter par-dessus bord quantité de cadavres que nous tirâmes de la cale et de la cabine. Vous trouverez tout très sale. On n'a pas eu le temps de nettoyer.

Peyrol eut envie de rire : il avait vu des ponts ruisseler de sang et avait lui-même aidé à jeter des corps par-dessus bord après un combat; mais il considéra le citoyen d'un œil peu amical : « Il a pris part aux massacres, sans aucun doute, » se dit-il à lui-même, mais il ne fit à haute voix aucune remarque. Il pensait seulement à l'énorme cadenas qui fermait ce charnier vide, à l'arrière. Le terroriste insista.

— Nous n'avons vraiment pas eu un moment pour nettoyer. Les circonstances étaient telles que je dus partir au plus tôt de crainte de voir quelques prétendus patriotes me faire un mauvais parti. On se querellait beaucoup dans ma section. Et je n'ai pas été le seul à partir, vous savez.

Peyrol, d'un geste du bras, coupa court à l'explication. Mais avant que le terroriste et lui ne se fussent séparés pour la

nuit, Peyrol put se considérer comme le possesseur de la tartane tragique.

Le lendemain il retourna au hameau et s'y établit pendant quelque temps. La terreur qu'il avait inspirée se dissipa, encore que personne ne se souciât de s'approcher de la tartane. Peyrol n'avait besoin d'aucune aide. Il fit sauter lui-même l'énorme cadenas avec une barre de fer et la lumière du jour entra dans la petite cabine, où des traces de sang sur les boiseries témoignaient encore du massacre, mais qui ne contenait rien d'autre qu'une touffe de long cheveux et une boucle d'oreille, une chose sans valeur que Peyrol ramassa et considéra un moment. Les souvenirs de semblables trouvailles n'étaient pas étrangères à son passé. Il pouvait, sans grande émotion, se représenter la cabine encombrée de cadavres. Il s'assit et regarda les taches et les éclaboussures que la lumière du jour n'avaient pas touchées depuis des années. La petite boucle d'oreille était posée devant lui, sur la table mal équarrie, entre les coffres, et il hocha la tête lourdement. Lui, du moins, n'avait jamais été un boucher.

Il fit seul tout le nettoyage. Puis il s'occupa avec amour du gréement de la tartane. Il avait conservé des habitudes d'activité. Il était heureux d'avoir quelque chose à faire. Cette tâche lui convenait et prenait l'aspect de préparatifs de voyage; c'était un agréable rêve, et qui chaque soir lui apportait la satisfaction d'avoir fait quelque chose en vue de ce but illusoire. Il fit un gréement, gratta lui-même les mâts, balaya, peignit sans l'aide de personne, travaillant assidument, comme s'il se préparait à fuir d'une île déserte; dès que la petite cabine eut été nettoyée et remise en état, il prit l'habitude de coucher à bord. Une fois seulement il monta faire une visite à la ferme, pendant deux jours, comme pour se donner un congé. Il l'employa surtout à observer Arlette. Elle était peut-être le premier être humain problématique qu'il eût jamais rencontré. Il n'avait pas de mépris pour les femmes. Il les avait vues aimer, souffrir, endurer la misère, se disputer, et même combattre à main armée comme des hommes. En général, avec les hommes et les femmes, il fallait se tenir sur ses gardes, mais à certains égards on pouvait avoir davantage confiance dans les femmes.

En fait, les femmes de son pays lui étaient beaucoup plus étrangères que les autres. Son expérience de différentes races lui avait toutefois donné l'idée vague que les femmes étaient partout assez semblables les unes aux autres. Celle-ci était une très aimable créature. Elle lui faisait l'effet d'un enfant et éveillait en lui une sorte d'émotion intime qu'il ne pensait pas qu'un homme pût ressentir. Il ne fut pas sans s'étonner du caractère désintéressé qu'avait cette émotion.

— Est-ce que je deviens vieux? — se demanda-t-il tout à coup, un soir qu'assis sur le banc contre le mur il regardait droit devant lui, après qu'il l'avait vue passer devant lui.

Il se sentait observé par Catherine qu'il avait vue le regarder à la dérobée ou par l'entre-bâillement des portes.

Peyrol se leva lentement.

— Bonsoir, — lui dit-il, — je m'en vais à Madrague. J'ai à faire sur la tartane au petit jour.

— Ne me parlez pas de cette tartane, — dit Catherine. — Elle a emmené mon frère pour toujours. Je suis restée sur le rivage à regarder ces voiles devenir de plus en plus petites : ensuite, je suis remontée toute seule ici.

Remuant avec calme ses lèvres fanées qu'aucun amoureux, qu'aucun enfant n'avaient jamais embrassées, la vieille Catherine raconta à Peyrol les jours, les nuits d'attente, avec le canon grondant à ses oreilles. Elle avait passé des heures, assise sur le banc dehors à attendre des nouvelles, à regarder des lueurs sur le ciel, à écouter l'éclatement sourd des coups de canon. Et puis, un soir, ç'avait été comme la fin du monde. Le ciel était tout illuminé, la terre tremblait sur ses fondements et il lui sembla que la maison chancelait; elle se leva en sursaut de son banc et se mit à crier de terreur. Cette nuit-là, elle ne s'était pas couchée. Le lendemain elle vit la mer couverte de navires et un nuage de fumée noire et jaune au-dessus de Toulon. Un homme qui montait de Madrague lui dit qu'il croyait que toute la ville avait sauté. Elle alla lui chercher une bouteille de vin et il l'aida ce soir-là à donner la pâture aux bêtes. Avant de redescendre chez lui, il déclara qu'il ne devait plus y avoir âme qui vive à Toulon parce que les quelques survivants seraient sûrement partis à bord des navires anglais. Une semaine plus tard, elle somnolait près

du feu, lorsqu'elle fut réveillée par un bruit de voix au dehors et elle aperçut, droite au milieu de la salle, pâle comme une morte sortie d'une tombe, avec une couverture tachée de sang sur les épaules et un bonnet rouge sur la tête, une petite fille à l'air égaré, dans laquelle elle reconnut soudain sa nièce. Terrifiée, elle se mit à crier : « François, François! » c'était le nom de son frère, elle le croyait dehors. Son cri effraya l'enfant qui s'enfuit vers la porte. Tout au dehors était tranquille. Elle cria une fois encore « François », et ayant, en chancelant, gagné la porte, elle vit sa nièce qui se cramponnait à un homme étrange, coiffé d'un bonnet rouge, un sabre au côté et qui hurlait : « Vous ne reverrez plus François. Vive la République! »

— Je reconnus le fils Bron, — continua Catherine, — je connaissais ses parents. Quand les troubles avaient commencé, il était parti de chez lui pour suivre la révolution. Je marchai droit vers lui et m'emparai de l'enfant. Elle ne fit pas de difficulté : elle m'avait toujours aimée.

Elle se leva de son tabouret et, s'étant rapprochée de Peyrol, elle reprit :

— Elle se rappelait bien sa tante Catherine. J'arrachai l'horrible couverture de ses épaules. Ses cheveux étaient souillés de sang, ses vêtements en étaient tout tachés. Je la conduisis en haut. Elle était aussi faible qu'un petit enfant. Je la déshabillai et l'examinai. Elle n'avait aucune blessure. J'en étais sûre, mais c'était tout ce dont j'étais sûre. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle marmottait. Sa voix même me bouleversait. Elle tomba de sommeil aussitôt que je l'eus mise dans mon lit et je suis restée là à la regarder, à demi folle à la pensée de tout ce que cette enfant avait dû traverser. Quand je descendis, je trouvai ce propre-à-rien dans la maison. Il parcourait la salle en vociférant. Je pensais que tout cela ne devait être qu'un affreux rêve. La tête me tournait. Il réclamait l'enfant et Dieu sait quoi. Je croyais comprendre des choses qui me faisaient dresser les cheveux sur la tête. Je me tordais les mains de toutes mes forces, de peur de devenir folle.

— Il vous faisait peur, — dit Peyrol en la regardant fixement. Catherine se rapprocha encore de lui.

— Quoi? le fils Bron, me faire peur! Il était la risée de toutes les filles, quand il baguenaudait parmi les gens autour de l'église, les jours de fête, du temps du roi. Tout le pays le connaissait. Non! Ce que je me disais, c'est qu'il ne fallait pas le laisser me tuer. Il y avait là-haut l'enfant que je venais de lui arracher et j'étais là toute seule avec cet homme armé d'un sabre, sans pouvoir mettre la main même sur un couteau de cuisine.

— Et c'est ainsi qu'il est resté?

— Que pouvais-je faire? — demanda Catherine d'un ton ferme. — Il avait ramené l'enfant de cet abattoir. Il me fallut longtemps pour me faire une idée de ce qui s'était passé. Je ne sais pas encore tout et je suppose que je ne le saurai jamais. Au bout de quelques jours je fus rassurée sur Arlette, mais elle fut longtemps sans vouloir parler et ce n'était jamais à ce sujet. Qu'aurais-je fait toute seule? Il n'y avait personne que je pusse condescendre à appeler à mon aide; nous autres gens d'Escampobar, nous n'avons jamais été très en faveur auprès des paysans d'ici, — dit-elle avec orgueil. — Et voilà tout ce que je peux vous dire.

La voix lui manqua. Elle se rassit sur le tabouret et se prit le menton dans la paume de sa main. Comme Peyrol quittait la maison pour se rendre au hameau, il aperçut Arlette et le patron qui tournaient le coin du mur de la cour, côte à côte, mais comme s'ils n'en avaient conscience ni l'un ni l'autre.

Cette nuit-là il dormit à bord de la tartane remise en état et au lever du soleil il était déjà au travail. Il avait cessé d'être un objet de terreur pour les habitants du hameau qui gardaient pourtant encore une attitude méfiante. Son seul intermédiaire pour communiquer avec eux était le misérable infirme. Ce fut, à vrai dire, la seule compagnie de Peyrol tout le temps qu'il travailla sur la tartane. Il avait plus d'activité, d'audace et d'intelligence, semblait-il à Peyrol, que tout le reste des habitants ensemble. Dès le petit matin, on pouvait le voir, balancé comme un pendule entre ses béquilles, se diriger vers la tartane sur laquelle Peyrol était déjà au travail depuis une heure environ. Peyrol lui lançait un bout de sonde et l'infirme, posant ses béquilles contre le flanc du navire, hissait à bout de bras avec une extrême facilité sa

misérable petite carcasse, toute rabougrie à partir de la taille. Une fois là-haut, assis sur le gaillard d'avant, adossé au mât, croisant devant lui ses petites jambes, il tenait compagnie à Peyrol, lui parlant d'un bout à l'autre de la tartane en forçant la voix, et partageant son repas de midi, comme de juste, puisque c'était lui qui généralement apportait les provisions dans un petit panier suspendu à son cou.

Peyrol, occupé à une chose ou une autre, l'écoutait, sans paraître y prêter grande attention, raconter des histoires de la Révolution, comme si quelque intelligent insulaire de l'autre bout du monde lui racontait les rites sanguinaires et les espérances étranges d'une religion inconnue du reste de l'humanité. Mais les propos de cet infirme avaient quelque chose de mordant qui n'était pas sans le surprendre. Le sarcasme était un mystère qu'il ne saisissait pas. Un jour qu'assis tous deux sur le gaillard d'avant, ils mâchonnaient le pain et les figues de leur repas de midi, Peyrol dit à son ami l'infirme :

— Il y avait peut-être quelque chose là-dedans, mais il ne semble pas que ça vous ait servi à grand chose, par ici.

— Sûr, — répliqua avec vivacité le petit bout d'homme, — que ça ne m'a pas redressé le dos ni donné une paire de jambes comme les vôtres!

Peyrol, qui venait de laver la cale et dont le pantalon était relevé au-dessus du genou regarda ses mollets avec complaisance.

— Vous ne pouviez guère vous attendre à cela! — remarqua-t-il avec simplicité.

— Ah! mais vous ne savez pas à quoi des gens avec le corps bien fait s'attendent ou prétendent, — dit l'infirme. — On allait tout changer, on allait attacher ses chiens avec des saucisses par amour pour les principes. — Son long visage, qui avait au repos cette expression de souffrance particulière aux infirmes, s'éclaira d'une énorme grimace. — Ils doivent se trouver joliment refaits maintenant, — ajouta-t-il, — et naturellement ça les contrarie, mais pas moi. Je n'en ai jamais voulu ni à mon père ni à ma mère : tant que les pauvres gens ont vécu, je n'ai jamais eu faim, très faim. Ils ne pouvaient guère être très fiers de moi. — Il se tut et sembla se considérer

lui-même intérieurement. — Je ne sais pas ce que j'aurais fait à leur place. Quelque chose de très différent. Mais c'est que, voyez-vous, je sais ce que c'est d'être comme je suis, eux ils ne pouvaient pas le savoir, bien sûr, et je ne crois pas que les pauvres gens avaient beaucoup d'esprit. Un prêtre d'Almanarre, — Almanarre est une espèce de village là-haut où il y a une église...

Peyrol l'interrompit pour lui dire qu'il n'ignorait rien d'Almanarre. C'était là une simple illusion de sa part, vu qu'en réalité il connaissait beaucoup moins Almanarre que Zanzibar ou n'importe quel village depuis là jusqu'au cap Guardafui. Et l'infirme le regardait de ses yeux bruns qui avaient un air naturellement étonné.

— Comment, vous savez!... Pour moi, — continua-t-il d'un ton tranquille et décidé — vous êtes un homme tombé du ciel. Donc, un prêtre d'Almanarre est venu les enterrer. Tout cela se passait du temps du roi. Ils ne lui ont coupé la tête que quelques années plus tard. Ça ne m'a pas rendu la vie plus facile, mais depuis que ces Républicains ont déposé Dieu et l'ont chassé de toutes les églises, je lui ai pardonné tous mes ennuis.

— Voilà qui est parler comme un homme, — dit Peyrol.

Ce ne fut que lorsque le soleil eut passé au-dessus du cap Cicié, qui s'allongeait sur l'eau comme un brouillard sombre dans la lumière, qu'il ouvrit de nouveau la bouche pour demander :

— Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, citoyen?

Peyrol répondit simplement que la tartane pourrait aller n'importe où, dès qu'on l'aurait mise à l'eau.

— Vous pourrez aller jusqu'à Gênes et à Naples, et même plus loin, — suggéra l'infirme.

— Beaucoup plus loin, — dit Peyrol.

— Et vous l'avez mise en état, comme cela, pour faire un voyage?

— Certainement, — dit Peyrol en maniant son pinceau d'une main ferme.

— De toutes façons, je ne crois pas que ce soit un long voyage.

Peyrol ne ralentit pas le va-et-vient de son pinceau, mais

ce ne fut pas sans effort. Il s'était découvert une indubitable répugnance à s'éloigner de la ferme d'Escampobar. Le désir d'avoir à lui une embarcation quelconque n'avait plus maintenant aucun rapport avec un désir de vagabondage. L'infirme avait raison. Le voyage de la tartane remise à neuf ne l'entraînerait pas très loin. Ce qui était surprenant c'était que l'infirme eût été si positif à ce sujet. On aurait dit qu'il pouvait lire dans la pensée des autres.

Ce fut une grande affaire que de mettre à l'eau la tartane. Toute la population du hameau attendait les ordres de Peyrol, les uns sur le rivage, d'autres dans l'eau jusqu'à la ceinture, tous avec des cordes dans les mains. Quand la tartane fut à l'eau, la sensation d'être à flot fit tressaillir le cœur du vieux Peyrol. L'infirme avait convaincu quelques pêcheurs de Madrague de l'aider à conduire la tartane jusqu'à l'anse qui se trouvait au-dessous de la ferme d'Escampobar. Un soleil magnifique éclaira cette courte navigation et l'anse elle-même étincelait de lumière quand ils l'atteignirent. Les quelques chèvres d'Escampobar, qui vagabondaient sur le penchant de la colline et prétendaient se nourrir là où aucune herbe n'était visible à l'œil nu, ne levèrent pas la tête. Une douce brise mena la tartane, tout fraîche sous sa peinture neuve, face à une étroite crevasse taillée dans la falaise, qui donnait accès à un petit bassin, pas plus grand qu'une mare de village et qui se cachait au pied de la colline du sud. C'est là que le vieux Peyrol, aidé des gens de Madrague, montés sur leurs barques, remorqua son batiment, le premier qu'il eût réellement jamais possédé.

La tartane, une fois là, remplit presque l'étendue du petit bassin et les pêcheurs, remontant dans leurs barques, rentrèrent chez eux à la rame. Peyrol passa l'après-midi à déhaler des aussières qu'il tourna à des roches et à des arbustes pour l'amarrer à son idée. La tartane se trouvait aussi abritée des tempêtes qu'une maison sur la côte. Après avoir mis tout en ordre à bord, et avoir cargué convenablement les voiles, ce qui demandait du temps pour un seul homme, Peyrol contempla son ouvrage qui respirait plutôt le repos que l'aventure, et il en fut satisfait. Bien qu'il n'eût jamais eu l'idée d'abandonner sa chambre à la ferme, il sentit que son foyer véritable

était la tartane et il se réjouit de la savoir cachée à tous les regards, hormis peut-être à ceux des chèvres que le soin ardu de leur nourriture menait sur le versant méridional de la falaise. Il s'attarda à bord, il ouvrit même la porte à glissière de la petite cabine qui avait maintenant une odeur de peinture fraîche et non de sang. Avant qu'il se fût mis en route pour la ferme, le soleil avait déjà passé au delà de l'Espagne : tout le ciel à l'ouest était jaune, tandis que du côté de l'Italie il formait un dais sombre où perçait çà et là l'éclat des étoiles.

Il passa désormais une grande partie de son temps à bord, descendant de bonne heure, remontant à midi pour manger la soupe, et couchant à bord presque chaque soir. Il n'aimait pas laisser la tartane seule. Souvent, après avoir déjà pris le chemin de la maison, il se retournait pour jeter sur son navire un dernier regard au crépuscule, et il revenait sur ses pas. Après que Michel eut été engagé comme équipage, et eut pris ses quartiers à bord, Peyrol put plus facilement passer la nuit dans la chambre en forme de lanterne qu'il avait au sommet de la maison.

Souvent, réveillé au milieu de la nuit, il se levait pour aller contempler le ciel étoilé successivement par ses trois fenêtres et il pensait : « Rien au monde ne peut maintenant m'empêcher de prendre la mer en moins d'une heure. » Deux hommes, en effet, pouvaient aisément conduire la tartane. Aussi, cette pensée était-elle pour Peyrol véritablement réconfortante à tous égards, car il aimait se sentir libre et Michel, depuis la mort de son pauvre chien, n'avait plus aucun lien sur la terre.

C'était là une pensée si agréable que, le cœur à l'aise, il retournait se coucher et se rendormait.

VIII

Juchés côte à côte sur le mur circulaire du puits, dans le ruissellement du soleil de midi, l'écumeur de mers lointaines et le pêcheur de la lagune, en train d'échanger un surprenant secret, avaient l'air de deux hommes qui se concertent dans l'obscurité. Les premiers mots de Peyrol furent : « Tout va bien? »

— Tout va bien, — fit l'autre.

— Avez-vous bien cadenassé la porte de la cabine?

— Vous savez comment est le cadenas.

Peyrol ne pouvait pas dire le contraire. C'était une réponse suffisante. Elle reportait la responsabilité entièrement sur lui, et, toute sa vie, il avait été habitué à se fier à l'œuvre de ses propres mains, dans la paix comme à la guerre. Pourtant, il regarda Michel d'un air incrédule avant de déclarer :

— Oui, mais je sais aussi comment est l'homme.

Michel restait bouche bée : un petit ovale légèrement tordu dans ce visage innocent.

— Il ne se réveillera jamais, — suggéra-t-il timidement.

La commune possession d'un secret considérable rapprochant naturellement les hommes, Peyrol condescendit à expliquer :

— Vous ne connaissez pas l'épaisseur de son crâne : moi, je la connais.

Il en parlait comme s'il l'avait fabriqué lui-même. Michel qui, à cette déclaration, en avait oublié de fermer la bouche, ne trouva rien à dire.

— Il respire, n'est-ce pas? — demanda Peyrol.

— Oui. Après être sorti et avoir verrouillé la porte, j'ai écouté un instant et je crois que je l'ai entendu ronfler.

Peyrol avait l'air à la fois intéressé et légèrement anxieux,

— J'ai dû monter ici et me montrer ce matin comme si de rien n'était, — dit-il. — L'officier est ici depuis deux jours, il aurait pu lui prendre la fantaisie de descendre jusqu'à la tartane. J'ai été inquiet toute la matinée. Le bond d'une chèvre me faisait tressaillir. Vous le voyez, grimpant ici, sa tête cassée entourée de bandages, et vous à sa poursuite.

— Allons, finis ta soupe, — commanda-t-il à voix basse, — et puis descend à la tartane. Tu as bien verrouillé la porte, n'est-ce pas?

— Mais oui, — protesta Michel, ahuri de voir Peyrol témoigner d'une telle anxiété. — Il crèverait plutôt le pont au-dessus de sa tête, vous le savez.

— Tout de même, prend-moi un bout d'agrès et étaye-moi cette porte contre le pied du mât, et puis ouvre l'œil à ce qui se passe dehors. N'entre le voir sous aucun prétexte. Reste sur le pont et attend que je vienne. Il y a ici un

embrouillamini pas facile à éclaircir, et il faut que je fasse attention, je vais tâcher de me défiler et de descendre, aussitôt que je me serai débarrassé de l'officier.

Une fois terminée cette conférence en plein soleil, Peyrol franchit tranquillement la porte de la cour, et, mettant le nez au coin de la maison, il aperçut le lieutenant Réal assis sur le banc. Il s'y attendait; mais pas à le trouver seul. Cela valait mieux : partout où se trouvait Arlette, il y avait des chances de difficultés. Il était vraiment temps que ce damné lieutenant retournât à Toulon. Cela faisait le troisième jour. Son congé devait être terminé. L'attitude de Peyrol à l'égard des officiers de marine avait toujours été circonspecte et soupçonneuse. Ses rapports avec eux avaient été assez divers. Ils avaient été ses ennemis et ses supérieurs. Il avait été poursuivi par eux. Il avait joui de leur confiance. La Révolution avait nettement séparé en deux le cours de sa vie d'aventures, — Frère-de-la-Côte et canonnier de la marine nationale, — et pourtant c'était toujours le même homme. Aux aussi. Officiers du Roi ou officiers de la République, ils ne faisaient que changer de peau. Tous ne pouvaient que regarder de travers un libre forban. Cet officier aussi ne pouvait oublier ses épaulettes quand il lui parlait. Le mépris et la méfiance des épaulettes étaient profondément enracinés chez Peyrol. Il ne détestait pourtant pas absolument le lieutenant Réal. Seulement sa venue à la ferme avait été généralement importune, et sa présence à ce moment particulier était un terrible embarras et même, jusqu'à un certain point, un danger : « Je n'ai pas envie de me faire traîner à Toulon par la peau du cou », se disait Peyrol. « Pas de confiance à avoir dans ces porteurs d'épaulettes. Tous capables de sauter sur leur meilleur ami, pour on ne sait quelle idée d'officier. »

Peyrol, tournant le coin de la maison, vint s'asseoir auprès du lieutenant Réal plein du sentiment d'avoir à régler un compte avec quelqu'un qui vous fuit entre les mains. Le lieutenant assis là, sans se douter que Peyrol le surveillait, ne donnait aucunement l'idée de la fuite : bien au contraire, il avait l'air immuablement installé. Tout à fait chez lui. Beaucoup trop même. Après que Peyrol se fut assis près de lui, il conserva encore son air immuable. Dans la chaleur

de midi, le faible crissement des cigales était le seul signe de vie que l'on entendît. Vie délicate, évanescente, joyeuse, insouciante et, cependant, non dépourvue de passion. Une mélancolie soudaine sembla dissiper la joie des cigales lorsque la voix du lieutenant prononça ces mots, de l'air le plus indifférent du monde :

— Tiens! vous voilà!

Peyrol fit semblant de bâiller et déclara avec douceur :

— Une petite sieste ne ferait pas de mal, ne croyez-vous pas, lieutenant?

Et il pensait en lui-même : « Pas de danger qu'il aille à sa chambre. » Il allait rester là et l'empêcher, lui, Peyrol, de descendre à la crique. Il tourna les yeux vers l'officier, et si un désir extrême et la simple force de la volonté avaient pu avoir quelque effet, le lieutenant Réal se serait sûrement levé de son banc. Mais il ne fit pas le moindre mouvement. Et Peyrol fut fort étonné de le voir sourire, et ce qui l'étonna plus encore, ce fut de l'entendre dire :

— Ce qu'il y a, voyez-vous, c'est que vous avez toujours manqué de franchise avec moi, Peyrol.

— De franchise avec vous! — répéta l'autre. — Vous voulez que je sois franc avec vous. Eh bien! je vous avouerai que j'ai souvent souhaité vous voir à tous les diables.

— Voilà qui va mieux, — dit le lieutenant Réal. — Mais pourquoi? Je n'ai jamais cherché à vous faire le moindre mal.

— Me faire du mal, — s'écria Peyrol, — à moi?...

Mais son indignation tomba comme s'il s'en effrayait lui-même, et il acheva d'un ton tranquille :

— Vous êtes probablement allé fourrer votre nez dans un tas de sales papiers pour tâcher de trouver quelque chose contre un homme qui ne vous a fait à vous aucun mal et qui était un marin avant que vous ne soyez né.

— Pas le moins du monde. Je n'ai pas fourré le nez dans des papiers. Je suis tombé dessus par hasard. Je ne vous cacherai pas que j'ai été assez intrigué de trouver quelqu'un de votre genre vivant ici. Mais, n'ayez crainte, personne ne se met martel en tête à votre sujet, il y a longtemps qu'on vous a oublié. N'ayez pas peur.

— Vous! vous venez me parler de peur... Non, — s'écria

Peyrol, — il y aurait de quoi vous transformer en sans-culotte, n'était la vue du spécimen que nous avons ici.

Le lieutenant tourna brusquement la tête, et l'officier de marine et l'écumeur de mer se regardèrent un moment d'un air sombre. Quand Peyrol reprit la parole, son expression avait changé.

— Qui craindrais-je? Je ne dois rien à personne, je leur ai remis la prise en parfait état et tout le reste, excepté ma part de chance, et, là-dessus, je n'ai de compte à rendre personne, — ajouta-t-il sourdement.

— Je ne sais où vous voulez en venir, — reprit le lieutenant après un moment de réflexion. — Tout ce que je sais, c'est que vous avez abandonné votre part de prise, il n'y a aucune trace que vous l'ayez jamais réclamée!

Peyrol n'aimait guère ce ton sarcastique.

— Vous avez une sacrée langue, — dit-il, — avec votre air de parler comme si vous étiez fait d'une autre matière.

— Ne vous fâchez pas! — dit le lieutenant gravement et quelque peu surpris. — Personne n'ira rechercher cela contre vous. On a versé cette somme il y a des années à la caisse des Invalides. Tout cela est bel et bien enterré et oublié.

Peyrol grommelait et jurait entre ses dents d'un air si absorbé que le lieutenant s'arrêta et attendit qu'il eût fini.

— Et il n'est fait aucune mention de désertion ou de quoi que ce soit de ce genre, — poursuivit-il. — Vous figurez sur les rôles comme *disparu*. Je crois qu'après vous avoir recherché on est arrivé à la conclusion que vous aviez dû mourir d'une façon ou d'une autre.

— Vraiment! Eh bien! peut-être que le vieux Peyrol est mort. En tout cas il s'est enterré lui-même ici.

Le forban devait être dans la plus grande agitation, car il passa en un moment de la mélancolie à la fureur :

— Et il vivait tranquille, jusqu'à ce que vous soyez venu renifler par ici. Plus d'une fois dans ma vie j'ai eu l'occasion de me demander si les chacals ne pourraient pas bientôt venir déterrer ma carcasse; mais voir un officier de marine venir fourrer son nez par ici, c'était bien la dernière chose...

De nouveau, il changea d'humeur.

— Que venez-vous chercher ici? — murmura-t-il, l'air tout à coup abattu.

Le lieutenant se mit au ton de ce discours.

— Je ne viens pas déranger les morts, — dit-il en se tournant franchement vers le forban qui continuait à regarder par terre. — Je veux parler au canonnier Peyrol.

Peyrol, sans lever les yeux, grommela :

— Il n'est pas ici, il est « disparu ». Allez revoir les papiers. Disparu. Personne ici.

— Voilà, — dit le lieutenant Réal, sur le ton de la conversation, — voilà qui n'est pas vrai. Il me parlait ce matin sur la falaise, tandis que nous regardions le navire anglais. Il est très renseigné à son sujet. Il m'a dit qu'il avait passé des nuits à faire des plans pour sa capture. Il m'a l'air d'un homme avec le cœur à la bonne place. Un homme de cœur. Vous le connaissez.

Peyrol leva lentement sa forte tête et regarda le lieutenant.

— Ouais! — grogna-t-il.

Son vieux cœur était touché, mais la situation était telle qu'il lui fallait rester sur ses gardes avec qui que ce fût qui portât des épaulettes. Son profil conserva l'immobilité d'une tête gravée sur une médaille, tout en écoutant le lieutenant l'assurer que cette fois-ci il était venu à Escampobar avec l'intention de parler au canonnier Peyrol. S'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'est qu'il s'agissait d'un sujet très confidentiel. Là-dessus le lieutenant s'arrêta : Peyrol ne fit aucun mouvement. Intérieurement il se demandait où le lieutenant voulait en venir. Celui-ci semblait avoir déblayé le terrain. Il prit un ton légèrement différent, plus positif.

— Vous m'avez dit avoir étudié les mouvements de ce navire anglais. Eh bien! supposons, par exemple, que la brise se lève, comme elle le fera vraisemblablement dans la soirée, pourriez-vous me dire où la corvette sera ce soir? Je veux dire, ce que son capitaine fera vraisemblablement.

— Non, je ne le peux pas, — dit Peyrol.

— Mais vous m'avez dit que vous l'aviez observée minutieusement depuis des semaines. Il n'y a pas tant d'alternatives; en tenant compte du temps, vous devez pouvoir juger presque avec certitude.

— Non, — répéta Peyrol. — Le fait est que je ne le peux pas.

— Vraiment? Eh bien! alors vous ne valez même pas un de ces vieux amiraux dont vous avez si mauvaise opinion. Pourquoi ne pouvez-vous pas?

— Je vais vous dire pourquoi, — reprit Peyrol, le visage plus immuable que jamais. — C'est que cet homme-là n'est jamais jusqu'alors venu aussi près. Je ne sais donc pas ce qu'il a en tête, et je ne peux, par conséquent, pas dire ce qu'il pourra faire. Je le pourrai, peut-être, un autre jour, mais pas aujourd'hui. La prochaine fois que vous viendrez... pour voir le vieux canonnier.

— Non, il faut que ce soit cette fois-ci.

— Voulez-vous dire que vous aller passer la nuit ici?

— Me croyiez-vous ici en permission? Sachez donc que je suis ici en service commandé. Vous ne me croyez pas?

Peyrol poussa un long soupir.

— Oui, je vous crois. Ainsi, on pense à capturer ce navire. Et on vous envoie ici. Oui, cela ne me facilite pas les choses, de vous voir ici.

— Vous êtes un drôle d'homme, Peyrol, — fit le lieutenant. — Je crois bien que vous voudriez me voir mort.

— Non. Mais seulement loin d'ici. Vous avez raison. Peyrol n'a d'amitié ni pour votre visage, ni pour votre voix. Ils ont déjà fait assez de mal comme cela.

Ils n'étaient jamais jusqu'alors parvenus à une telle intimité. Ils n'eurent pas besoin de se regarder l'un l'autre. Le lieutenant pensa : « Ah! Il ne peut pas dissimuler sa jalousie. » Il n'y avait dans cette pensée ni mépris, ni malice. C'était plutôt une sorte de désespoir, et il reprit doucement :

— Vous montrez les dents comme un vieux chien, Peyrol.

— J'ai eu plus d'une fois envie de vous sauter à la gorge, — répondit l'autre avec calme. — Cela vous amuse!

— Cela m'amuse? Est-ce que j'ai l'air gai?

Peyrol, de nouveau, tourna lentement la tête et le regarda fixement assez longtemps. L'officier de marine et l'écumeur de mer échangèrent un regard tout imprégné d'une pénétrante et sombre franchise. Cette intimité de fraîche date ne pouvait aller plus loin.

— Écoutez-moi, Peyrol...

— Non, — dit l'autre. — Si vous voulez parler, parlez au canonnier.

— Ce que l'on veut savoir, c'est si cette corvette anglaise entrave beaucoup le trafic côtier.

— Non, pas le moins du monde, — dit Peyrol. — Elle ne s'occupe pas de ces pauvres gens, à moins, je suppose, que quelque barque n'ait une allure suspecte. Je l'ai vu donner la chasse à des bateaux de pêche une ou deux fois, mais elle ne les a pas retenus. Michel, — vous connaissez Michel, — a entendu dire par des gens de la côte qu'elle en avait capturé plusieurs. Bien sûr, à proprement parler, personne n'est en sûreté.

— Non, certes. Je me demande maintenant ce que ces Anglais considèrent comme une allure suspecte.

— Ah! Voilà une question. Vous ne savez pas comment sont les Anglais? Un jour, accommodants et bons enfants, et le lendemain prêts à vous tomber dessus comme des tigres. Durs le matin, insouciants l'après-midi, sûrs seulement dans un combat, qu'ils soient avec vous ou contre vous; mais, pour le reste, absolument fantasques. Vous les croiriez un peu toqués, et pourtant il ne ferait pas bon de se fier à cette idée-là non plus.

Le lieutenant lui prêtait une oreille attentive. Peyrol avait détendu son front et parlait des Anglais comme s'il se fût agi d'une tribu étrange et peu connue.

— Vous n'avez pas acquis cette connaissance des Anglais quand vous étiez canonnier, — remarqua sèchement le lieutenant.

— Vous y revoici, — dit Peyrol, — et qu'est-ce que cela peut bien vous faire où j'ai appris tout cela? Supposons que je l'aie appris d'un homme mort à présent.

— Je vois. Tout cela veut dire que ce n'est pas facile de savoir ce qu'ils ont en tête.

— Non, — dit Peyrol et il ajouta d'un ton bourru : — Et il y a des Français comme cela aussi. Je voudrais bien savoir ce que vous avez en tête!

— Il s'agit d'une question de service, canonnier; voilà ce dont il s'agit; une question qui n'a pas l'air de grand'chose à première vue, mais qui, lorsque vous l'examinez, est aussi dif-

ficile à résoudre convenablement que tout ce que vous avez pu entreprendre dans votre vie. Il faut croire que cela embarrasse les gros bonnets, puisqu'on m'a fait appeler. Je travaille à l'Amirauté, on est tombé sur moi : on m'a montré l'ordre reçu de Paris. J'ai vu tout de suite la difficulté de la chose. Je l'ai fait remarquer et l'on m'a dit...

— De venir ici, — interrompit Peyrol.

— Non. De faire en sorte de l'exécuter.

— Et vous avez commencé par venir ici. Vous venez toujours ici.

— J'ai commencé par chercher un homme, — dit l'officier de marine.

Peyrol le regarda avec attention

— Vous voudriez me faire croire que dans toute la flotte vous n'auriez pas trouvé un homme?

— Je n'ai jamais pensé à en chercher un là. Mon chef a convenu avec moi que ce n'était pas là une mission pour des marins.

— Eh bien! ça doit être quelque chose d'assez vilain pour qu'un marin admette cela. Qu'est-ce que c'est que cet ordre? Je ne suppose pas que vous soyez venu ici sans avoir l'intention de me le montrer.

Le lieutenant plongea la main dans la poche intérieure de sa vareuse et la ramena vide.

— Sachez, Peyrol, — dit-il gravement, — qu'il ne s'agit pas d'une mission de combat : nous ne manquons pas de gens assez braves pour cela. Il s'agit de faire une niche à l'ennemi.

— Une niche? — dit Peyrol avec la gravité d'un juge. — Je vois ce que c'est. J'ai vu, dans l'océan Indien, monsieur Surcouf jouer des tours aux Anglais... vu de mes yeux, ruses, stratagèmes et tous les trucs... C'est de bonne guerre.

— Certainement. L'ordre vient du Premier Consul lui-même, car il ne s'agit pas d'une petite affaire. Il s'agit de tromper l'amiral anglais!

— Quoi, ce Nelson? Ah! mais celui-là est un malin.

Après avoir exprimé cette opinion, le vieux forban tira un foulard rouge de sa poche et, s'en étant essuyé la figure, répéta lentement : « Celui-là est un malin. » Le lieutenant prit alors un papier dans sa poche et, en disant : « J'ai pris copie de l'ordre

pour vous le montrer », le remit à Peyrol qui le prit avec un air incrédule. Le lieutenant Réal regarda le vieux Peyrol tenir le papier à bout de bras, puis essayer de le mettre à sa vue, et il se demanda s'il l'avait copié en caractères assez gros pour que le canonnier pût le déchiffrer aisément. L'ordre disait ceci :

Vous ferez un paquet de dépêches et de prétendues lettres d'officiers contenant des allusions assez claires pour convaincre l'ennemi que la destination de la flotte que l'on arme à Toulon est l'Égypte, et, de façon générale, l'Orient. Vous expédierez ce paquet par mer sur un petit bâtiment quelconque faisant voile vers Naples, et vous ferez en sorte que ce bâtiment tombe aux mains de l'ennemi.

Le préfet maritime avait fait appeler Réal, lui avait montré le paragraphe de la lettre reçue de Paris, avait tourné la page et posé le doigt sur la signature « *Bonaparte* ». Après lui avoir donné un regard d'intelligence, l'amiral avait enfermé le papier dans un tiroir et mis la clef dans sa poche. Le lieutenant Réal avait noté le passage, de mémoire, aussitôt que l'idée de consulter Peyrol lui était venue.

Le forban, non sans cligner les yeux et pincer les lèvres, était venu à bout du papier. Le lieutenant le reprit en allongeant négligemment le bras.

— Eh bien! qu'est-ce que vous en pensez? — demanda-t-il. — Vous comprenez qu'il ne s'agit pas de sacrifier un navire de guerre dans cette histoire. Qu'en pensez-vous?

— Plus facile à dire qu'à faire, — déclara sèchement Peyrol.

— C'est ce que j'ai dit à l'amiral.

— C'est donc un marin d'eau douce, que vous avez dû lui expliquer ça?

— Non, canonnier, ça n'en est pas un. Il m'a écouté en hochant la tête.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit, en fin de compte?

— Il a dit : « Parfaitement. Avez-vous une idée à ce sujet? » Et je lui ai dit, — Écoutez-moi canonnier, — je lui ai dit : « Oui, amiral, je crois que j'ai un homme », et l'amiral m'a aussitôt interrompu : « Très bien, vous n'avez pas besoin de m'en parler. Je vous charge de cette affaire et je vous donne une semaine pour arranger cela. Quand ce sera fait, venez me le dire. En

attendant, vous pouvez toujours prendre ce paquet. » Les fausses lettres et les fausses dépêches étaient déjà toutes prêtes, Peyrol. J'ai emporté ce paquet du bureau de l'amiral. Un paquet enveloppé de toile à voile, proprement ficelé et cacheté. Voilà trois jours que je l'ai en ma possession. Il est là-haut dans ma valise.

— Ça ne vous avance pas à grand'chose, — grommela le vieux Peyrol.

— Non, — avoua le lieutenant. — Je peux aussi disposer de quelques milliers de francs.

— *De l'argent*! — répéta Peyrol, — Eh bien! mieux vaut vous en retourner et acheter un homme qui veuille bien aller fourrer sa tête dans la gueule du lion anglais.

Réal réfléchit un moment, puis reprit lentement :

— Je ne dirais pas ça à un homme, bien sûr, c'est un service dangereux, ça ne fait pas de doute.

— Ça ne fait pas de doute? et si vous trouvez un garçon avec tant soit peu d'intelligence dans sa caboche, il essayera naturellement d'échapper à l'escadre anglaise et peut-être y réussirait-il, et alors que deviendra votre stratagème?

— On pourrait lui donner la route à suivre.

— Oui, et il se pourrait que votre route le fasse justement passer loin de l'escadre de Nelson, car on ne peut jamais dire ce que font les Anglais. Ils pourraient très bien être justement occupés à faire de l'eau en Sardaigne.

— Il est plus que probable que les croiseurs se trouveraient dans les parages et s'empareraient de lui.

— Ça se pourrait. Mais ce n'est pas là remplir la tâche, c'est simplement courir une chance. A qui croyez-vous donc parler, à un enfant qui n'a pas encore de dents.

— Non, canonnier, il faut en avoir de bonnes pour défaire ce nœud-là.

Il y eut un moment de silence, puis Peyrol déclara d'un ton dogmatique :

— Je vais vous dire ce que c'est, lieutenant. A mon avis, c'est exactement le genre d'ordre qu'un marin d'eau douce peut donner à des marins. Vous n'allez pas me dire le contraire.

— Certainement pas! — déclara le lieutenant, — et voyez la difficulté : en supposant même que la tartane aille donner

droit sur la flotte anglaise, comme si ç'avait été arrangé, on visiterait sa cale, on fourrerait peut-être le nez ici et là, mais on n'aurait jamais l'idée d'aller y chercher des dépêches. Notre homme les tiendraient bien cachées, n'est-ce pas? S'il était assez stupide pour les laisser traîner sur le pont, la mèche serait tout de suite éventée. Mais ce que je crois qu'il ferait, ce serait de jeter les dépêches par-dessus bord.

— Oui, à moins qu'on ne lui dise la nature de la chose, — dit Peyrol.

— Évidemment, mais quelle somme pourrait convaincre un homme d'aller goûter des pontons anglais?

— L'homme prendrait la somme et puis il ferait de son mieux pour ne pas se faire prendre. Et s'il ne pouvait l'éviter, il s'empresserait de s'arranger pour que les Anglais ne trouvent rien à bord de sa tartane. Non, lieutenant, n'importe quel propre-à-rien disposant d'une tartane vous prendra deux ou trois mille francs le plus gentiment du monde; mais quant à abuser l'amiral anglais, c'est une autre affaire. Est-ce que vous n'avez pas pensé à tout cela avant de parler aux gros bonnets qui vous ont chargé de cette affaire?

— J'ai tout de suite vu la difficulté et je l'ai dit, — répéta le lieutenant, — ce que je désirais, c'était vous l'entendre dire. Comprenez-vous maintenant ce que je vous disais ce matin du haut de cet observatoire? Vous rappelez-vous ce que j'ai dit?

Peyrol, regardant en l'air, murmura d'un ton uniforme.

— Je me rappelle qu'un officier de marine a essayé de bousculer le vieux Peyrol sans y parvenir. Il se peut bien que je sois *disparu*, mais je suis encore assez solide en face d'un blanc-bec qui se fâche, le diable sait pourquoi. C'est une bonne chose que vous n'y soyez pas parvenu, sans quoi je vous aurais entraîné avec moi et nous aurions fait notre dernier saut ensemble, au grand divertissement d'un équipage anglais... Une jolie fin!

— Vous ne vous rappelez pas que, quand vous m'avez dit que les Anglais enverraient une embarcation pour fouiller nos poches, j'ai dit que ce serait un moyen excellent.

Immobile comme une pierre, tandis que l'autre se penchait à son oreille, Peyrol semblait offrir à ses murmures un insensible réceptacle; le lieutenant poursuivit :

— Eh bien, c'était une allusion à cette affaire; car, voyez-vous, canonnier, qu'y eût-il eu de plus convaincant que de trouver sur moi le paquet de dépêches, quelles eussent été leur surprise et leur satisfaction? Aucun doute n'aurait pu leur venir à l'esprit. Ne pensez-vous pas, canonnier? Je vois d'ici le capitaine de cette corvette mettant toutes voiles dehors pour aller remettre le paquet entre les mains de l'amiral. Le secret de la destination de la flotte de Toulon trouvé sur le cadavre d'un officier! N'aurait-il pas exulté devant cette bonne fortune inespérée? Mais il ne l'aurait pas appelée accidentelle! Non, il l'aurait appelée providentielle. Je connais les Anglais un peu aussi. Ils aiment avoir Dieu de leur côté, — c'est le seul allié auquel ils n'aient jamais besoin de donner des subsides. Vous ne trouvez pas, canonnier, que ç'aurait été un moyen excellent.

Le lieutenant se redressa. Peyrol, grommela doucement :

— Il est encore temps, le navire anglais est toujours dans la Passe.

Il attendit un peu, sans altérer son immuable attitude de statue vivante, avant d'ajouter sarcastiquement :

— Vous n'avez pas l'air très pressé d'aller faire ce plongeon.

— Ma foi, je suis assez dégoûté de la vie pour le faire, — dit le lieutenant sur le ton de la conversation.

— Eh bien! n'oubliez pas de monter chercher ce paquet avant d'y aller, — dit Peyrol : — mais ne m'attendez pas; je ne suis pas dégoûté de la vie, moi. Je suis *disparu*, c'est bien assez; je n'ai pas la moindre envie de mourir.

— Je ne vous le demande pas, — dit le lieutenant d'un ton extrêmement sévère et que Peyrol aurait appelé un ton de porteur-d'épaulettes. — Vieux bandit de mer! Et ce ne serait pas pour le bon plaisir d'un militaire en tous cas. Vous et moi nous sommes Français, après tout.

— Vous avez découvert cela, vous?

— Oui, — dit Réal. — Ce matin, en vous écoutant parler sur la falaise.

— Oui, — grogna Peyrol, — un navire de construction française! — Il se donna un grand coup dans la poitrine. — Ça fait mal là de la voir. J'aurais envie de sauter sur le pont, moi tout seul!

— Oui, là-dessus, vous et moi, nous nous comprenons, — dit le lieutenant. — Mais écoutez-moi, il s'agit de beaucoup plus que de reprendre une corvette capturée. En réalité, il s'agit de bien plus que de faire une niche à un amiral. Cela fait partie d'un grand plan, Peyrol! C'est un coup qui doit nous aider à remporter une grande victoire en mer.

— Nous! — dit Peyrol. — Moi, je suis un flibustier et vous un officier de marine. Que voulez-vous dire par nous?

— Je veux dire les Français, — répondit le lieutenant, — ou simplement la France, que vous avez servie aussi.

Peyrol, dont l'attitude de statue s'était humanisée presque malgré lui, fit un geste d'assentiment et dit :

— Vous avez quelque chose en tête. Eh bien! qu'est-ce que c'est? Si vous croyez pouvoir vous fier à un flibustier.

— Non, je me fie à un canonnier de la République. J'ai pensé que, pour cette grande affaire, nous pourrions nous servir de cette corvette que vous observez depuis si longtemps. Car compter que l'escadre ira capturer une vieille tartane sans que cela n'éveille des soupçons...

— Une idée absurde, — déclara Peyrol avec plus de chaleur qu'il n'en n'avait jamais montré devant le lieutenant Réal.

— Oui, mais il y a cette corvette. Ne pourrait-on s'arranger pour leur faire avaler la chose, d'une façon ou d'une autre? Vous riez... pourquoi?

— Je ris parce que ce serait une bonne plaisanterie, — dit Peyrol dont l'hilarité fut de courte durée. — Ce garçon-là à bord de sa corvette, il se croit très malin. Je ne l'ai jamais vu, mais j'avais fini par penser que je le connaissais comme si c'était mon propre frère... mais maintenant...

Il s'arrêta court; le lieutenant Réal, après avoir observé ce brusque changement de contenance, se mit à dire avec un accent pénétrant :

— Je crois que vous venez d'avoir une idée.

— Pas la moindre, — répondit Peyrol, reprenant comme par enchantement son attitude pétrifiée.

Le lieutenant ne se découragea pas et ne fut pas surpris d'entendre la statue qu'était redevenu Peyrol déclarer :

— Tout de même, on pourrait voir. — Puis brusquement : — Vous aviez l'intention de passer la nuit ici?

— Oui, j'allais descendre seulement faire prévenir la chaloupe qui doit venir de Toulon, d'avoir à retourner sans moi.

— Non, lieutenant, il faut retourner à Toulon aujourd'hui. Quand vous y serez, il faut obtenir de ces gratte-papier du Bureau de la Marine, même s'il est minuit, qu'ils vous délivrent des papiers pour une tartane, avec le nom que vous voudrez. Des papiers quelconques. Et vous reviendrez alors, aussitôt que possible. Pourquoi ne pas descendre à Madrague maintenant et voir si la chaloupe n'est pas déjà là? Si elle y est, en partant tout de suite, vous pourriez être revenu vers minuit.

Il se leva avec impétuosité : le lieutenant se leva également : l'hésitation était marquée dans toute son attitude. L'aspect de Peyrol ne montrait aucune animation particulière, mais son visage et son aspect sévère lui donnaient un air d'autorité.

— Vous ne voulez pas m'en dire davantage? — demanda le lieutenant.

— Non, — répondit Peyrol. — Pas avant que nous ne nous revoyions. Si vous revenez pendant la nuit, n'entrez pas dans la maison, attendez dehors. Ne réveillez personne. Je serai dans les parages et s'il y a quelque chose à vous dire, je vous le dirai alors. Que cherchez-vous? C'est inutile de monter chercher votre valise. Vos pistolets sont aussi dans votre chambre? Pourquoi faire des pistolets? pour aller à Toulon et en revenir, avec un équipage de la marine?

Il posa la main sur l'épaule du lieutenant et le poussa doucement vers le sentier qui menait à Madrague. A ce contact Réal tourna la tête, et leurs regards tendus se croisèrent comme ceux de deux lutteurs. Ce fut le lieutenant qui céda devant le regard inflexiblement résolu du vieux Frère-de-la-Côte. Il céda sous le couvert d'un sourire sarcastique et de cette remarque faite d'un air dégagé : « Je vois que vous voulez vous débarrasser de moi d'une façon ou d'une autre », ce qui ne fit pas le moindre effet sur Peyrol qui lui montrait du bras la direction de Madrague.

JOSEPH CONRAD

(*A suivre.*)

(Traduction de G. JEAN-AUBRY.)

TABLEAUX DE PARIS

I. — Passage Brady. — Vers cinq heures du soir, le crépuscule, tombant sur le *Sébasto*, l'embrume, le bleute. Une sorte de vapeur presque tiède, d'une journée d'hiver maquillée de printemps, y traîne, aventureuse et déjà comme attardée.

Je dois à la vérité qu'il ne s'agit pas du *Sébasto*, malgré le pittoresque du nom, mais de son prolongement : le boulevard de Strasbourg, — dont j'ignore le sobriquet, dans le savoureux argot parisien.

Les réverbères ne sont pas encore tous allumés. On sent mourir la journée. Il passe, dans la tête du promeneur, à cette heure, comme une évocation d'étreinte, d'adieu; on dirait qu'un cœur bat contre la joue, à travers une étoffe tiède. Et le cœur de ce jeudi qui agonise, sur le trottoir encombré des dernières baraques, c'est, peut-être, là-haut, ce trois-quarts de lune, qui luit, déjà, dans un ciel encore tout verdâtre de la décomposition des derniers rayons du soleil.

Soudain, — après des boutiques de chapelier, où se dressent, derrière les glaces, des échiquiers de casquettes, des damiers, dont chaque pion serait un de ces disques d'étoffe écossaise, qui mêle au clair le sombre, et, chez le chemisier, des chaînes de faux cols, des constructions de caleçons de coton et de tricots de *cellular*, — soudain, dans l'épaisseur des immeubles, une sorte de couloir intensément lumineux, une allée de chiffons multicolores, un tunnel de velours, de fourrure et de soie : le *Passage Brady*.

Le *Passage Brady*, on imagine un roman qui porterait ce titre et, sur le boulevard de Strasbourg, la fille qui va débuter dans la galanterie, qui hésite encore, entre ce qu'on nomme le *Mal* et qui ne fut souvent, avant et depuis l'Évangile, que la voie difficile du *Bien*. Elle hésite, sur le trottoir crépusculaire, à l'ouverture de cet antre illuminé, de ce long tube de kaléïdoscope, avec ces ampoules électriques aux abat-jour de cristal étamé et ondulé, qui donnent à la lumière un violent pouvoir d'embellir, qui enduisent étoffes et pelleteries, paillettes et satins, d'un vernis de jour astral. Elle entre, elle commence son chemin de perdition. Les prix sont marqués sur les lingeries, sur ces *combinaisons*, ces chemises faites de trois rubans de fausse dentelle et de trois petites bandes de linon bleu ou rose. Et à quels prix! Quarante francs.

Tout à côté, voici des manteaux de fourrure, pour cinq cent cinquante francs, avec cols imitant le skungs et le vison, des parements d'un pelage soyeux et frémissant... Des tuniques de panthère, pour sept cents francs, et d'une coupe qui attrape celle de la mode, qui *chipe* ce je ne sais quoi de parisien, que la femme la moins éduquée reconnaît, aussitôt. Des chapeaux, ces petits casques coupés dans une forme de feutre, à ras de la nuque et des sourcils, dans lesquels s'emboîtent, si parfaitement, jeunes et vieilles têtes, ne montrant plus ni cheveux ni cou, rien qu'un peu de visage, aussi pastellisé que possible, poudré, fardé, qui déroute, qui n'a pour ainsi dire plus jamais d'âge. J'imagine que, tout différemment, mais avec presque autant de bonheur, les femmes d'aujourd'hui ont retrouvé cette sorte d'égalisation des âges, cette similitude dans le costume des deux sexes, que le XVIIIe siècle avait réalisé, sous la poudre et dans la soie...

La fille pauvrement vêtue, qui erre sur le boulevard, dans le crépuscule fauve, et serre son premier argent dans sa main, pourra ressortir, à l'extrémité du passage Brady, sur le faubourg Saint-Denis, complètement nippée, ayant gravi ce premier échelon, après lequel tant d'espoirs semblent tout de suite promis.

Passage Brady! Un lieu pour romanciers et auteurs, un lieu pour chercheurs, à cette fin d'après-midi, que le soir étreint si vite, à Paris, entre ses bras hybrides, cerclés de

lumières. Sur le pas des portes, parmi les chemises transparentes, pendues à la douzaine, et les épaisses fourrures, qui cessent d'être lapin, aux débauches de l'électricité, pour devenir hermine, cygne, lynx, zibeline, les commerçantes accostent les passantes :

— Un beau manteau, madame, mademoiselle, ma petite demoiselle!...

Les vitrines de colliers faux, de pendentifs et de boucles, font vis-à-vis à celles du marchand de parapluies, monstrueusement gros et monstrueusement petits, de sacs en peau de serpent et en toile d'or, brodée de marguerites de verre...

Selon l'esthétique du cinéma, passent dans la tête de la « petite demoiselle », au ralenti ou à grande volée, les robes pailletées, à deux cent soixante-quinze francs, décolletées, sans manches, brodées, vermicellées de coruscations légères, qui accrochent la chair des poignets et feront mieux éprouver qu'on est devenue belle!

Je songe à Zola et à Joseph Delteil, à Jean Lorrain et à Fernand Aragon... Au naturalisme et au surréalisme; à la jeunesse, à la perversité et à la mort. Devant moi, les cheveux rasés sur la nuque, en robe chemise de cachemire de laine noire, le col échancré, les manches courtes, les jambes visibles à partir des genoux, dans les bas chair, les pieds dans des apparences de petits souliers très découverts, de cuir jaune fané,... un ruban rose et un ruban noir plus étroit mêlés autour du cou, une fille, qui a dû laisser son manteau dans le magasin, est venue se coller à la vitre. Avant d'acheter, elle tient à revoir, dans l'éblouissement de ces lumières de phare, les robes, qu'à l'intérieur, moins éclairées, elle commençait à considérer avec quelque désillusion, déjà...

***

II. — Lieutenant Bernard. — L'uniforme noir boutonné haut, ne laissant apercevoir qu'un mince trait de col empesé, le sourire montrant des dents très blanches, dans un visage que l'air et le soleil ont hâlé, le regard juvénile et doux d'un récent échappé de séminaire, brave et léger. Il n'existe qu'un nombre limité d'espèces d'hommes; peu

importe ce qu'ils sont amenés à réaliser, qu'ils soient artistes, ouvriers, marins, on rencontre à peu près les mêmes dans chaque classe.

Le lieutenant Bernard, arrivé hier de Tananarive en hydravion, avec son mécanicien Bougault, offre, dans la pièce claire, aux lueurs des lampes électriques, parmi les masques pâles des septentrionaux de la ville, une face que l'air d'Afrique a dorée. Son regard, prévoyant et ingénu, a plus du mystique breton que du matamore, rien du mousquetaire ou du Parigot, plus de l'ange que du pionnier. Il est de ceux qui ne regardent toujours qu'en l'air ou en bas, qui reçoivent ou qui donnent, — rien de compliqué dans l'esprit ni le cœur. Et, sur le crâne, les cheveux jeunes qui, déjà, se clairsèment, évoquent une première vie studieuse.

Il dit, à un moment, qu'il ne pensait point partir pour Tananarive... Il laisse supposer qu'un hasard, un caprice de la destinée l'ont voulu. Il évoque ces jeunes missionnaires souriants, auxquels on n'a point fixé la date de l'exil et qui s'envolent quand vient l'ordre. Ne lui demandez pas, aujourd'hui, grands détails ni des impressions. Peut-être est-il demeuré en arrière de lui-même et son esprit continue-t-il d'errer, au-dessus des mers tropicales ou des larges fleuves qui s'étalent sur les rives, indolemment, mais dont l'œil suit, de haut, le courant central, impétueux et dissimulé.

Tout à l'heure, au bord de la terrasse qui surmonte la maison, comme on l'invitait à se pencher sur Paris, il eut un léger mouvement de retrait, puis :

— C'est que j'ai *un peu* le vertige, — dit-il...

Après un si long voyage, à telle vitesse, l'être humain ne doit pouvoir retrouver aisément l'équilibre. Les 26 000 kilomètres de cet aller et retour de France à Tananarive, par-dessus le Maroc, le Sénégal, le Soudan et l'Afrique équatoriale française, continuent à glisser sous l'hydravion piloté par ce marin, qui s'était destiné à Polytechnique. La paupière supérieure est couverte, comme par l'habitude de réfléchir. On lui demande des photographies. Il sourit de ses dents blanches dans le hâle. Il sourit, avec cet air enthousiaste et réservé du mystique. Des photographies!

— Mais on ne m'en a pas donné... J'en ai peut-être six!...

Beaucoup d'appareils se sont braqués sur eux, mais ils passaient, ils passaient...

Plus au fond de la pièce, adossé à un chambranle, le « premier maître » Bougault, le mécanicien du lieutenant Bernard. Un visage d'une rare énergie. Bernard, c'est la colombe; Bougault, l'aigle. Le regard droit et sombre, la lèvre ombrée par une étroite moustache coupée ras, la bouche rectiligne. Un homme dans la force de l'âge, décidé, dont la main ne quitte point ce qu'elle serre. Peu de sourire. L'action et le silence... Un type de Français que l'on voudrait pouvoir mettre en parallèle avec un Anglo-Saxon, un Latin, un Germain de choix. Le sportif cérébral, qui ne pratique probablement aucun sport, mais dont la volonté se passe « d'entraînement ».

Mais on vient les chercher; on veut les photographier... La photographie, c'est ce qu'il faut donner à la foule... Lorsqu'elle est instantanée, exceptionnelle, tout immédiate et sans cuisinage, la photographie devient un document inestimable; mais, agrandie, travaillée, elle n'est plus représentative, hélas! que du photographe.

Bernard et Bougault se recoiffent de leur sombre casquette de marins, tellement sobre, auprès de celles des officiers de flottes étrangères... et qui accompagnent si bien ces visages, où se lit plus de spontanéité et de rêve que d'*effort* ou d'*intrépidité*. Certaine ténacité, qui a des buts définis ou intéressés, — est moins *française*. Et ce qui donne à leur présence un prix si particulier, c'est qu'on ne mesure point le bénéfice de leur courage par des chiffres et qu'on a le sentiment qu'ils ont fait cet extravagant aller et retour, pour le plaisir — et l'honneur!

***

III. — Caroline Reboux. — Ce nom, c'était, et c'est encore, du Paris, du Paris élégant d'avant la dernière guerre, de ce Paris, qui est toujours daté et signé. Ce nom, c'était une fleur, plus qu'une fleur, un chapeau, un chapeau de femme! Et de quelles femmes et avec quelle élégance! On a trop abusé de ce mot, hélas! A force d'exister, il n'a plus de signi-

fication. Un jeune homme de vingt-cinq ans disait, hier — et je l'entendis, à un gala de théâtre : « Je voudrais tant voir, une fois, ce dont j'ai tant entendu parler : une salle *élégante*, avec des femmes qui sembleraient (je transcris tel que) avoir pris un bain avant de passer leur robe, et dont les bijoux ne seraient pas faux, et auxquelles parleraient des hommes, qui ne tiendraient pas une cigarette à la main, mais leur chapeau, — des hommes qui seraient en habit, comme dans le monde, le soir... »

Le souhait de ce gentleman ne sera plus exaucé; du moins, je pense, de bien longtemps,... probablement jamais plus... L'élégance est toute privée; elle devient, parallèlement, de plus en plus répandue et de plus en plus confinée. Ce que l'on peut dire, c'est que, dès qu'il est possible d'entrer quelque part, en payant, il est à peu près certain d'en voir bannir l'élégance.

Caroline Reboux, ce nom de notre enfance symbolisait grâce, fraîcheur et joliesse : un chapeau nouveau sur un visage de femme; un chapeau qui, par un prodige, quelles qu'en fussent la forme et les dimensions, supplantait toujours celui qui l'avait précédé. Aujourd'hui encore, bien que madame Reboux ne s'occupât plus, depuis longtemps, de la maison à laquelle elle avait donné son nom, que les « premières » célèbres, les ouvrières de choix, eussent émigré, fussent mortes, le chapeau de Reboux, c'est, mystérieusement, celui qui, malgré la transformation des modes, du goût, la simplicité voulue, le renouveau des ornements, garde la mesure, offre cette sorte d'exquise ingéniosité dans la grâce, qui est personnelle. Tout a passé, tout s'est transformé, bourgeoises et comédiennes, le temps, la maison, et l'on croirait que le nom seul suffit à garder la qualité. Les femmes disent : *Reboux*, comme les gourmets disaient : *Voisin*...

L'importance que les coquettes attachent au chapeau, la facilité avec laquelle elles en changent, la diversité des nuances subitement préférées ou exclues, le temps qu'elles passent à les essayer, à se regarder dans la glace, lorsqu'elles les ont mis, garantissent, dans la vie de Paris, une place prépondérante à celle chez qui on les trouve ou les a trouvés, depuis si longtemps. L'existence aura tenu, pour certaines

femmes, entre leur premier et leur dernier chapeau de Reboux. Et qui sait tout ce dont elles sont redevables à ces formes de feutre, paille ou velours, dont rien ne reste, et qui ne vont point occuper les vitrines des musées. Seuls, les portraitistes et les photographes les retiennent au bord de l'oubli. Et pourtant! Le chapeau d'une Parisienne est un accessoire, dynamique. Si le chapeau est seyant, la femme la plus timide se sent audacieuse. Nulle beauté ne saurait en négliger l'importance. S'il n'ajoute rien à une rare perfection, il peut lui faire perdre beaucoup, et parvient, en tout cas, à rendre charmantes les plus ordinaires, au moins pour un déjeuner de soleil. Certaines, que nous avons vues, pour la première fois, sous certains chapeaux, les conservent à nos yeux — et c'est, coiffées d'eux, que nous les reverrons toujours...

Un petit jeune homme qui accompagne une dame chez Reboux, qui inspecte le fameux entresol, puis le premier étage, les pièces où des acheteuses sont assises, avec un chapeau dans chaque main ou bien devant un miroir, levant la tête, faisant ce mouvement des lèvres en avant qui les rapetisse et ouvrant, au contraire, les yeux tout grands, — ce petit jeune homme, gêné et ravi, qui se redresse, qui ne voudrait pas être vu de certains messieurs, aux yeux desquels il craindrait de passer pour futile, mais qui subit l'inspection des vendeuses et des clientes, avec une certaine volupté, seul homme dans le magasin :.... on a été ça. On a donné son avis, on fut interrogé par de beaux yeux qui se grandissaient en plongeant dans les miroirs... On finissait par croire que c'était, évidemment, d'importance, un chapeau! Et l'on en arrivait à savoir distinguer certaines façons et l'on disait dans un salon, — tout de suite gêné, d'ailleurs, d'avoir montré tant d'expérience, qui pouvait compromettre une dame présente, plus ou moins :

— C'est un Reboux!

... Plus tard, je connus, par son fils, Paul Reboux, qui venait d'écrire, en collaboration avec Charles Muller, ces *A la manière de...*, tout de suite célèbres, — je connus madame Reboux. C'était à un déjeuner dominical, hebdomadaire, artiste, littéraire, qu'elle présidait, avec un air charmant de dame du XVIIIe siècle, à cheveux blancs et au regard

noir, souriant, paisible et serein, cet air qui faisait dire de madame Geoffrin, par ses intimes, pour le tact avec lequel elle avait paru se vieillir, pour se permettre d'être bonne, en toute sécurité : « Toutes les femmes se mettent comme la veille, il n'y a que madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain. »

Madame Bartet, *la Divine*, assistait à ces repas. Elle y ajoutait cette grâce réservée qui a délaissé la Comédie-Française avec elle, une indéfinissable mesure qui peut faire d'une artiste une dame, dans une déesse, grâce à cet effacement instinctif, qui ressemble à la sensibilité de certaines fleurs, dont le calice se referme lorsqu'on l'effleure ou que le frappe un trop vif rayon de jour. C'était Adrienne Le Couvreur, du moins telle que je me plais à l'imaginer, avec un de ces profils délicats dans lesquels la courbe du nez s'amenuise, comme pour laisser aux yeux et aux lèvres ce qui compte d'une âme... Reynaldo Hahn improvisait brillamment au piano, après le dessert, devant un grand et verdoyant jardin de la rue de Clichy, qui ajoutait, avec l'ameublement du XVIIIe siècle, à cette impression qu'on éprouvait de *continuer* des prédécesseurs.

Au premier étage, où demeurait Paul Reboux, tout devenait moderne, et je vis là, pour la première fois, cet instrument, indispensable au critique littéraire contemporain submergé, un *coupe-livres*, qui ressemblait à ce tranchant qui débite le pain dans les boulangeries... Et l'amusement consistait, pour les invités, à venir décapiter, *vlan*! d'un coup sec, le volume d'un confrère aîné, sans trop l'entamer. Souvent, le titre et les chiffres en haut des pages se trouvaient disparaître dans la guillotinade... Alors, on n'était pas étroitement bibliomane, comme aujourd'hui!

Dans le salon de madame Reboux, devant ces arbres verts, on éprouvait la sensation de la campagne, de la campagne telle que nos grand'mères la comprenaient, qui n'allaient point passer cinq jours à Naples ou à Séville, sous prétexte de jour de l'an ou de semaine sainte. Là, se retrouvait cette atmosphère de *vieux-Paris*, au sens argenterie ancienne ou vieille porcelaine, cette bonne marque élégante, que madame Reboux avait imprimée à ses chapeaux.

Aujourd'hui, les modistes vivent au milieu de pièces d'un Extrême et faux Orient, dans des salons colorés à l'excès; elles possèdent des objets d'art nègre ou rassemblent des peintures cubistes, — et elles s'inspirent, pour leur commerce, des chefs-d'œuvre de leurs collections et de leur ameublement.

***

IV. — « Marché des Arts ». — Boulevard Saint-Germain, six heures du soir, dimanche de janvier, entre la rue des Saints-Pères et Saint-Germain-des-Prés. Beaucoup de saints, sur les plaques des rues, dans cet arrondissement : c'est, d'ailleurs, hélas! à peu près la seule manière de les commémorer, aujourd'hui, ces noms blancs sur fond d'émail outremer, qui sont passés de la bouche des prêtres et des dévots à celle des conducteurs de tramway, des chauffeurs de taxis et des employés de métro... Mais le peuple en connaît-il davantage de ses saints laïques, Pasteur ou ...Auguste Blanqui?

Le bleu d'outremer se retrouve, ce soir, à la lueur des réverbères et lampadaires, sur les toiles exposées par des peintres de plein vent. Ce « marché », nous l'avions aperçu, d'un taxi, un jour de printemps, avenue de la Grande-Armée. Ce soir, la nuit est là, qui talonne les exposants transitoires. Ils ne disposent que d'une sorte de châssis de bois, tendu d'étoffe, sur lequel sont accrochés les tableaux à vendre. Chaque artiste inscrit son nom sur un papier. La foule dominicale s'arrête. Le peintre ou la peintresse attendent, debout, près de cet éventaire brandillant et ondulatoire, au milieu des toiles qui n'ont pu trouver place sur l'écran et qu'on a posées contre les immeubles ou les arbres...

L'attitude de ces artistes, vous l'imaginez? Elle serait à faire pleurer, — si l'on ne s'efforçait de fixer les yeux sur les mauvais chefs-d'œuvre offerts à bas prix, pour ne pas apercevoir la mélancolie qui loge dans ces yeux, qui ennoblit ces visages. Tout être s'étant trompé sur sa destinée nous émeut; il émeut, d'abord, mais il décourage, bientôt.

Il faudrait pouvoir offrir, en marge de l'art, un travail rémunérateur et sérieux, à ces *artistes*, les arracher à leur

ignorance d'eux-mêmes, à cette confiance ou cet égarement qui les établit dans la médiocrité et le malheur. Vous me direz qu'il existe dans les chœurs de l'Opéra des ténors et des soprani qui ont rêvé d'égaler Tamagno et la Patti. Vous me direz que gravitent dans l'infini, parmi les astres, des poussières de mondes, dont nous voyons quelquefois s'abîmer sur la terre, après avoir fulguré, pendant cinq secondes aux sommets de notre éther, une noire et brûlante détrition. J'ai vu un aérolithe crépitant rayer le ciel, un soir où je regagnais Naples sur un voilier. Nous fûmes tout d'abord saisis par une sorte d'éclair, qui se propageait et diminuait d'intensité en se rapprochant; il s'engouffra derrière le Vésuve, au delà de l'horizon, laissant une traînée noire et rousse qui retint haletant notre équipage. Les peintres qui sont alignés là, sur les deux trottoirs, n'ont jamais eu leur seconde d'éclairs et de feu. Ils ne seront ni Delacroix, ni Courbet. Ils ne nous offrent que le caillou jailli du sol, et même pas le minerai tombé des astres. Il faut que tout le monde vive, c'est entendu et nous devons encourager les arts... Personne qui ne soit persuadé de cette nécessité. Mais quelle sorte d'*art* voyons-nous s'étaler sur ce trottoir? Le mauvais service rendu à tant de jeunes gens, de jeunes filles, que leur reconnaître des *dispositions*, s'ils n'ont les facilités de les transformer en connaissances et en talent! Que d'études sont indispensables, avant de rien savoir, avant de posséder, non pas un métier, mais une certaine technique, qui permette, sinon d'être original, grand Dieu! du moins de devenir quelconque, car l'originalité ne se dégage qu'après qu'on a déjà consenti à parcourir le quart du chemin dans les souliers des maîtres. Des exceptions se sont produites, mais il faut d'autant plus se garder de les prendre pour exemples, qu'elles éblouissent davantage.

L'air est d'une fausse douceur. Son humidité pénètre la chair. Les exposants se sont habillés, comme pour aller faire une visite. Les acheteurs supposés engagent la conversation, pour se familiariser, d'abord, avec les tableaux, pour le plaisir ingénu d'embrasser du même regard l'œuvre et l'auteur. En résumé, beaucoup d'ingénuité, de part et d'autre. Si l'on évoque les chambres qui attendent ces peintures, on leur

trouve moins mauvaise saveur. Qu'importe, peut-être, leur irrémédiable qualité, puisque toute autre, à la même place, ne serait pas différemment regardée? Au contraire, Renoir ou Monet feraient peut-être sourire. Mystère de l'art!

Une liasse de feuillets roses imprimés, est accrochée à chaque éventaire :

Groupement des artistes
Marché des Arts...

« Accueillant à tous les professionnels, jeunes et vieux, *il ne se reconnaît le droit d'en éliminer aucun.*

« ...Il se souvient que *les plus grands maîtres,* consacrés par le temps, *ne parvenaient pas à vendre leurs œuvres* et furent *bafoués* par des *critiques ignorants et des artistes mécréants...* »

Toujours la même antienne! Quel mal ont fait à leur art les hommes de génie, tout d'abord méconnus! *C'est-à-dire qui ne vendaient pas.* Car, s'il existe des *Maîtres* que le public ignore, les artistes et certains critiques les ont toujours découverts et connus. Ils n'étaient *inconnus* que des acheteurs! Ce qui est bien différent. Mais les acheteurs ne s'adressent qu'aux tableaux dont on a beaucoup parlé. Ce ne sont ni les hommes de goût, ni les vrais artistes, qui méconnaissaient Manet, Courbet, Gauguin ou Sisley, mais le public. On ne voit que trop, ce soir de dimanche, à la lueur des lampadaires du boulevard Saint-Germain, ce que le public, même là, peut préférer, — lorsque les artistes *mécréants* et les critiques *ignorants* ne l'ont pas seriné!

***

V. — L'Olympia. — Un couloir, un hall, une salle, un promenoir... C'est l'entr'acte. Dehors, il pleuvait; l'air était comme hérissé d'écailles, en pénétrant dans le gosier. Ici, on ne sait quelle atmosphère monte des tapis, des semelles de souliers, des jupes... Ce qui reste de la boue d'un trottoir de boulevard, un soir d'hiver, dans la laine d'un tapis de music-hall! Les visages sont comme des masques, qui errent à cer-

taine hauteur, dans la fumée du tabac et sous lesquels les corps sont interchangeables... Est-ce un buste de femme qui glisse, sous cette tête de jeune homme blême, aux maxillaires frottés de cendre? Est-ce un corps d'homme, sous le masque de cette alerte sexagénaire, coiffée d'un tyrolien vert?... Que de pays représentent tant d'individus, qui vont et viennent, qui attendent, cherchent, instinctivement, quelque chose, qu'en leur for intérieur ils définissent trop bien, mais qu'ils seraient incapables d'exprimer... Un orchestre joue, parmi les tables; il fait un affreux bruit, que n'entendent pas des gens qui ne vident point les verres qu'on a remplis devant eux. La pensée est absente des cervelles. Elle ne doit pas avoir fait grand effort pour s'en évader. Elle réintégrera sa mauvaise prison, à la sortie.

Il ne faut pas céder à la faiblesse de prendre le programme que tend une ouvreuse ou un ouvreur... Il faut se laisser choir dans un fauteuil, se croire loin de Paris, au delà de ce qu'un homme civilisé appelle *frontière*, en se souvenant d'être descendu du train pour aller se ranger sous les regards malveillants de douaniers aux bras enfoncés tout raides dans des valises sinistres et familières. Par leur exotisme banal, les numéros de music-hall font songer aux hangars glacés ou desséchés des stations-frontières. On reconnaît la nationalité de ces vagabonds à la coupe et aux ornements, à la couleur de leurs maillots, comme on reconnaît les bagages d'un Anglais ou ceux d'un Allemand.

Et ceux d'un Français!

Le music-hall est, le soir, le lieu de passe-temps des étrangers qui se sont imaginés, avant de quitter leur ville familiale, des *aventures françaises*. Or, à quelque sexe qu'appartienne l'*aventure*, on ne saurait lui concevoir qu'une sorte d'issue et une seule forme, hideuse, vénale, fugitive, sans lendemain et même sans présent, car elle devient déjà sinistre et gâtée, à la première ébauche... Un accent, une mauvaise dent, un parfum vulgaire, violent, qui ne remplace pas l'eau d'une toilette abondamment faite...

En scène, deux athlètes. — Ils doivent être de... l'*Est Européen*. Jambes ordinaires, peu musclées et, aux bras, sous la peau, des melons d'Espagne. Lorsqu'ils se détour-

nent, les pectoraux gonflés, vers la toile de fond, ils montrent un muscle trapèze qui a l'air d'être posé sur leurs omoplates comme une palatine sur les épaules d'une femme de marché. Que d'heures de travail, avant de parvenir à se porter ainsi par la mâchoire, à se soulever, de deux ou d'un seul bras, à faire saute-mouton dans le vide, d'un trapèze ou d'une barre-fixe! Ils sont parfaits et bâtards, ils s'arrachent du sol, rudimentaires et gênés, avec la légèreté de papillons. Sont-ce des hommes, encore, ou des mannequins animés? Il semble que leur boîte les attende, derrière les coulisses et qu'on va les y étendre, rembourrés et inertes, jusqu'à la représentation du lendemain. Ils se ressemblent, ils sont peut-être frères. Leurs mâchoires ne paraissent leur servir qu'à se pendre. Se nourrissent-ils par les mains, à l'extrémité de ce serpent que forment leurs bras? On dirait que le repas de la veille y est demeuré, le long de l'humérus : cette grosseur qui remue, comme un lapin non digéré.

Le dresseur de singes. Il faudrait M. Voronof, pour nous dire s'il s'agit d'orangs-outans ou de chimpanzés. Je serais peintre, que je demanderais à ce gentleman en smoking, qui paraît si calme et qui aurait l'air parfaitement *homme du monde,* s'il n'avait aux mains des pouces si épais, — de me laisser travailler, d'après ces deux bêtes stupides, si admirablement dressées, qu'elles finissent par représenter tous les mouvements de la vie d'un citadin, mais à peu près comme si un pâtissier barbouillé de farine, se regardant complaisamment au miroir, apercevait, au lieu de son image, un bougnat, noir de charbon.

L'anthropopithèque numéro un, se met à table. Il est vêtu d'un smoking, comme son dresseur; la face rosâtre n'est point velue, les oreilles sont décollées, le crâne plat, étroit; ces pattes, qui sortent des manches et qu'on n'ose appeler *mains,* sont démesurées. Le singe numéro deux apporte un mets sur un plateau. Il est vêtu en chasseur de restaurant. J'imagine ce qu'un Chardin d'aujourd'hui peindrait, d'après ces parodies extravagantes d'humanité. Nos yeux ne peuvent, malgré nous, se détacher de ces deux acteurs, qui n'offrent que l'illusion d'une présence, car leur âme véritable est demeurée le long d'un cocotier, dans des pays lointains, où

l'on voudrait avoir été passer une heure, pour pouvoir en rêver pendant toute la vie. Ainsi, d'ailleurs, faut-il voir ce qui est exotique, lointain, d'un autre ciel et à quoi nous ne pouvons nous intéresser qu'à condition de l'avoir seulement entrevu.

Rappelons-nous Baudelaire, qui ne voulut point descendre de navire, après qu'il eut respiré du large la saveur des Antilles.

Je désire un parterre normand et je tente de reconstituer sous mon front la saveur d'une rose de Provins, devant ces deux singes qui évoquent les feuilles rigides d'un latania, d'un arec ou d'un talipot, que je suis presque sûr de préférer en zinc, peint par Dufresne, quoiqu'on me dise. Et je ne voudrais, pour rien au monde, préciser en ce moment, en quelle partie de l'Afrique se trouve le Mozambique ou la Sénégambie, ni même si j'en connais l'orthographe, — dès que je sais que des hommes dégingandés y sont d'ébène, qu'ils portent un pagne de fibres végétales et que des femmes qui roulent de rondes épaules, offriraient à nos yeux des mamelles pesantes, auxquelles seraient pendus des petits noirs, plus joliment découplés que nos blancs.

L'un des singes de l'*Olympia* se déshabille, pièce à pièce; il émerge, le poil luisant, de l'étoffe et du linge. Il fume une cigarette; il se met au lit.

Je préférais les *gommeuses* aux gorilles! Je n'ai jamais oublié votre blondeur enfantine et comestible, vos seins comme deux pêches dans un bocal rempli d'alcool, tant ils étaient blancs, votre zézaiement, vos dandinements, Valentine Valti, qui apparaissiez, à mes quinze ans de lycéen, comme une fleur grasse et douillette, à l'usage de connaisseurs, — dont je respectais le cigare, l'expérience et le double menton. Longtemps, c'est-à-dire pendant six mois, tout l'amour tint pour moi, dans ce refrain que vous susurriez, en arpentant la scène, sur des talons qui avaient la hauteur et l'évasement d'une flûte à champagne :

Z' peux pas, là-bas,
Boulevard Ménilmontant,
Maman m'attend,
Su' l' bi du bout du banc!

***

VI. — Plus de gens qu'on ne croit s'intéressent aux *legs* et *nouvelles acquisitions* du Louvre. C'est une excellente habitude d'en faire la présentation, pendant un mois, à ces fidèles, que le goût de la peinture excite, qu'il enflamme, fanatise, — comme le courage anime des Bernard et des Bougault, pour soi-même, sans buts intéressés, sans combinaisons de trafic, — qui vont à l'inédit, pour se donner des raisons de goûter mieux, ensuite, ce qu'ils connaissent de longtemps.

Évidemment, pendant que je demeurais plongé, si j'ose dire, dans ce Corot de la *Vue de Florence*, aux bleus d'atmosphère enivrants, à la limpidité magique, une dame s'est glissée, entre le cadre et moi, comme une belette, pour venir lire avec son face à main, sur le cartouche, le nom du peintre et le sujet du tableau; puis, s'est aussitôt retournée vers la jeune fille qui l'accompagnait, sans avoir jeté, je le jure, un regard à la toile : « Un Corot, *Vue de Florence*... Est-ce beau, hein! Regarde si c'est beau!... »

Mais il y a toujours de ces belettes dans les musées et, le soir, à table, elle a raconté, j'en suis certain, sa visite, avec enthousiasme, à un mari qui ne l'écoute plus depuis longtemps et à des fils, auxquels elle n'impose guère. Car le bavardage ne fait qu'étourdir les enfants, sans les pénétrer.

Il faudrait pouvoir disposer différemment ces paravents de velours, sur lesquels sont accrochés provisoirement les *nouvelles acquisitions*. Le jour des fenêtres se reflète sur elles et empêche qu'on y distingue grand'chose, même en se penchant plus d'un côté que de l'autre. Pour les toiles importantes, comme la *Famille Dubourg*, par Fantin-Latour, c'est un jeu décevant, un effort, qui ne se trouve point récompensé. Peut-être pourrait-on incliner un peu les tableaux, placer les paravents différemment! Je sais bien que ce ne doit pas être facile... Les galeries sont trop élevées et le jour a perdu toute fraîcheur en glissant du plafond à la cimaise. La seule, munie d'ouvertures latérales et où le jour soit un peu direct, est celle-ci. Mais on y tolère une vendeuse de photographies

qu'on pourrait déplacer. Il y a beaucoup d'éventaires dans le musée du Louvre, depuis quelques années... Tous ces Corots de la collection Robert sont précieux, sortant tout de go de cette vieille maison de Poissy qu'ils n'avaient jamais quittée, dans leurs cadres naïfs et lourdauds, pour apparaître, modestement, dans la théâtrale et ennuyeuse majesté du Louvre...

Il y a, là aussi, un Bonington, un Fromentin; le premier, avec une *Matinée sur l'Adriatique*, le second, un *Après-midi sur le Nil*, où l'on trouve beaucoup plus Bonington et Fromentin que le Nil et l'Adriatique, du moins pour nos yeux. Le Fromentin, surtout avec ces eaux grisâtres, ce ciel humide; mais, humide et grisâtre, quelque chose de l'atmosphère du Nil devrait se livrer. Nous pourrions être sur la Seine, dans un endroit peu verdoyant... Nul ne songe ici aux ruines de Philæ et aux fellahs.

Je me demande où l'on va placer le Fantin-Latour. Ira-t-il rejoindre Whistler, dans la salle d'Ingres et d'Eugène Delacroix, devenue peu à peu celle de Courbet, de Manet et de Ricard? Il faudrait consacrer au XIXe siècle deux salles distinctes. Les impressionnistes, les peintres de la seconde période, marquent une telle rénovation, un si grand changement dans la vision et le métier des peintres, qu'on nuit aux uns et aux autres par le rapprochement. Depuis que l'*Olympia* fait pendant à l'*Odalisque couchée*, celle-ci s est enfoncée dans un recul de cent années de plus. Tous ses défauts nous saisissent et ses qualités fondent. On pourrait risquer les mêmes critiques, en sens opposé, sur l'*Olympia*. Quoi que l'on fasse, il y a des périodes pour l'humanité. Un musée étant destiné à fixer l'histoire de ces périodes, offrant une sélection de ce qu'elles ont laissé de plus marquant, il faut trancher, élever des cloisons étanches. Tous les amis de Delacroix se plaindront de le voir placé entre Manet et Fantin-Latour. Ce n'est pas que Fantin-Latour soit révolutionnaire par rapport à Delacroix, grand dieu, non! Mais, l'un est le résultat le plus accompli d'une époque et l'autre marque le départ d'une autre. Il faudrait se préoccuper d aménager dès maintenant, une salle dont les toiles offriraient une parenté, non seulement d'époque, mais de tempérament

et de personnalité. On pourrait faire deux parts de Corot et de Courbet, par exemple. Certains — ô paradoxes! — les premiers, ceux de la jeunesse, ceux d'Italie, s'en iraient avec les Monet, les Sisley, tandis que les danses de nymphes resteraient avec Ingres... De même, je laisserais Ricard dans cette salle, Ricard, qui est comme un reflet attardé du Titien. Mais j'accrocherais l'œuvre de Manet, tout entier, loin d'Ingres et de Delacroix. Le portrait de Zola devant celui de madame Rivière : c'est un vis-à-vis qui peut amuser les gens qui cherchent le mauvais pittoresque, mais ce n'est rendre hommage ni à Édouard Manet, ni à Dominique Ingres. Le Louvre, qui n'admet que les artistes défunts, vingt ou trente ans après leur décès, est un cimetière; mais nous devons insister pour que les morts y puissent dormir en paix...

Une parfaite sélection a été opérée, d'un côté pour le XVIIe siècle, de l'autre pour le XVIIIe, auquel on a rattaché Prud'hon. Mais le XIXe est en *pagaille*, comme l'on dit souvent, depuis la guerre, sans savoir au juste comment l'écrire.

ALBERT FLAMENT

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

La Comédie-Française a repris *la Brebis*, comédie en deux actes de M. Edmond Sée, dont ce fut, si je ne me trompe, le premier début, environ sa vingtième année. Créée en 1896 au Théâtre de l'Œuvre, *la Brebis* avait reparu en 1912 au Théâtre Michel, et en 1918 à l'Odéon. Elle s'était dit sans doute : *Quo non ascendam*? Elle ne montera pas plus haut, puisque la voici installée à la Comédie-Française. M. Edmond Sée a eu pour elle les soins d'un tendre père et d'un vigilant berger. L'ascension est, d'ailleurs, justifiée. Elle a donc trente ans, cette *Brebis*, et c'est un âge respectable pour une bestiole de cette espèce, mais elle n'a pas laissé de laine aux buissons. Chacun des quatre théâtres où elle est allée brouter l'a trouvée de plus en plus accorte, et florissante d'une immuable jeunesse.

En l'accueillant le premier, M. Lugné-Poë, déjà directeur de l'Œuvre, prouvait son éclectisme et faisait concurrence à M. Antoine. L'Œuvre était vouée au symbolisme et à l'ibsénisme. *La Brebis* portait sur sa toison la marque d'Henry Becque et semblait arrachée au troupeau du Théâtre Libre. Si pour une fois M. Antoine ne fut pas le bon pasteur qui ramène l'ouaille égarée, M. Lugné-Poë ne joua pas le rôle du loup dévorant — *Triste lupus stabulis* (prière aux jeunes bacheliers de ne pas traduire par « le triste loup ») — et n'accusa pas cette agnelle de troubler sa boisson, mais l'éleva gentiment pour d'autres pâturages. Espérons qu'elle n'en changera plus.

Faut-il rappeler le sujet de cette pièce que des générations ont vue et qui a paru dans le premier volume du *Théâtre*

complet de M. Edmond Sée, chez Flammarion? Du reste, l'auteur étant, selon moi, à la fleur de l'âge, on souhaite que ce *Théâtre complet* soit actuellement fort incomplet et s'augmente de nombreuses pièces encore inédites et, si l'on peut ainsi dire, inécrites. J'ai noté l'influence de Becque : celle de M. Georges de Porto-Riche, à qui ces deux actes sont dédiés, ne laisse pas d'être également sensible, et le sera dans presque tous les ouvrages de M. Edmond Sée. Il est vrai que le maître du *Théâtre d'amour* dédaigne les questions d'argent et ne les mêle pas plus que ne faisait Racine a ses ouvrages où se peint la passion toute pure. Il écrit des tragédies en prose. M. Edmond Sée a fait là une comédie réaliste, et même une comédie rosse. Mais cette rosserie sévit surtout sur le héros de cette petite histoire, lequel exploite sans vergogne l'amour de l'héroïne. Ce Pierre est un gigolo qui ne va pas jusqu'à se faire entretenir, mais qui, pour sauver la fortune d'un oncle dont il héritera, encourage cette jeune personne à se montrer aimable avec son amant sérieux. Ce n'est pas un rôle extrêmement reluisant, et la moralité n'est pas d'un degré sensiblement inférieur chez les mufles favoris du Théâtre Libre, qui avaient seulement plus de crudité dans l'expression. Ces traits volontairement un peu gros, qu'on leur reprochait souvent, avaient du moins l'avantage d'avertir les spectateurs et de leur épargner des méprises. Pourvu que certains d'entre eux n'aillent pas considérer le Pierre de M. Edmond Sée comme un personnage sympathique!

Mais quelles que soient la condition et la nature de sa Lucienne, qu'on ne peut qualifier d'innocente qu'au point de vue intellectuel et pour désigner poliment sa bêtise, la pièce se rattache à Racine et à Porto-Riche en ceci que c'est, malgré tout, la femme qui y représente un sentiment sincère et désintéressé. Il est curieux que ces deux grands spécialistes de la psychologie amoureuse se rencontrent en ce point. Je ne suis pas sûr qu'ils aient pleinement raison, et qu'ils n'aient pas fait dans la réalité un choix un peu partial, inspiré par l'optique du théâtre où les femmes malheureuses émeuvent davantage. Je me borne à constater que M. Edmond Sée a suivi cette tradition, d'ailleurs sans prétention à nous

apitoyer sur cette Lucienne, assez vilainement bernée, mais qui a la chance de ne pas s'en apercevoir. Cette brebis n'est en réalité, qu'une « poule », et l'on ne peut guère s'attendrir. Mais l'auteur a beaucoup d'esprit, et l'on ne s'ennuie pas un instant dans son étable ou sa basse-cour.

Mademoiselle Madeleine Renaud a joué Lucienne d'une façon exquise, sans quitter son emploi, qui est celui des ingénues. L'ingénuité, du moins au théâtre, ne dépend pas de la vertu. Elle réside surtout dans l'absence de cervelle. Il n'est pas indispensable que l'oie garde une blancheur immaculée. Au surplus, née dans un autre milieu, Agnès deviendrait facilement une Lucienne. Mettons que celle-ci est une ingénue comique. Mademoiselle Madeleine Renaud a très joliment ajouté la pétulance à l'insondable naïveté. Ce qui a fait dire à quelques-uns qu'elle avait abordé un emploi nouveau, c'est qu'on l'applaudit habituellement dans le répertoire et qu'elle s'est présentée cette fois sous un aspect moderne et dernier cri, en cheveux et cotillon ultra-courts. Simple changement de coiffeur et de couturière! Sous tous les costumes et toutes les perruques, mademoiselle Madeleine Renaud a toujours bien du talent.

On s'étonne qu'elle n'ait pas été nommée sociétaire, ni mademoiselle Marie Bell non plus. Étaient-elles assez délicieuses toutes les deux, dans *A quoi rêvent les jeunes filles!* Comment la fameuse « part du ministre » n'a-t-elle pu fournir les quelques douzièmes nécessaires? On avait compté sur celle de M. Silvain. Mais il est fort heureux que M. Silvain gagne son procès et soit réintégré par arrêt du Conseil d'État. L'éminent doyen, toujours vert, diseur de premier ordre, avait subi une injustice inadmissible. Quand le comité vote le maintien d'un artiste, comme ce fut le cas pour M. Silvain, le ministre est mal venu à en prononcer dictatorialement l'exclusion.

Mais l'autorité supérieure intervient légitimement, comme le droit de grâce, contre des décisions trop rigoureuses. Le même ministre qui avait renvoyé le doyen, a bien imprudemment conféré au comité le pouvoir de ne pas renouveler les engagements des pensionnaires au bout de deux ans. C'est là que s'exercerait utilement le contrôle de la clémence

ministérielle. On raconte que les sociétaires avaient juré, il y a deux ans, de débarquer quatre pensionnaires femmes qui venaient d'être engagées. Quoi! Avant même qu'elles n'eussent débuté, et par conséquent avec le parti pris de ne tenir aucun compte de leurs succès possibles? C'est ainsi. Cet incroyable serment a été tenu pour trois d'entre elles. La quatrième, madame Thomsen, a échappé à cet ostracisme. Alors M. Georges Le Roy, qui a été promu sociétaire à six douzièmes d'emblée par ordre de M. Clemenceau, s'est élevé avec force contre les ingérences politiques. Mais il n'a pas offert sa démission. M. Fresnay a donné la sienne, qui est regrettable. Mais en quoi madame Thomsen le gêne-t-elle? N'a-t-elle pas été remarquable dans *le Secret de Polichinelle* de M. Pierre Wolff? Et pourquoi s'acharner contre une femme? On le concevrait encore, s'il s'agissait de la bombarder sociétaire à part entière. Son rang et ses appointements sont des plus modestes. M. Fresnay a tort. On espère qu'il le comprendra.

Ce jeune premier, assurément bien doué, a pourtant un autre défaut, d'ordre artistique, et non plus administratif, qui me frappait encore l'autre soir, où *On ne badine pas avec l'Amour* faisait affiche avec *la Brebis*. M. Fresnay a le physique et la voix de Perdican. Il n'en a pas la diction. Sous prétexte de naturel et suivant la manie qu'Antoine a mise à la mode, il s'abstient de tout effet, il s'attache à refroidir et à éteindre ce dialogue étincelant. Aujourd'hui, ils en sont presque tous là. Le système se peut supporter à la rigueur dans les pièces nouvelles. Si l'auteur s'en accommode, c'est son affaire, et sauf exception, cela nous est égal. Mais le répertoire, classique et romantique, exige l'ampleur, le relief, et le mordant. Ces jeunes gens auraient grand besoin des leçons d'un Silvain et d'un Le Bargy, qu'ils considèrent probablement comme démodés. C'est un chagrin et une souffrance d'entendre affadir et banaliser ainsi les chefs-d'œuvre, quand on a connu les grands interprètes de la bonne époque.

La nouvelle mise en scène d'*On ne badine pas* est une autre erreur. Pour jouer la pièce avec une exactitude littérale, à laquelle ne tenait certainement pas Musset, qui l'avait écrite pour la lecture, on s'impose de nombreux changements à vue, et cette rapide succession de scènes trop brèves produit

une impression d'éparpillement. Pour les commodités de la machinerie, les décors sont sacrifiés. Une perpétuelle grisaille, une étroitesse mesquine, parfois une agressive laideur. Qu'est-ce que c'est que cette fontaine sans aucun encadrement de verdure? On se croirait dans un établissement thermal! Je regrette amèrement les décors d'autrefois et l'arrangement très respectueux du texte, mais infiniment plus scénique, qui était dû, je crois, à l'illustre comédien Régnier.

Heureusement, mademoiselle Romée a fait un début des plus brillants, et plein de promesses. C'est la meilleure Camille que j'aie vue depuis l'inoubliable Bartet. Sauf madame Dussane, très amusante en Dame Pluche, le reste de l'interprétation laissait fort à désirer. Le Blasins et le Bridaine étaient particulièrement lugubres.

Je n'oserais affirmer qu'il fût nécessaire d'aller jusqu'en Hongrie pour trouver une pièce comme *le Cygne*, de M. François Molnar, que MM. Pierre La Mazière et André Adorjan ont traduit du magyar et que l'Odéon vient de représenter, d'ailleurs avec succès. Je suis fort opposé au nationalisme ou protectionnisme intellectuel, et grand partisan de l'importation des œuvres étrangères qui en valent la peine. Je trouve scandaleux que la Comédie-Française n'ait rien joué de Shakespeare depuis des années, et fort bon qu'on joue de l'Ibsen, ou même du Bernard Shaw, ou seulement du Pirandello, encore que celui-ci me paraisse surfait. Cependant, il a son petit grain d'originalité, et l'on n'est pas fâché de le connaître. *Le Cygne* est une espèce d'opérette sans musique, assez adroitement faite, mais non pas au point que bien des auteurs français n'en pussent faire autant. L'histoire se passe dans l'Europe centrale, au sein d'une dynastie autrefois régnante, et déchue depuis Napoléon Ier. La princesse douairière entreprend de marier sa fille, qui a « vingt et quelques années », à l'héritier d'un trône voisin, jusqu'à présent épargné par les révolutions. Comme ce jeune prince est une sorte de jocrisse, qui ne fait nulle attention à la jeune princesse, celle-ci s'évertue à l'allumer, sur les conseils de son auguste mère, en flirtant avec le précepteur de ses frères cadets. Dans cette galerie de fantoches, ce précepteur a seul figure humaine. Il

en abuse pour devenir insupportable, et il y a quelques scènes d'une invraisemblance un peu chargée, avant le mariage final : mariage avec le Nicodème présomptif, non pas avec le précepteur. Un auteur français aurait peut-être risqué la mésalliance. Un auteur hongrois n'est pas encore si démocrate. Madame Paule Andral est une douairière de la plus joyeuse fantaisie et mademoiselle Vera Korène une jeune princesse extrêmement séduisante.

Jazz, de M. Marcel Pagnol, que donne le Théâtre des Arts, a trouvé auprès de la critique le plus favorable accueil. Et l'on parle de supprimer les répétitions générales! Je ne puis, à mon vif regret, partager l'enthousiasme de la plupart de mes confrères... Un professeur d'une université de province, nommé Blaise, a découvert en Égypte un palimpseste... Où cela? Ce qu'on découvre dans les hypogées égyptiens, ce n'est pas des palimpsestes c'est-à-dire des parchemins, mais des papyrus. Il s'agissait d'un dialogue inconnu de Platon. Bien étonnant encore! Tous les hellénistes savent que Weil disait à ses élèves de l'École normale : « Nous avons tout Platon, et même un peu plus ». De ce dialogue, intitulé *Phaéton*, le professeur Blaise n'a pu lire que quelques fragments : le reste était effacé sans retour. Soit! Qu'eût fait en pareil cas un philologue ordinaire? Il aurait publié ces fragments, sans plus. Le professeur Blaise a reconstitué tout le texte perdu! Il a fabriqué du Platon! On ne soupçonnait pas que la philologie pût devenir une science conjecturale à ce point. Tous les érudits du monde entier ont éperdûment loué ce joli travail. Blaise est célèbre. Il va entrer à l'Institut.

Patatras! Le doyen de la faculté vient lui révéler qu'un savant anglais a trouvé un autre manuscrit du *Phaéton*, mais complet, celui-là, et qu'il en résulte : 1° que le texte rétabli par Blaise ne tient pas debout; 2° que l'ouvrage même n'est pas de Platon, mais un pastiche dû à un grammairien de basse époque. Bien! Le professeur Blaise effondré renonce à l'enseignement, mais fait une dernière leçon avant de quitter sa chaire pour toujours. Il y déclare à ses étudiants que tout travail intellectuel est une duperie, que personne n'admire sincèrement Platon ni aucun des grands auteurs classiques,

que cette admiration est purement conventionnelle, dépourvue de toute base sérieuse, et qu'au lieu d'apprendre le grec ou quoi que ce soit, ils feront mieux d'aller rire et s'amuser. Ohé! ohé! Vive la joie et les jolies filles! Telle est la conclusion que le professeur Blaise tire de son aventure, sans que rien indique la moindre objection de l'auteur, visiblement de cœur avec son héros. Le malheureux! Il n'a rien senti en lisant le *Phèdre*, le *Banquet*, la *République*, le *Parménide*! Car il les a lus. M. Marcel Pagnol est lui-même universitaire, à ce que l'on assure. Les plus sublimes chefs-d'œuvre de la pensée humaine le laissent insensible, et Homère ou Virgile autant que le divin Platon! Il est comme un homme qui resterait de glace dans les bras de Vénus en personne. Son infortune fait pitié, mais sa propagande est un fléau. Ce n'est pas le moment de prêcher l'ignorance et la ripaille aux nouvelles générations, qui ne sont déjà pas trop portées au travail de l'esprit. Au surplus, quelle niaiserie dans ce dilemme! En quoi la culture empêche-t-elle de vivre et de goûter la vie? Elle y aide, tout au contraire, et il faut être affiné pour en savourer à fond les plaisirs.

Les deux derniers actes sont moins absurdes, mais dramatiquement moins réussis. M. Pagnol a gâté son affaire en introduisant un jeune homme vêtu de noir qui ressemble à Blaise comme un frère, et qui n'est autre que le fantôme de sa jeunesse, matérialisé comme un mannequin d'ectoplasme. Ces choses-là peuvent se faire accepter dans un poème, grâce aux beaux vers. Sur le théâtre, en prose courante, cela paraît trop facile et un peu ridicule. Passe encore pour une fois! Mais c'est peut-être dix fois que ce revenant revient! L'artifice est par trop grossier, trop insistant, et au surplus inutile. Le professeur démissionnaire aurait très bien pu, sans cela, songer à épouser une gentille étudiante, trop jeune pour lui, et lorsqu'elle lui a décidément préféré un étudiant serbe (pourquoi serbe?) aller faire la fête à Montmartre (première version) ou se tuer pour éviter cette déchéance (dénouement revu et amendé). Ce n'est, du reste, une déchéance que si l'on en fait une habitude absorbante, et il n'y aurait pas grand mal à vouloir se distraire, même dans les dancings montmartrois, si ce n'était qu'une diversion.

M. Henry Baur joue avec chaleur et conviction le principal rôle de cette méchante pièce.

En revanche, rien de plus finement spirituel que la *Volonté de l'homme* de M. Tristan Bernard, que le théâtre Michel vient de reprendre avec grand succès et qui avait été créée en 1917 au Gymnase : on peut aussi lire la pièce dans le quatrième volume du *Théâtre* de Tristan Bernard, en cours de publication chez Calmann-Lévy.

Passy 08-45, de M. Alfred Savoir, a beaucoup diverti le public de la Potinière. C'est un vaudeville ultra-moderne, qui, après un premier acte extrêmement drôle, devient bien brutal et bien gros. Madame Charlotte Lysès y est extraordinaire.

Madame Marguerite Beriza a monté avec beaucoup de goût au Théâtre Fémina une *Mignon* dont la musique, n'étant que de Schumann, plaira peut-être moins aux foules que celle du nommé Thomas. Le texte de MM. Joseph Denis et Léon Chancerel, quoique très réduit, est infiniment plus fidèle que celui de Carré et Barbier à l'esprit de Gœthe. Les décors sont charmants. Pour qui a lu *Wilhelm Meister*, voici une ravissante et très évocatrice collection de vignettes gœthiennes. Mademoiselle de Radwan, nièce du célèbre pianiste, a fait dans le rôle de Mignon un très heureux début.

M. André Lang a donné une lecture publique de *l'Homme qui vient*; c'est une pièce politique, et la politique est toujours dangereuse. Mais il y a de la force et du mouvement.

PAUL SOUDAY

PARMI LES LIVRES

M. Kessel peint avec un singulier bonheur des scènes saisissantes. Son nouveau roman, *les Captifs*, est illustré de plus d'une de ces pages pathétiques et pittoresques. Mais l'auteur a trop de talent pour qu'on ne doive pas noter avec exactitude l'impression qu'on reçoit de ses livres. Et son ouvrage, qui est le tableau d'un sanatorium suisse, le *Pelvoux*, aux Aiguilles Bleues, donne, malgré tout, le sentiment d'être un peu plus mince que ne le comportait un sujet si émouvant.

La raison de ce métier un peu étroit est assez visible. M. Kessel, je ne sais pourquoi, n'a pas voulu traiter le sujet en soi. Il a imaginé un personnage, Marc Œtilé, qu'une atteinte légère de tuberculose contraint à un traitement de quelques mois. Le roman sera fait des impressions de Marc. En d'autres termes, le roman se réduira à une monographie. Imaginez un tableau, avec un personnage au premier plan, et les autres dans le fond. Comment cette composition, dont aucun peintre ne voudrait, serait-elle meilleure dans un roman? Elle est usuelle, dites-vous, et commode, très commode assurément. L'auteur nous montre d'abord Marc Œtilé à Paris. C'est un homme jeune, vigoureux, qui a fait la guerre, et qui a été blessé à la plèvre. C'est un industriel exact, volontaire, peu sensible, mais qui aime la vie, le luxe, la fête aussi. M. Kessel, pour nous le faire connaître, le décrit dans deux circonstances : au moment où il accompagne à la gare sa mère, qui est jolie et frivole; au moment où, dans un restaurant de nuit, il abat d'un coup de poing le maladroit qui a bousculé sa maîtresse. Cet exploit lui laisse un masque étrange : « des pommettes

lie de vin, un front en sueur, des yeux noyés dans un cerne fragile. Et cette quinte de toux qu'il n'arrivait pas à éteindre. » Un médecin, son compagnon, lui ordonne d'aller voir le lendemain le docteur Jangot, et Jangot prescrit le sanatorium. « Ce n'est pas une question de semaines, dit-il, mais une question de jours ». Troisième scène : le départ de Marc, et l'adieu convenable, définitif et parfaitement sec qu'il adresse à sa maîtresse. « Bonheur, rêve, amour, nostalgie, nature, autant de syllabes vides. Il y avait la faim, la soif, le désir, l'amusement, les affaires, le sommeil. Cela ne suffisait-il pas à remplir l'existence? Et surtout la santé qui permettait d'en jouir. » Voilà le personnage posé. Nous connaissons le témoin dont les yeux verront pour nous. Marc peut rouler maintenant vers le *Pelvoux*.

Changement de décor. Nous voici au Pelvoux, par une matinée brumeuse et blême, dans la chambre de Thérèse Géranne, à l'heure où l'infirmière suédoise la frotte et où, glissée dans un sac de fourrure, elle respire sur le balcon. Une cloison de métal la sépare de son voisin, un Anglais gigantesque au visage jeune et aux cheveux blancs, Stream, un aviateur alcoolique. — A onze heures, elle se rend chez Edith Lane, une condamnée, dont les cheveux, d'un blond fané, sont épars, tandis qu'elle feuillette, d'une main translucide, un livre sur Florence. « Deux taches mauves cernaient les pommettes d'un dessin si précis qu'elles semblaient peintes. Pourtant, il était bienfaisant de regarder ce visage que la maladie réduisait chaque jour. Il n'y avait aucun désespoir, aucune tristesse même au fond des yeux un peu hallucinés, mais une invincible lumière et tous les traits resplendissaient de la puérilité miraculeuse dont sont armées parfois les filles les plus fragiles de l'Amérique. »

Il y a dans la chambre d'Edith son amie Syngie, personnage épisodique, qui est la malade sans histoire. Elle fait la cure, elle lit, elle rêve et la nuit arrive. Elle ne voit presque personne; pour la rattacher à l'aventure par un fil, M. Kessel en a fait la belle-sœur de Marc. Elle tiendra dans le roman le rôle d'utilité.

Soudain les trois femmes, Édith, Syngie et Thérèse, lèvent la tête. Sans même frapper, un gaillard vaniteux et bien

fait, en habit de sport havane, est entré, la cigarette aux lèvres. L'auteur l'a malheureusement pris en horreur, et lui a prêté des propos d'une vulgarité insoutenable, des sentiments de mufle, et, quoique fort riche, des embarras d'argent. Il se nomme Victor.

Il est près de midi. Nous connaissons cinq pensionnaires du Pelvoux et quelques histoires. Nous savons que la pauvre Édith Lane adore ce gros fat de Victor, qu'elle l'a soigné, et que, presque guérie elle-même, la fatigue lui a donné une rechute. Nous avons assisté à la toilette de Thérèse et nous savons que cette belle personne a les cheveux lourds, la gorge bien faite, les jambes pleines et élancées. Nous savons que le plaisir qu'elle ressent sous la friction d'alcool lui élargit un peu la bouche. Elle va beaucoup mieux, et marche d'un pas vif. Elle est nerveuse et elle a besoin de sympathie. Qu'importe l'objet du sentiment, nous a-t-elle dit. « C'est le sentiment seul qui compte. Ah! ne pas sentir tout ce qu'on a de meilleur rester inemployé, inefficace. Ne pas être tendre à vide... » L'auteur nous a conté tout cela comme par mégarde, mais je pense qu'il n'est pas un lecteur qui ne le voie venir. Nous voilà avertis, et Marc Œtilé peut arriver.

Le voici. Entr'acte, dont l'auteur profite pour faire un joli portrait du docteur, captif volontaire parmi les autres et qui ne vit que de leur salut. Et maintenant, acte deux : l'aventure de Marc commence. Nous sommes à peu près au quart du volume.

Dans une jolie scène, et qui est tout à fait début de second acte, M. Kessel nous montre d'abord Œtilé avec de petites gens, phtisiques eux aussi, le coiffeur, le marchand de fleurs. Car il y a au sanatorium des malades riches qui se soignent, et des malades pauvres, qui gagnent leur vie. Du malheur résigné de ces humbles, l'auteur a composé quelques belles pages, très simples, qui sont parmi les meilleures et qu'on ne lit pas sans émotion. Le coiffeur, Portin, a pris les gaz pendant la guerre, en donnant son masque à un camarade. Après la paix, il s'est marié, et sa femme, une belle fille, contaminée par lui, est perdue. Elle ne l'ignore pas. « Car vous savez, ajoute-t-il, on a beau lui dire qu'elle guérira bientôt, c'est une femme qui a trop de tête et qui voit les

choses. » Quant au marchand de fleurs, Verrard, il était chanteur; il a été infecté dans un camp d'Allemagne, où il était prisonnier; il ne sait pas distinguer une rose d'un chrysanthème. Ces deux-là sont courageux; mais le cordonnier, Étienne, malade aussi, bouffi et blême, c'est un désespéré qui boit au goulot de la bouteille, tout en lisant *les Destinées*.

Vous pensez bien que la scène suivante sera la rencontre de Marc Œtilé avec Thérèse, la convalescente vigoureuse qui souffre d'aimer à vide. L'auteur leur a ménagé cette rencontre dans un paysage romantique, entre des murs de granit, au bord d'un torrent qu'un pont léger et gémissant franchit, parmi les sapins noirs, et devant un calvaire. C'est faire bien les choses.

M. Kessel était à peu près libre de traiter cette idylle comme il l'entendait; car il n'y a rien de plus capricieux ni de plus déconcertant que le progrès et la suite d'un amour, et il est bien rare qu'un amoureux soit fidèle à son propre caractère. L'homme le plus léger étonne un beau jour par sa constance; l'aventure devient une union éternelle; une femme qui se croyait tendre se révèle coquette; il y a entre la personnalité et le sentiment un jeu perpétuel de réactions et d'échanges, dont le résultat est perpétuellement imprévu. Toutefois M. Kessel nous avait montré avec tant d'insistance Thérèse avide de s'attacher et Marc ennemi de ces attachements que nous ne pouvions guère, arrivés à ce point du livre, ignorer son dessein; cette histoire d'amour, qui commence à se former, s'achèvera en malentendu. Mais vraiment l'auteur a mis beaucoup de scrupule à être constant avec lui-même : car il a marqué ce malentendu dès la première rencontre. Thérèse parle avec enthousiasme de la lumière sur la neige et de la vie éternelle. Marc dédaigne cette exaltation, mais il regarde avec intérêt la poitrine qui bat. Cet intérêt qu'il prend lui donne en répondant une certaine voix trompeuse qu'il a quand il veut plaire, et Thérèse à son tour s'étourdit de cette voix. « Ainsi établissaient-ils entre eux de fausses images. Elle lui croyait ses propres goûts et certaines qualités de son âme, alors qu'il ne cherchait en elle qu'un élément physique. Et Marc supposait à Thérèse

une gaieté constante, une humeur facile, qui, en réalité, venaient seulement de sa présence et de ce que, par erreur, elle lui prêtait d'elle-même ». L'analyse est jolie, mais pensaient-ils tant de choses que cela?

Quoi qu'il en soit, nous voilà avertis, et nous savons à peu près d'avance, dès cette première minute, ce qu'il adviendra de cette aventure entre une femme trop tendre et un homme trop jaloux de lui-même. Mais ce n'est pas là tout le roman, et les anecdotes du sanatorium pas davantage. Un troisième élément apparaît, vers le dernier quart du livre; un trouble profond modifie l'âme de Marc. Ce trouble est inconscient. Quittée par lui, Thérèse a voulu se tuer. Il n'en ressent aucun remords. Il se sent paisible. Il se retrouve avec plaisir en équilibre, sa santé consolidée, prêt à quitter cette prison tumultueuse où il a failli « laisser corrompre sa force et sa ferme vision de la vie ». Les scènes vécues au sanatorium, il y pense avec dégoût, et même à son amour pour Thérèse. « Que de lâchetés, se dit-il, que d'abjections! » Et juste à ce moment l'auteur intervient, et, plus clairvoyant que son personnage, il écrit cette phrase significative :

« Marc ne voulait pas voir que c'était là pour lui le commencement d'un ordre nouveau, qu'une porte venait de s'ouvrir qu'il ne pouvait plus refermer et par où le passage se trouvait livré à tout un monde inconnu. »

Par un passage hardi, mais après tout possible, M. Kessel transporte alors dans l'âme d'un jeune industriel parisien, logique et dur, le débat de conscience qui est si commun dans les romans russes. Comme un héros de Tolstoï, comme un prince André, Marc Œtilé se demande quel est le sens du spectacle qu'il voit autour de lui. Ces êtres qui luttent contre la mort, ce sont ses camarades de combat, comme naguère ceux des tranchées. Il a des devoirs envers eux. Son âme s'attendrit. Il connaît l'humilité. Il connaît la double angoisse, celle du grand mystère, en voyant mourir Stream (et le récit de cette mort est encore une page admirable) et celle de la pitié, en voyant la misère d'une petite Juive de Tunis, condamnée et abandonnée, Michelle. Il l'emmène, et il va passer, auprès d'elle, pour les adoucir, les derniers jours qu'elle doit vivre. Cet homme dur et violent, dont la vie a été rude

et carnassière, se penche, avec une tendresse miraculeuse, sur une petite fille près de mourir. Après M. Duhamel, M. Kessel a écrit l'histoire du rocher d'Horeb, d'où la source jaillit.

Du moins ce sont là les soixante dernières pages du livre, et son dernier aspect. Après l'avoir analysé, il est bien difficile de s'en faire une idée nette. Il est solidement lié, et il paraît pourtant disparate. On ne sait trop si le sanatorium y est au premier plan ou au dernier. C'est peut-être le tableau d'un certain milieu, et peut-être un roman d'analyse. Ce roman est très fouillé, et en même temps un peu étriqué. On aperçoit des gens de Paris, mais dans une brume de mysticisme russe. L'ouvrage est très complexe, mais il donne en même temps le sentiment d'être un peu court. Il a des pages magnifiques, et il laisse un peu de malaise. Et pour achever je sens que tout ceci à l'air d'une suite de critiques, mais composées de louanges. Il faut ajouter que le livre est vivant, intéressant, émouvant, et qu'il se lit avec un plaisir mêlé d'émotion.

***

Comme la plupart des romans qui paraissent, *Monticlar*, de M. G. de Pourtalès, est une biographie, mais si souple, si docile aux choses et d'apparence si peu concertée, qu'il est malaisé d'en rendre compte. On dissèque avec sécurité un ouvrage systématique. Mais, quand un livre est comme un être vivant, il échappe.

Monticlar est l'histoire d'un jeune homme de bonne famille. Oui; mais c'est surtout l'histoire d'un esprit curieux de lui-même. C'est la confession d'un amoureux réfléchi. Cet amoureux est par surcroît un homme cultivé, du meilleur monde, enclin au plaisir et à la méditation du plaisir. Les maximes, les observations, les portraits, les nuances fugitives, les vérités particulières et les lois générales, des descriptions, des anecdotes, des retours sur soi composent la trame de l'ouvrage. Aussi est-il très agréable, tandis que son dessein reste un peu mystérieux. En peut-il être autrement? A la première page, l'auteur écrit : « Nous ignorerons toujours l'essentiel de nous-mêmes, car sommes-nous plus réels que cette image dont

les glaces réfléchissent la décevante apparence? L'illusion est peut-être notre seule vérité et tout renoncement une erreur ».

Et c'est peut-être pour se conformer à la maxime qu'il énonce que Montlcar n'a renoncé à rien, et qu'il n'en éprouve pas de remords, tout étant illusion. Des regrets, dit-il, et on ne voit pas bien lesquels. Ses années de jeunesse, moitié voyage, moitié apprentissage, paraissent avoir été fort agréables. A Caligny, qui est la terre de ses parents, il a eu pour maîtresse, tout jeune encore, une aimable voisine, Lise. On l'expédie en Allemagne, où il va achever ses études à Bonn. Il y devient l'amant d'une Altesse allemande, russe de naissance. Il revient, et il épouse Ameline, sœur de cette Lise qui avait été sa première maîtresse. Le livre est l'histoire d'une éducation sentimentale.

Seulement l'adolescent, dont l'histoire est enfermée dans ces pages, a une âme inquiète, subtile, égoïste. Ses adieux à Lise, quand il part pour l'Allemagne, sont très significatifs. Au fond de lui retentit le cri intérieur vers la délivrance. Et pourtant il suffirait d'un geste de Lise pour le retenir. Mais elle est parfaite, et ne veut même pas lui laisser un remords. Ils se revoient à Paris, dans une chambre d'hôtel, c'est-à-dire déjà dans le décor du voyage commencé. Là il n'a rien à craindre. Mais ils vont ensemble, dans leur ancien appartement, chercher une canne de jonc que Montclar y a laissé. C'est en revenant de là que la jeune femme en pleurs aurait pu aisément le reprendre. Elle ne le fit pas, ou ne sut pas qu'elle pouvait le faire. « Elle n'avait pas su voir qu'en cet instant je commençais d'aimer sa douleur. Si j'eusse renoncé à mon projet, la vie aurait peut-être changé, et mon cœur, peut-être, serait mort ».

Cette petite phrase contient le secret du livre. Les expériences que Montclar va faire sont nécessaires pour que son cœur ne meure pas. Le voilà donc parti à la recherche du secret de la vie. « La vie me sembla bonne, écrit-il un jour. Elle devait renfermer un secret dont je n'entrevoyais pas l'espèce, mais que je supposai être à la fois extérieur à ma personne et soumis à mon pouvoir. » — Ce secret, nous pouvons supposer qu'à la fin du livre, Montclar l'a découvert. Mais il est trop habile pour nous le dire. Dans cette recherche

du bonheur, nous voyons bien plutôt ses échecs que ses réussites. « Pas une seconde, dit-il au moment où il tient entre ses bras celle qui sera sa femme, pas une seconde je ne crus à la félicité d'aimer; moins encore à celle d'être aimé. » Quand il aimait Lise, la possession qu'il avait d'elle ne le possédait pas lui-même; et maintenant Ameline, habile à se réfugier dans son propre passé, et toute possédée qu'elle fût, était proprement impossédable. Il y a là quelques pages, sur le désir de la connaissance parfaite, qui sont de l'analyse la plus aiguë. « Il est étrange que la volonté d'être aimé, quand on aime, soit travaillée de haine et d'incroyance, même si elle ne se complique pas de jalousie... Jamais plus qu'aux instants où je regardais Ameline d'aussi près, ne sentais-je entre elle et moi des espaces peuplés par les morts que nous portions en nous... »

Le moment décisif, c'est pourtant la rencontre avec Ameline; jusque-là il était un dilettante indifférent. Mais la rencontre de cette enfant au cœur malade lui a communiqué une fièvre qui le transforme. Les voici maintenant l'un et l'autre à la recherche de l'amour. Mais que cette recherche est difficile! Ameline lui dit : « Si je t'aimais, il me semble que bientôt je ne t'aimerais plus, puisque je cesserais de t'aimer. » A ce point, on est tout près des subtilités brûlantes de la mystique. Elle le quitte pour mieux le trouver. Elle veut rendre son amour impossible pour le rendre impérissable. Montclar voyage, il souffre, et cette souffrance lui révèle ce qu'il nomme le tardif fleurissement de son cœur. « Car ce n'est pas la moindre étrangeté de nos sentiments que, plus ils coûtent à notre repos, plus ils nous deviennent indispensables. » Ils se retrouvent enfin, avec une sorte de volupté foudroyante. Mais l'auteur, restant fidèle à ce goût amer de l'analyse, a voulu que ce moment parfait fût plein d'inquiétude. Au point où Montclar cesse de souffrir, Ameline a le sentiment de le perdre. « Je ne te sentais plus, dira-t-elle plus tard. Tu étais vide de souffrances; j'ai eu la sensation aiguë qu'au moment où je me donnais enfin si totalement, je commençais à te perdre. » Elle ne se trompe qu'à demi, car voici la confession de Montclar. « Quand mon inquiétude se fut dissipée, que j'eus conscience de ma force, il me souvient d'avoir chu tout

aussitôt dans je ne sais quel bonheur intellectuel, sans doute plus sage, mais privé désormais d'un irremplaçable attrait. »

Connaîtront-ils jamais la paix? Les amants que Dante a réunis dans un cercle de l'enfer, et qui volent ensemble comme des colombes, sont plus heureux qu'eux. *Questo che mai da me non fia diviso...* Eux au contraire n'ont vécu que de souffrances et de séparations. « C'est trempé par les larmes que notre amour m'est cher, écrit Ameline... Quelle folie de vouloir se condamner au bonheur! »

Le livre se ferme avant que cette fuite l'un devant l'autre de ces deux êtres qui s'aiment soit achevée. Montclar va repartir pour l'Égypte. Il a vaguement l'idée que ce dernier voyage lui donnera enfin la certitude et la paix. L'auteur a écrit en épigraphe ce mot de Fénélon : « Il faut se perdre pour se retrouver. » Mais cet optimisme tardif laisse le lecteur sceptique. Montclar et Ameline seraient déjà heureux s'ils devaient jamais l'être. Ils ne sont pas faits pour la possession tranquille et pour le bonheur sans inquiétude. Ainsi le dessein du livre apparaît clairement. Il est dans sa première partie la suite agréable des expériences d'un jeune homme assez égoïste pour que cet égoïsme enveloppe, dissimule et endorme son inquiétude. Mais qu'il rencontre une jeune fille assez fiévreuse pour qu'à son contact cet égoïsme soit fondu, et l'inquiétude délivrée régnera à jamais sur son cœur.

HENRY BIDOU

CHEZ M. MAURICE SARRAUT[1]

— Tout ce qu'on biffe n'est pas sifflé, — dit un vieil adage...

M. Maurice Sarraut parle avec tranquillité; un accent toulousain si léger qu'il semble une coquetterie donne à sa voix de la saveur, et de la malice. Le sénateur de l'Aude est d'ailleurs bien du Midi par son visage hâlé et par le nez robuste qui tombe du front d'un seul jet.

Mais comme le citadin, le lettré, l'homme politique prennent leur revanche dans l'expression des yeux pleins de jeunesse, d'ironie et d'adroite patience. En regardant M. Maurice Sarraut on a le sentiment d'une enviable dualité : en lui se rejoignent la volonté tenace du provincial et la séduction de l'homme des villes.

Pour l'instant M. Maurice Sarraut se recueille et attend; il semble symboliser par son attitude l'apaisement que s'est donné le parti qu'il préside, depuis l'arrivée au pouvoir de M. Poincaré.

Le bureau directorial de la *Dépêche de Toulouse* où il me reçoit respire une paix sans mélange et une méditation assidue. La fenêtre soigneusement close et les lourdes portières étouffent tout bruit.

Sur la cheminée, une Marianne puissante menace de sa dure poitrine, les visiteurs...

— Tout ce qu'on biffe n'est pas sifflé, — reprend M. Sarraut, cela veut dire que vous ne serez pas obligé de publier mes déclarations si vous les jugez sans intérêt.

Je proteste; mais d'un geste qui balaye l'espace, mon interlocuteur me met à l'aise.

— Je suis journaliste; je ne suis même que cela; je sais

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 décembre, l'article d'Ignotus : « Le Radical à travers les âges. »

ce qu'est « un papier ». Ceci dit, ne comptez pas sur moi pour polémiquer avec Ignotus fort bon journaliste, mais trop partial historien; j'entends bien qu'en m'entretenant avec vous du parti radical et de son destin, je réponds indirectement à certaines de ses questions : mais ce que vous venez me demander est une interview et c'est une interview et non une réponse que je vous accorde, puisque aussi bien vous m'avez dit y tenir.

Un silence suit. M. Maurice Sarraut a posé ce principe avec l'assurance paisible que lui donne sa longue expérience du journalisme. Il réfléchit, plisse les paupières, mordille sa lèvre inférieure. Puis, d'une voix lente et qui semble livrer avec soin chaque mot :

— Maintenant, causons, — dit-il.

— Le parti radical est en pleine crise, affirme-t-on...

— Non, — répond-il simplement.

D'une main agile, il éventre un paquet de cigarettes :

— Vous fumez?

— Merci, monsieur le Président.

Une spirale grise s'étire dans l'air; et, comme pour faciliter l'éclosion des idées, mon interlocuteur se lève, et à grandes foulées, arpente la pièce.

— Non, — répète-t-il. — Malaise seulement et qui provient non pas de la situation du parti radical en France, mais de la position que les derniers événements lui ont imposée au Parlement...

— Au fait, monsieur le Président, que représente aujourd'hui le parti radical?

— Une masse de trois millions d'électeurs constituée en grande partie par des petits propriétaires ruraux, des cultivateurs, des employés, des instituteurs, de petits patrons, des ouvriers industriels, agricoles, des cheminots, des étudiants, des professeurs, des avocats, des médecins, et aussi des fonctionnaires de tous ordres. Ceux-ci sont aujourd'hui en moins grand nombre que naguère.

— Tiens! comment cela se fait-il?

— Un certain nombre passe au socialisme et d'autres, parmi les petits fonctionnaires, vont au communisme.

— Et vous n'êtes pas effrayé?

M. Sarraut esquive ma question, ce qui surprend chez lui, tant la réplique directe et franche est dans ses habitudes. Il poursuit :

— Les intellectuels et les travailleurs se trouvent mêlés dans nos rangs. Et c'est une bonne chose. Les femmes paraissent venir à nous, depuis qu'elles s'intéressent à la politique. Elles assistaient assez nombreuses à nos derniers Congrès et s'y sont montrées remarquables dans leurs interventions, et parfois très habiles. D'autre part, le parti radical comprend la moyenne bourgeoisie, c'est-à-dire les petits et gros commerçants, des industriels, des conducteurs d'hommes. L'influence du parti radical s'exerce non en surface, mais en profondeur; elle s'appuie sur des éléments qui ont une tradition, qui possèdent le plus souvent quelque chose, un bien, une industrie, un lopin de terre, un commerce, ou, ont en définitive, une raison de s'intéresser à la chose publique; c'est pourquoi notre parti est robuste, agissant et solide; il existe peu de groupes politiques où le niveau intellectuel soit aussi élevé, où l'on soit aussi avide d'apprendre, de lire, et de juger : nous nous en apercevons tous les jours par le désir que témoignent nos adhérents de recevoir des tracts, des journaux, des revues; notre parti, voyez-vous, est issu du vieux fonds français et il n'a pas été formé par des alluvions venues de l'étranger; il reste le produit de la bonne terre française; il y a gardé ses racines vigoureuses et c'est ce qui en fait un parti national avant tout.

Brusquement la voix impassible et comme capitonnée de mon interlocuteur a frémi; son débit lent se précipite un peu; la question qu'il vient d'évoquer, on le sent, le passionne. Et il continue accélérant le rythme de cette péripatéticienne conversation.

— Et sa doctrine ? — demandons-nous.

— Sa doctrine? Elle procède directement de l'idéalisme révolutionnaire. Le parti radical est l'héritier le plus fidèle et le plus épris de la tradition révolutionnaire. Son but n'est pas la transformation totale, le « chambardement » de la société à laquelle il est attaché par ses conceptions et par ses intérêts; il veut seulement extraire les dernières iniquités que nous a léguées le passé.

— Quand le cartel s'est constitué pour les élections de 1924, vos adversaires n'ont-ils pas souligné l'incompatibilité de vos doctrines avec celles du parti socialiste?

— Il y a entre les deux doctrines non pas incompatibilité, mais une différence, cependant profonde, qui tient essentiellement au sens que nous gardons, nous, radicaux de la réalité; les socialistes prétendent transformer la société et son fonds avec une baguette magique et sur les ruines de ce qui fut, instaurer ce qui sera, pour eux, la justice; au contraire, le parti radical se rend compte que le progrès est toujours lent et qu'il ne peut se conquérir que par étapes; il ne croit ni au cataclysme obligatoire, ni au miracle souverain; il prend la société telle qu'elle est et s'efforce de l'améliorer au fil des jours. Dans le domaine social par exemple, les socialistes et les radicaux poursuivent le même but : la suppression du salariat qui est une forme arriérée de la rémunération du travail : mais alors que les premiers espèrent y parvenir par la socialisation de tous les moyens de production, la mise en commun de la propriété de tous les capitaux, en un mot l'expropriation de la propriété individuelle, les radicaux, qui demeurent attachés à la propriété individuelle, sans en avoir le fétichisme, admettent qu'il est équitable de restituer à la collectivité les biens qui, appartenant à tous, doivent être gérés dans l'intérêt commun, les radicaux pensent tout bonnement qu'on peut plus facilement et plus vite arriver à la suppression souhaitable du salariat par une série de réformes dont la première doit être la participation du travailleur aux bénéfices et la cogérance de l'industrie par accord avec la représentation ouvrière, prenant sa part des soucis et des profits de l'entreprise.

— Quelle est l'attitude du radical vis-à-vis du communiste?

— Avec celui-là le radical n'a aucune affinité, du moins je le crois. Le communiste nie la patrie; il nie le suffrage universel; il nie le progrès; il n'aperçoit qu'une solution simpliste : la Révolution violente et destructrice. Il entend poursuivre, par tous les moyens, la dictature réelle de la classe prolétarienne. Il lui réserve, à elle, et à elle seule, comme une juste revanche des souffrances qu'elle a subies, et que nous ne songeons d'ailleurs pas à nier, le droit de prendre la maîtrise

de la société moderne, de dominer par la force non seulement les classes possédantes et bourgeoises, mais encore les classes intellectuelles et de les courber sous sa dure férule. Nous pensons fermement que le point d'aboutissement d'une telle doctrine, si par malheur elle triomphait, serait une régression sociale absolue et une source pitoyable de misères. C'est pourquoi la doctrine du parti radical est en contradiction complète avec celle du parti communiste. Nous ne croyons pas à la vertu de son idéal et au surplus nous rejetons la lutte des classes...

— Mais cette lutte des classes n'est-elle pas inscrite dans le programme socialiste où vous trouviez tout à l'heure tant de points de contact avec votre propre doctrine?

— Certes, oui, la lutte des classes est un des dogmes du parti socialiste, et la dictature du prolétariat, un de ses verbes préférés; mais nous savons ce que parler veut dire. Le parti socialiste, tout en étant nettement révolutionnaire, comprend le rôle souverain de l'intelligence dans l'évolution humaine; le communisme, pas; autant l'un est imaginatif, et même séduisant, quoique à notre avis, chimérique, autant l'autre est matériel dans son aspiration grossière vers une société qui ôterait toute espèce de charme à la vie. Que le fait d'être un travailleur manuel donne des droits égaux à ceux des autres citoyens, parfait; mais qu'il confère une sorte de privilège dominateur sur l'homme de talent que la destinée a dirigé vers d'autres buts, voilà ce que nous n'admettons pas; l'égalité, oui; la dictature, non.

D'ailleurs l'expérience russe est là, qui nous permet de juger sur le vif la valeur de l'expérience soviétique; la somme immense de souffrances et de misères qu'ont supportée ceux qui ne pouvaient montrer des mains calleuses, et qui ne s'affiliaient pas au parti régnant, heurte à la fois notre raison et notre sentimentalité. Nous sommes un trop vieux pays, trop civilisé, trop réaliste pour nous prêter à de pareilles imitations. Eh bien! ni le parti socialiste ni le parti radical n'ont cela dans leur programme; le parti radical en particulier veut la disparition du prolétariat et la réconciliation des citoyens par la Solidarité.

— Quel rôle joue le parti radical dans la politique française?

— Il est un parti compensateur entre les extrémistes de

gauche et l'égoïsme social des conservateurs; il s'efforce par sa tâche quotidienne d'arracher à cet égoïsme des conquêtes qui permettent le mieux-être des travailleurs et leur assurent la justice. Et ainsi s'explique toute l'œuvre sociale accomplie sous la IIIe République sous l'inspiration directe doctrinale du parti radical. Que ce soit en ce qui concerne le droit d'association et de coalition, la durée du travail, la protection contre toutes les exploitations abusives, les risques sociaux, les risques professionnels, l'emploi obligatoire des mutilés, les lois d'hygiène sociale, c'est le plus souvent à des radicaux que les travailleurs ont dû la plupart des améliorations obtenues. Dois-je vous rappeler qu'aussitôt après la guerre, lorsque Jouhaux posa devant l'opinion le problème de la loi de huit heures, c'est un vieux radical, Georges Clemenceau qui prononça le « oui » si impatiemment attendu par les masses ouvrières? Aujourd'hui encore, c'est un radical Louis Pasquet qui rapporte devant le Sénat la ratification de la convention de Washington sur cette même loi de huit heures. Demain notre parti fera tous ses efforts pour obtenir du Sénat le vote de la loi sur les assurances sociales qui donnera enfin aux travailleurs français une satisfaction depuis longtemps acquise par les travailleurs allemands. Des radicaux comme Albert Peyronnet, Durafour, Daniel Vincent, Herriot, ont avec M. Grinda, préparé la réforme, dont un autre radical, mon très compétent et très estimé collègue, le docteur Chauveau, est le rapporteur au Sénat.

— A ce propos, monsieur le Président, on a beaucoup reproché à notre loi sur les retraites ouvrières d'être inefficace et en retard sur les législations analogues en vigueur dans les autres pays et notamment en Allemagne?

— Le reproche est absolument fondé; la France, qui, avec Colbert, a peut-être fondé le premier système d'assurances sociales qui ait existé en Europe, s'est laissé distancer, je dirai presque honteusement. La loi sur les retraites ouvrières n'a été qu'une toute petite étape, bien insuffisante, dans cette voie bienfaisante. Ça n'a pourtant pas été facile de la faire voter...

— Est-ce à dire qu'en démocratie les réalisations sociales sont plus difficiles à conquérir qu'en monarchie Bismarck...?

— Je vois où vous voulez en venir mais laissez-moi continuer. J'arrive à votre objection. Jaurès voyait dans le vote de la loi sur les retraites ouvrières, la simple amorce d'autres lois nouvelles qui en développeraient un jour les germes bienfaisants; Jaurès a été bon prophète. La loi sur les assurances sociales va donner au prolétariat urbain et rural de légitimes satisfactions. Il est vrai que le prolétariat allemand en a eu le bénéfice avant le prolétariat français. La première loi qui ait institué l'assurance obligatoire contre la maladie en Allemagne date de 1883; elle a été suivie d'une série d'autres qui ont été codifiées en 1911. Il est très vrai que l'Allemagne a pris en ce domaine une énorme avance sur nous. Et c'est là que j'entends répondre à votre argument au sujet de Bismarck. Le chancelier de fer dont la figure massive et puissante domine toute l'Allemagne d'avant-guerre avait bien compris que le meilleur moyen d'entraver dans les masses ouvrières allemandes, l'essor des aspirations républicaines et par conséquent de consolider l'édifice qu'il avait construit de ses fortes mains, était de faire aux revendications sociales du monde ouvrier une large part. Il voulait que la paix sociale intérieure lui laissât les coudées franches pour poursuivre à l'extérieur son rêve dominateur. Il cherchait aussi des appuis dans ses luttes difficiles contre les partis allemands. Il a fait la part du feu; et c'est ainsi qu'il a garanti l'ouvrier allemand contre la maladie, en attendant qu'il fût préservé contre l'invalidité et le chômage : c'est bien moins le travailleur qu'il assurait ainsi contre les risques de l'avenir ou de la vieillesse que l'Empire, que le « Reich » lui-même. Sa politique sociale fut habile en cela. Et nous l'avons bien vu en 1914, lorsqu'une guerre inexpiable n'a trouvé pour se dresser contre elle qu'une poignée de socialistes.

— Les socialistes allemands étaient bien peu, Monsieur le Président, pour rejeter la guerre de 1914 et les travailleurs allemands n'en étaient pas moins et depuis longtemps pourvus de sécurités *que les nôtres* attendent encore en France?

M. Maurice Sarraut fait un signe affirmatif, entame une nouvelle cigarette, puis, avec un sourire indulgent, qui relève ses moustaches légèrement grisonnantes, il poursuit :

— Étant donné les tendances sociales, humaines du parti

radical, voyez-vous, il n'est pas surprenant, il est même légitime qu'il se rencontre fréquemment dans l'effort accompli et à accomplir avec le parti socialiste.

J'indique à ce moment à mon interlocuteur certain passage d'une interview que nous accorda il y a quelques semaines pour *La Revue de Paris* M. Paul Faure et où le parti radical se trouve quelque peu malmené par le leader socialiste.

Le sourire de M. Sarraut trahit alors un pli amer; j'ai l'impression que mon hôte va se raidir, reprendre en mains les rênes qui flottaient tout à l'heure si légères, sur l'attelage radical-socialiste et peut-être riposter à ses alliés de la veille. Mais il se ressaisit vite. N'a t-il pas dit, dans sa déclaration de Bordeaux : « Nous ne voulons pas de conflit avec le parti socialiste »?

Le ton de sa voix est calme quand il me répond :

— Il ne faut pas se dissimuler que la France est un pays de traditions, où les idées nouvelles ne peuvent triompher que par un lent et patient effort. Le sentiment de conservation sociale est encore puissant; pour le vaincre, même lorsqu'il s'agit de réformes raisonnables et qui s'imposent, il faut une action vigoureuse. C'est de ce sentiment et de cette vision des faits qu'est née naturellement l'idée du cartel; avec le régime électoral sous lequel nous vivons, j'espère pour peu de temps encore, chaque parti allant isolément à la lutte n'avait que peu de chances pour l'emporter contre la coalition des droites, formée sous le patronage de M. Millerand et de son discours d'Évreux. C'est le désir d'assurer la réalisation de réformes politiques et sociales qui a conduit les partis radical et socialiste à mener la campagne commune dont le résultat fut les élections du 11 mai 1924.

— On a parlé à ce moment du cartel d'une minute!

— Cela a été vrai, mais pouvait ne pas l'être. La conséquence logique de ces élections était la constitution d'un gouvernement où fussent représentés les partis vainqueurs, c'est-à-dire socialistes et radicaux. Beaucoup parmi les socialistes envisageaient cette éventualité comme naturelle : Paul-Boncour était de ceux qui prévoyaient que, si elle ne se réalisait pas, la législature nouvelle risquait d'avorter. Mais des tacticiens influents, et les chefs réels du parti socialiste,

MM. Léon Blum et Paul Faure, n'avaient pas ce sentiment; ils craignaient pour leur parti qu'une collaboration au gouvernement mît en péril sa force électorale dans l'avenir. Sous leur influence, les socialistes se prononcèrent seulement pour la politique de soutien. Je considère que ce fut une grande faute et à certains égards un grand malheur. Autre chose est de se tenir en dehors de l'action gouvernementale et d'y participer; les problèmes au gouvernement ne sont jamais théoriques, c'est sur la matière vivante que l'on travaille. C'est sur les incidents quotidiens que l'on se règle; ce sont des décisions immédiates qu'il faut prendre. Or, la présence, à côté de radicaux, de socialistes autorisés par leur parti eût donné à la machine gouvernementale une force en même temps qu'une souplesse singulière; elle eut déterminé en même temps dans la Chambre du 11 mai et dans le pays, un élan dont la démocratie profiterait aujourd'hui...

— Mais étiez-vous unanimes dans le parti radical pour souhaiter cette collaboration?

— Je sais que certains de mes collègues envisageaient cette collaboration sans aucun enthousiasme...

— Franklin-Bouillon en Seine-et-Oise...

— ... Pour ma part j'en ai été partisan de toutes mes forces. Je cherche et je cherche encore les dangers qu'elle eût pu entraîner. En effet, que voyons-nous chez nos voisins de Belgique : un homme d'État comme Vandervelde donner un concours précieux à son gouvernement, obtenir en retour de lui, des avantages sociaux évidents pour la classe des travailleurs, et je ne sache pas que sa collaboration ait empêché les modérés belges de prêter leur appui au cabinet dont il fait partie : le parti socialiste tout en restant fidèle à sa doctrine et tout en obtenant, dans la société capitaliste actuelle, quelques-unes des réformes de justice auxquelles il est attaché, pouvait apporter un concours décisif dans une période difficile de notre histoire : ses talents et ses valeurs n'eussent pas été de trop dans la période de troubles économiques et financiers que nous n'avons peut-être pas fini de traverser...

— La tactique adoptée par le parti socialiste a-t-elle selon vous, sensiblement modifié les événements?

Ma question a arrêté net, dans sa course, M. Maurice Sarraut; la main tendue il affirme :

— De ce jour, c'est-à-dire du jour où le parti socialiste est resté sur la réserve, soutenant je le reconnais loyalement le cabinet Herriot, mais ne prenant pas sa part directe de l'action, l'élan du 11 mai a été brisé. Nous avons assisté ensuite à la série de crises ministérielles que vous connaissez. Certes, il est facile d'accuser Herriot, Painlevé, Briand, Caillaux d'avoir été inférieurs à leur tâche...

— Mais dans le problème vital pour le pays, celui du redressement financier, M. Caillaux n'était pas avec vous? Il s'était séparé du parti radical au congrès de Nice et avec quel éclat!

— Il est vrai qu'au congrès de Nice, M. Caillaux a exposé sa thèse, qui était hostile au projet de prélèvement sur le capital. Il l'a fait avec son très grand talent. Mais cependant Herriot, lorsqu'il montrait la nécessité d'obtenir de la fortune, un sacrifice qui s'imposait, naturellement avec des modalités différentes de celles du projet socialiste, reflétait une opinion qui semblait raisonnable à notre pacte. N'empêche qu'on a perdu un temps précieux à la recherche de formules qui satisfassent les uns et les autres.

De là, comme aussi de la campagne sans merci menée contre les hommes du parti radical par les puissances financières et par les partis qui leur étaient opposés et de l'affolement systématiquement créé dans le pays par ces campagnes incessantes, viennent en bonne partie les difficultés que nos amis ont rencontrées au pouvoir. A aucun moment ils n'étaient certains de leur majorité. A tout instant ils étaient obligés de discuter avec les chefs de groupe pour réunir les éléments d'une majorité précaire qui, au fur et à mesure que les jours passaient, s'en allait diminuant jusqu'à l'heure où elle disparut tout à fait.

— Vous êtes resté partisan du prélèvement sur le capital?

— Personnellement, oui. Un de mes amis, Léon Castel, a déposé sur cette question un projet étudié, raisonnable et qui n'aurait, j'en suis sûr, eu aucun des inconvénients graves que pouvait comporter dans son application, le projet socialiste. Je crois fermement que le prélèvement sur le capital dont nous restons partisans, aurait pu être voté et appliqué,

si les socialistes avaient été représentés au gouvernement. Mais laissons cela.

Et d'un geste, M. Maurice Sarraut chasse les regrets qui s'attardent dans son esprit :

— Une belle occasion — poursuit-il, — a été perdue pour les partis démocratiques de réaliser un programme minimum; aujourd'hui il faut regarder l'avenir. Les journaux modérés annoncent chaque matin la disparition du parti radical. C'est un jeu auquel nous sommes depuis longtemps habitués; on nous enterre périodiquement plusieurs fois l'an et pas toujours sous des fleurs. Le parti radical a-t-il réellement à craindre en 1928 une défaite? En toute sincérité je ne le crois pas. J'espère d'abord qu'il n'ira pas aux élections sans avoir réalisé un certain nombre de réformes et notamment la réduction du service militaire, la loi sur les assurances sociales, dont je vous parlais tout à l'heure. Enfin, j'espère qu'il bénéficiera largement de l'attitude de sagesse qu'il a prise en soutenant, sinon par la totalité de ses représentants à la Chambre, du moins par la majorité de ses membres, l'œuvre de redressement financier qui est en train de s'accomplir. Car il ne faut pas se dissimuler que c'est l'attitude prise par le parti radical qui a rendu possible l'amélioration de nos finances; non seulement le parti radical a « prêté »...

— Seulement « prêté »?

— Je répète « non seulement le parti radical a prêté » ses hommes pour cette œuvre mais encore, par le soutien que la majorité de ses élus a donné au cabinet Poincaré, il lui a permis d'accomplir dans une atmosphère pacifiée une série d'actes qui ont eu pour effet la revalorisation du franc; j'ajoute que nous considérons que le redressement financier doit avoir pour conséquence prochaine, la stabilisation de notre monnaie; il faut à tout prix en finir avec cette lourde angoisse qui pèse sur le pays, qui paralyse les projets d'avenir, qui le retient comme en lisière sous l'éternel chantage de la hausse ou de la baisse du franc. Donc à mon sens, la tâche prochaine que doit réaliser le gouvernement est de doter — à l'heure opportune et calculée par lui et dans la plénitude de ses responsabilités — notre monnaie de cette stabilité, sans laquelle notre commerce et notre industrie et par répercussion

tout le monde ouvrier risquent de connaître de dures souffrances. Si par surcroît et comme on nous l'annonce le gouvernement veut faire voter un projet soigneusement établi d'exploitation intensive de la production française et coloniale, alors j'estime qu'ayant largement contribué à réaliser tout cela, à restituer au pays sa tranquillité, et sa propsérité, ayant mis entre ses mains le moyen d'utiliser ses richesses, le parti radical pourra affronter sans crainte le jugement des électeurs.

— Les élections sénatoriales n'ont pas paru très favorables au parti radical?

— On l'a dit. C'est sincèrement inexact. Si je me reporte en effet aux statistiques du comité exécutif, je constate que loin d'être le grand vaincu du 9 janvier, le parti radical a, ce jour-là, gagné quatre sièges. Il est vrai que les socialistes en ont gagné 8, dont 5 dans la Seine. Mais loin d'être surpris par ce résultat heureux pour eux, nous le trouvons normal et légitime. Il faut songer que le parti socialiste ne comprenait au Sénat que six représentants, alors qu'il compte 100 élus à la Chambre. Dans beaucoup de municipalités constituées au lendemain du 11 mai, le parti radical et le parti socialiste avaient fait liste commune; il était donc fatal qu'il y eût un plus grand nombre d'élus sénatoriaux socialistes. Quant à nous qui détenions déjà un grand nombre de sièges avant le 9 janvier, nous n'avions qu'un désir : maintenir nos positions en les accroissant légèrement — c'est ce qui s'est produit.

— Vous ne nous avez encore rien dit, monsieur le Président sur la politique étrangère du parti radical?

— La doctrine du parti radical est là encore celle qu'Herriot a formulée en termes magnifiques à la Ve assemblée de la Société des Nations, où j'eus l'honneur de représenter la France et que Painlevé et Briand ont continuée après lui. Il faut avoir vu, comme je l'ai vu ce jour-là, cet élan de sympathie qui secouait l'assemblée de Genève et qui montait moins encore vers Herriot que vers l'image de la France; calomniée, représentée comme belliqueuse, notre patrie bien-aimée apparaissait enfin avec son auréole de protectrice de la paix et reconquérait du même coup son influence morale sur toutes les grandes et sur toutes les petites nations; eh bien, ce

qu'Herriot a fait à Genève, ce que Painlevé a continué, Briand, avec son admirable et persuasif talent, l'a mené assez loin pour aboutir enfin aux accords de Locarno, ainsi qu'à l'entente de Genève. Le parti radical souhaite passionnément un rapprochement définitif et sincère entre les nations antagonistes, et notamment entre l'Allemagne et la France.

— Notre sécurité?...

— Il ne l'oublie pas, notre sécurité! Et il considère que dans le rapprochement qui se fera, la France doit trouver les gages nécessaires pour l'avenir. Mais il veut voir aussi plus loin : en présence de tous les grands problèmes qui agitent l'humanité, des bouleversements qui troublent le monde asiatique et qui peuvent être annonciateurs de tant d'événements, l'urgent devoir de l'Europe est de renforcer entre les peuples les liens naturels de solidarité.

— Le discours du Nonce n'a-t-il pas effarouché le gallicanisme radical?

— Le discours du nonce a apporté à la France un témoignage dont on ne peut pas méconnaître l'intérêt; bien que nous ayons de fortes raisons de nous méfier de l'opinion du Vatican, et que nous ne le croyions pas toujours désintéressé, j'estime qu'en cette circonstance, l'allocution de Mgr Maglione a reflété le sentiment mondial et je suis heureux de ce juste hommage rendu à la politique républicaine de mon pays.

— Vous écartez donc toute idée mesquine de politique intérieure dans l'initiative du nonce et, sans doute aussi, toute intention d'intervenir dans les affaires de la France?

Mais sur le visage de M. Maurice Sarraut, toute curiosité est maintenant éteinte; il n'y a plus dans le pli des paupières qu'une expression de réserve prudente, et sur le masque affable et tranquille, un sourire poli qui me convainc que je n'obtiendrai pas davantage. — D'ailleurs une porte s'ouvre, et M. Yvon Delbos apparaît les bras chargés de copie; je laisse les deux collaborateurs à cette tâche éphémère, chaque jour morte et chaque jour renaissante qu'est un journal.

GEORGES SUAREZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Au Service du roi. Souvenirs du **baron de Montbas,** Publiés par le Vicomte de Montbas (Calmann-Lévy).

Jean-François de Montbas, dont le vicomte H. de Montbas publie aujourd'hui les Mémoires, est né au château de Montbas, dans la Marche, en 1636. Bien qu'il eût quatorze frères et sœurs, il réalisa ce miracle d'avoir une enfance solitaire. C'est qu'il était un tard-venu du mariage de ses parents, une surprise de leur vieillesse. Un précepteur bien intentionné assombrit son enfance en le bourrant de grammaire, d'arithmétique et de latin, toutes études pour lesquelles il ne ressentait aucun goût. Tandis qu'il ânonnait son rudiment sa pensée s'envolait vers ses aînés, qui, aux armées, avaient la chance de donner de grands coups d'épée. Jean-François ne rêvait que de les imiter, et, passant du songe à l'action, il tenta par deux fois, à l'âge de treize ans, de fuir le château paternel pour rejoindre les brigades royales. Ses parents furent si émus de cette preuve d'esprit guerrier qu'ils en oublièrent de lui donner le fouet, et, l'année suivante, comme ils étaient bien persuadés qu'au fond on ne peut rien contre une vocation aussi impérieuse que celle de tuer son prochain, ils lui fournirent un petit équipage et lui donnèrent le moyen de rejoindre son aîné François de Montbas, maréchal et mestre de camp, qui se trouvait alors avec l'armée royale, devant Bordeaux assiégé. Dès les premiers jours, le jeune garçon eut la joie de participer à une charge de cavalerie et la satisfaction supplémentaire d'être légèrement blessé. Une si précoce prouesse ne passa pas inaperçue et le jeune roi Louis XIV qui s'intéressait *au petit cavalier*, parce qu'il avait à peu près son âge, lui donna, avec l'autorisation de former une compagnie, un brevet de capitaine. Capitaine à quinze ans! C'était un beau début. Malheureusement Jean-François devait demeurer vingt-deux ans dans ce grade et recevoir une imposante série de blessures avant de devenir major au régiment de Locmaria. En 1672 enfin, après une campagne, malheureuse pour la France, mais particulièrement glorieuse pour lui-même, notre héros obtint le commandement — qui n'allait pas alors sans la propriété — du régiment de cavalerie « Vaubrun », qui, du coup, devint « Monbas »... Lorsqu'il se retira du service, en 1693, après une douloureuse maladie, Jean-François était brigadier des armées, gentil-

homme de la maison du roi et commandeur de Saint-Lazare. Par surcroît il avait amassé assez de fortune pour que ses parents les plus éloignés se préoccupassent de son héritage. Pour un cadet qui avait débuté sans espoir et sans argent, c'était une assez jolie fin de carrière.

Les mémoires qu'il nous a laissés, il les a rédigés dans sa vieillesse, à soixante-dix ans passés. Mais l'âge n'alourdit point son style : ces souvenirs sont d'une fraîcheur et d'une verve savoureuses. Le côté technique des opérations militaires n'est pas, Dieu merci! ce qui retient l'attention de Jean-François. C'est un homme simple qui nous parle de lui-même, de ses aventures, de ses amis. Il n'a pas l'esprit académique et se contente de brosser des scènes familières de la vie militaire. C'est le meilleur moyen, d'ailleurs, de nous la bien faire connaître. Tels incidents qu'il nous rapporte nous prouvent, plus clairement qu'une théorie, qu'au début du règne de Louis XIV, il y avait en France, plutôt qu'une armée, une féodalité militaire : à l'intérieur même des régiments, les officiers jouissaient d'une indépendance, qui nous stupéfie. En 1650 le roi s'étant avisé de nommer mestre de camp du régiment *Royal* un officier qui n'appartenait pas à cette unité, ne vit-on pas le plus grand nombre des officiers dudit régiment se révolter ouvertement? Protestations et prières furent présentées successivement au cardinal Mazarin et au roi : finalement l'assassinat de l'indésirable colonel fut solennellement décidé et il fallut l'intervention de Turenne, qui jouissait dans l'armée d'une autorité morale considérable, pour que le projet fut abandonné.

Il est vrai que lorsque Jean-François quitta l'armée, la discipline (ainsi que nous le fait remarquer le vicomte de Montbas, son descendant, dans l'excellente introduction qu'il a placée en tête de ce livre) avait fait des progrès considérables. Transformation dont Jean-François, ayant le goût de la liberté, n'était nullement porté à se réjouir. Aussi fut-il toujours amateur de « partis », c'est-à-dire de grandes reconnaissances : ce travail lui convenait doublement, l'autorité des maréchaux de l'arrière ne pesant point lourdement sur les « partisans » et les chances de faire quelque bonne prise étant toujours ouvertes. C'est ainsi que Jean-François eut la bonne fortune de faire prisonnier le trésorier-payeur général des Pays-Bas, ce qui lui valut de toucher personnellement — ainsi qu'il était coutume alors — une rançon imposante.

Dans ces campagnes, Jean-François déploya en mille circonstances un courage et une audace rares. Son mépris du danger ne l'abandonnait pas d'ailleurs, une fois la guerre finie, et nul n'était plus prompt que lui, parfois, qu'il se trouvât en face d'étrangers ou d'amis,

à mettre l'épée à la main. On ne compte pas ses duels. Avec cela passionnément dévoué au service du roi, ce qui ne l'empêchait nullement de manifester ouvertement son amertume au monarque, lorsqu'il estimait avoir été victime d'un passe-droit. C'étaient là encore mœurs de grands vassaux...

On voudrait longuement insister sur les récits de ses campagnes. Ils fourmillent de traits impayables. De ce point de vue le tableau de l'expédition de Sicile est particulièrement réussi. Pourtant tout le monde, ou presque, y trouva la mort, mais la bonne humeur de Jean-François n'en fut point altérée. Logique, il considérait qu'un homme de guerre doit mourir au service et jamais un décès de ce genre ne lui arracha un mot de pitié. Il enjambait les cadavres avec une majestueuse sérénité. Revenait-il parmi les « civils », son point de vue changeait aussitôt : il devenait instantanément tendre et pitoyable et se mettait en quatre pour secourir les siens. En somme, ce fut un brave homme, d'une scrupuleuse honnêteté et d'une incontestable droiture, auquel on ne saurait tenir rigueur, bien qu'il s'en accuse constamment comme d'un crime (mais peut-être n'est-ce pas là une manifestation bien sincère) d'avoir beaucoup aimé les femmes. On eût dit alors qu'il les aimait « furieusement » : en campagne on ne le voyait guère reculer — ce qui d'ailleurs est assez beau, la restriction étant par lui respectée même en pays conquis — que devant le viol des jeunes filles. Septuagénaire, Montbas, pour échapper à la solitude, fit venir auprès de lui ses jeunes nièces. Il épousa l'une d'entre elles, qui avait cinquante ans de moins que lui. Étant pauvre, elle n'en espérait pas tant, aussi lui manifesta-t-elle une vive reconnaissance. Jamais Jean-François ne vit briller dans les yeux de sa femme une flamme de désir ou de regret, lorsque de jeunes hommes passaient. Que pensait-elle au fond? Jean-François ne s'en souciait pas, se contentant, en sage, de l'apparence de la félicité.

Légende, par **Clémence Dane.**
Traduction de mademoiselle Jeanne SCIALTIEL (*Plon*).

L'opposition qui existe entre notre moi et les images qui le symbolisent dans le cerveau d'autrui devient un thème littéraire assez courant. Après Bataille qui lui a consacré *Notre Image*, il a inspiré Morand dans un de ses meilleurs contes. La portée sociale de ce phénomène est grande, il est vrai, puisqu'il faut bien admettre que nos représentations d'autrui étant incomplètes, quand elles ne sont pas inexactes, nous ne cessons de nous lier à ceux qui nous entourent par une harmonieuse chaîne de malentendus. On pour-

rait d'ailleurs montrer — et ce serait un beau sujet de roman — que ces erreurs sont parfois créatrices et que certains hommes, pour sortir de l'ignorance où ils sont de la forme réelle de leur moi, se modèlent à la ressemblance de l'être fictif que leurs proches ont créé.

Madame Clémence Dane, qui est un écrivain anglais de talent, a imaginé une situation qui lui a permis de présenter ingénieusement le problème sous une forme romancée. Les habitués d'un petit cercle littéraire s'entretiennent d'une de leurs « amies », Madala Grey. C'est une jeune romancière qui, en quelques années, a conquis une renommée étendue, grâce à deux ou trois livres de réelle valeur. Récemment elle a épousé un médecin de campagne, brave garçon, un peu rude, que les membres du petit cénacle méprisent, pour son ignorance de la littérature. Comment une femme aussi intelligente que Madala, a-t-elle pu commettre une pareille erreur? Tandis que l'on essaie de résoudre le problème — et déjà à la faveur de ce premier examen se précisent les caractères des divers membres du cercle, dans le temps même où s'accuse la dissemblance des images de Madala Grey que chacun d'eux s'est composée — on apporte tout à coup la nouvelle de la mort de la jeune femme. Après un nécessaire instant de silence et d'émotion, la conservation s'anime de nouveau, et, à la faveur des souvenirs évoqués, des jugements portés — qui ne sont point toujours tendres —, nous commençons de deviner ce qu'a été l'existence de Madala.

A cette reconstitution graduelle du personnage de la morte, Clémence Dane est parvenue à donner une valeur véritablement tragique. Et il est vrai qu'en soi le destin de Madala contenait une sombre beauté, mais la façon même dont il nous est révélé ajoute beaucoup à l'émotion que le simple énoncé de sa vie aurait normalement fait naître. Chaque parole prononcée est pour nous — qui ne l'interprétons pas d'ailleurs comme celui qui la prononce — un trait de lumière nouveau. Telle action de Madala, évoquée, se charge petit à petit d'une signification plus étendue et son visage nous apparaît, à chaque instant, éclairé d'une lumière plus vive. Parfois pourtant cette mobile figure rentre tout à fait dans l'ombre. Un nouveau souvenir a jeté bas toute une construction, tout un jeu d'hypothèses. La vérité de cet être en définitive — et nous entendons bien qu'il faut lire ici la vérité de tous les êtres — est insaisissable. Nous en savons assez pourtant, en l'espèce, pour, nous en tenant au plus simple, conjecturer que Madala fut bonne et qu'elle aima son mari, en dépit de son « ignorance de la littérature », parce qu'elle jugeait que l'érudition n'est pas une condition nécessaire de l'amour... Mais qu'importe ce qui fut? Dans le concert des suppositions et des rosseries, une version de la vie de Madala

finit par s'imposer à tous, une version, manifestement fausse, qu'édifie subtilement la meilleure amie de la défunte, Anita Serle, une femme à l'esprit compliqué et au cœur sec. Et c'est cette version-là qui triomphera, que le public adoptera, le jour où Anita livrera au public sa « vie de Madala Grez » qui, par une nouvelle ironie du sort, fera plus pour la renommée de Madala que ses propres œuvres elles-mêmes. Une version mesquine, mais ingénieuse, à laquelle Anita, elle aussi, devra la gloire. Ainsi, par la grâce des commentateurs et des biographes, un auteur, au lendemain de sa mort commence d'apparaître *tel qu'en un autre enfin la critique le change.*

La richesse du livre de Clémence Dane ne saurait passer inaperçue. Ce n'était pas une tâche aisée que de conserver à une vie humaine son unité pathétique en la déplaçant perpétuellement sur des plans différents. Et notez qu'aucune des leçons psychologiques dont l'œuvre est pleine n'est *formulée.* D'apparence le livre est parfaitement simple, mais que de problèmes posés, que de suggestions, de fenêtres ouvertes!

La boîte à pêche, par **Maurice Genevoix** (*Grasset*).

M. Maurice Genevoix qui, sorti du morne et rouge paysage des Éparges, avait célébré la pêche dans *Rémi des Rauches* et la chasse dans *Raboliot* revient de nouveau à la pêche. Mais il n'a plus voulu cette fois détourner l'attention des *aficionados* vers quelque romanesque aventure humaine. La pêche et elle seule.

Grâce à lui nous savons maintenant, nous les misérables profanes, tout ce que dissimulent de patiente ténacité, de poésie, de sauvagerie et de cruauté aussi, ces hommes de pierre, devant qui coulent les rivières, ces hommes-chats qui attendent avec une ivresse inapaisée l'instant délicieux de « ferrer » leurs victimes, ces chasseurs assis, les pêcheurs. Et il nous apparaît que, tout comme un « liseur » va chercher dans sa bibliothèque, et selon ses dispositions de l'heure, des émotions de natures diverses, un vrai pêcheur, selon qu'à la mouche de cuisine il appelle avec une implacable tendresse les ablettes, ou avec les grains de blé les gardons, ou au goujon vif le brochet, goûte des joies légères ou âpres, déguste d'*heureuses nonchalances* ou des attentes quasi tragiques. Si les connaissances que l'on acquiert dans une technique pouvaient — comme elles devraient — être utilisées dans une autre, on songe en contemplant les pêcheurs de M. Genevoix que ce serait une étonnante école de la vie que la pêche à la ligne... Mais le plus magnifique, le plus obstiné des héros de la boîte à pêche, un ravageur de la Loire, aussi impeccable théoricien qu'habile exécutant, finit après des années d'observations,

de lutte et de ruses par renoncer à pêcher « sérieusement »; sur la rive du fleuve, sans doute, on le voit encore chaque jour, et tout le jour, mais il ne trempe plus son fil dans l'eau que comme un « pêchard », la nature l'a dévoré, il n'est plus que contemplation du ciel et de l'eau; par la grâce de la pêche à la ligne, il est parvenu au nirvana bouddhique.

Je ne puis dire ce que M. Maurice Genevoix a dépensé de virtuosité pour soutenir cette entreprise hasardeuse : retenir trois cents pages durant, l'attention des citadins en les entretenant de chevesnes et d'asticots, en leur révélant l'art de choisir les nains, les gaules, les soies et celui plus subtil encore de préparer les mouches. Il est vrai que la douce lumière de la vallée de la Loire l'entraîne parfois loin de la boîte à pêche. Mais il se reprend vite et le voilà qui se penche de nouveau vers le monde mystérieux qui glisse dans la transparente mare glauque : poissons lourds et graves, fretin fuyant aux décochements fulgurants de flèches. Le fleuve est un univers qui a ses tourbillons, ses courants, ses eaux presque mortes aux paysages japonais et aussi ses grottes qui sont les *chaves*. On pratique là une pêche singulière que M. Genevoix nous décrit en un beau passage : *On hasarde le bras nu... dans ces cavernes d'eau noire qui plongent sous les racines des arbres, on tâtonne, palpant des nœuds durs et visqueux. Cela fait drôle, les premières fois, de sentir céder sous sa main la forme écailleuse d'une carpe, le flanc rond et gluant d'une tanche. On s'imagine qu'elle va bondir hors de la chave, filer comme un trait dans l'eau libre. Elle bouge à peine, recule à peine sous la main qui l'effleure, se laisse frôler par elle et lui rend ses frôlements, de ses nageoires qui rament avec une hésitante douceur. On coule sa main, le long du ventre frais, on le sent palpiter, en même temps qu'on sent battre son cœur. Et c'est une volupté à demi trouble, presque sexuelle, jusqu'à ce brusque paroxysme : la main qui durement se referme, étreint et froisse cette chair élastique, arrache la bête ruisselante et l'élève dans la lumière.* N'est-elle pas séduisante et tentante cette cueillette imprévue du poisson vivant?... Passez plus loin à la pêche au filet, aux carrelets et vous verrez avec quelle ferveur et quelle habileté M. Genevoix, écrivain solitaire et campagnard, pratique l'art, aujourd'hui quelque peu dédaigné, de la description, j'allais écrire, cédant à l'entraînement de « la description pure ».

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.